This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Fr 44.21

Harvard College Library

GIFT OF

Archibald Cary Coolidge, Ph.D.

(Class of 1887)

PROFESSOR OF HISTORY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

TRAVAUX

DE

L'ACADÉMIE NATIONALE

DE REIMS

Digitized by Google

Digitized by Google

TRAVAUX

DE

L'ACADÉMIE NATIONALE DE REIMS

QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME VOLUME

ANNÉE 1892-1893. — TOME II

DEUX VOLUMES SEMESTRIELS CHAQUE ANNÉE

PAR ABONNEMENT : 12 FRANCS

PRIX DE CE VOLUME : 8 FRANCS

REIMS

CHEZ F. MICHAUD, LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE

23, rue du Cadran-Saint-Pierre, 23

M DCCC XCIV

Digitized by Google

NOTA

La responsabilité des opinions et assertions émises dans les ouvrages publiés par l'Académie appartient tout entière à leurs auteurs.

Digitized by Google

VIRGILE AVANT L'ÉNÉIDE

Lecture de M. DUCHATAUX, Membre titulaire

Neque id statim legenti persuasum sit, omnia, quæ magni auctores dixerint, utique esse perfecta: nam et labuntur aliquando, et oneri cedunt..... Summi enim sunt, homines tamen..... Modeste tamen et circumspecto judicio de tantis viris pronunciandum est.

Que le lecteur ne se persuade pas que tout ce qu'ont dit les grands écrivains soit nécessairement parfait : il leur arrive parfois de faillir et de fléchir sous le fardeau..... Ils sont bien grands sans doute, mais ils sont hommes..... Cependant il ne faut juger de tels hommes qu'avec modestie et circonspection. (QUINT. *Inst. or.* X. 1.)

I. — PRÉAMBULE.

Sources de la Vie de Virgile.

Les anciens, en général, se sont peu occupés de recherches biographiques, et la plupart des ouvrages de ce genre qu'ils avaient composés ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Plutarque, Cornélius Népos, Suétone, nous ont laissé à la vérité des *Vies* de souverains, de généraux et d'hommes d'État, qui jettent un jour précieux sur l'histoire générale ; mais lorsqu'il s'agit des philosophes, des poètes, des orateurs, des savants, des hommes dont les œuvres et les travaux constituent l'histoire véritable de la civilisation et de l'esprit humain, les documents certains nous font trop souvent défaut, et presque toujours, dans le silence des écrits contemporains, nous sommes réduits, pour reconstituer leur existence, à rechercher péniblement dans des auteurs éloignés parfois de plusieurs siècles, des faits douteux et des hypothèses contestables.

Digitized by Google

Virgile avait été plus favorisé. Ses amis (1), ses contemporains, plusieurs écrivains du premier siècle, avaient laissé sur sa vie et ses travaux des souvenirs détaillés, dont il nous est encore possible de retrouver les traces. L. Varius Rufus, son plus intime ami, son émule et l'un de ses exécuteurs testamentaires, lui avait consacré des mémoires (2). Le grammairien Cœcilius Epirota (3), affranchi d'Atticus et ami de Cornélius Gallus, avait fait sur Virgile et ses œuvres des conférences qu'on avait recueillies et publiées. Le grand historien Trogus Pompéius (4) lui avait peut-être consacré quelques pages. Au rival de Varron, au savant polygraphe C. Julius Hyginus, on devait une biographie et des commentaires (5) étendus du grand poète. Et il ne faut oublier ni le plus savant des commentateurs de Cicéron, Q. Asconius Pedianus, ni le grammairien-philosophe L. Annœus Cornutus, qui tous deux florissaient vers le milieu, ou au plus tard dans la seconde moitié du premier siècle. Le premier avait écrit un traité *Contra obtrectatores Virgilii,* et le second dix livres (6) d'expli-

(1) Amici familiaresque P. Vergilii *in iis quæ de ingenio moribusque ejus memoriæ tradiderunt...* (A. Gell. xvii, 10, 2.)

(2) Vergilium paucissimos die composuisse versus *auctor est Varius. (Quint. Inst. or.* X, 3.)

(3) Primus dicitur ex tempore disputasse, primus que *Virgilium* et alios poëtas novos prælegere cœpisse. *(Suet. Ill. gramm.* 16.)

(4) ..... De hoc loco et Trogus et Probus quærunt. *(Serv. ad. Æn.* 6. 783.)

(5) Hyginus tamen... in quinto librorum quos de Virgilio fecit. (Macrob. Sat. L. vi. Cap. 9. 7.) La *Vie* de Virgile pouvait faire partie de ces commentaires ou être comprise dans un autre ouvrage du même auteur : *De vita rebusque inlustrium virorum* (A. Gell. i, 14, x. 21.)

(6) L. Annœus Cornutus in Maronis commentariis X... (Charisius G. L. 1. 127.)

Digitized by Google

cations savantes sur les passages difficiles ou obscurs du poète. Dans l'un et l'autre ouvrage, les détails biographiques abondaient.

C'étaient là les œuvres sérieuses. Sans y attacher la même importance, on ne peut cependant omettre les volumineux écrits de C. Mecœnas Melissus, esclave volontaire, puis affranchi de Mécène et préposé par Auguste à la direction de la bibliothèque du Portique d'Octavie. Il s'était essayé dans des tragédies d'un genre nouveau et y avait échoué. Parvenu à l'âge de soixante ans, il avait imaginé d'écrire en cent cinquante livres un immense recueil d'anecdotes et de bons mots plus ou moins spirituels, qu'il avait intitulé : *Ineptiarum libri* CL. (1). L'ouvrage, paraît-il, était digne de son titre. Virgile avait sa part dans ce fatras et l'on suppose que de là sont sortis tous les contes absurdes dont il a été l'objet dans les siècles postérieurs.

Malheureusement, nous n'avons plus rien de tout cela. Souvenirs des amis ou des contemporains, travaux estimables, historiettes ridicules, ont également péri. Mais il nous reste la foule innombrable des rhétoriciens et des scholiastes, et ils ne suffisent pas à nous consoler.

Virgile avait joui, parmi ses contemporains, d'une popularité sans précédent. Rapidement, il était devenu classique. Nous disons *classique* dans le sens propre du mot, car pour beaucoup ses poèmes, comme ceux d'Homère, en Grèce, faisaient la base de l'enseignement grammatical et littéraire (2). Il présente d'ailleurs,

(1) ... Atque, ut ipse tradit, sexagesimum ætatis annum agens, libellos *Ineptiarum*, qui nunc *Jocorum* inscribunter, componere instituit : absolvit que centum et quinquaginta... (SUET. *De Ill. gramm.* 21.)

(2) Optime institutum est ut ab Homero atque Virgilio lectio inciperet. (*Quint.* I. 8. 5.)

Digitized by Google

il présentait même pour les érudits de l'antiquité, de sérieuses difficultés d'interprétation. Il avait donc besoin de commentaires, et les commentateurs n'ont pas manqué. Les uns s'en tenaient à l'amplification oratoire des beautés du poète ; d'autres abordaient les considérations historiques ou prétendues telles, y joignant parfois des détails biographiques d'une authenticité plus ou moins discutable ; d'autres, enfin, entreprenaient avec plus ou moins de compétence la solution des problèmes concernant l'histoire naturelle, ou les lois, les mœurs et les institutions antiques. Chaque génération, chaque école pour ainsi dire, apportait son contingent d'interprétations et de gloses nouvelles, à tel point que, même sans parler de l'infinie multitude des humanistes et des professeurs modernes, on peut affirmer que sous cette masse énorme de commentaires, le poète, pour employer l'expression d'un critique anglais, est plutôt enterré qu'embaumé (1).

Il ne faudrait pas croire cependant que parmi tous ces gens d'école ne se rencontrassent pas fréquemment des hommes de goût et de savoir. On peut s'en convaincre encore en feuilletant ce qui nous reste de leurs travaux. Mais presque tous ont été victimes des libraires, ou, pour être plus exact, des abréviateurs et des annotateurs. A Rome, comme de nos jours, quand un lettré laborieux voulait donner une nouvelle édition de Virgile,

(1) M. G. Long. V° *Virgilius* dans le *Dictionary of greek and roman Biography*, publié sous la direction de H. Smith. London, 1880. — G. Fabricius a réuni ce qui reste des commentateurs de Virgile, sous le titre de *Corpus interpretum Virgilianorum*. On en trouve la liste, avec un index complet, dans la *Bibliotheca latina de Fabricius* (I. 12. § 10) et aussi dans le *Virgile* de C.-G. Heyne, Leipzig, 1767-75, 4 volumes in-8°.

Digitized by Google

il écrivait, en tête et au milieu de la page, le texte du poète; puis sur les marges, à droite et à gauche, en haut et en bas, se pressaient des notes qui avaient la prétention d'aplanir pour le lecteur les difficultés grammaticales, historiques ou archéologiques que le texte semblait présenter. Ces notes pouvaient être l'œuvre de l'éditeur lui-même; mais, le plus souvent, elles étaient empruntées aux commentaires de grammairiens plus anciens, dont on ne manquait pas de citer les noms enrichis d'épithètes louangeuses. Ces extraits étaient parfois textuels. Dans ce cas, on avait sous les yeux la pensée même de l'auteur. Plus fréquemment, on abrégeait, on condensait le texte, et la pensée, comme le style, pouvait être dénaturée par l'insuffisance de l'éditeur, parfois aussi en raison des dimensions du papyrus ou du parchemin. Venait ensuite la multiplication des exemplaires par les mains des copistes, gens presque toujours ignorants et inattentifs. Ces tâcherons de la littérature copiaient sans lire et surtout sans comprendre ; ils altéraient de nouveau et chaque fois davantage, des phrases déjà bien éloignées de l'original. Et c'est ainsi que, sous le nom des Probus, des Philargyrius, des Servius et de bien d'autres, nous lisons parfois des choses étonnantes, dont ces hommes, célèbres en leur temps, auraient certainement répudié la paternité.

La masse de ces notes ou scholies a été publiée dans le cours du XVIe siècle par G. Fabricius. Telles qu'elles sont, elles fournissent des renseignements qu'on ne trouverait pas toujours ailleurs et sous bénéfice d'inventaire, elles peuvent être consultées avec fruit. Depuis, d'autres découvertes sont venues compléter cette première collection. Vers la fin du même siècle, P. Daniel, avocat à Orléans, a publié d'autres scholies qui sont

Digitized by Google

connues sous son nom *(Scholia Danielina)*. Elles sont d'un grand intérêt, mais elles se rattachent essentiellement aux commentaires de Servius, et nous aurons occasion d'en parler plus loin. Le savant bibliothécaire de la bibliothèque ambrosienne, Angelo Mai, a donné en 1818 un recueil intitulé *Virgilii interpretes veteres* (Milan). Ce sont des lambeaux, d'ailleurs précieux, tirés d'un palimpseste de Vérone et désignés pour cette raison sous la dénomination de *Scholia Veronensia*. Ils ont pour auteurs des grammairiens du premier et du deuxième siècle : Cornutus, qui florissait sous Néron et Asper, sous Domitien ; Probus, qui vivait encore en 88 ; Velius Longus (53 à 117) ; Terentius Scaurus (66 à 138) ; Sulpicius, le maître d'Aulu-Gelle et de l'empereur Pertinax, qui mourut en 160. Enfin l'on a, sous le titre de *Scholia Bernensia* des extraits de commentaires sur les Bucoliques et les Géorgiques attribués à trois grammairiens de la seconde moitié du cinquième siècle : T. Gallus, Gaudentius et Junilius Flagrius (ou plutôt Philargyrius). Ils ont été publiés pour la première fois en 1847 par C. M. Mueller (1).

De tous ces commenteurs, dont les noms formeraient une longue liste, deux seulement, Probus et Servius, fournissent quelques traits certains ou contestables de la vie de Virgile.

M. Valerius Probus, l'un des maîtres les plus célèbres de la seconde moitié du premier siècle (2), était né

(1) Commentaria Junilii Flagrii, T. Galli et Gaudentii in Virgilii VII priores Eclogas. Éd. C. W. Mueller. Rudolstadii, 1847. — Conf. Grœfenhan. *Geschichte der Klassischen Philologie*, t. IV, p. 303, et W. S. Teuffel. *Geschichte der Roemischen Literatur* (231. 6. 7. 472. 9.)

(2) Probus Berytius eruditissimus grammaticorum Romæ agnoscitur. (Hieron. ad Euseb. Chron. ann. abr. 2076.)

Digitized by Google

à Béryte, et était venu jeune se fixer à Rome. Il eut des élèves qui se firent un nom à leur tour, notamment Aulu-Gelle et Favorinus. Il avait écrit des traités sur Lucrèce et Virgile, sur Horace et sur Perse. Nous avons sous son nom une *Biographie de Virgile* et un commentaire, précédé de prolégomènes sur les *Bucoliques* et les *Géorgiques*. Le tout a été publié par H. Keil, en 1848 (1). La biographie est écrite négligemment et renferme quelques faits évidemment controuvés. Les prolégomènes paraissent complets, mais les commentaires sont singulièrement écourtés, décharnés et interpolés. Tout cela est-il bien de Probus? La question est fort controversée et généralement on la résout par la négative.

Bien autrement importants sont les *Commentaires* de Servius, qui embrassent toutes les œuvres du poète, les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, toutefois, avec moins de développements. Mais qu'était-ce que Servius Maurus Honoratus? On n'en sait absolument rien. Ce n'est que par induction, et grâce aux *Saturnales* de Macrobe, que l'on peut établir qu'il vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle, était admis quoique jeune dans la plus haute société et y jouissait d'une réputation incontestée de savoir et de goût (2). Dans les *Saturnales*; en

(1) M. Valerii Probi in Virgilii Bucolica et Georgica commentarius. Ed. H. Keil, Halæ, 1848. — Teuffel, 224. 1. 231. 6. 7. 300. 2. 5. — A. Riese. De commentario Vergilii qui M. Val Probi dicitur. Bonnæ, 1862. — M. Sonntag, Vergil als bukolischer Dichter : Leipzig, 1891, p. 203. — La *Vie de Virgile* par Probus se trouve aussi dans l'ouvrage de M. H. Nettleship, dont nous parlons plus bas.

(2) Hos Servius inter grammaticos doctorem recens professus, juxta doctrina mirabilis et amabilis verecundia, terram intuens et velut latenti similis sequebatur. (Macrob. Sat. 1. 2. 15.) — Et

Digitized by Google

effet, où près de quatre livres sur sept sont consacrés à Virgile, Servius, jeune et timide, mais déjà célèbre, prend part aux discussions, et, parmi les autres interlocuteurs, on remarque Vettius Prætextatus, Cæcina Albinus, Aurelius Symmachus et Flavianus, son frère, c'est à dire les hommes les plus considérables du règne des empereurs Valentinien et Valens. On devrait donc s'attendre à trouver dans ces commentaires les plus précieux renseignements. Ils sont, en effet, les meilleurs que nous possédions, et l'on ne peut cependant y regarder de près sans éprouver quelque déception.

Il y a, pourrait-on dire, deux éditions des *Commentaires :* l'une restreinte, et l'autre plus développée. Tout ce qui fait partie de la première appartient incontestablement à Servius, et porte son nom dans tous les manuscrits. Ce sont des remarques écrites élégamment et le plus souvent judicieuses, mais portant uniquement sur la grammaire, le style et la rhétorique. L'érudition proprement dite leur est étrangère. L'édition complète, au contraire, est grossie d'un tiers environ. Elle comprend tout ce qui se trouve dans l'autre, et, de plus, les *Scholies* publiées pour la première fois par Pierre Daniel *(Scholia Danielina)*. Celles-ci ne peuvent être de Servius, car elles citent son nom et de plus ceux de Macrobe, qui vivait au cinquième siècle, et d'Isidore de Séville, qui mourut en 636. L'auteur en est inconnu. On y trouve de nombreux et curieux détails sur la mythologie, les origines de la langue, les institutions et les mœurs de l'Italie antique. Il s'y rencontre même

Disurius : age, Servi, non solum adolescentium qui tibi æquævi sunt sed senum quoque omnium doctissime, commascula frontem, et sequestrata verecundia, quam in te facies rubore indicat, confer nobiscum libere quod occurrerit. *(Ibid.* VII. 10. 2.)

Digitized by Google

quelques traits de la biographie du poète. Mais l'auteur sait mal l'histoire et ignore la chronologie. Il faut bien se garder de le croire sur parole (1).

Cette dernière observation peut d'ailleurs être étendue à tous les commentateurs et les scholiastes. Tous demandent à être lus avec défiance. Lorsqu'il leur arrive d'abandonner l'exégèse grammaticale et les appréciations esthétiques pour aborder le terrain de l'histoire, même celui de l'histoire littéraire, on peut sans doute les suivre parfois, mais à une double condition : que les faits allégués ne soient pas en eux-mêmes dénués de vraisemblance, et qu'ils ne soient pas en désaccord avec les récits des véritables historiens.

On en peut dire autant des *Vies* qui nous restent de Virgile (2). Elles ont besoin d'être contrôlées. Et cependant, autant qu'il soit permis d'en juger, elles doivent émaner tout au moins en partie d'une source digne de foi, la biographie du poète que Suétone avait écrite.

Suétone *(C. Suetonius Tranquillus,* 75-160), avait été longtemps secrétaire intime de l'empereur Adrien. Il avait pu, pendant cette période de sa vie, consulter des documents secrets et apprendre bien des faits peu connus. Tombé en disgrâce, il avait repris des études abandonnées à regret, et, jusqu'aux derniers jours d'une longue carrière, il s'était consacré entièrement à la littérature. Suidas (3) nous a conservé de lui les titres d'un grand nombre d'ouvrages d'érudition, que nous n'avons plus. Mais tout le monde connaît son *Histoire anecdo-*

(1) Teuffel, 431. 1. 2. 3.

(2) Ces diverses biographies, moins celle de Phocas, ont été réimprimées par M. A. H. Nettleship, dans l'ouvrage intitulé : *Ancient Lives of Vergil. Oxford,* 1879.

(3) V° Τραγκυλλος.

Digitized by Google

tique des Douze premiers Césars, et de plus il avait écrit un grand ouvrage : *De Viris illustribus,* où il donnait la biographie des historiens, des philosophes, des grammairiens, des orateurs, des poètes qui s'étaient illustrés à Rome (1). Outre beaucoup de fragments, nous possédons encore les *Vies* de Térence, d'Horace, de Perse, de Lucain et de Juvénal; celle de Virgile est perdue. Sans être bien développée, elle devait donner des faits sûrs, et c'est là que les biographes des âges suivants semblent avoir puisé ce qu'ils ont de meilleur.

Le plus connu de ces biographes et le plus digne de l'être, est Donat (*Tib. Claudius Donatus),* qu'il ne faut pas confondre avec Ælius Donatus, le maître de saint Jérôme et l'auteur de cette grammaire qui servit de base à l'enseignement du latin jusque fort avant dans le moyen âge. Il était aussi l'auteur de commentaires étendus sur toutes les œuvres de Virgile, dont nous avons encore ce qui concerne l'*Énéide.* De Donat, le biographe, nous ne savons absolument rien, si ce n'est qu'il vivait sans doute au quatrième siècle avant Servius, et que lui aussi avait annoté ou commenté l'*Énéide.* Sa *Vie de Virgile* (2) est précieuse pour nous, car nous y trouvons la plus grande part de ce que nous savons de certain sur le poète. L'auteur a dû emprunter ces détails à Suétone. Mais on y trouve aussi bien des contes absurdes, soit qu'il faille en accuser Donat lui-

(1) Teuffel, 347. 1. 3. 7.

(2) L'ouvrage a pour titre : *Tib. Claudii Donati ad Tib. Claudium Maximum Donatianum filium, de P. Virgilii Maronis Vita.* On le trouve dans la plupart des grandes éditions de Virgile, notamment dans celle des Burmann, Amsterdam, 1746. Nous donnons à l'auteur le nom de *Donat* pour nous conformer à l'usage, mais il est facile de voir par le titre ci-dessus que son véritable nom de famille était Claudius. Le texte de cette biographie, débar-

Digitized by Google

même, ou qu'il en ait été gratifié après sa mort par quelque interpolateur sans jugement. On estime, en général, que cette dernière partie de l'œuvre peut avoir pris sa source dans les *Ineptiæ* de Melissus.

Servius a mis en tête de son commentaire de l'*Énéide* une courte *Vie de Virgile*. On n'y trouve aucun trait qui n'ait pu être emprunté à Donat, mais le bon goût de Servius lui a fait écarter les anecdotes ridicules.

On ne peut accorder le même éloge à Phocas, qui vivait vers la fin du cinquième siècle, et qui se qualifie lui-même *Grammaticus urbis Romæ*, probablement quelque maître de langue de l'une des écoles publiques de la ville. Celui-là se ferait scrupule de rien retrancher à Donat; il y ajouterait plutôt des histoires de son cru. Mais nous n'avons plus que cent trente-et-un vers de la biographie soi-disant poétique, qu'il avait consacrée à Virgile. Vingt-quatre vers divisés en six strophes sapphiques servent d'introduction au morceau : ils sont suivis de cent sept hexamètres, sans que l'on puisse dire avec certitude quelle devait être la longueur de la pièce entière. On y ajoute encore un autre fragment de douze vers; mais celui-ci, malgré son titre, n'a aucun caractère biographique.

Nous avons parlé plus haut de la *Vie* du Poète qui a été publiée sous le nom de Probus. Il ne nous reste plus à indiquer qu'une œuvre de peu de valeur qui se ren-

rassée de toutes les billevesées qu'y avait introduites un interpolateur sans jugement, a été réimprimé sous le nom de *Suetone*, par Reifferscheid, par Hagen, puis par M. Nettleship, dans l'ouvrage cité plus haut. Quand nous citons Donat, c'est à ce dernier texte que nous nous référons en général. Cependant nous conservons çà et là des passages empruntés au texte de Burmann, que M. Nettleship nous paraît avoir supprimés sans raisons suffisantes.

Digitized by Google

contre dans certains manuscrits, notamment dans deux manuscrits de Berne (1), et que, pour cette raison, on désigne sous le titre de *Vita Bernensis*. Elle a été imprimée avec les *Scholia Bernensia*, et rééditée plus récemment par M. H. Nettleship. Un professeur allemand (2), dans une publication récente, estime qu'elle doit avoir une origine grecque. Nous n'y voulons pas contredire ; mais il est certain que, grecque ou romaine, elle n'a guère d'importance.

A tous les documents énumérés ci-dessus, que l'on ajoute quelques phrases de l'*Institution oratoire*, de Quintilien ; du *Dialogue des orateurs*, de Tacite ; des *Nuits attiques*, d'Aulu-Gelle ; de la *Chronique d'Eusèbe*, revue et traduite par saint Jérôme, et des *Saturnales*, de Macrobe. Que l'on y joigne enfin quelques vers d'Horace, de Properce, d'Ovide ou de Martial, et l'on aura, croyons-nous, tout ce que l'antiquité nous a laissé sur le plus grand des poètes romains.

Mais nous avons heureusement le poète lui-même. Il donne à la vérité sur sa vie et sa personne moins de détails intimes que n'en donnent sur eux-mêmes d'autres contemporains, par exemple Horace et Properce. Et l'on peut ajouter que trop souvent ces notions personnelles sont cachées sous le voile de l'allégorie. Le voile, néanmoins, n'est pas si épais que parfois on ne puisse aisément voir à travers, et les *Géorgiques*, les *Bucoliques* surtout, servent merveilleusement à compléter, à éclai-

(1) Teuffel, 224. 1. Les deux manuscrits en question ne paraissent pas remonter au delà du xe siècle.

(2) M. Sonntag. *Vergil als bukolischer Dichter*, p. 183. Note. L'auteur fonde son opinion sur ce que, dans la *Vita Bernensis*, le substantif *orator* appliqué comme épithète à Épidius, doit nécessairement être pris dans le sens du grec Ῥήτωρ. Cela est juste à la vérité, mais cette preuve unique n'est peut-être pas décisive.

Digitized by Google

rer, à vivifier les commentateurs et les biographes. Il se présente toutefois ici une question préjudicielle dont l'importance est capitale : celle de savoir dans quel ordre les *Bucoliques* ont été composées, car nul ne conteste que l'arrangement adopté par le poète lui-même, lors de la publication du recueil, ne diffère essentiellement de l'ordre de composition. Or, c'est ce dernier qui importe à la biographie ; chez les anciens déjà, la question était fort controversée (1), et elle l'est bien davantage parmi les modernes.

Le premier qui, à notre connaissance, l'ait traitée dans les temps modernes, est le P. Ch. de la Rue *(C. Ruœus)* dans la *Vie de Virgile* (2), dont il a fait précéder la célèbre édition *ad usum Delphini* (Paris 1675). Les solutions sont données simplement et clairement, sans développements superflus. Mais l'auteur se borne à préciser la date des églogues où il est fait allusion à des événements historiques certains. Pour les autres, il s'abstient.

Depuis le P. de la Rue, sont entrés dans la lice la plupart des éditeurs et des biographes de Virgile. Philologues anglais et professeurs allemands s'y sont précipités à l'envi, chacun avec son système propre. Le nombre en est infini. Après les Heyne, les Ribbeck, les Reifferscheid, et bien d'autres (3), on peut citer encore jusqu'à ces dernières années, les Kraùse (4), les

(1) De Eclogis multi dubitant : quæ licet decem sint, incertum tamen est, quo ordine scriptæ sint. Plerique duas certas volunt ipsius testimonio, ut, etc. (Servius, ad Ecl. Proem.)

(2) P. Virgilii Maronis Historia descripta per consules à Carolo Ruœo S. J. Elle a été reproduite dans l'édition de Masvicius (Leovardiæ, 1717) et dans celle des Burmann (Amstelœdami, 1746).

(3) Sonntag, pp. 1 à 14.

(4) Quibus temporibus quoque ordine Vergilius eclogas scripserit. Berolini, 1884. (Thèse de doctorat.)

Digitized by Google

Sonntag (1), les Feilchenfeld (2), les Bitschofsky (3), les Przygode (4), tous savants ornés de noms qu'il est difficile de prononcer sans se rappeler involontairement la célèbre exclamation de Pascal (5) : « Mon Père, tous ces gens-là étaient-ils chrétiens ? »

Il nous est impossible de discuter, et même d'exposer tous ces systèmes, dont plusieurs sont ceux d'hommes justement illustres. Nous serions peu capables de le faire convenablement et il y faudrait d'ailleurs une vaste et solennelle dissertation, genre dont le moindre défaut est d'être souverainement ennuyeux. Nous préférons dire simplement que nous avons suivi, en nous en écartant sur un seul point, l'ordre proposé par J.-H. Voss (6). Il se recommande par l'autorité du grand philologue, dont les nombreuses traductions en vers sont classiques de l'autre côté du Rhin ; il concorde en tous points avec le système du P. de la Rue, dont il n'est pour ainsi dire que le complément, et enfin, il n'est contredit par aucun des grands événements contemporains, tels que les rapportent Appien et Dion Cassius, les historiens de ces temps troublés.

(1) Vergil als bûkolischer Dichter. Leipzig, 1891.

(2) De Vergilii Bucolicon temporibus. Lipsiæ, 1886. (Thèse de doctorat.)

(3) Quibus temporibus quoque deinceps ordine Vergilius eclogas scripserit.

(4) De eglogarum Vergilianarum temporibus. Berolini, 1885. (Thèse de doctorat.)

(5) Cinquième provinciale.

(6) Virgils laendliche Gedichte... Von J.-H. Voss, Altona, 1789-97.

Digitized by Google

II. — PREMIÈRE JEUNESSE.

Publius Virgilius (1) ou *Vergilius Maro* naquit à Andes, sur le territoire de Mantoue, le 15 octobre de l'an 70 avant l'ère chrétienne (684 de la fondation de Rome aux ides d'octobre), sous le premier consulat du grand Pompée et de M. Licinius Crassus (2). Les trois noms du poète sont de forme latine, et ils permettent de supposer que sa famille était originaire tout au moins de l'Italie centrale; mais le lieu de sa naissance n'avait alors rien de romain. Mantoue, en effet, construite sur une île du Mincius (Mincio), était une vieille cité de

(1) Doit-on dire *Virgilius* ou *Vergilius?* Le débat a pris naissance au quinzième siècle et peut-être n'est-il pas près de finir. Les Français unanimement, et les Anglais en général, préfèrent le premier nom. Les Allemands tiennent pour le second, et ils donnent à l'appui de leur opinion les raisons suivantes : que les inscriptions et les plus anciens manuscrits écrivent presque toujours *Vergilius;* que les Grecs aussi emploient très généralement les formes Βεργίλιος et Ουεργίλιος; que le mot *Virgilius* ne se rencontre pas avant le cinquième siècle et qu'il s'est répandu seulement au moyen âge, en raison de son affinité avec certaines légendes alors populaires. (Teuffel, 224. 2.) Ces raisons, il faut bien l'avouer, sont excellentes. Nous conservons néanmoins la forme *Virgilius* pour ne pas choquer l'usage reçu en France et aussi parce que, suivant Quintilien (la remarque est de Pierre Burmann), les deux lettres *e* et *i*, chez les Romains, se prenaient indifféremment l'une pour l'autre. On disait également *Deana* et *Diana, Menerva* et *Minerva, leber* et *liber, magester* et *magister, Verginius et Virginius.*

(2) Donat. Vit. Virg. 2. — Probus. Vit. Virg.-Phocas. — Voir aussi Martial. XII. 68 :

Maiæ Mercurium creastis Idus.
Augustis redit Idibus Diana.
Octobres Maro consecravit Idus.
Idus sæpe colas et has et illas,
Qui magni celebras Maronis Idus.

Digitized by Google

fondation étrusque. Lors de l'invasion du pays par les Gaulois, elle avait été attribuée aux Cénomans (1), et, comme ceux-ci, elle était devenue successivement alliée, puis dépendante, puis sujette de Rome ; mais la masse de sa population était restée étrusque (2). La Gaule transpadane tout entière ne jouissait d'ailleurs à cette époque que du droit latin *(jus latinum)* qu'on lui avait récemment accordé (3), et le futur arbitre de la poésie latine ne naissait même pas citoyen romain.

Le père de Virgile était d'humble condition. Peut-être avait-il commencé par être ouvrier potier, puis il avait travaillé chez un voiturier ou entrepreneur de transport *(viator)* de Crémone, nommé Maïus ou Magius. Celui-ci, dont apparemment l'industrie était prospère, lui avait bientôt confié l'exploitation de ses champs et de ses troupeaux, puis il se l'était associé et lui avait donné en mariage sa fille Maïa ou Magia Polla (4).

Ce fut par accident, si l'on en croit certains biographes, que la naissance de leur premier fils eut lieu à Andes. La mère s'y trouvait fortuitement, quand, tout à coup, elle fut prise des douleurs de l'enfantement et la délivrance se fit dans un fossé, au bord de la route. C'était

(1) Ptolem. Geogr. III. 1. 27.

(2) Mantua Tuscorum trans Padum sola reliqua. (Plin. H. N. III. 23-19.)

Mantua, dives eris ; sed non genus omnibus unum :
Gens illi triplex, populi sub gente quaterni ;
Ipsa caput populis ; Tusco de sanguine vires.

(Virg. OEn. x. 201 à 203).

(3) Le *jus latinum* n'avait été accordé à la Gaule transpadane qu'en 89 avant Jésus-Christ par la loi Pompeïa ; ses habitants jouissaient donc de certains privilèges, mais ceux-là seulement étaient citoyens romains, qui parvenaient dans les villes aux honneurs des charges municipales.

(4) Donat. *Vit. Virg.* 1. — Servius. *Vit. Virg.* — Phocas.

Digitized by Google

l'usage du pays de planter un arbre en souvenir de chaque naissance. La place de celle-ci fut donc marquée par un peuplier qui domina bientôt les arbres voisins, et, longtemps après la mort du poète, les mères venaient encore de loin admirer le peuplier de Virgile, à qui elles offraient des vœux pour l'avenir de leurs fils (1). Ce n'est peut-être là qu'une légende, mais elle n'était pas la seule. On a dit aussi que les abeilles venaient déposer leur miel sur les lèvres du nouveau-né. Les traditions populaires sont sujettes à se répéter. Déjà l'imagination poétique des Grecs avait conduit les abeilles de l'Hymette sur les lèvres de Platon et celles de l'Ionie avaient aussi bourdonné autour du berceau d'Homère.

Pendant sept ans encore, les parents de Virgile restèrent à Crémone (2). Leur pécule s'était accru, peut-être par les bénéfices de l'association avec Maïus, mais aussi par l'exploitation des bois et la production du miel (3). Ils vinrent s'établir à Andes (aujourd'hui peut-être le village de Pietola), à trois milles au-dessous de Mantoue et ils y achetèrent un domaine de quelque étendue au bord du Mincius (4). Le fleuve sortait parfois de son lit et changeait en marais les prés inférieurs. Ailleurs, le roc nu perçait à travers le gazon ; mais le terrain

(1) Donat. *Ibid.* 3. 5. — Phocas.

(2) Initia ætatis, id est usque ad septimum annum, Cremonæ egit. (Donat. 6.)

Tu nunc eris illi *(patri meo)*
Mantua quod fuerat, quod que *Cremona prius.*

(Catal. x.)

(3) Silvis coëmendis et apibus curandis auxisse reculam. (Donat. 1.)

(4) Si l'on en croit le pseudo-Probus, soixante vétérans auraient été établis plus tard sur le domaine. En comptant suivant le calcul ordinaire, trois hommes par centurie de 200 arpens, soit par 50 hectares 40 ares, on trouve une étendue de 1,008 hectares.

Digitized by Google

s'élevait en pente douce jusqu'au sommet des collines qui bornaient la vallée, et, de là, on apercevait au loin les murs de Mantoue et les montagnes couvertes de forêts. Ces scènes de l'enfance étaient restées gravées profondément dans la mémoire et surtout dans le cœur du poète. Elles reviennent partout dans les églogues et les Géorgiques, et on les retrouve jusqu'au milieu des combats de l'*Énéide*.

Dans sa treizième année (57 avant Jésus-Christ), Virgile fut envoyé à Crémone (1), et plus tard à Milan, pour y recevoir l'instruction que son père, sans doute fort peu lettré, ne pouvait lui donner à la campagne. Les détails nous manquent absolument sur le séjour dans ces deux villes. Mais nous savons par Quintilien (2) ce qu'était alors cette première partie de l'éducation. La lecture, l'écriture et l'orthographe, les diverses parties du discours avec leurs flexions grammaticales, les fables d'Ésope, quelques traits d'histoire que l'on apprenait à raconter ou à rédiger simplement, parfois enfin les figures de rhétorique les plus usuelles, les sentences, les chries et les éthologies, et, s'il se pouvait, les premiers éléments de la langue grecque,

Il est difficile de concilier ces données avec ce que dit Virgile lui-même :

Fortunate senex, ergo tua rura manebunt !
Et tibi magna satis ; quamvis lapis omnia nudus
Limoso que palus obducat pastua junco.
(*Ecl.* I. 47-49.)

Certe equidem audieram, qua se subducere colles
Incipiunt mollique jugum demittere clivo,
Usque ad aquam et veteres jam fracta cacumina fagos
Omnia carminibus vestrum servasse Menalcam.
(*Ecl.* IX. 7-10.)

(1) Vergilius Cremonæ studiis eruditur. (Hieronim. ad Euseb. An. Abr. 1960. Ol. 180. 3 — 57 avant Jésus-Christ.)

(2) Quint., I. 4 à 9.

Digitized by Google

telles étaient les matières ordinaires de l'enseignement de ce qu'on appelait les grammairiens. Virgile sans doute y fut soumis, comme les autres enfants. Dès l'âge de quinze ans accomplis (15 octobre 55), sous le deuxième consulat de Pompée et Crassus, il avait pris à Crémone la robe virile. Son départ pour Milan suivit de près. Mais son séjour dans cette dernière ville ne semble pas s'être prolongé au delà d'une année, et il fut envoyé à Naples (1), qui, sans doute, présentait plus de ressources intellectuelles.

Naples, comme son nom l'indique *(Nea Polis)*, était une ville grecque. Quand Rhodes ou Athènes semblaient trop éloignées, les jeunes Romains y allaient, comme à Massalie (Marseille), apprendre la langue des orateurs, des poètes et des historiens. Les maîtres grecs, qui venaient vivre en Italie de leur science ou de leurs talents, parfois aussi de leurs basses flatteries, s'y arrêtaient volontiers. Ils se trouvaient là en quelque sorte chez des concitoyens, et le voisinage de Baïes, séjour favori de l'aristocratie opulente, leur était un moyen de succès. En ce moment s'y trouvait Parthénios, dont Virgile devint l'élève (2). C'était un Grec originaire de Nicée. Dans une des campagnes contre Mithridate, on l'avait pris, amené à Rome et vendu comme esclave. Mais ses talents littéraires lui avaient mérité

(1) La *Chronique* d'Eusèbe ne parle pas du séjour à Naples et dit simplement : Vergilius sumpta toga Mediolanum transgreditur et post breve tempus Romam pergit. (Hieron. ad Euseb. *Chron.* Ann. Abr. 1965. Ol. 182. 1.) Mais le fait est formellement affirmé par Donat, Servius et Macrobe, dont les témoignages doivent prévaloir sur ce point.

(2) ..... *Senior Glauci chorus Inousque Palæmon.* Versus est Parthenii, *quo grammatico in Græcis* (litteris?) Virgilius usus est. (Macr. Jahn. Sat. v, 17.)

Digitized by Google

son affranchissement, et il donnait des leçons. Parthénios fut dans son siècle un poète fort goûté. On le comparait à Callimaque. Il avait écrit de nombreuses élégies et des épitaphes ou éloges funèbres (Ἐπικήδεια) dont il nous reste à peine des fragments informes, mais dont Suidas et Étienne de Byzance nous ont conservé les titres (1). Tibère, qui fut un mauvais prince, mais qui était un homme de goût et un fin lettré, l'appréciait autant qu'Euphorion et Rhianos. Il faisait déposer ses œuvres et placer ses portraits dans les bibliothèques publiques (2). Quel âge avait Parthénios, au moment où le jeune Virgile venait lui demander la connaissance des lettres grecques? Quelle était alors sa réputation? Quels poèmes avait-il déjà écrits?

Nul ne peut répondre à ces questions, car dans la vie du poète grec, les dates et les points de repère font également défaut. On sait seulement que l'élève avait dû garder bon souvenir du maître et de ses leçons; il l'a en effet maintes fois imité plus tard, à l'égal d'Homère et d'Hésiode, d'Apollonius de Rhodes, de Calli-

(1) Suidas V° Παρθένιος. — Steph. Byz, pass. — Nic. Bach. *De lugubri Græcorum elegia*. II. pp. 30 et seq. (Fuldæ, 1838.)

(2) Suet. (*Baumgarten.*) Tib. 70. Suidas prétend que Parthénios vécut jusque sous le règne de Tibère. Cela n'est guère admissible. Mithridate étant mort 63 ans avant Jésus-Christ et Tibère n'étant devenu empereur qu'en l'an 14 de l'ère chrétienne, Parthénios à ce moment aurait été au moins octogénaire, en supposant qu'on l'eût amené en Italie dès l'âge de trois ans. Comment dans ce cas eût-il pu enseigner à Virgile les lettres grecques n'ayant lui-même que treize ans environ. Le compilateur byzantin qui a écrit au XIe siècle sous le nom de Suidas s'est donc fort peu soucié des faits historiques les plus certains. Il faut bien néanmoins s'en rapporter à lui quand ce qu'il dit n'est pas inacceptable et que d'ailleurs il n'est pas démenti par quelque écrivain de plus d'autorité.

Digitized by Google

maque et de Théocrite (1). Mais nous n'avons plus les vers grecs, et la collation des textes ne nous est point permise.

Dans le monde romain, surtout pendant les dernières années de la République, deux carrières seulement s'ouvraient à l'ambition : les armes et le forum, dont les débats retentissants, judiciaires ou politiques, donnaient accès aux magistratures électives. Mais avant d'aborder le forum, il fallait s'asseoir longtemps sur les bancs des grammairiens et des rhéteurs ; il fallait écouter et improviser à son tour d'interminables amplifications ; il fallait apprendre par le menu et se graver dans la mémoire une foule de figures de rhétorique dont les dénominations bizarres, les divisions, les subdivisions et les nuances nous semblent étranges et vaines, quand nous en lisons le détail dans Aristote ou Quintilien, et qui cependant ont formé les Cicéron, les Pollion et les Messala. A proprement parler, il n'y avait pas à Rome d'enseignement officiel. Les choses s'arrangeaient d'elles-mêmes et n'en allaient peut-être pas plus mal. Des maîtres, latins et grecs, ouvraient dans des salles à eux les cours qui leur convenaient ; cours de belles-lettres ou d'éloquence, de mathématiques ou de philosophie. Ils percevaient de leurs auditeurs une rétribution convenue, et, quand ils avaient du talent, la foule se pressait parfois autour de leurs chaires. Avec un peu moins de liberté et presque autant de fantaisie, nos cours à la mode du collège de France et même de la Sorbonne peuvent

(1) Scite ergo et considerate Virgilius, cum Homeri aut Hesiod aut Apollonii aut *Parthenii* aut Callimachi aut Theocriti aut quorumdam aliorum locos effingeret, partim reliquit, alia expressit. (Aul-Gell. N. A. IX. 9.) Aulu-Gelle (XIII. 26) cite en outre un vers des *Georgiques* littéralement traduit de Parthénios.

Digitized by Google

donner une idée assez juste de ce qu'était cet enseignement dans l'antiquité. En France, toutefois, des dames, en grand nombre, vont écouter des leçons d'hébreu, de littérature ou d'histoire. Il n'en était pas ainsi à Rome. Les hommes seuls en général étaient admis aux cours publics. Mais ils y venaient à tout âge, et tous, enfants, vieillards ou hommes faits, s'asseyaient sur les mêmes bancs.

On ne dit pas que Virgile ait jamais rêvé la gloire des combats, ou même qu'il ait connu l'ambition sous aucune forme. Mais il paraît avoir aspiré aux triomphes de l'éloquence, et il est dans tous les cas certain qu'en quittant Naples il vint à Rome (1), et qu'il y vint pour suivre les leçons des rhéteurs en vogue. Lui-même (2), nous a donné les noms de ses maîtres : Arquitius, Varron, C. Albutius Silus ; et par une autre source (3), nous connaissons ses rapports avec le rhéteur Épidius. Il n'est mention du premier que dans une épigramme des *Catalepta*. On ignore ce qu'il pouvait être, et l'on n'en sait pas davantage sur le second ; car évidemment il ne peut être ici question ni de M. Terentius Varro de Reate, le plus illustre des savants romains ; ni de Varro Atacinus, le traducteur des Argonautiques et l'auteur d'autres poèmes alors très répandus. Mais, grâce à Suétone, nous avons quelques détails sur les deux derniers. Albutius Silus (4) était de Novare, et il y était parvenu à l'édilité, quand il lui arriva une singulière

(1) Quibus rebus quum ante alios eruditior peritiorque esset, se in Urbem contulit. (Donat.) Édit. Burmann.

Diversis in locis operam literis dedit ; nam et Cremonæ, et Mediolani, et Neapoli studuit. (Servius. *Vit. Virg.)*

(2) *Catal.* 7.

(3) *Vita Bernensis.*

(4) Suet. De cl. rhet. 6.

Digitized by Google

mésaventure. Des plaideurs, mécontents d'un jugement qu'il rendait, le saisirent par les jambes et le jetèrent à bas de son tribunal. Ce procédé un peu vif lui avait fait prendre en dégoût sa ville natale. Il était venu à Rome, et, sous le patronage des Plancus, il y avait fondé une école d'éloquence qui n'avait pas tardé à éclipser toutes les autres. Quand il ne lui plaisait pas d'affecter la trivialité et la sécheresse, c'était un homme à la parole pompeuse et intarissable, mais plein d'orgueil et d'un caractère fantasque, qui lui valut au barreau de nombreux désagréments. Quant à Épidius (1), on lui connaissait à la vérité des antécédents fâcheux. Convaincu d'avoir soutenu en justice une accusation calomnieuse, il avait été noté d'infamie. Cependant il comptait Marc-Antoine parmi ses anciens disciples, et, dans le temps dont nous parlons, allaient se trouver assis en même temps sur les bancs de son amphithéâtre, Octave, le futur maître du monde, et Virgile, le pauvre et obscur étudiant de Mantoue (2).

Octave n'était alors qu'un enfant de treize ans à peine, et le plus perspicace des augures ou des aruspices n'eût certes pas osé, après inspection du vol des oiseaux ou des entrailles des victimes, prédire ses destinées futures. Il était né le 23 septembre 691 (63 avant Jésus-Christ), de C. Octavius, chef d'une ancienne famille patricienne. Sa mère se nommait Atia. Elle était fille de M. Atius Balbus et de Julia, sœur de Jules César (3). Octave se rattachait donc par les femmes à la famille des Jules *(Gens Julia)*, et il était petit-neveu

(1) Suét. De cl. rhet. 4.
(2) *Vita Bernensis.*
(3) Rucus. *Vit. Virg.* Ann. 691.

Digitized by Google

de l'homme dont la gloire et les projets agitaient en ce moment tous les esprits.

Les Jules n'auraient certes pu rivaliser de richesses avec les Lucullus et les Crassus, ni d'illustration avec les Claudius, les Scipions et les Marcellus. Ils tenaient cependant une place considérable dans l'aristocratie, et comme ils avaient eu l'habileté de grouper autour d'eux les débris des soldats de Marius, ils étaient à la tête du parti populaire. En outre, ils avaient pour eux la légende. Une antique tradition, consacrée par les livres sibyllins, voulait, qu'après la ruine de Troie, Énée fût venu s'établir dans le Latium avec de nombreux amis échappés comme lui au fer des Grecs. Ils y avaient, disait-on, créé un petit État d'où étaient sortis les rois d'Albe, et plus tard les fondateurs de Rome. Plusieurs grandes familles faisaient remonter leur noblesse jusqu'aux compagnons d'Énée. Les Jules prétendaient descendre directement d'Énée lui-même, par son fils Ascanius ou Julius (1). Or, Énée était fils de Vénus, et l'on sait que Vénus elle-même avait pour père le maître des dieux et des hommes. C'était une belle généalogie. Peut-être n'eût-il pas été facile de l'appuyer de parchemins authentiques. Mais la crédulité populaire n'a pas de bornes, et d'ailleurs, dans les temps révolutionnaires, l'or et l'épée font aisément des plus étranges légendes des vérités indiscutables. On en était là précisément. Depuis le désastre de Crassus

(1) Iliensibus, *quasi Romanæ gentis auctoribus*, tributa in perpetuum remisit. (Suet. Claud. 25.) — (Nero) causâ Iliensium suscepta, *Romam Troja demissum et Juliæ stirpis auctorem Œneam* aliaque haud procul fabulis vetera facunde exsecutus, perpetrat ut Ilienses omni publico munere solverentur (Tac. Ann. 587). — TEUFFEL. 228. 5. 262. 2.)

Digitized by Google

(53 avant Jésus-Christ), le premier triumvirat n'existait plus. Jules César avait achevé la conquête de la Gaule. Il concentrait ses légions et négociait avec le Sénat. Ce n'était pas encore la guerre civile, mais déjà on sentait le sol trembler.

Pendant ce temps, chez le rhéteur Épidius, on continuait à s'occuper des métonymies et des catachrèses. Virgile y lisait ses premiers vers. Nous voulons parler du *Culex* (1), *Le Moucheron,* qu'il dédiait au jeune Octave (ou plutôt à ses parents, sous le nom de celui-ci), en termes suffisamment humbles, comme il convenait au fils d'un cultivateur ignoré de la Gaule transpadane. César, comme on le sait, était proconsul de toutes les Gaules, de la Vénétie et de l'Illyrie. Ce pouvait être un titre auprès d'une famille qui lui tenait d'assez près. Le poète s'adresse à son petit-neveu, qu'il appelle : *Octavi venerande* (2) et plus loin : *Sancte puer* (3). Il sollicite sa protection. Il lui promet une gloire immortelle, digne de sa naissance et de son esprit élevé, une longue vie qui fera la joie de tous les bons citoyens. Il s'excuse

(1) Donat prétend que le *Culex* aurait été composé par Virgile à l'âge de quinze ans, soit 55 avant Jésus-Christ. Mais alors Octave n'avait pas huit ans et Virgile était à Crémone. Pour échapper à la difficulté, on a supposé qu'au lieu de quinze, il fallait lire vingt-cinq ans. Or, quand Virgile avait vingt-cinq ans, Octave en avait dix-huit et il faisait la guerre en Espagne, sous les ordres de César. On ne pouvait plus l'appeler *Puer*. Il faut donc nécessairement admettre que Donat s'est trompé de quelques années, et cela de sa part n'a rien d'étonnant.

(2) Et tu, cui meritis oritur fiducia chartis
Octavi venerande, meis allabere cœptis.
(*Cul.* 24 et 25.)

(3) Et tibi, sancte puer memorabitur, et tibi crescet
Gloria perpetuum lucens mansura per ævum,
Et tibi sede pia maneat locus, et tibi sospes
Debita felices numeretur vita per annos,
Grata, bonis lucens.
(*Cul.* 36-40.)

Digitized by Google

d'offrir un si faible produit de sa muse, mais il fera mieux certainement quand des temps plus propices *lui donneront des revenus assurés* (1). Tout ce début, il faut bien en convenir, ressemble beaucoup à une supplique, et l'on ne peut s'empêcher de penser que l'auteur recevrait volontiers le prix de ses louanges. Mais il n'y a pas trop à s'en étonner. C'était dans les mœurs romaines, et surtout dans les mœurs de l'époque.

Virgile, parlant de lui-même, a dit plus tard que ses vers étaient semblables aux petits de l'ourse, qui naissent informes et ne prennent figure qu'après avoir été longtemps léchés par leur mère (2). Puisque l'expression est du poète lui-même, peut-être est-il permis, sans trop d'irrévérence, de dire du *Culex* que cette fois l'*ourson* n'a pas été assez léché. Non pas que dans ce petit poème (413 vers), il ne se rencontre beaucoup de beaux vers bien frappés. Mais il en est d'autres en plus grand nombre qui sentent l'inexpérience et qui laissent trop voir que l'auteur est loin encore d'être maître de sa langue.

Pour le fond et pour la nature du sujet, il s'inspire de la *Batrachomyomachie* et surtout du onzième chant de l'*Odyssée*. Un berger, dès l'aube, a conduit son troupeau sur la montagne. Quand le soleil, parvenu au milieu de sa course, embrase l'air de ses feux, il abrite ses chèvres dans un bois épais, se couche lui-même au bord d'un frais ruisseau et s'endort. Cependant un affreux serpent s'apprête à dévorer le malheureux. Déjà il s'avance l'œil ardent, la gueule grande ouverte. Heureusement un moucheron a vu le danger. Il pique au front le berger,

(1) Posterius graviore sono tibi Musa loquetur
Nostra, *dabunt cum securos mihi tempora fructus,*
Ut tibi digna tuo poliantur carmina sensu.
(*Cul.* 8-10.)

(2) A. Gell. N. A. xvii. 10.

Digitized by Google

qui s'éveille, aperçoit le monstre et lui brise la tête.

L'homme est sauvé. Mais sous l'impression de la douleur causée par la piqûre, il a écrasé le moucheron, qui reste sans sépulture, et l'ombre de celui-ci, victime de cet abandon impie, erre près des fleuves infernaux sans pouvoir être admise dans sa dernière demeure. Dans la nuit, elle apparaît au berger. Elle lui reproche son ingratitude. Elle lui retrace tout ce qu'elle a vu aux sombres bords : les châtiments des criminels dans le Tartare, les joies des héros dans les Champs-Élysées. Elle le supplie enfin de se rappeler qu'il lui doit la vie et de rendre à ses restes les derniers devoirs. Le jour venu, le berger touché de ces plaintes et pris de remords donne enfin la sépulture à son sauveur ; autour du tertre funéraire, il plante les fleurs les plus odorantes et il y place une inscription qui témoigne de sa reconnaissance en rappelant le service rendu :

Parve Culex, pecudum custos tibi tale merenti
Funeris officium vitæ pro munere reddit.

Tel est dans ses traits généraux ce curieux début d'un grand poète. La description des enfers y tient naturellement une grande place (vers 201 à 383), et elle est, comme nous le disions plus haut, principalement empruntée au onzième chant de l'*Odyssée*. Mais l'auteur n'a pas voulu être simplement l'écho des poèmes homériques ; par une heureuse inspiration, il a tenu à les approprier au monde romain, et dans ses Champs-Élysées les Fabius, les Décius, les Horaces et les Camilles coudoient les héros légendaires des premiers temps de la Grèce. A peine est-il besoin d'ajouter que des traces de l'érudition mythologique des alexandrins se ren-

Digitized by Google

contrent pas souvent dans ces vers (1) et n'en augmentent pas la clarté. Mais c'est là un défaut commun à tous les poètes de l'époque, Tibulle excepté peut-être, et l'on ne pouvait s'attendre à ne pas le rencontrer dans un disciple de Parthénios.

Virgile n'a jamais publié lui-même le *Culex,* peut-être parce qu'il le jugeait avec raison indigne de son génie. Mais bon nombre de vers en ont été repris par lui isolément et transportés, avec ou sans modifications, dans d'autres poèmes. La touchante histoire d'Orphée et d'Eurydice (vers 267 à 294), remaniée, développée, ornée de tous les charmes de la poésie et du sentiment, a passé du *Culex* dans le quatrième chant des *Géorgiques,* où elle forme le fond du brillant épisode d'Aristée. Enfin, l'enfer du *Culex,* refondu et enrichi par un esprit plus mûr et plus sûr de lui-même, est devenu l'enfer du sixième livre de l'*Énéide.* Mais ici se présentait une difficulté sérieuse. Le *Moucheron,* contemporain de Virgile, avait pu, sans exciter trop d'étonnement, voir dans les Champs-Élysées les héros de la république romaine. Mais comment ces héros pourraient-ils se montrer à Énée parcourant l'empire des morts, guidé par l'ombre de son père Anchise? La métempsycose de la philosophie pythagoricienne a donné à ce problème une solution aussi ingénieuse qu'imprévue. Les âmes de héros défunts errent sur les bords du Léthé, où elles boivent à longs traits l'oubli de leur vie passée. Elles animeront, dans les siècles futurs, les descendants du héros troyen. Anchise sait à quel Romain illustre chacune d'elles est destinée, et successivement il les nomme à son fils, en

(1) Voir notamment les vers 15, 27, 29, 110, 126 et suiv., 130 et suiv., 139, 143.

Digitized by Google

prédisant leurs exploits. Et c'est ainsi que le poète fait naître l'occasion de montrer, dans le lointain des âges, toutes les gloires d'Auguste. C'est ainsi qu'il peut amener l'éloge du jeune Marcellus, et ce trait final, l'un des plus touchants de la poésie antique :

Heu, miserande puer! si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris.

L'enseignement que Virgile était venu demander aux rhéteurs avait toujours à Rome un but pratique. Il devait conduire le jeune orateur au forum, où très généralement les débuts avaient lieu devant le tribunal des centumvirs. Il s'agissait là d'un procès criminel à soutenir, soit avec le rôle d'accusateur, soit avec celui de défenseur. Et non seulement il fallait plaider, mais il fallait surtout savoir conduire le débat, produire des preuves au moment convenable, discuter et contredire, à mesure qu'elles se produisaient, les dépositions des témoins de l'autre partie ; engager enfin avec l'adversaire ce qu'on appelait l'*altercation* (1), échange d'observations et de propos toujours mordants et parfois violents. Et tout cela avait lieu devant des juges nombreux, sinon impartiaux ; en présence des deux adversaires assistés de leurs proches et de leurs amis ; de la foule, qui prenait souvent parti, des claqueurs payés pour applaudir ou pour donner des marques d'improbation (2). Virgile tenta une fois l'aventure, et il échoua sans doute complétement, car il n'osa pas se risquer de nouveau (3). Peut-être les ressources lui firent-elles défaut pour ache-

(1) Quint. Inst. or. vi. 4.
(2) Plin. jun. Ep. ii. 14. 2.
(3) Egit et causam apud judices unam omnino, nec amplius quam semel. (Donat. 15.)

Digitized by Google

ter des applaudissements. Peut-être aussi reconnut-il son manque d'aptitude pour une carrière si agitée. Même à l'apogée de sa fortune, il eut toujours l'air campagnard. Ce ne pouvait être un gage de succès dans le monde du forum. En outre, bien qu'il lût ses vers avec une grâce et un charme infinis (1), il n'eut jamais la parole facile et il ne savait pas improviser. Force lui fut donc, si jamais il en avait eu l'ambition, de renoncer à marcher sur les traces des Cicéron et des Hortensius.

Lorsqu'on a éprouvé quelque mécompte, on aime en général à en rejeter la faute sur autrui. Son échec au barreau paraît avoir inspiré à Virgile tout à la fois de l'humeur contre ses maîtres en éloquence et de l'éloignement pour la vie pratique. Il ne songe plus qu'à se réfugier dans les bras de la philosophie. La poésie elle-même n'a plus pour lui autant de charmes, et l'on est presque tenté de se demander si, là aussi, il n'y a pas eu déception, si le *Culex*, par exemple, n'a pas reçu bon accueil. C'est cependant en vers encore que le poète exprime ces sentiments (2) :

« Loin d'ici, périodes vides et ampoulées des rhéteurs,

(1) Sermone tardissimum, ac pene indocto similem fuisse, Melissus tradit..... Pronunciabat autem maxima cum suavitate, et lenociniis miris..... eosdem enim versus ipso pronuntiante, bene sonare ; sine illo, inanes esse mutosque. (Donat. 16. 28. 29.)

(2) *Ite hinc*, inanes, rite rhetorum ampullæ,
Inflata rore non achaico verba ;
Et vos Sile Albuti, Arquitique, Varroque,
Scholasticorum natio madens pingui,
Ite hinc, inanis cymbalon juventutis.
.....
Nos ad beatos vela mittimus portus,
Magni petentes docta dicta Syronis,
Vitamque ab omni vindicabimus cura.
Ite hinc, Camenæ ; vos quoque limite sœvæ,
Dulces Camenæ ; — nam fatebimur verum
Dulces fuistis. Et tamen meas chartas
Revisitote, sed pudenter et raro.

(*Catal.* VII.)

Digitized by Google

« paroles sonores que ne gonfle pas le miel attique ; et « vous, Silus Albutius, Arquitius, Varron, peuple cras- « seux de l'école, loin d'ici, cymbale creuse de la jeu- « nesse..... Tournons nos voiles vers les ports fortunés, « allons entendre les doctes leçons du grand Siron, met- « tons notre vie à l'abri de tous les soucis. Et vous aussi, « Muses, allez ! Vous, si cruelles au début, et douces « aussi cependant ; car il faut l'avouer, vous m'avez été « douces parfois. De temps en temps, néanmoins, reve- « nez orner mes tablettes, mais sobrement et rarement. »

Son existence désormais allait donc être consacrée tout entière à la philosophie. On comprenait en général sous cette dénomination non seulement la philosophie proprement dite, mais aussi l'étude des mathématiques et celle des sciences naturelles. Cependant, si l'on en croit Donat, ces deux dernières branches des connaissances humaines étaient dès lors familières à Virgile, car, dit son biographe, il avait étudié à Naples la médecine et surtout les mathématiques (1).

Pour la médecine, le doute peut être permis. Ce n'est pas une science qui s'improvise. Dans l'antiquité, comme de nos jours, elle exigeait sans doute un travail prolongé, uni à l'expérience pratique, et Virgile alors était encore bien jeune. Plus tard, il eut pour ami Antonius Musa, le célèbre médecin d'Auguste, à qui il adresse sa treizième épigramme (2) ; mais il n'y fait aucune allu-

(1) Inde paulo post *Neapolim* transiit. Ubi cum literis et Grœcis et Latinis vehementissimam operam dedisset, tamdem omni cura omnique studio indulsit *medicinæ et mathematicæ*. Quibus rebus cum ante alios eruditior peritiorque esset, *se in Urbem contulit*... Inter cetera studia, ut supra diximus, medicinæ *quoque*, ac *maxime* mathematicæ, operam dedit. (Donat. 15.)

(2) *Catal.* XIII. Il n'est cependant pas bien certain que le Musa des Catalepta soit le médecin d'Auguste.

Digitized by Google

sion à ses prétendues connaissances médicales. Dans l'*Énéide* enfin (XII 391 et seq.), le héros du poème est blessé, et Iapix, le favori d'Apollon, s'empresse de lui prodiguer les secours de son art. Le passage ne présente aucun détail technique, et c'est Vénus elle-même qui, pour guérir son fils, va cueillir le dyctame sur les montagnes de la Crète. Il est cependant un morceau célèbre que l'on pourrait citer : nous voulons parler de l'admirable peinture de la peste des animaux, qui termine le troisième chant des *Géorgiques (Georg.* III. 478-566). On rencontre là une richesse d'expression, une abondance de détails, une vigueur de pinceau que peut seule donner la connaissance exacte des choses. Mais ce n'est pas là à proprement parler de la médecine, même vétérinaire, et, pour nous, l'assertion de Donat reste contestable.

Le biographe paraît insister davantage sur l'étude des mathématiques, sans entrer toutefois dans aucun détail. Si grande que fût son avidité de savoir, on a cependant quelque peine à se représenter Virgile pâlissant sur la quadrature de la parabole d'Archimède ou sur les sections coniques d'Apollonios de Perge. De son temps, toute éducation complète supposait la connaissance de la géométrie d'Euclide. On doit croire qu'il la possédait, mais allait-il au delà ? On a dit (1) qu'un passage des *Géorgiques* (I. 232 et seq.) est imité de l'*Hermès* d'Ératosthène. Ératosthène sans doute fut un grand mathématicien, mais il était aussi poète, et l'*Hermès* était un poème. Il ne nous en reste rien et l'étude comparative est impossible. Ce qui est certain, c'est qu'avec ou sans

(1) Hanc universam disputationem certum est Virgilium transtulisse ab Eratosthene, cujus liber est hexametris versibus scriptus, qui Hermes inscribitur. (Probus. Comm. in Georg. p. 42, Keil.)

Digitized by Google

la possession des mathématiques supérieures, Virgile avait appris l'astronomie dans les *Phénomènes* d'Aratos (1). C'était alors le livre à la mode entre tous. Cicéron, qui se piquait aussi d'être poète à ses heures, en avait fait une traduction en vers (2) qui était entre les mains de tout le monde et dont nous avons encore des fragments très considérables. Tout ce qui, dans le premier chant des *Géorgiques,* touche à l'astronomie ou à la météorologie, est emprunté au poème d'Aratos pour le fond et ne s'en distingue que par la perfection de la forme.

Mais revenons à la philosophie. Comme son nom l'indique suffisamment, le maître que Virgile avait choisi, Siron (3), était Grec de naissance, ou tout au moins d'origine. Depuis longtemps sans doute il habitait Rome; il y avait acquis une grande considération et une petite fortune. Cicéron, qui l'honorait de son amitié, en a parlé maintes fois et toujours dans les termes de la plus haute estime (4). Il appartenait cependant à la secte d'Épicure (5), mais on sait qu'Épicure lui-même, malgré ses erreurs de doctrine, eut toujours une existence irréprochable, et qu'il avait su se concilier

(1) Dicturum ne me putatis ea que vulgo nota sunt... quod (Virgilius) in ipsis Georgicis tempestatis serenitatisque signa de Arati Phænomenis traxerit. (Mach. Sat. v. 2. 4.)

(2) M. Tullü Ciceronis opera omnia. Turici, 1862. (Orelli-Baiter. T. iv, pp. 1013 et seq.)

(3) Du grec Σείρων. L'orthographe correcte est donc Siron et non Syron ou Scyron, que l'on rencontre quelquefois. (M. Haupt. Opusc. T. iii, p. 334.)

(4) ... Hæc prœdicatio tua mihi valde grata est eaque te uti facile patior quum apud alios, tum mehercule apud Syronem, *nostrum amicum.* (Ad. fam. vi, 11.)

(5) *Familiares nostros*, credo, *Sironem* dicis et Philodemum, *cum optimos viros, tum homines doctissimos.* (De fin. ii, 119.)

Digitized by Google

à Athènes les sympathies universelles. Ce fut à l'école de Siron que Virgile connut Alfenus Varus (1), plus âgé que lui de quelques années ; de là aussi datent probablement d'autres amitiés qui, plus tard, devaient lui être singulièrement précieuses. S'il est permis d'en juger par le peu qu'il en a dit, il avait voué à ce maître éminent un respect sincère et une affection profonde, et les doctrines épicuriennes, que d'ailleurs il ne professait pas en général, se retrouvent nettement développées dans plusieurs passages de ses poésies. C'est ainsi que dans la VIe églogue, il fait, dit-on (2), parler Siron lui-même sous le nom de Silène, et la cosmogonie du vieux philosophe ne déparerait assurément pas le *De rerum natura,* de Lucrèce. Et l'on peut ajouter à ce morceau célèbre les vers suivants (219-227), du quatrième chant des *Géorgiques,* qui sont moins connus peut-être, mais non pas moins expressifs (3) :

« Frappés de ces signes et de ces exemples, des sages
« ont dit qu'aux abeilles a été donnée une part de l'es-
« prit divin et le pouvoir de respirer l'éther céleste.
« Il est un Dieu, en effet, qui pénètre de toutes parts
« les plaines de la terre et de l'océan, comme les pro-
« fondeurs des cieux. Brebis et troupeaux de bœufs,

(1) Audivit a Scirone præcepta Epicuri : cujus doctrinæ socium habuit Varum. (DONAT.) Édit. Burmann.

(2) Et quasi sub persona Sileni, Sironem inducit loquentem.
„ (SERV. ad VI ecl. 13.)

(3) His quidam signis atque hæc exempla secuti
Esse apibus partem divinæ mentis et haustus
Œtherios dixere ; deum namque ire per omnis
Terrasque tractusque maris cœlumque profundum ;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenuis nascentem arcessere vitas ;
Scilicet huc reddi deinde ac resoluta referri
Omnia, nec morti esse locum, sed viva volare
Sideris in numerum atque alto succedere cœlo.
(*Georg.* IV. 219-227.)

Digitized by Google

« humains, animaux sauvages, tous, en naissant, y « puisent le principe de leur frêle existence. Là, encore, « retournent toutes choses, sans donner prise à la « mort, quand vient pour elles le moment de la disso- « lution ; elles volent vivantes parmi les astres et se « succèdent dans l'immensité des cieux. »

C'est bien là, si nous ne nous trompons, l'expression la plus nette du panthéisme épicurien. Virgile, cependant, passait pour avoir adopté finalement, comme Cicéron, les doctrines de l'Académie (1). Il serait intéressant d'étudier ses œuvres à ce point de vue, et d'y rechercher l'empreinte de ses idées sur la solution des grands problèmes de la philosophie. Mais tel n'est pas le but que nous nous sommes proposé. Ce chapitre d'ailleurs est déjà bien long, et nous serions tenté, en le terminant, de répéter avec le poète :

Sed nos immensum spatiis confecimus æquor,
Et jam tempus æquum fumantia solvere colla.
(*Georg.* II. 541-542).

(1) Quamvis diversorum philosophorum opiniones libris suis inseruisse de animo maxime videatur, ipse tamen fuit academicus : nam Platonis sententias omnibus aliis prætulit. (Donat.) Edit. Burmann.

Digitized by Google

III. — LES PETITS POÈMES.

En quittant l'école de Siron, Virgile retourna à Andes, dans sa famille : sur ce point, nulle difficulté et nulle divergence entre ses biographes. Mais à quelle date précise ou même approximative faut-il fixer ce retour ? En l'absence de tous documents, la réponse à cette question ne peut être que conjecturale. Nous savons seulement, comme il a été dit plus haut, qu'à l'âge de quinze ans accomplis (55 ans avant Jésus-Christ), étant encore à Crémone, Virgile prit la robe virile et qu'il fut de là envoyé à Milan, où il passa peu de temps. Si l'on admet une année pour la durée de ce séjour, on trouvera qu'il dut arriver à Naples vers 54. Mais quelle fut la durée des études à Naples, puis à Rome? Nous l'ignorons entièrement, et nulle donnée directe ne nous permet de préciser. Nous inclinerions toutefois à admettre que les études dans ces deux villes purent se prolonger pendant cinq années, et par conséquent nous fixerions à 49 ans avant Jésus-Christ le retour à Andes. Ce terme de cinq années répond assez bien aux nécessités d'un enseignement supérieur; le père de Virgile, dont la fortune était médiocre et qui avait deux autres fils, ne pouvait guère songer à le dépasser; enfin, c'est en l'an 49 que se place un événement qui allait changer la face du monde : nous voulons parler de l'explosion de la guerre civile. On sait, par les lettres de Cicéron, quel fut à Rome l'affolement du Sénat et des pouvoirs publics, quand on apprit le passage du Rubicon. Rien n'était prêt pour faire tête à l'orage. Consuls, préteurs, sénateurs et chevaliers se

Digitized by Google

pressaient sur la voie Appienne pour fuir vers Brindes ou vers la Sicile. La ville fut livrée à elle-même, c'est à dire à l'anarchie. Il ne pouvait guère être question d'y continuer des études philosophiques, alors surtout que la Gaule transpadane, dont la lutte s'éloignait chaque jour, allait jouir d'un calme complet. On peut donc, croyons-nous, avec toute vraisemblance, fixer à ce moment le retour à Andes.

D'un autre côté, on ne saurait faire remonter au delà de l'an 43 la composition de la plus ancienne églogue. Il y a, entre ces deux dates, une période de six années pour laquelle les renseignements nous manquent d'une manière absolue (1). Ce que l'étude des œuvres de Virgile nous permet de supposer, c'est que ces années furent consacrées par lui à l'exploitation du domaine paternel et à la culture des lettres grecques et latines. La science agricole, qui se montre partout dans les *Géorgiques,* la netteté des préceptes, la connaissance intime des moindres détails, la vérité des tableaux, l'amour de la vie rurale, qui y éclate à chaque ligne, ne permettent pas d'attribuer l'honneur de cette œuvre incomparable à un agronome de circonstance. Pour savoir les choses à ce point, il faut les avoir pratiquées. On peut aussi, à la simple lecture des églogues, saisir la direction nouvelle ou le développement des études de l'auteur. Le *Culex* ne supposait que la connaissance d'Homère et peut-être quelque teinture des alexandrins. Les églogues révèlent partout le commerce habituel avec les bucoliques grecs,

(1) Forbiger, dans la *Vie de Virgile* qu'il a placée en tête de son édition des œuvres complètes du poète, fixe le départ de Rome seulement en l'an 45 ; mais il ne cite aucune autorité et ne fait aucun calcul à l'appui de son opinion. Il ne nous a pas paru possible de nous y ranger.

Digitized by Google

et surtout la possession intime de Théocrite. Le vers, d'ailleurs, sans être parvenu encore à la perfection, y a acquis une sûreté, une souplesse, une harmonie qui existaient au plus en germe dans le *Culex*. On sent que l'auteur s'est fait une langue nouvelle et qu'il n'en est plus à ses premiers essais (1).

Parmi ces essais, il faut compter peut-être l'esquisse d'un poème épique. C'était la mode du temps. Tout poète en herbe avait son projet d'épopée (2). On rêvait d'éclipser la gloire d'Homère, ou tout au moins de faire oublier Ennius, qui, de bonne foi, s'était pris pour un Homère. Ennius avait mis en vers l'histoire romaine. Virgile remontait plus haut et voulait chanter les rois d'Albe. Mais leurs noms, paraît-il, se prêtaient mal à l'harmonie des hexamètres, et le jeune poète recula devant les difficultés de l'entreprise (3).

(1) A peine croyons-nous devoir mentionner ici l'épitaphe prétendue virgilienne du maître d'escrime Balista, devenu chef de brigands, puis lapidé pour ses crimes :

Monte sub hoc lapidum tegitur Balista sepultus ;
Nocte, die, tutum carpe viator iter.

Donat, Servius et Phocas la rapportent également, mais on n'est pas tenu d'y ajouter foi.

(2) Visus eram molli recubans Heliconis in umbra,
Bellerophontei qua fluit humor equi,
Reges, Alba, *tuos*, et regum facta tuorum,
Tantum operis, nervis hiscere posse meis.
Parvaque tam magnis admiram fontibus ora,
Unde pater sitians *Ennius* ante bibit.

(Prop. III. 2.)

Il serait facile de multiplier les citations de ce genre.

(3) Et mox, cum res romanas inchoasset, offensus materia et nominum asperitate, ad Bucolica transiit. (Donat. 79.)

Quum canerem reges et prœlia, Cynthius aurem
Vellit et admonuit.....

(Virg. Ecl. VI. 3-4.)

Cum canerem reges et prœlia. Cum canere vellem. Et significat aut Œneidem, aut gesta regum Albanorum : quæ cœpta omisit, nominum asperitate deterritus. (Serv. ad Ecl. vi. 3.)

Digitized by Google

Mais s'il ne reste pas trace de l'épopée des rois d'Albe, nous avons, sous le nom de Virgile, bon nombre de pièces plus ou moins authentiques. Toutes ont été l'objet de longues discussions. Comme elles se rattacheraient nécessairement à l'époque dont nous nous occupons, nous ne pouvons nous dispenser d'en parler ici, malgré l'aridité du sujet. Nous nous bornerons d'ailleurs, pour chacune de ces pièces, à une analyse succincte et à l'énoncé rapide des motifs que l'on invoque pour en établir ou en contester l'authenticité.

Celles de ces poésies de jeunesse dont les biographes nous ont transmis les titres sont les suivantes (1) : *Culex, Diræ, Ciris, Ætna, Moretum, Copa, Priapeïa, Catalepta* ou *Épigrammata.* Il est certain qu'aucune d'elles n'a été publiée par Virgile lui-même (2). Longtemps même après sa mort (19 ans avant Jésus-Christ), elles étaient sans doute encore inconnues, car Ovide, qui mourut en l'an 17 de l'ère chrétienne, n'y fait aucune allusion, tandis qu'il parle de tous les autres poèmes de Virgile (3). Il faut descendre jusqu'à Lucain pour trouver la mention d'une de ces pièces, ce qui permet de supposer que le recueil n'en fut peut-être pas publié avant le règne de Néron. L'éditeur, dont le nom est inconnu, y avait joint les vers suivants, où il af-

(1) Deinde (Scripsit Virgilius) Catalepton, et Priapeia, et Epigrammata, et Diras, item Cirim et Culicem, cum esset annorum sexdecim..... Scripsit etiam de qua ambigitur, Œtnam. (Donat. 17. 19.) — Scripsit etiam (septem sive) octo libros hos : Cirin, Œtnam, Culicem, Priapeïa, Catalepton, Epigrammata, Copam, Diras. (Serv. *Vit. Virg.*)

(2) *Pene simul tecum solatia rapta, Menalca?* Cum suis enim solutus perit poeta, qui, necdum editis carminibus, moritur. Virgilius autem illo tempore nondum aliquod opus scripserat. (Serv. Ecl. IX. 18.)

(3) Sonntag. pp. 213 et suiv.

Digitized by Google

firme que tous ces petits poèmes ont Virgile pour auteur, et qu'ils sont l'œuvre de sa jeunesse :

Vate Syracosio qui dulcior Hesiodoque
Major Homereo nec minor ore fuit :
Illius hæc quoque sunt divini elementa poetæ
Et rudis in vario carmine Calliope.

Dans les manuscrits où nous trouvons tous ces textes, ils portent le titre de *Virgilii juvenalis ludi libellus* ou de *Septem joca juvenilia Virgilii*. Ces manuscrits sont de dates relativement récentes, car le plus moderne est du XVe siècle, tandis que le plus ancien remonte à peine au IXe. Tous ne comprennent pas toutes les pièces. Plusieurs, au contraire, y ajoutent les trois morceaux suivants : *De Viro bono et prudente, De Est et Non monosyllabis* et *De rosis nascentibus et senescentibus*. Ces trois dernières pièces sont incontestablement d'Ausone (1). Il n'y a donc pas à s'y arrêter, et, si nous les citons, c'est uniquement pour faire voir combien les titres des manuscrits qui donnent Virgile pour auteur du recueil entier manquent d'autorité. Ils ne peuvent donc empêcher de rechercher l'auteur véritable de chacun des autres poèmes, ce que nous allons faire avec le désir d'aborder bientôt un terrain plus ferme et plus sûr.

Diræ (les Malédictions). Un poète, dépouillé de ses biens au profit des vétérans de la guerre civile (2), s'arrête au sommet d'une colline et contemple une dernière fois le domaine qu'il va quitter. Il invoque contre les spoliateurs les vengeances divines. Il demande qu'ils ne puissent jouir du fruit de leurs brigandages et fait appel

(1) Teuffel. 229. 1. 2.
(2) Dirœ Vv. 31, 45 et 85.

Digitized by Google

aux éléments déchaînés, pour qu'ils détruisent sans en laisser de traces les biens qu'on lui a ravis. Que la flamme dévore les édifices. Que les ardeurs de la canicule dessèchent les fruits du sol et jusqu'aux feuilles des forêts. Que les flots de la mer envahissent les champs cultivés et les ensevelissent sous des sables stériles. Que le domaine entier se change en marais fétides, et qu'au lieu de riches moissons, on n'y fauche désormais que des roseaux inutiles. Cependant, les lieux dont il s'éloigne ne s'effaceront jamais de sa mémoire, et il gardera surtout gravé dans son cœur le souvenir de sa Lydia, de la bien-aimée qu'il ne doit plus revoir. Cette partie forme un tout complet qui occupe les 103 premiers vers. Le poème pourrait s'arrêter là. Il continue néanmoins pendant 80 vers encore sur un ton bien différent, et les malédictions tout à coup font place à une élégie amoureuse. Champs fortunés que foulent les beaux pieds de Lydia, partout vous respirez l'amour. Elle vous voit, elle vous parle, ses yeux vous sourient et vous l'entendez répéter à voix basse les vers que jadis elle chantait à mon oreille. Et le poète, enivré par le souvenir des heures délicieuses que l'amour lui a données, oublie ses biens perdus et ne songe plus qu'aux charmes de Lydia. Cette deuxième partie, comme l'autre, forme aussi un tout complet, et toutes deux sont tellement différentes de ton et d'inspiration qu'on a cru y voir, avec raison peut-être, deux pièces distinctes réunies par le hasard ou par la négligence des copistes.

Quoi qu'il en soit, les deux parties sont certainement du même auteur, mais dans les malédictions furieuses de la première, il est impossible de reconnaître l'esprit tempéré, l'exquise sensibilité de Virgile. Si on lui a

Digitized by Google

attribué ce morceau, c'est apparemment parce que lui aussi eut à souffrir des violences de la soldatesque. Mais il fut plus pratique que l'auteur des *Diræ*. Il sut garder son bien et n'eut pas à maudire les spoliateurs. C'est J^h Scaliger qui, le premier, a dénié à Virgile la paternité de ce petit poème. Il l'a attribuée à Valerius Caton, et cette opinion a été depuis lors universellement adoptée (1). Ce Valerius Caton n'appartenait pas à l'illustre famille Porcia. C'était un grammairien et un poète distingué, qui jouit d'une assez grande réputation, surtout comme professeur d'éloquence et de poésie, dans les derniers temps de la République. Peut-être était-il originaire de la Gaule. Étant encore en tutelle, il avait été dépouillé de son patrimoine sous l'administration de Sylla, et s'était refait par son mérite une fortune qu'il perdit complétement dans les dernières années de sa longue carrière (2).

Ciris (l'Aigrette). Dans les temps pour ainsi dire préhistoriques, sous le règne de Minos, la Crète paraît avoir possédé une puissance navale qui dominait toute la mer Égée (3). C'est à cette époque que nous reporte le poème de *Ciris*, poème véritable, car il comprend cinq cent quarante-et-un vers hexamètres. Minos assiège Mégare avec une armée nombreuse. Cependant, Nisus, roi de Mégare, ne redoute pas l'issue de la lutte. Caché dans son épaisse chevelure, se trouve un cheveu couleur de pourpre, qui est le palladium de sa puissance, et aussi longtemps que ce cheveu restera sur sa tête, tous les efforts de l'ennemi seront vains. Ainsi l'a décrété le Destin. Mais la fille de Nisus, Scylla, a, du haut des

(1) Wernsdorf. *Poetæ latini minores*. III, XLVI et seq., et 1 et seq.
(2) Suet. *De ill. gramm.* 11.
(3) Ern. Curtius. T. I. L. I, § 3.

Digitized by Google

murs, aperçu le roi de la Crète. Un amour irrésistible s'est emparé de son cœur. Abusant du sommeil de son père, elle coupe le cheveu fatal et Mégare succombe. Sa trahison cependant ne profite pas à l'insensée. Au mépris de ses promesses, Minos la fait suspendre à la proue de son vaisseau et elle y reste exposée aux injures du temps et des flots, jusqu'à ce que les dieux, touchés de compassion, la changent en aigrette *(ciris)*. Nisus est changé en aigle de mer, et, dans sa rage de vengeance, sans cesse il poursuit l'aigrette à tire d'ailes chaque fois qu'elle se montre près du rivage.

Cette antique légende de Scylla n'est pas sans quelque analogie avec l'histoire de Samson. Légende amoureuse, guerrière et maritime, peut-être avait-elle, à une époque reculée, été apportée en Grèce, par les Phéniciens. Mais les Romains n'avaient pas été la chercher si loin. Ils l'avaient probablement empruntée à quelque écrivain alexandrin, et elle était devenue parmi eux si populaire, que presque tous les poètes du siècle d'Auguste l'ont traitée, ou tout au moins y ont fait allusion. Virgile en a parlé plusieurs fois dans ses écrits authentiques, tout en la confondant un peu avec la légende d'une autre Scylla, celle de l'*Odyssée*. Mais l'avait-il développée antérieurement dans le *Ciris?* Il serait difficile de le soutenir encore. Plus de vingt vers du *Ciris*, en effet, se retrouvent textuellement dans ses autres poèmes. Il faudrait donc qu'il se fût copié lui-même sans mesure? admettons-le cependant, bien que ce soit chose difficile. Comment expliquera-t-on alors que dans le *Ciris* se retrouve un nombre bien plus grand encore de vers empruntés à Catulle (1)? Virgile a-t-il donc outrageusement pillé un

(1) Ad. Waltz. *De Carmine Ciris*. (Paris, 1881.) Cap. 2.

Digitized by Google

poète dont les œuvres étaient dans toutes les mains? D'ailleurs, si l'auteur du *Ciris* ne s'est pas nommé, il s'est peint assez bien pour que nulle confusion ne soit possible. C'est un homme d'un âge mûr. Fatigué de la vie publique et dédaigneux de la faveur populaire, il s'est retiré dans la ville de Minerve pour s'y livrer sans entraves à l'étude de la philosophie épicurienne. Mais il veut aussi cultiver les Muses, et il adresse au jeune fils de Messala ce premier fruit de ses efforts (1). Aucun de ces traits, évidemment, ne peut s'appliquer à Virgile. Tant d'auteurs cependant lui ont attribué le *Ciris* (2), qu'on est presque tenté de se demander si réellement ils avaient pris la peine de le lire.

Ætna (l'Etna). Comme la légende de Scylla et de Nisus, c'était encore là un des thèmes favoris de la poésie antique. Pindare avait chanté l'Etna (Pyth. I. 20 et seq.). Virgile ne pouvait manquer d'en célébrer les merveilles (3). Ovide, après lui, l'a fait entrer dans ses *Métamorphoses* (4), et l'exemple de ces devanciers illustres n'avait pas effrayé Corn. Severus, qui, à son tour, avait repris le même sujet dans ce poème de la *Guerre de Sicile* que la mort l'empêcha d'achever (5). Nous

(1) *Ciris* Vv. 1 et seq.

(2) On a aussi attribué le *Ciris* à Gallus, mais l'inanité de cette hypothèse a été clairement démontrée par Voelker. *De C. Corn. Galli vita et scriptis*. II. Cap. 5. (Elberfeldiæ, 1844.)

(3) *Æn.* III. 568 et seq.

(4) *Met.* XV. 340-355.

(5) Donec pudor obstet ne Ætnam describas in tuo carmine et hunc solemnem omnibus poetis locum adtingas : quem quo minus Ovidius tractaret, nihil obstitit quod jam Vergilius impleverat. Ne Severum quidem Cornelium uterque deterruit. (Sen. *Epist. mor.* X, 3. 79, Frid. Haase.) — Si tamen (Corn Severus) ad exemplar primi libri bellum Siculum perscripsisset, vindicaret sibi secundum locum (inter poetas). Sed eum consummari mors immatura non passa est. (Quint. X. 1. 89.)

Digitized by Google

retrouvons encore la description de l'Etna dans l'œuvre qui nous occupe maintenant : elle lui est entièrement consacrée. L'auteur, à la vérité, ne néglige pas, en débutant, l'invocation obligatoire à Apollon et aux Muses, et il sait montrer en plus d'un endroit qu'il ne le cède à personne en matière d'érudition mythologique. Mais il tient surtout à passer pour philosophe, et, bien qu'il écrive en vers, il ne se cache pas d'aimer fort peu les poètes. Ils sont, en effet, les pères du mensonge. Ce sont eux qui ont inventé les pâles royaumes de Pluton, et les Mânes, et les ondes du Styx, et la triple gueule de Cerbère, et l'horrible Tityon couvrant sept arpents de sa masse. Tantale et Ixion, Minos et Eaque sont des rêves de leur imagination. Ils vont jusqu'à nous décrire les demeures des dieux, ils disent en connaître les amours et savoir jusqu'aux formes qu'ils prenaient pour tromper les mortelles, objet de leurs passions (1). Mais lui, l'auteur du poème, dédaigne ces vains ornements. Il ne veut que la vérité. Tous ses efforts seront consacrés à l'Etna et à ses abîmes de feu. Il veut pénétrer les causes de ces flammes éternelles et de leurs mouvements ; il dévoilera les forces qui lancent avec fracas ces masses ignées ; il montrera la source de ces torrents de lave qu'on voit dévorer les campagnes (2). Et dans cet esprit de philosophie tapageuse, il écrit six cent quarante vers d'un style rocailleux et de valeur inégale.

Il y a cependant de belles parties dans cette œuvre prétentieuse. La description des cavernes immenses creusées sous le sol terrestre, des canaux souterrains où coulent de véritables fleuves, est remarquable ; l'éruption du volcan est d'un homme qui a vu et qui sait

(1) *Ætna*. 72-91.
(2) *Ætna*. 1-28.

Digitized by Google

peindre avec netteté, sinon avec poésie ; l'épisode des deux frères de Catane, qui fuient devant la lave, abandonnant leurs trésors pour sauver leurs parents, est vraiment touchante. Mais l'auteur est moins heureux lorsqu'il explique à sa manière les causes des phénomènes. Il n'est pas toujours facile de saisir sa pensée, et l'on se demande parfois involontairement s'il est bien sûr que lui-même se soit toujours compris (1).

Donat cite *l'Ætna* parmi les petits poèmes de Virgile, tout en ajoutant que la question est douteuse (2), et on le rencontre, en effet, dans les plus anciennes éditions du poète. Puis il disparaît des éditions du seizième siècle et on l'attribue alors successivement à Quintilius Varus, à Claudien, à Manilius, à Corn. Severus. Ce dernier, pendant trois siècles, est resté en possession de *l'Ætna*. Mais, par une savante et lumineuse dissertation, Wernsdorf (3) l'en a dépossédé, et il l'a adjugé à Lucilius junior, à qui il semble devoir rester définitivement.

Prétendre maintenir le nom de Virgile à l'auteur d'un poème au style sec et dur qui prêche le dédain de la poésie serait une entreprise vraiment téméraire. Virgile a décrit le volcan sicilien au IIIe livre de l'*Enéide*, et manifestement les deux peintures ne peuvent être de la même main. D'ailleurs, dans un passage de l'*Ætna*, il est question du triton ou orgue hydraulique, qu'on ne

(1) Il serait peut-être plus exact de se demander si l'auteur a bien compris ou plutôt s'il a bien traduit Aristote, à qui il emprunte la plupart de ses idées (Conf. *Arist. Meteor.* II. 8. et III. 7). C'est ainsi que la littérature romaine, dans ses défauts comme dans ses beautés, est presque toujours une littérature de seconde main.

(2) *Scripsit etiam, de qua ambigitur, Ætnam.* (Donat. 19.)

(3) Wernsdorf. *Poetæ latini minores.* IV. 1. pp. 11 et seq.

Digitized by Google

connaissait pas avant le règne de Claude (1). Cela écarte à la fois Virgile et Corn. Severus, qui vivaient sous Auguste. Lucilius junior, au contraire, fut longtemps procurateur de Sicile sous le règne de Néron : il put à loisir observer les éruptions du volcan. Quoique plus jeune de onze ans au moins, il était l'ami intime et le correspondant assidu de Sénèque. C'est à lui que le philosophe adresse ses *Lettres morales,* son *Traité de la Providence*, ses *Questions naturelles*. Entre le style et les idées de ce dernier ouvrage et le poème de *l'Ætna,* on signale des ressemblances frappantes. Enfin, dans une de ses lettres à son ami, le philosophe fait expressément allusion au poème dont celui-ci avait tracé le plan (2). Ces raisons, et d'autres encore, sont alléguées par Wernsdorf à l'appui de son opinion, et il serait difficile d'en méconnaître la valeur.

Priapea. — Les *Priapées* sont un recueil de poésies érotiques et licencieuses, toutes fort courtes. Il en existe, paraît-il, plusieurs manuscrits sous le nom de Virgile, notamment à la bibliothèque du Vatican (3); mais, bien que ce recueil soit cité dans toutes les biographies du poète, on ne le rencontre dans aucune édition de ses œuvres complètes, si ce n'est peut-être dans des éditions du xve ou du commencement du xvie siècle, que nous n'avons pu nous procurer. Il existe à la bibliothèque de

(1) Nam veluti, resonante diu Tritone canoro,
Pellit opes collectus aquæ, victus que movetur
Spiritus et longas emugit buccina voces;
(*Ætna*. 290-292.)

Hoc spectaculo classis Sicula et Rhodia concurrerunt, duodenarum triremium singulæ, exciente buccina Tritone argenteo, qui e medio lacu per machinam emerserat. (Suet. Claud. 21.)

(2) Voir le passage de la lettre 79 cité plus haut.

(3) Robinson Ellis. *De codice Priapeorum Vaticano*. 2876. (*Rheinisches Museum*. T. 43 (1888) pp. 258 et seq.

Digitized by Google

Reims un volume imprimé en 1534, chez les héritiers d'Alde Manuce l'ancien, où l'on rencontre, avec les petits poèmes publiés sous le nom de Virgile, un recueil de priapées (1); et les mêmes pièces, accompagnées de beaucoup d'autres, se retrouvent dans la collection connue sous le titre d'*Erotopœgnion*. Dans ce dernier volume, beaucoup de morceaux ont des noms d'auteurs : il en est même un ou deux publiés sous le nom d'Auguste. Aucun ne porte la signature de Virgile. Le P. Ch. de la Rue, qui avait eu sous les yeux le recueil prétendu virgilien, en a dit (2) : « C'est un fatras d'épi« grammes des plus obscènes et manifestement recueil« lies parmi les ordures d'Ovide, de Catulle et de Pé« trone. » Mais le savant Jésuite n'a voulu évidemment juger ces poésies qu'au point de vue moral. S'il lui eût convenu, ce qu'il pouvait faire avec plus de compétence que personne, d'en apprécier la valeur littéraire, il eût dit sans doute comme l'éditeur de la collection aldine (3) : « Virgile pourrait bien être l'auteur d'un cer-

(1) Diversorum veterum poetarum in Priapum lusus. Publii Virgilii Maronis Catalecta. Copa. Rosæ. Culex. Diræ. Moretum. Ciris. Ætna. Elegia in Mecoenatis obitum, et alia nonnulla, quæ falso Virgilii creduntur. — Argumenta in Virgilii libros, et alia diversorum complura, quæ omnia nuper diligentius sunt emendata. Aldus, 1534. — Et à la fin du volume se trouve la mention suivante : *Venetii, in ædibus heredum Aldi, et Andreæ soceri, mense martio*, 1534.

(2) Priapeia, obscoenissimam epigrammatum farraginem, ex Ovidii, Catulli, Petroniique fœcibus collecta esse manifestum est. (Rœus, *Vit. Virg.* ann. 696.)

(3) Lectori... Ut et ad aliquid horum etiam Virgilius scripserit : cum præsertim ejusmodi sint eorum multa, ut nihil fieri elegantius, ac cultius possit. Sed ut hoc non negemus : ita id constantissime affirmare videmur posse : non unum hæc quempiam scripsisse omnia. Quin et quædam etiam non satis digna sunt, quæ bono cuipiam poetæ ascribantur.

Digitized by Google

« tain nombre de ces pièces, car il en est beaucoup de « telles, qu'on ne saurait rien trouver de plus élégant « et de plus achevé. Mais nous ne voulons pas nier, et « l'on peut même affirmer hardiment, que toutes ne sont « pas du même auteur. Il en est quelques-unes, en effet, « qui ne sauraient être attribuées à un bon poète. »

Epigrammata ou *Catalecta*. — Les Allemands ont une grande érudition, et ils ne perdent pas volontiers une occasion de le faire voir. Suivant eux, le mot *Catalecta*, généralement et traditionnellement admis, n'a pour lui ni l'autorité des manuscrits, ni celle de l'étymologie. Les manuscrits, en effet, donnent le titre *Catalepton* ou *Cathelepton*, d'où l'on a tiré, un peu arbitrairement, le pluriel *Catalepta*, et ce mot peut trouver son étymologie dans la locution grecque κατὰ λεπτόν, qui a parfois été employée pour désigner un recueil ou une série de poésies détachées et sans importance (1). Quoi qu'il en soit, le recueil dont il s'agit, en y comprenant un fragment de lettre en prose adressée par Virgile à Auguste, est formé de quinze pièces de longueurs très différentes, car la plus importante (la 11e) (2), compte soixante-quatre vers, tandis que la plus courte (la 9e) n'en a que quatre. Les sujets sont aussi très divers, d'un ton parfois épigrammatique, parfois louangeur, le plus souvent pénétrés de cette tendresse émue dont seul, dans l'Antiquité, Virgile a su trouver les accents. Enfin, la mesure des vers varie avec les sujets. Le plus grand nombre des pièces, celles qui portent les nos 1, 6, 9 à 14, c'est à dire huit pièces sur quatorze, sont de forme élégiaque.

(1) Teuffel. 230. 5. 1.

(2) Toutes ces pièces sont classées, et par conséquent numérotées différemment, suivant les éditions. Les numéros que nous donnons se rapportent à l'édition de Forbiger.

Digitized by Google

Les hexamètres y alternent régulièrement avec les pentamètres. Les nos 3, 4, 5 et 8 sont composés de vers iambiques, et enfin les nos 2 et 7 sont des choliambiques.

Ce recueil était parfaitement connu dans l'antiquité. Quintilien (1) cite le deuxième morceau comme étant certainement de Virgile, et les termes de cette citation ne donnent pas à penser que l'auteur ait douté de l'authenticité des autres pièces. De même, ou plutôt en termes plus formels, Ausone (2) parle du recueil entier comme étant l'œuvre de Virgile. Cependant le n° 5 *(In Lucium)* et le n° 11 *(Ad M. Valerium Messalam)* ne peuvent évidemment lui appartenir; l'auteur du n° 5, notamment, parle de lui-même en termes qui ne peuvent convenir à ce que nous savons de la vie du poète. D'autres pièces émanent peut-être de Virgile, bien qu'il ne soit pas permis de l'affirmer. Enfin, les nos 1, 6, 7, 9, 10, 13 et 14 ont une origine certaine. On ne peut sérieusement contester que ces sept pièces n'aient pour auteur le poète lui-même, et elles donnent sur sa famille, sa vie propre et celle de ses plus intimes amis, des détails précieux qu'on chercherait vainement ailleurs.

Culex (le Moucheron). Nous avons donné plus haut une analyse étendue de ce poème. Si nous y revenons ici, c'est uniquement pour ajouter que son origine virgilienne ne peut sérieusement être contestée. Ainsi en ont jugé dans l'antiquité, avant Donat, Lucain, Suétone (3),

(1) Quint. *Inst. or.* viii. 3. 28.

(2) Dic quid significent Catalepta Maronis? (Auson. *Id.* 12. 5.)

(3) Qui (Lucanus) tantæ levitatis et tam immoderatæ linguæ fuit, ut in præfatione quadam ætatem et initia sua cum Virgilio comparans, ausus sit dicere : et quantum mihi restat ad Culicem? (Suet. *Vita Lucani.*)

Digitized by Google

Stace (1) et Martial (2), dont l'autorité nous paraît absolument décisive.

Cependant le P. Ch. de la Rue (3), et d'autres critiques après lui, frappés des imperfections de cette œuvre de jeunesse, ont émis la pensée que le *Culex* de Virgile a dû être supprimé par son auteur ou périr accidentellement; que, plus tard, il aura été refait et publié sous le nom du poète par quelque faussaire audacieux et malhabile, et que nous possédons seulement le travail de ce versificateur inconnu.

Ce système, s'il nous est permis de le dire, paraît tiré de bien loin. Il est trop ingénieux pour être vrai et ne semble guère digne de la critique habituellement si judicieuse du P. de la Rue. Il est d'ailleurs en opposition formelle avec ces vers bien connus de Martial :

Protinus Italiam concepit, et arma, viramque,
Qui modo vix culicem fleverat ore rudi.
(*Mart.* VIII, 56, 19 et 20).

Les deux derniers mots font assez voir que l'épigrammatiste latin n'avait pas sous les yeux une œuvre sans défaut. A quoi bon, d'ailleurs, donner à entendre que, même dans l'adolescence, Virgile n'a pu écrire que des vers irréprochables ? Il nous paraît plus natu-

(1) Hæc primo juvenis canes sub œvo, ante annos Culicis Maroniani. (*Stat. Silv.* II. 7. 73.) — Culicem legimus et Batracomyomachiam etiam agnoscimus; nec quisquam est illustrium poetarum qui non aliquid operibus suis stilo remissiore prælluserit. (*Stat. Silv.* I. præf.)

(2) Protinus Italiam concepit, et arma, virumque,
Qui modo vix Culicem fleverat ore rudi.
(*Mart.* VIII. 56. 19 et 20.)
Accipe facundi Culicem, Studiose, Maronis,
Ne nugis positis, arma virumque canas.
(*Id.* XIV. 185.)

(3) Rucus. *Vit. Virg.* ann. 696.

Digitized by Google

rel de faire la part de l'inexpérience, et de dire avec Stace : « Parmi les plus illustres poètes, il n'en est pas un qui n'ait préludé à ses chefs-d'œuvre par quelques pièces d'un style plus faible. »

Copa (la Cabaretière) est une bluette de trente-huit vers ou dix-neuf distiques, qu'on ne rencontre pas ordinairement dans les éditions *ad usum juventutis.* Cette commerçante est Syrienne (1), et sa nationalité donne assez à entendre de quel genre de cabaret il s'agit. Syriennes et femmes de la vallée de l'Euphrate affluaient en effet à Rome, et elles y faisaient toutes sortes de métiers où la morale n'avait rien à voir (2). Celle-ci, échauffée par le vin, se tient sur sa porte, faisant claquer ses crotales, vantant à tout venant les plaisirs qu'on peut trouver dans son établissement, et dansant. L'immobile Orient n'a pas changé. Cette danse que Virgile décrit si bien en un seul vers :

Crispum sub crotalo docta movere latus,

nous l'avons pu voir encore, il y a peu d'années, dans la rue du Caire, sur les tréteaux des cafés égyptien et tunisien.

(1) Quelques interprètes veulent voir dans le mot *Syrisca* un nom propre. L'observation a peu d'importance, car de toute façon, l'allusion à l'origine de *la Cabaretière* est manifeste.

(2) Et quas Euphrates, et quas mihi misit Orontes
Me capiant : nolim furta pudica tori.
(Prop. II. 18.)

Ambubaiarum collegia, pharmacopolæ,
Mendici, mimæ, balatrones, hoc genus omne
Moestum ac sollicitum est cantoris morte Tigelli :
Quippe benignus erat.
(*Hor. Sat.* I. 2. 1 à 4.)

Ambubaiæ est formé, paraît-il, de deux mots syriaques, qui signifient : joueuses de flûte. Il serait facile de multiplier ces citations.

Digitized by Google

D'après ce début fort réaliste, on s'attendrait à trouver dans le boniment de la cabaretière des mots fort libres et des peintures risquées. Il n'en est rien cependant. Cette femme avinée s'exprime en termes toujours corrects, parfois presque poétiques. Les visiteurs trouveront dans son jardin des tonnelles de pampres à l'ombre épaisse. Un ruisseau murmurant y répand une fraîcheur délicieuse. Le son des flûtes et des instruments à cordes charme les oreilles. Elle a des fromages appétissants, bien égouttés dans des corbeilles de jonc, de la piquette *(vappa)* récemment mise en cruches, dont la poix relève le goût ; des couronnes et des guirlandes, où la rose empourprée se marie au jaune souci. On peut chez elle oublier toutes les tristesses et célébrer en paix Cérès, l'Amour et Bacchus. Le *reste,* qui évidemment est le principal, n'est guère indiqué que par des sous-entendus ou des allusions discrètes, et la morale du tout se résume dans les deux derniers vers : « Du vin et des dés ! Malheur à qui se soucie du lendemain. Déjà la mort nous tire l'oreille en disant : « Hâtez-vous de vivre, me voilà (1) ! »

Donat a omis la *Copa* dans la liste des petits poèmes qu'il attribue à Virgile. Servius *(Vit. Virg.)*, au contraire, l'y a inscrite, et le grammairien Charisius en fait honneur formellement à notre poète (2). C'est aussi, dans les temps modernes, le sentiment des meilleurs critiques. On a observé cependant, d'une part, que plusieurs des pensées de la *Copa* ont pu être empruntées au traité de

(1) Pone merum et talos. Pereat, qui crastina curat !
Mors aurem vellens : Vivite, ait, venio.
(Copa. 37 et 38.)

(2) ..... Quamvis Vergilius librum suum Cupam inscripserit.
(CHARISIUS. *Gramm. lat.* I. 63. 11.)

Digitized by Google

Sénèque, *De brevitate vitæ* (1), et d'autre part, que le style de ce petit morceau tient plus de Properce que de Virgile (2). Mais les pensées qu'on relève dans Sénèque se trouveraient tout aussi bien dans Anacréon, et s'il est vrai que les vers de la *Copa* ont la grâce de Properce, ils n'en ont ni la licence, ni la pédanterie. Ils se distinguent plutôt par la simplicité et la convenance. Tout autre poète, Horace par exemple, traitant le même sujet, eût voulu sans doute éviter la disparate qu'on peut signaler entre le début et le corps de la pièce ; il eût mis dans la bouche de la cabaretière les mots propres, pour ne pas dire les mots crus (3). Seul, le chaste Virgile pouvait parler en termes honnêtes et presque décents d'un commerce auquel manquent essentiellement la décence et l'honnêteté. Mais il est permis de croire que les Syriennes des cabarets romains employaient un langage moins châtié pour faire appel aux passants.

Il ne nous reste plus à parler que du *Moretum,* ce chef-d'œuvre de versification, dont on a pu dire sans trop exagérer que s'il appartient réellement à Virgile, et s'il a été composé dans sa jeunesse, le poète a depuis lors plutôt décliné que progressé (4).

Le mot *moretum* n'a pas d'équivalent en français. Il sert à désigner une espèce de mets ou de condiment rustique de composition assez compliquée, formé principalement de fromage, mais avec addition d'huile, de vinaigre, d'ail, d'oignon, de persil, de rue et de coriandre,

(1) M. Sonntag, p. 228.
(2) Teuffel. 230. 4. 1.
(3) Conf. par exemple dans *Horace* toute la deuxième satire du livre I.
(4) Woltmann et Teuffel cités par Forbiger. *Vit. Virg.* Note 15.

Digitized by Google

le tout parfaitement trituré et intimement mélangé. Ce mot est devenu le titre d'un petit poème de cent vingt-trois vers où il est en effet question de la préparation du *moretum,* mais qui a surtout pour objet de peindre les occupations domestiques d'un pauvre paysan avant son départ pour les champs.

Le paysan Simulus vit dans une chétive maisonnette avec la négresse Cybalé, son esclave ou sa compagne. Par une nuit d'hiver, il quitte son grabat avant le jour, ranime à tâtons les cendres du foyer, allume sa lampe et va dans une chambre voisine mesurer le blé nécessaire à l'alimentation de la journée. Il broie ensuite le grain, crible la farine, y ajoute de l'eau et du sel, la pétrit et en fait une sorte de pain ou de galette dont il confie la cuisson à Cybalé. Celle-ci, en effet, balaie les cendres du foyer, y pose le pain, le protège en dessus par des tessons et le couvre de braise ardente. Pendant ce temps, Simulus est allé au jardin cueillir les herbes nécessaires. Il rentre bientôt, prépare son *moretum* avec des soins minutieux, et, sûr désormais de son repas, il revêt son capuchon, chausse ses bottes, attelle ses bœufs à la charrue et se dirige vers son champ.

Un illustre philologue allemand, Heyne, a cru reconnaître dans le *Moretum* un simple fragment d'un poème plus étendu sur la vie rurale ou peut-être la première pièce heureusement conservée d'une série perdue, qui décrivait les divers travaux de la journée (1). Il nous paraît difficile d'admettre cette opinion, car le *Moretum* forme par lui-même un tout complet. On ne voit pas d'ailleurs comment l'auteur, après un pareil début, aurait pu songer à peindre dans le même style le travail

(1) *Chr. Gott.* Heynius. Proœmium in Moretum.

Digitized by Google

uniforme, prolongé et monotone de la charrue. Nous verrions plutôt dans ce morceau remarquable le produit d'une sorte de gageure où un poète, rompu à toutes les difficultés du mètre, a voulu montrer son talent en faisant entrer dans ses vers mille détails qui, par leur nature même, sembleraient devoir être bannis de toute poésie. C'est, en effet, par les détails de l'action et par la facture des vers que le *Moretum* se distingue surtout.

Le doigt du paysan brûlé par un reste de feu d'abord inaperçu, le souffle haletant qui ranime les braises à demi-éteintes, la planchette fixée au mur où se pose la lampe, l'emploi alternatif des deux mains pour moudre le grain, l'arrachage des bulbes d'ail autour desquelles le doigt commence par creuser la terre, l'âcreté des herbes qui arrache des larmes à Simulus, tandis qu'il les broie dans son mortier, vingt autres détails vivants que nous omettons, font de ce morceau étonnant moins une peinture poétique qu'une photographie d'une exactitude merveilleuse. C'est la nature même prise sur le fait.

Et l'on peut ajouter à tant de lignes expressives ce portrait de la négresse, où se retrouvent tracés en peu de mots tous les traits caractéristiques de la race noire : « Cependant il appelle Cybalé. C'était son unique ser- « vante, Africaine de naissance, et par toute sa per- « sonne montrant assez son origine : les cheveux cré- « pus, la lèvre épaisse, le teint sombre, la poitrine « large, les mamelles pendantes, le ventre déprimé, des » jambes grêles supportées par des pieds énormes (1). »

(1) Interdum clamat Cybalen. Erat unica custos,
Afra genus, tota patriam testante figura :
Torta comam, labraque tumens, et fusca colore,
Pectore lata, jacens mammis, compressior alvo,
Cruribus exilis, spatiosa prodiga planta.

Digitized by Google

Qui est l'auteur du *Moretum ?* Évidemment un poète de premier ordre et connaissant admirablement les choses de la campagne, bien qu'on puisse signaler dans le poème un oubli, dont les commentateurs, chose étrange ! ne se sont pas avisés. C'est que ce paysan, dont on retrace les moindres gestes et qui prépare avec tant de soin son propre repas, ne songe pas à faire déjeuner les bœufs qui vont traîner sa charrue. Un professeur de rhétorique peut avoir de ces distractions ; mais de la part d'un fils de cultivateur, cultivateur lui-même, quoique poète, elles ne sont guère admissibles, et cela pourrait faire douter de la paternité de Virgile. Aussi, Donat et Servius ne citent-ils pas le *Moretum* au nombre de ses petits poèmes. Parmi les modernes, Jos. Scaliger, Barth (1), et après eux Wernsdorf (2), l'ont attribué à A. Septimius Serenus. Sur quel fondement ? Parce que ce poète, dont on sait d'ailleurs fort peu de chose, paraît avoir célébré les charmes de la vie rurale. Mais Wernsdorf, dans sa collection, n'a pu réunir que trente-quatre fragments de Serenus, presque tous consistant en un seul vers, ou même en quelques mots seulement. Le plus important n'a que cinq vers. Tous sont des débris de poèmes lyriques d'un mètre particulier à l'auteur, le mètre falisque, dont chaque vers est composé de trois dactyles suivis d'un pyrrhichius, c'est à dire de deux syllabes brèves. Or, le *Moretum* ne comprend que des hexamètres, et l'on ne saurait rien imaginer de moins lyrique que ce morceau. On est donc forcé de le retirer à Serenus, et dès lors on est amené à penser que, seul *parmi les poètes connus*, Virgile a été

(1) Barth. *Adversaria.* xxxv. 8.
(2) Wernsdorf. *Poetæ latini minores.* ii. pp. 247 et seq.

Digitized by Google

capable de l'écrire. On le trouve d'ailleurs dans tous les manuscrits qui donnent la collection des petits poèmes, et l'un des meilleurs, celui de la bibliothèque ambrosienne, dit formellement que Virgile en est l'auteur, mais qu'il l'a traduit textuellement d'une poésie de Parthénios (1).

Les noms propres Simulus et Cybalé, qui sont incontestablement de forme grecque, peuvent donner quelque créance à ce système. Il rend moins inacceptable l'étrange oubli que nous avons signalé, et il peut expliquer aussi jusqu'à un certain point comment Virgile, se renfermant dans son rôle de traducteur ou d'imitateur, aurait cette fois renoncé à sa manière et à son style habituels pour adopter la simplicité, la vérité minutieuse, nous avons presque dit le terre à terre du *Moretum*. On pourrait pousser plus loin cette étude ; comparer, par exemple, la description du jardinet du paysan Simulus (2) avec celle du jardin de Corycius au quatrième chant des *Géorgiques* (3). On trouverait dans ce dernier morceau un sentiment, une élévation, une couleur poétique qui ne sont pas dans l'autre ; mais dans tous deux le même fonds d'idées, la même simplicité, le même naturel, les mêmes expressions, en un mot la même langue. Mais à quoi bon pousser plus loin ce parallèle? Mieux vaut nous résumer et dire : Virgile excepté, on ne connaît aucun auteur à qui le *Moretum* puisse être attribué avec quelque vraisemblance. Il se peut que ce poème d'un style si pur et si élégant ne soit qu'une traduction ou

(1) Teuffel (d'après J.-G. Vossius. *De poetis græcis)* donne le texte du manuscrit de Milan : *Parthenius Moretum scripsit in græco, quem Virgilius imitatus est.* (Teuffel. 230. 3. 1.)

(2) *Moretum*. 61-85.

(3) *Georg*. iv. 116-148.

Digitized by Google

une imitation de Parthénios. Mais ce sont là des possibilités, non des certitudes. Nous n'en avons pour garants que des présomptions sans caractère bien précis et un texte tracé par une main inconnue dans un manuscrit de date relativement récente. Ce n'est peut-être pas suffisant pour écarter tous les doutes.

Ici s'arrête ce que nous avions à dire sur les petits poèmes attribués avec plus ou moins de fondement à la jeunesse de Virgile. Nous sortirons désormais du domaine des hypothèses, et nous pourrons avec moins d'hésitation marcher sur un terrain plus ferme.

Digitized by Google

IV. — POLLION.

Pendant les six années que Virgile avait passées dans le calme et l'obscurité de la vie rurale, Rome avait vu s'accomplir la plus étonnante des révolutions. César avait conquis et pacifié le monde. Il songeait à venger en Orient la défaite et la mort de Crassus. Déjà une armée puissante était rassemblée à Apollonie, sur la côte orientale de l'Adriatique. Le petit-neveu du dictateur, Octave, à peine âgé de dix-neuf ans, devait prendre part à l'expédition, et il attendait les derniers ordres au milieu des soldats. Le poignard des assassins vint arrêter ces projets (15 mars, 44 avant Jésus-Christ).

L'événement (1) prit tout le monde au dépourvu. Les conjurés, qui s'étaient entendu pour le crime, n'avaient rien préparé pour le lendemain. Marc-Antoine, resté seul consul, Lépide, maître de la cavalerie, devenaient les chefs naturels du parti césarien ; mais ils n'avaient pas sous la main de force armée. Le Sénat hésitait. Pour gagner du temps, on décréta une amnistie et une réconciliation générale, et l'on confirma solennellement tous les actes de César, notamment la distribution qu'il avait faite des gouvernements. C'était une manière de contenter provisoirement tout le monde. Antoine, en effet, gardait le consulat. Trois des principaux conjurés, Cassius, Trébonius et Junius Brutus conservaient la Syrie, l'Asie et la Macédoine avec la Grèce entière. Décimus Brutus avait la Gaule cisalpine. Dans la Gaule

(1) Tout ce qui suit concernant l'établissement du deuxième triumvirat n'est qu'un résumé de l'*Histoire des Romains* de M. V. Duruy et de la *Correspondance de Cicéron*.

Digitized by Google

transalpine était L. Munatius Plancus, le fondateur de Lyon, très décidé à marcher toujours avec le plus fort. Lépide commandait dans la Narbonnaise et l'Espagne citérieure, Pollion dans l'Espagne ultérieure, c'est à dire dans le midi de la péninsule. Il y avait encore Sextus Pompée, qui, après sa défaite de Munda, s'était réfugié dans les Pyrénées et y avait continué une guerre de partisans. On le rappela, on lui rendit ses biens, on lui donna le commandement général de la mer, avec les pouvoirs illimités qu'avait eus son père, le grand Pompée, dans la guerre contre les pirates. Il profita du décret pour se rendre à Marseille; il y réunit des forces navales considérables et attendit. Quant à Octave, que César, par son testament, avait adopté pour fils en lui léguant tous ses biens, personne ne s'en occupa. C'était un enfant sans conséquence.

Mais l'accord ne pouvait durer longtemps entre Antoine et le Sénat, dont Cicéron avait relevé le courage et qui entendait qu'on prît son autorité au sérieux. Après les premiers embrassements, la tension devenait chaque jour plus grande. Antoine, d'ailleurs, ne pouvait souffrir un Brutus dans la Cisalpine. En vertu de son pouvoir consulaire, il appela donc à Brindes les légions d'Apollonie, et, remontant à leur tête la côte de l'Adriatique, il alla assiéger dans Modène D. Brutus, qu'il voulait chasser de son gouvernement. Ce fut le signal de la rupture. On était alors à la fin de l'année 44. Les discours enflammés de Cicéron firent mettre Antoine hors la loi et les nouveaux consuls, Hirtius et Vibius Pansa, furent chargés de lever des troupes et d'aller débloquer Modène, où la famine était imminente.

Cependant, Octave n'était pas resté inactif. Le jour même où il avait appris à Apollonie la mort du dictateur

Digitized by Google

et son adoption testamentaire, il s'était embarqué pour l'Italie. Il était seul, mais le nom de César qu'il revendiquait hautement valait une armée. Il avait d'ailleurs l'abord gracieux et la main ouverte. A peine avait-il paru, que de toutes parts les vétérans des colonies césariennes le proclamaient leur chef, et bientôt deux des légions d'Apollonie refusaient de prendre la route du Nord et se joignaient à lui. Mais ces premiers succès ne le grisaient pas. Il donnait l'exemple de tous les respects envers le Sénat. En face de Cicéron, sa déférence et sa docilité étaient sans bornes, et le vieux consulaire ne tarissait pas d'éloges sur cet excellent jeune homme, si plein de bonnes intentions et de dévouement, et dont, après tout, il serait toujours facile de payer les services avec quelques honneurs sans portée sérieuse. Quand il fallut marcher contre Antoine, on s'aperçut cependant que les consuls n'allaient avoir sous leurs ordres que des troupes sans cohésion et sans grande valeur militaire. Seul, Octave avait une armée véritable. Force fut de traiter avec lui. Il se montra du reste accommodant. Sur la proposition et sous la garantie de Cicéron, on suspendit pour lui la loi annale, qui réglait l'âge où l'on pouvait accéder aux diverses magistratures. On le nomma pro-préteur avec l'*imperium* sur les troupes. C'était lui donner en fait, avec un titre plus modeste, le même pouvoir qu'aux consuls. Pour le moment, il n'en demandait pas davantage.

On sait que les 16 et 17 avril 43, un premier engagement chaudement disputé eut lieu à Forum Gallorum (Castel franco). Ce fut un succès pour les troupes du Sénat, mais le consul Vibius Pansa y fut mortellement blessé. Le 27 du même mois, les lignes d'Antoine furent forcées. Hirtius périt dans la mêlée et son collègue

Digitized by Google

Pansa mourait le lendemain. Cette double mort faisait si bien les affaires d'Octave que l'excellent jeune homme fut soupçonné, calomnieusement il faut le croire, d'avoir assassiné Hirtius sur le champ de bataille et d'avoir fait verser du poison dans les plaies de l'autre consul. Ce qui est certain, c'est que, pouvant accabler Antoine, il le laissa effectuer paisiblement sa retraite vers les Alpes, et que même il permit à Ventidius de lui conduire à travers l'Apennin deux légions levées dans la basse Italie. Puis, comme le Sénat semblait vouloir se passer de lui, il revint à Rome à la tête de ses vétérans et se fit proclamer consul, avec son parent Pedius, par quelque populace réunie sur la convocation d'un tribun (22 septembre 43). Il n'avait pas vingt ans.

Vers le même moment, Sextus Pompée, voyant la tournure que prenaient les choses, se saisit de la Sicile et il en fit pour longtemps sa place d'armes et son quartier général.

Cependant Antoine avait pu franchir les Alpes et ne s'était arrêté qu'à Forum Julii (Fréjus). Dès la fin de mai, Lépide, entraîné par ses propres troupes, s'était joint à lui. Puis était venu d'Espagne Pollion, qui avait longtemps hésité, et Plancus enfin, voyant la fortune se déclarer ouvertement, n'avait pas manqué de répondre à son appel. Antoine, vaincu naguère, se retrouvait à la tête de vingt-trois légions. Fallait-il engager la lutte contre Octave, qui maintenant était maître de l'Italie entière? L'issue en pouvait être douteuse, et l'on savait que les meurtriers de César, en possession de tout l'Orient, réunissaient en Grèce des forces redoutables. On préféra s'entendre. Après avoir réglé minutieusement toutes choses dans les pourparlers de Bologne, on descendit à Rome avec les troupes, et les proscriptions, les

Digitized by Google

spoliations commencèrent, plus odieuses, plus horribles que n'avaient été, quarante ans auparavant, celles de Sylla. L'une des premières victimes fut Cicéron, qui paya de sa tête son courage civique et sa confiance un peu naïve.

Les trois généraux s'étaient fait proclamer par la plèbe *Triumviri rei publicæ constituendæ*. Ils devaient avoir, pendant cinq ans, outre la puissance consulaire, la disposition absolue des magistratures et du gouvernement des provinces. Il s'agissait de faire à chacun sa part. L'Orient et la Grèce, qu'occupaient les républicains, l'Italie, qui était le siége du gouvernement, furent laissés en dehors du partage. Octave n'eut que l'Afrique avec la Sardaigne et la Sicile (nominalement). Lépide conserva la Narbonnaise et l'Espagne; Antoine prit les deux Gaules. Mais il fallait à ce dernier un homme sûr pour gouverner la Cisalpine, dont l'importance militaire et politique était exceptionnelle. Il y préposa Pollion, qui prit possession de sa charge vers la fin de novembre 43. Et ceci, après une digression nécessaire, nous ramène à notre sujet.

C. Asinius Pollion appartenait à une famille noble et ancienne des Marrucini, peuple samnite qui s'étendait jusqu'à l'Adriatique. Dans la guerre sociale, son grand-père avait commandé contre les Romains le contingent de ses concitoyens. Puis, après la concession aux Italiotes du droit de cité, la famille était venue s'établir à Rome, où Pollion était né en 76 avant Jésus-Christ. Comme beaucoup d'ambitieux, il débuta jeune, à l'âge de vingt-deux ans, par une accusation retentissante qu'il porta contre le tribun C. Caton. Il perdit son procès, mais fit briller son éloquence et acquit une réputation qu'il accrut par ses travaux littéraires. Dès le début de

Digitized by Google

la guerre civile, il se rangea du côté de César. Il était au passage du Rubicon (1). Il suivit son général sur tous les champs de bataille : à Pharsale, en Afrique (2), à Munda. Ses services furent récompensés par la préture, bientôt par le gouvernement de l'Espagne ultérieure.

Pollion a été l'un des grands orateurs de Rome. Quintilien (3), qui le déclare très inférieur à Cicéron par le style, lui accorde de la chaleur, de l'invention, un soin extrême dans la composition de ses discours. Dans l'âge mûr, il devait écrire en dix-sept livres l'histoire des guerres civiles, cette œuvre capitale dont Horace a dit, s'adressant à l'auteur :

> Periculosæ plenum opus aleæ
> Tractas et incedis per ignes
> Suppositos cineri doloso.
> (*Hor. Carm.* II. 1, 6 à 8.)

A peine âgé de trente-trois ans à l'époque où nous sommes parvenus, c'était un homme accueillant et d'humeur agréable, aimant les gais propos, fécond lui-même en fines reparties, dont Catulle a pu dire :

> . . . . est enim leporum
> Disertus pater et facetiarum.
> (*Cat.* XII, 8 et 9.)

(1) Plut. Cæs. 32.
(2) *Id. Ibid.* 52.
(3) Multa in Asinio Pollione inventio, summa diligentia, adeo ut quibusdam etiam nimia videatur; et consilii et animi satis; a nitore et jucunditate Ciceronis ita longe abest, ut videri possit seculo prior. (QUINT. *Inst. or*, X. 1.) — Tacite, dans son *Dialogue des Orateurs*, est moins favorable à Pollion. Il le déclare dur et sec : Asinius quoque quanquam propioribus temporibus natus sit, videtur mihi inter Menenios et Appios studuisse. Pacuvium certe et Accium, non solum tragœdiis, sed etiam orationibus suis expressit : adeo durus et siccus. (*Tac. Dial. Or.* 21.)

Digitized by Google

Comme littérateur, il était surtout connu par ses tragédies (1), dont nous ignorons même les titres. Virgile, qui avait ses raisons pour cela, les trouvait dignes de Sophocle. Peut-être y mettait-il de la complaisance, car après lui et Horace, personne n'en a plus parlé, si ce n'est Tacite, qui en dit du mal.

Entre Pollion et Virgile, hommes de situations si différentes, y avait-il eu des rapports antérieurs? Ce n'est pas impossible, car tous deux avaient vécu à Rome de 53 ou 52 à 49. Mais la chose est cependant peu probable et rien ne permet de l'affirmer. Ils se rencontraient sans doute pour la première fois. Virgile adressa des vers à Pollion (2), qui les lut avec intérêt. Il fut admis dans la petite cour du pro-consul. Il obtint sa protection et devint son commensal. Les deux poètes échangèrent leurs vues sur l'art (3) qu'ils aimaient également, et de ces rapports naquirent la deuxième et la troisième églogue, qui sont certainement les plus anciennes en date, et qui, toutes deux, doivent avoir été composées dans les premiers mois de l'année 42 avant Jésus-Christ. Virgile avait alors vingt-huit ans (4).

(1) En erit ut liceat totum mihi ferre per orbem
Sola Sophocleo tua carmina digna cathurno?
(Virg. VIII Ecl. 9 et 10.)

Paullum severa Musa tragœdiæ
Desit theatris : mox ubi publicas
Res ordinaris, grande munus
Cecropio repetes cothurno.
(*Hor. Carm.* II. 1. 9-12.)

Pollio regum
Facta canit pede ter percusso ;
(*Hor. Sat.* I. 10, 42 et 43.)

(2) Pollio amat nostram, quamvis est rustica, Musam ;
....
Pollio et ipse facit nova carmina ;
(Virg. III. Ecl. 84 et 86.)

(3) Bucolica triennio Pollionis suasu perficit. (Donat.)

(4) Scripsit Bucolica annos natus VIII et XX Theocritum secutus (Probus *Vit. Virg.* — Nettleship). — Sane sciendum Virgilium

Digitized by Google

La poésie pastorale, avant lui, était inconnue des Romains. Chez les Grecs, au contraire, elle existait dès la plus haute antiquité et son inventeur, suivant quelques-uns, n'était rien moins qu'Apollon lui-même, à l'époque où il gardait les troupeaux d'Admète (1). Historiquement, elle paraît avoir pris naissance chez les Doriens de la Laconie et avoir été transportée par leurs colonies en Sicile, où elle était devenue populaire. Chaque année, aux fêtes d'Artémis, les bergers se rassemblaient devant la statue de la déesse, qu'ils célébraient par leurs chants. Ils engageaient entre eux ces combats ou concours de poésie, qui, de tout temps, furent si chers aux tribus helléniques. Les plus habiles de ces improvisateurs rustiques étaient désignés sous le nom de Βουκολιασταί (2), d'où le mot latin *bucolica,* c'est à dire, chants des bouviers. Il existait de ces chants des recueils volumineux, si volumineux même qu'on avait dû finir par en faire des extraits, dont les pièces pour cette raison se nommaient *eclogæ,* ou morceaux choisis.

De la société rustique, ce genre de littérature s'était introduit insensiblement dans le monde des véritables poètes, qui l'avait adouci et poli. Epicharme, Sophron au ve siècle, avaient peut-être écrit des bucoliques. Théocrite plus tard atteignit la perfection, et Virgile l'a très souvent imité.

On trouve au contraire dans les églogues de Virgile fort peu d'imitations de Bion ou de Moschos. Mais on

XXVIII annorum scripsisse Bucolica (SERV. *Buc. Prœm.*) — Nam, ut diximus supra, viginti octo annorum Bucolica scripsit. (*Id. Georg.* IV. 565.) — Nam XXVIII anno scripsit Bucolica. (GAUDENTIUS. *Schol. Bern.* Keil.)

(1) Alii Apollini Nomio, pastorali scilicet Deo, qua tempestate Admeti boves paverat. (DONAT. *Vit. Virg.* — P. Burmann.)

(2) THÉOC. *Id.* V, VI, etc.

Digitized by Google

peut remarquer que tous les noms des bergers et des bergères qui s'y rencontrent sont grecs, tandis qu'une partie seulement de ces noms se retrouve dans Théocrite. Peut-être est-il permis d'en conclure que d'autres poètes bucoliques de la Grèce avaient aussi inspiré le poète latin. Mais ceux-là sont pour nous des inconnus, tandis que nous possédons les Idylles et qu'il nous est facile de les comparer aux Bucoliques. La comparaison, il faut bien en convenir, est rarement à l'avantage de Virgile.

Le poète de Syracuse ne s'est pas exclusivement cantonné dans le monde des bergers : dix seulement de ses idylles sur trente sont des bucoliques dans le sens strict du mot. Il s'est proposé surtout de peindre les mœurs et le langage du bas peuple de la Sicile. Mais il a su mettre dans ces peintures un naturel, une vérité, qui en font en quelque sorte des tableaux vivants. *Les Moissonneurs, les Syracusaines, les Pêcheurs,* sont en ce genre des chefs-d'œuvre incomparables. Dans aucune des idylles, l'auteur ne laisse passer un trait étranger au sujet, et s'il lui arrive parfois d'y introduire l'éloge de quelque roi ou princesse de la famille des Ptolémées, il le fait avec tant d'adresse, que la flatterie semble sortir du sujet même. Il veut, en un mot, être peintre et rien de plus. Il n'en est pas ainsi de Virgile. Non pas qu'on ne rencontre aussi dans les Bucoliques, et en grand nombre, des traits d'un naturel exquis. Mais trois de ces pièces, *Silène, Pollion* et *Gallus* sortent complétement du genre. Elles n'ont d'églogues que le nom, et les bergers des autres morceaux, si épris de poésie et de musique, ne ressemblent guère aux pâtres grossiers de l'Italie contemporaine. Virgile emprunte à Théocrite les cadres de ses tableaux, il en traduit souvent des vers, même des passages entiers. Mais il n'est pas animé du même esprit,

Digitized by Google

Chacune de ses églogues a un but spécial, et partout s'y rencontrent des allusions transparentes ou expresses, soit aux événements du jour, soit à la vie et à la situation de l'auteur. Le genre est ainsi complétement dénaturé. Mais ce qui est pour nous un défaut, parce que nous nous plaçons à un point de vue exclusivement littéraire, a peut-être été auprès des contemporains la meilleure des recommandations. Quand les allusions de Virgile s'étendirent aux événements de la politique générale, elles durent, plus même que son génie poétique, contribuer au succès sans précédent qui accueillit les Bucoliques. Il ne faut pas toutefois anticiper. Au point où nous sommes parvenus, il ne s'agit encore que de la deuxième et de la troisième églogues, et les allusions qui s'y trouvent ne dépassent pas le cercle étroit de la cour de Pollion.

La deuxième églogue *(Alexis)* est bien un poème bucolique du genre récitatif. Le berger Corydon est amoureux du jeune et bel esclave Alexis, qui est, suivant l'expression du poète, *Deliciæ magistri.* Il aime sans espoir et il exhale dans la solitude des forêts les douleurs de sa passion. Pour s'encourager lui-même, il énumère toutes ses richesses : ses troupeaux qui errent sur la montagne, le lait et le fromage qui emplissent ses celliers. Il songe à la vie riante qu'on pourrait couler auprès de lui. Il énumère les dons rustiques dont il comblerait Alexis, s'il voulait habiter sous son toit. Il ne parvient pas cependant à se faire illusion. Cet amour fatal, il le voit bien, n'aura d'autre effet que de lui faire négliger sa vigne et ses fromages. Mieux vaut donc y renoncer, et, puisque celui-ci le dédaigne, chercher ailleurs un autre Alexis

Le sujet de la pièce, on le voit, est très simple et ne

Digitized by Google

peut valoir que par les détails. Mais les interprètes pour qui, dans les églogues, tout est allégorie, ont trouvé ici matière à explications. Pour eux, Corydon n'est autre que Virgile lui-même. Charmé de la bonne grâce d'un jeune esclave nommé Alexandre, qui servait d'échanson à Pollion (d'autres disent à Mécène, ou même à Auguste), il s'en est vivement épris, et la deuxième églogue, expression ardente de sa passion, a pour but de toucher le cœur de l'esclave et celui du maître. Et le but, suivant les mêmes interprètes, aurait été atteint. Le maître du bel Alexandre en aurait fait cadeau au poète. Chose étrange ! Toute l'antiquité a accepté cette légende. Martial (1), Juvénal (2) après lui, Apulée (3) enfin, tout en différant sur les détails, en parlent comme d'un

(1) Sed non hac veteres contenti laude fuerunt,
Cum minimum vati munus Alexis erat.
(MART. V. 16. 11 et 12.)

Hic tibi curarum socius, blandumque levamen ;
Hic amor, hic nostri vatis Alexis erat.
(*Id.* VI. 68. 5 et 6.)

Et Mæcenati Maro cum cantaret Alexim,
Nota tamen Marsi fusca Melanis erat.
(*Id.* 39. 6 et 7.)

Risit Tuscus eques, paupertatemque malignam
Reppulit et celeri jussit abire fuga,
Accipe divitias, et vatum maximus esto :
Tu licet et nostrum, dixit, Alexim ames.
(*Id.* VIII. 56. 9-12.)

Non me Pelignus, nec spernet Mantua vatem,
Si qua Corinna mihi, si quis Alexis erit.
(*Id.* VIII. 73. 9 et 10.)

(2) Nam si Vergilio puer et tolerabile desit
Hospitium caderent omnes de crinibus hydri,
Surda nihil gemeret grave buccina.
(JUVEN. VII. 69-71.)

(3) Quanto modestius tandem Mantuanus poeta, qui itidem, ut ego, puerum amici sui Pollionis bucolico ludicro laudans, et abstinens nominum, sese quidem Corydonem, puerum vero Alexin vocat ? (Apul. Apol. II. 13. 1.)

Digitized by Google

fait indiscutable. Plus tard encore, Donat (1) et Servius (2) n'ont pas manqué de se joindre à eux. Et l'on est parti de là pour accuser le poète d'un vice honteux, que le commerce habituel avec la Grèce et l'Orient avait rendu à Rome presque général.

Malgré le surnom de *Parthenias,* que lui donnèrent plus tard les Napolitains, nous ne voudrions pas prendre sur nous de disculper entièrement Virgile. On trouve en effet dans les Catalepta (3), et ailleurs encore, tels vers qui peuvent donner à penser. Le P. Jouvency, qui a si bien nettoyé Horace (au point de le rendre parfois méconnaissable), a peut-être eu tort de négliger entièrement Virgile. Les ciseaux de sa chaste censure auraient pu çà et là s'exercer utilement sur quelques vers des Bucoliques, voire même sur la deuxième églogue tout entière. Et si nos lycéens la peuvent traduire sans trop d'inconvénients, c'est qu'ils sont, comme chacun sait, fort ennemis des histoires scabreuses, lorsqu'elles sont écrites en latin. Mais parce que, dans des poésies ordinairement chastes, se rencontrent de loin en loin quelques vers suspects, est-on fondé à conclure à l'authenticité de la légende du bel Alexandre? Il est assu-

(1) Libidinis pronior in pueros, quorum maxime dilexit Cebetem, et Alexandrum, quem secunda Bucolicorum ecloga Alexin appellat, donatum sibi ab Asinio Pollione utrumque non inerudítum, Cebetem vero et poetam. (Donat. 9.)

(2) Corydonis in persona Virgilius intelligitur... Alexin, quem dicunt Alexandrum, fuit servus Asinii Pollionis, quem Virgilius, rogatus ad prandium, cum vidisset in ministerio omnium pulcherrimum, dilexit : eumque dono accepit. (Serv. II. *Ecl.* 1.) — Tres dicitur amasse Virgilius : Alexandrum, quem donavit et Pollio ; et Cebetem, puerum, cum Leria puella, quas à Mœcenate dicitur accepisse. *(Id. Ibid.* 15.)

(3) Tuque o mearum cura, Sexte, curarum,
Vale, Sabine ; jam valete formosi.
(Catal. VII. 6 et 7.)

Digitized by Google

rément malaisé de révoquer en doute un fait affirmé par tant de témoins, et cependant on voudra bien nous permettre de courtes objections :

1° Asconius Pedianus, dans son livre *Contra obtrectatores Virgilii*, ne semble pas avoir partagé l'opinion qui a prévalu plus tard. Il avait pu cependant, à défaut du poète lui-même, entendre ceux qui l'avaient connu;

2° Si Corydon n'est autre que Virgile lui-même, comment peut-il dire qu'il s'est miré dans les flots :

Cum placidum ventis staret *mare?* (II. *Ecl.* 26.)

Passe pour un berger sicilien. Mais de la part d'un cultivateur poète du Mantouan, ce serait d'une géographie bien audacieuse ;

3° Nous comprenons peut-être bien mal la deuxième églogue, mais ce qui nous paraît manquer le plus à cette poésie qu'on veut être passionnée, c'est précisément la passion. Il nous est impossible d'y voir autre chose qu'un simple jeu d'esprit dont nous dirons plus bas la nature ;

4° Enfin, la passion, quelle qu'elle soit, noble ou impure, est toujours éloquente. Le cœur dicte et enflamme ses paroles. Or, la deuxième églogue tout entière, dans l'ensemble et dans les moindres détails, est empruntée à Théocrite (1). Des vers isolés, en très grand nombre, viennent des Idylles III *(le Chevrier)*, VI *(les Bucoliastes)*, X *(les Moissonneurs)* et XXIII *(l'Amant malheureux)*. Beaucoup d'autres détails et le cadre même

(1) On peut en effet comparer les passages suivants : II. *Ecl.* 4 et 5, 7, 16 à 18, 21, 25 à 28, 43 et 44, 51, 63 à 65, 69 à 73. — Théoc. *Idd.* III. 9, 10, 35, 36 ; VI. 34 à 38 ; X. 28 et 29, 30 et 31 ; XI. 17 et 18, 34, 65, 72 à 76 ; XXIII. 19 et seq.

Digitized by Google

de l'églogue se retrouvent dans la XIe Idylle *(le Cyclope)*, comme le fait voir l'analyse succincte de cette dernière pièce :

Le Cyclope de Théocrite, Polyphème, n'est pas le monstre terrible de l'Odyssée, qu'Ulysse enivre et aveugle au péril de sa vie. C'est un Polyphème jeune, tendre et amoureux. Un jour, il a guidé dans la montagne les pas de la Néréide Galatée, qui voulait cueillir des fleurs d'hyacinthe. Depuis ce moment, elle occupe toutes ses pensées, et, plein de son amour, il vient s'asseoir au bord de la mer, espérant qu'elle se laissera toucher par ses chants. Il n'oublie aucun de ses avantages. Avec son œil unique, son vaste sourcil et sa barbe naissante, il n'est vraiment pas trop mal et il a tout ce qu'il faut pour rendre une nymphe heureuse. Mieux que nul autre cyclope, il sait faire chanter ses pipeaux. Que ne vient-elle visiter sa grotte, que tapissent le sombre lierre et la vigne aux fruits si doux! Tout autour croissent des lauriers et des cyprès élancés. Il comblera de richesses sa bien-aimée. Déjà, il élève pour elle onze chevreaux et quatre jeunes oursons. Ses brebis couvrent les coteaux voisins. Toujours il y a chez lui des fromages et du lait en abondance, et les neiges de l'Etna lui fournissent en tout temps une eau fraîche et limpide. Ainsi chante l'amoureux Polyphème. Mais la nymphe cruelle, insensible à tant de séductions, refuse de quitter son humide séjour, et le cyclope alors, plus philosophe qu'on n'eût pu croire, se console sans trop de peine, se disant qu'après tout les bergères ne manquent pas en Sicile et que tôt ou tard il trouvera bien à placer son cœur.

Qui donc ne reconnaît ici dans les détails, et surtout dans l'ensemble, le modèle de la deuxième églogue ?

Digitized by Google

Et peut-on croire que si Virgile avait eu une passion au cœur, il eût eu besoin pour l'exprimer d'emprunter des accents à Théocrite ? Eût-il pris surtout pour canevas une idylle dont l'intention plaisante est manifeste ? Il n'y a pas ici de professeurs de rhétorique. On peut donc parler sans crainte et dire que la deuxième églogue n'est elle-même qu'une plaisanterie spirituelle. Le berger Corydon (Virgile, si on le veut absolument) a été admis dans l'intimité et à la table d'un grand seigneur *(Invitatus ad cœnam)*, (Servius). Il faut qu'il paie son écot en vers. Un jeune échanson, favori du maître *(deliciæ magistri)* lui fournit le texte dont il a besoin. Il se dit amoureux de l'échanson, ayant soin d'ajouter qu'il est amoureux sans espoir *(nec, quid speraret, habebat)*. Et il s'étend sur la cruauté de l'objet aimé, qui n'a nul souci de ses chants et qui le poussera au désespoir *(mori me denique coges)*. Il y a là déjà un effet comique tiré de l'exagération même du sentiment, et l'effet grandit à mesure que Corydon énumère tous les dons rustiques que son amour pourra offrir à ce favori du proconsul : les chevreaux qui tètent encore leur mère, les fleurs à pleines corbeilles, et le lait qui ne manque en aucune saison, et les châtaignes, et les prunes, et les pommes couvertes encore de leur duvet ; sans parler des cerfs qu'ils perceront de leurs traits et de l'art des chansons qu'il enseignera si bien au jouvenceau sur les pipeaux que lui donna Damœtas. Mais le berger ne se fait pas d'illusions. Il comprend l'inanité de ses efforts et sait qu'Iollas (lisez Pollion), le maître du bel échanson, ne se laisserait pas vaincre en générosité :

Rusticus es Corydon ; nec munera curat Alexis
Nec, si muneribus certes, concedat Iollas.

(II *Ecl.* 56 et 57).

Digitized by Google

Il se résigne donc à reprendre seul ses travaux champêtres, sauf à chercher ailleurs un autre Alexis.

Tel est, à notre avis, le sens général de la deuxième églogue. Ainsi présentée, elle égaya sans doute beaucoup les convives du pro-consul, et Pollion lui-même dut en rire franchement, car il était, pour rappeler l'expression de Catulle,

Leporum
Disertus pater, et facetiarum (1).

Vers la même époque, dans le même esprit et dans des circonstances semblables a dû être composée la troisième églogue (*Palæmon*). La forme seulement est différente, car celle-ci appartient au genre *amœbée* (Αμοιβαῖος), ce qui pourrait se traduire en français par le mot *alternant*. C'est un genre spécial aux combats poétiques et il est soumis à des règles rigoureuses d'une assez grande complication.

Le provocateur du combat énonce une pensée qu'il renferme en deux, trois ou quatre vers. L'adversaire doit répondre immédiatement par un même nombre de vers, de mesure semblable. Mais il n'est pas libre de choisir son sujet. Il doit rester, en l'exagérant, dans le sujet choisi par l'agresseur ou aborder lui-même un sujet absolument contraire, quoique de même ordre. A moins cependant qu'il ne lui ait été posé une question captieuse, auquel cas il peut répondre en posant à son tour une question analogue (2). Autant que possible, il

(1) Que l'on n'objecte pas la prétendue inconvenance qu'il y aurait eu à faire ainsi ouvertement allusion aux étranges rapports de Pollion avec son esclave. C'était chose alors universellement admise même sous cette forme. (*Hor. Sat.* I. 2. 116 et seq. — Prop. I. 20. II. 3.) Il serait facile de multiplier les citations.

(2) Heynius. *Prolegg. ad* III *ecl.* — In Amœbæo enim carmine

Digitized by Google

y a naturellement un juge du camp. C'est un autre berger d'une compétence reconnue, qui se trouve là par hasard ou que l'on va chercher exprès. Il adjuge au meilleur bucoliaste le prix exposé par son adversaire comme enjeu du combat, ou bien, usant d'une diplomatie courtoise, il déclare que les deux chanteurs sont également admirables et que tous deux sont également dignes du prix.

Il est aisé de voir qu'entre les deux adversaires la partie n'est pas égale. Le premier, ayant toujours le choix du sujet et pouvant à son gré passer d'un ordre d'idées à un ordre tout différent, a sur l'autre un avantage marqué. Mais le poète qui les fait parler tous deux trouve dans ce genre de composition des facilités qu'aucun autre ne lui offrirait au même degré. Il peut, suivant ses convenances ou son caprice, rester sur le terrain de l'idylle, comme le fait toujours Théocrite, ou en sortir brusquement et jeter à l'improviste dans le dialogue de ses bergers des traits qu'on ne s'attendait pas à y trouver, par exemple l'éloge d'un protecteur, ou même des allusions à la politique et à la chronique du jour. C'est ce que Virgile ne manque pas de faire, surtout dans la troisième églogue.

Celle-ci, comme la seconde, et plus encore peut-être, est empruntée à Théocrite, surtout aux Idylles IV *(les Bergers)* et V *(les Voyageurs)* (1). Ménalcas, fils d'un

difficilior pars respondentis est, qui non pro suo arbitrio aliquid dicet, sed aut majorem ant contrariam format responsionem. (Serv. III. *Ecl.* 59.)

(1) Conf. III. *Ecl.* 1 et 2, 5, 7 à 9, 30, 32 à 34, 36 à 47, 52, 58, 60, 62 et 63, 68 et 69, 70 et 71, 100, 102. — Théocr. *Idd.* I. 25 et 26, 27 à 61 ; III. 10 et 11, 56 et 57 ; IV. 1 à 3, 15, 20 ; V. 41 et 42, 78, 80 à 83, 96 et 97, 116 et 117, 146 ; VIII. 15 et 16 ; IX. 1 et 2 ; XVII. 1 et 2. — Bion. *Id.* III. (VI). 17.

Digitized by Google

riche berger, et Damœtas, esclave ou domestique d'Ægon, conduisant leurs troupeaux, se rencontrent sur la montagne. Ils échangent tout d'abord des propos désobligeants et des accusations injurieuses, et l'on en viendrait bientôt à une querelle ouverte, si le poète, par une habile transition, n'amenait un défi et un combat poétique. Palæmon heureusement survient tout à point pour servir de juge, et la lutte commence. Damœtas se vante de la protection de Jupiter, Ménalcas de celle d'Apollon. Puis, tour à tour les deux adversaires chantent leurs amours avec Galatée et Amyntas, avec Iollas et Amaryllis. Le dialogue est parfois obscur, parce qu'il manque de suite; à tout instant, il saute d'un sujet à un autre, sans raison et sans méthode. Mais on y trouve rapidité et chaleur, parce qu'il marche par groupes de deux vers. L'éloge de Pollion, que célèbrent également les deux bergers, y est plutôt jeté qu'introduit, ne se rattachant ni à ce qui précède, ni à ce qui suit, et le tout se termine par deux énigmes que les adversaires se proposent réciproquement sans d'ailleurs en donner le mot. Et Palæmon enfin clot le débat par une phrase gracieuse qui laisse le succès indécis.

Pour peu qu'on y veuille regarder de près, on s'aperçoit bien vite que la forme bucolique n'est ici qu'un prétexte, ou, si on le veut, un moyen d'amener dans le dialogue des allusions et des éloges qui plaisent aux auditeurs, et surtout à Pollion. Ainsi Damœtas s'écrie, dès le début de la querelle :

> *Parcius ista* viris *tamen objicienda memento.*
> *Novimus et qui te, transversa tuentibus hircis,*
> *Et quo — sed faciles Nymphæ risere — sacello...*
> (III. *Ecl.* 7-9)

Il y a ici bien des sous-entendus et il s'agit évidemment

Digitized by Google

de quelque aventure scandaleuse qui n'avait pas dû se passer dans les pâturages des Alpes et que connaissaient à merveille les convives du proconsul (1). Les deux énigmes, qui terminent le combat poétique, ont causé bien des tortures aux commentateurs, et nous sommes loin de prétendre en donner la solution. Elles étaient sans doute moins obscures pour les contemporains (2). Enfin, il y a les huit vers qui s'adressent à Pollion, et qui étaient assurément pour l'auteur la chose essentielle, depuis

(DAMŒTAS) *Pollion amat nostram, quamvis est rustica, Musam*
(V. 84)

jusqu'à

(MENALCAS) *Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi:*
Atque idem jungat vulpes et mulgeat hircos.
(V.v. 90 et 91.)

Et voilà encore un passage qui a fait couler des flots d'encre !

On raconte en effet généralement que les deux poètes obscurs, dont il est ici question, avaient coutume de s'attaquer à tous les auteurs en renom; qu'ils avaient amèrement et injustement critiqué Horace et Virgile, et que ce dernier exerce à son tour des représailles légitimes. Mais on ne dit pas sur quoi se fonde ce récit et c'est là ce qu'il serait pourtant intéressant de nous apprendre, car en dehors du vers cité plus haut, nous

(1) Les vers cités plus haut se trouvent cependant presque textuellement dans THÉOCRITE. *Id.* v. 41 et 42, 116 et 117.

(2) ... et tum erant notiora, quum dicerentur. (QUINT. *Inst. or.* VIII. 6.)

Digitized by Google

savons fort peu de chose de Bavius et de Mævius. Quelques mots d'un commentateur d'Horace, Porphyrion (1) permettent de conjecturer que le dernier avait peut-être recueilli des anecdotes sur la société de son temps. Lui était-il arrivé de médire d'Horace? Cela se peut bien. Celui-ci, dans tous les cas, n'est pas en reste, car il lui consacre une épode où il l'appelle le *puant* Mævius *(Olentem Mævium)* (2) et lui souhaite d'être englouti par les flots de la mer. Quant à Bavius, tout ce qu'on sait de lui, c'est la date et le lieu de sa mort. La chronique d'Eusèbe, revue par saint Jérôme, nous apprend en effet qu'il mourut en Cappadoce l'an d'Abraham 1983, soit 34 avant Jésus-Christ (3). Était-il animé de sentiments républicains, et s'était-il, pour cette cause, réfugié en Asie auprès d'Antoine? S'il en était ainsi, il pouvait avoir contre Virgile des motifs politiques d'animosité. Mais au moment dont nous parlons, dans l'été de l'an 42 avant Jésus-Christ, Virgile n'est rien, il n'a rien publié, Bavius et Mævius ignorent probablement jusqu'à son nom, et il n'est pas supposable qu'ils aient rien écrit contre lui. Nous croirions plutôt qu'ils n'avaient pas suffisamment admiré les tragédies de Pollion, dont le style, paraît-il, rappelait trop celui des vieux tragiques, Pacuvius et Accius (4). Virgile veut complaire à son protecteur, et, dans la troisième églogue, il les voue à l'im-

(1) Porph. *Sat.* II. 3, 239.

(2) Mala soluta navis exit alite,
Ferens olentem Mævium :
Ut horridis utrumque verberes latus,
Auster, memento fluctibus !
etc. *(Hor. Epod.* X. 1-4.)

(3) M. Bavius poeta quem Virgilius in Bucolicis notat in Cappadocia moritur. (Hiéron. *Ad. Eus. chron. Ann. Abr.* 1893.)

(4) *Tac. Dial. or.* 21. Le passage est transcrit plus haut en note.

Digitized by Google

mortalité du ridicule, la seule à laquelle ils pussent prétendre (1).

Les Bucoliques de Virgile furent souvent, plus tard, représentées sur le théâtre. On les chantait (2) et probablement elles tenaient lieu de ce que nous appelons aujourd'hui des levers de rideau. Leur succès fut grand, même sous cette forme. On rapporte que Virgile, entrant un jour au théâtre au milieu de la représentation d'une de ses églogues, le peuple entier se leva en l'acclamant, honneur qu'Auguste seul avait reçu jusque-là (3). Malgré ses défauts incontestables, la troisième églogue est probablement une de celles qui furent les plus goûtées, car elle a une allure dramatique, et, mieux que toute autre, elle devait se prêter à la mise en scène. Elle eut aussi, avec la première, les honneurs de la parodie, et Donat nous a transmis les deux premiers vers de celle qu'en fit un poète obscur nommé Numitorius (4). L'églogue, comme on le sait, commence par ces deux vers :

(Menalcas) *Dic mihi, Damœta, cujum pecus? an Melibœi?*
(Damœtas) *Non, verum Ægonis; nuper mihi tradidit Ægon.*

et Numitorius traduisait : « Dis-moi, Damœtas : *cujum*

(1) Cette interprétation est celle de J. H. Voss, mais elle a été combattue entre autres par Weichert dans un écrit intitulé : *De Q. Horatii Flacci obtrectatoribus.* Nous ignorons sur quel fondement, n'ayant pu nous procurer la dissertation du professeur saxon.

(2) Bucolica eo successu edidit ut in scena quoque per cantores crebro pronuntiarentur. (Donat. *Vit. Virg.* 26.) — Qua pronunciatione quaeque ecloga legi debeat, sic ordinabitur. (Probus.)

(3) Testis ipse populus, qui, auditis in theatro versibus Virgilii, surrexit universus, et forte præsentem spectantemque Virgilium veneratus est sic quasi Augustum. (*Tac. Dial. or.* 13.)

(4) Quelques éditions allemandes modernes de la *Vie de Virgile* par Donat donnent le nom de Numitorius, sur qui l'on n'a d'ailleurs aucun détail. L'édition des Burmann dit simplement : Prolatis Bucolicis *innominatus* quidam rescripsit *Antibucolica*, duas modo Eclogas, sed insulsissime, παρωδήσας.

Digitized by Google

pecus est-ce latin? — Non, certes; mais on parle ainsi au village d'Ægon (1) ». La pièce n'avait d'ailleurs ni style, ni esprit, ce qui est très généralement le cas des parodies.

La deuxième et la troisième églogues furent certainement publiées de suite et le public leur fit bon accueil. On n'en saurait douter, car Virgile, pour se prévaloir de ce premier succès, s'en déclare expressément l'auteur dans la cinquième (2). Et ceci fixe la date de cette dernière, qui doit également avoir été composée dans l'été, ou vers le commencement de l'automne de l'an 42. Elle a pour objet, du moins en apparence, de déplorer le trépas et de célébrer l'apothéose de Daphnis.

C'était là, dès la plus haute antiquité, un des thèmes favoris des chants bucoliques. Daphnis, fils de Mercure et d'une nymphe, est l'idéal du berger. Un léger duvet couvre à peine ses joues. Il a la beauté et la grâce. Il a aussi l'art des chants, car Pan lui-même lui a appris à se servir de sa flûte. Toutes les bergères en raffollent. Plus heureuse que ses rivales, la nymphe Nomia réussit à toucher le cœur du beau Daphnis, et elle lui fait jurer, sous peine de perdre la vue, de n'être jamais qu'à elle. Mais le berger manque à ses serments et il est justement puni de son infidélité. D'autres, sans parler de la nymphe Nomia et de ses amours, font mourir Daphnis à la fleur de l'âge, laissant les dieux champêtres et les bergers inconsolables de sa perte. C'est cette dernière version qu'a adoptée Théocrite, et dans ses idylles I *(Thyrsis)* et VII *(les Thalysies)*, il s'y tient strictement, sans

(1) Dic mihi, Damœta : Cujum pecus, anne latinum ?
Non; verum Ægonis nostri sic rure loquuntur.

(2) Hæc nos, Formosum Corydon ardebat Alexim,
Hæc eadem docuit, Cujum pecus ? an Meliboei ?
(V. *Ecl.* 86 et 87.)

Digitized by Google

chercher à tirer du sujet ce qu'il ne comporte pas. Pour Virgile, au contraire, Daphnis est Jules César, qu'on ne saurait assez célébrer, parce qu'il a donné au monde les bienfaits de la paix. Le nom du héros cependant n'est pas prononcé. On l'entrevoit seulement sous le voile de l'allégorie. Mais l'intention du poète n'en est pas moins certaine et elle ressort surtout de l'apothéose finale, qui convient merveilleusement à César et qui est en dehors de toutes les traditions concernant le berger sicilien.

L'intention, il faut en convenir, ne saurait être critiquée. On sait que dès avant la guerre des Gaules, César avait dans son gouvernement la Cisalpine, l'Illyrie et la Dalmatie. Il avait su s'y faire aimer. Pour la grande lutte au-delà des Alpes, hommes et argent, les Cisalpins donnèrent tout sans marchander, et, quand il fallut franchir le Rubicon, ils étaient encore aux premiers rangs des légions de leur proconsul. César ne fut pas ingrat. Avant Pharsale, avant Dyrrhachium, dès l'an 49, il conféra à tous les Cisalpins le droit de cité (1), et Virgile lui devait d'être citoyen romain. Le devoir de la reconnaissance l'avait fait césarien. Ce n'était pas d'ailleurs un sentiment qui pût déplaire à Pollion, son protecteur, celui-ci ayant été dans la guerre civile un des lieutenants les plus actifs du dictateur. Quant aux triumvirs, Octave en particulier, ils faisaient tout pour créer et répandre une légende dont ils devaient profiter. Octave avait abandonné le nom de son père ; il s'appelait maintenant César Octavien. Après la mort du dictateur, une comète s'étant montrée dans le ciel, on avait dit au peuple que c'était l'âme du héros, que les dieux avaient admise dans l'Olympe. Octavien avait dressé une statue

(1) *Dio Cass.* XLI, 36.

Digitized by Google

à Vénus Génitrice, avec une étoile au front et sur le socle l'inscription : *à César demi-dieu* (Καίσαρι ἡμιθέῳ) Au milieu du Forum, sur le lieu même où l'on avait brûlé le corps de son père adoptif, il lui avait consacré un sanctuaire, et tout criminel trouvait là un asile inviolable. Le mois de Quinctilis était devenu le mois de Jules, ou Juillet. En ce moment même, le 4 du nouveau mois (42), on allait célébrer par des jeux solennels l'anniversaire de la naissance du demi-dieu. Sous des peines sévères, il était interdit aux citoyens de se montrer ce jour-là, même dans les provinces, autrement que l'air riant et couronnés de lauriers. Enfin, dans le cirque, les triumvirs faisaient promener en grande pompe les statues des grands dieux, de Vénus et de César, et toutes ensemble elles étaient présentées à l'adoration de la multitude (1). Une apothéose de César, même sous le nom allégorique de Daphnis, venait donc à son heure. Voyons comment Virgile a traité le sujet.

Comme précédemment, longue est encore la liste des pensées et des vers empruntés à Théocrite (2). L'auteur semble se défier de ses forces, et, au lieu d'être lui-même dans un sujet qui prêterait à l'inspiration personnelle, il préfère toujours se livrer à une sorte de travail de marqueterie, avec des matériaux fournis principalement par le poète syracusain. Et cependant, les vers charmants et les tableaux pittoresques ne manquent pas.

Deux bergers également experts en chants bucoliques,

(1) Spohn. Prolegg.

(2) Conf. v. Ecl. 1-3, 6, 12, 16 et 17, 27 et 28, 32-34, 43 et 44, 60 et 61, 67 et 68, 69 et seq., 83 et 84, 90. — Théocr. *Idd.* I. 8 et 9, 70-72, 118 et 119; v. 53 et 54; vii. 69 et seq., 74; viii. 1-4, 12-14, 76-79, 91-95; xvii. 31; xxiv. 85 et 86.

Digitized by Google

Mopsus et Ménalcas (pourquoi ne pas lire Virgile, puisque lui-même s'est nommé (1)?) deux bergers, disons-nous, se rencontrent et se pressent l'un l'autre de chanter. Tityre peut garder les chèvres. Eux-mêmes resteront à l'ombre tremblante des ormes et des coudriers qu'agite le souffle du zéphir, ou bien ils iront s'asseoir à l'entrée de cette grotte qu'une vigne sauvage tapisse et orne de ses grappes infécondes. On s'arrête à l'entrée de la grotte et Mopsus redit ces vers, que naguère il gravait sur l'écorce d'un hêtre, à mesure qu'il les modulait :

Il dit la douleur des Nymphes, quand Daphnis périt d'une mort barbare ; le désespoir de sa mère, qui embrassait le corps inanimé de son enfant, en attestant les dieux et les astres cruels. Les fleuves et les rochers en ont été témoins. Dans ces jours funestes, les troupeaux n'ont plus goûté l'herbe des prairies, ni l'onde fraîche des fontaines. Les lions même de l'Afrique, les forêts et les montagnes sauvages ont pleuré la mort de Daphnis, car il nous avait appris à dompter les tigres de l'Arménie et autour des javelots flexibles, il savait enrouler les pampres de la vigne pour en faire des thyrses de Bacchus. Et maintenant qu'il n'est plus, Palès et Apollon ont quitté nos campagnes. Dans les sillons, où nous avions semé de grandes orges, vont naître l'ivraie et l'avoine stérile. Le chardon et la ronce épineuse remplaceront la tendre violette et le narcisse empourpré. Pasteurs, semez la terre de feuilles, enveloppez d'ombres les fontaines. Ainsi le veut Daphnis. Et, sur le tertre que vous élèverez en souvenir du grand berger, gravez cette inscription suprême :

(1) V. *Ecl.* Vv. 86 et 87 cités plus haut.

Digitized by Google

Daphnis ego in silvis, hinc usque ad sidera notus,
Formosi pecoris custos, formosior ipse

(V. *Ecl.* 43 et 44.)

Tout pénétré encore des bienfaits, qu'il a reçus du grand berger, Ménalque-Virgile est ravi de ces vers. Il veut, s'il est possible, les surpasser. Et nous aussi, s'écrie-t-il, nous élèverons Daphnis jusqu'aux astres, car, nous aussi, Daphnis nous a aimés ! Nous l'élèverons jusqu'aux astres, lui et son fils, car son fils aussi mérite d'être chanté. (Or, le Daphnis de la légende n'a jamais eu de fils, tandis que nous connaissons le fils adoptif de César) (1). Et l'apothéose commence : Daphnis resplendissant de lumière admire le seuil nouveau pour lui de l'Olympe, et il voit sous ses pieds les astres et les nuages. Les forêts et les campagnes en ont tressailli de bonheur; Pan, les bergers, les Dryades ont le cœur plein de joie. Que les troupeaux ne s'effraient plus des embûches des loups, que les cerfs ne craignent plus les rets du chasseur : Daphnis le bienfaisant aime la paix. Les monts inexplorés élèvent joyeusement leurs voix jusqu'aux astres; les rochers, les arbres eux-mêmes font entendre des chants et s'écrient : c'est un Dieu, oui, c'est un Dieu, Ménalcas ! Sois bon et favorable aux tiens, ô Daphnis !... etc. Et le berger, avec des accents que nous retrouverons presque identiques dans la première églogue, chante les autels qu'il élèvera au nouveau Dieu, les sacrifices qu'il lui offrira, les banquets qu'il donnera en son honneur... Et les deux chanteurs se séparent, après avoir de nouveau échangé des éloges et des cadeaux.

(1) Nous faisons allusion ici aux Vv. 54 et 55. Il faut avouer toutefois que le passage est obscur et que le sens en peut être douteux.

Digitized by Google

Cette églogue est le premier des poèmes de Virgile qui touche à la politique; le premier effort qu'il paraisse avoir fait pour sortir du cercle de la vie provinciale. Les commentateurs et les scholiastes ne nous disent pas quel en fut le succès. Nous serions portés à croire que l'œuvre dut passer alors inaperçue du vrai public.

Malgré des passages d'une rare beauté, cette allégorie savante et ingénieuse, inspirée tout entière par les lettres grecques, n'était pas de nature à émouvoir la masse des lecteurs. Pouvait-elle seulement en être comprise? Ce n'est pas sur ce ton discret et avec ces beautés d'emprunt qu'il fallait parler au peuple de César. Virgile lui-même paraît l'avoir senti, car il dut écrire vers la même époque une autre pièce, une églogue sans doute, où de nouveau il associait les noms de César et de Daphnis. Nous n'avons plus le morceau, mais le poète nous en a conservé quelques vers : « Pourquoi, Daphnis, « regardes-tu le lever des signes antiques? Vois surgir « l'astre de César, fils de Dionè; l'astre qui fait mûrir « les moissons et qui dore les raisins sur les collines « ensoleillées. Greffe maintenant des poiriers, Daphnis; « tes neveux en cueilleront les fruits (1). » Ne sent-on pas ici une inspiration nouvelle et un souffle plus puissant? L'auteur, cette fois, ose briser les liens qui l'attachaient à Théocrite et dissiper les brouillards de l'allégorie. Il ne craint plus d'être lui-même. Il laisse parler son cœur. Et comme il sait peindre en trois vers les bienfaits de cette paix que César avait rendue au

(1) Daphni, quid antiquos signorum suspicis ortus?
Ecce Dionæi processit Cæsaris astrum,
Astrum quo segetes gauderent frugibus, et quo
Duceret apricis in collibus uva colorem.
Insere, Daphni, piros, carpent tua poma nepotes.
(IX *Ecl.* 46-50.)

Digitized by Google

monde, et que de nouveau ses assassins viennent de lui ravir !

Mais déjà la poésie ne trouvait plus d'écho. Tout se préparait pour une lutte décisive, et les fêtes de juillet, l'exhibition au cirque des statues des dieux et de César n'avaient eu pour but que d'exalter les esprits. Les légions des triumvirs avaient pris pied de l'autre côté de l'Adriatique. Le sang coulait de toutes parts. Pastorales et idylles n'étaient plus de saison.

Digitized by Google

V. — PRO DOMO.

Dans les conférences de Bologne (fin octobre 43), les futurs triumvirs s'étaient partagé les provinces. Ils avaient attribué à leurs amis, pour une période de cinq années, toutes les magistratures, et dressé la liste des proscriptions et des confiscations. Mais il fallait aussi s'occuper des soldats, car ceux-ci n'entendaient pas se battre uniquement pour des idées ou pour la fortune de leurs chefs. On leur avait donc promis de leur abandonner en proie, après la guerre, dix-huit des cités les plus riches et les plus fertiles de l'Italie, et de compter en outre à chaque homme une gratification de 5,000 drachmes (environ 4,500 fr.) (1). Octavien, comme consul, avait lu le décret aux troupes. Maintenant (novembre 42), après les deux batailles de Philippes, il n'y avait plus d'armée républicaine. La guerre était virtuellement finie. Il fallait tenir les promesses de Bologne.

On avait à satisfaire vingt-huit légions qui, avec leurs équipages, formaient une masse de plus de 170,000 hommes, sans compter la cavalerie et certains corps de l'autre armée qu'on avait reçus à composition (2). Marc-Antoine se chargea de trouver l'argent et partit pour l'Asie. Il s'agissait de lever plus de neuf cents millions de notre monnaie (3). Mais, malgré les déprédations antérieures, l'Asie restait riche, et sa patience n'avait

(1) App. B. C. IV. 3. — DURUY. III. pp. 468 et 487. — *Cass. Dio.* XLVII. 14.

(2) App. B. C. V. 5.

(3) Plutarque (*Anton.* 24-4) parle de 200,000 talents, ce qui équivaudrait à environ 1,200,000,000 francs.

Digitized by Google

pas de bornes. Octavien accepta la charge, plus ingrate en apparence, de conduire et d'installer les troupes en Italie. En y arrivant, il tomba malade à Brindes, et si gravement que le bruit de sa mort se répandit partout (1). Il se rétablit cependant, et, au printemps de l'an 41, parut un décret qui, au lieu des dix-huit villes promises à Bologne, en livrait aux soldats vingt-quatre sans restriction : édifices, habitations privées, mobilier, territoire rural, esclaves, bétail et matériel d'exploitation (2). Que devinrent les habitants des cités proscrites? Il y en eut, comme cet Ofella dont parle Horace (3), qui s'accommodèrent avec les spoliateurs, et qui, pour vivre, consentirent à n'être plus que les intendants ou les fermiers de leurs propres domaines D'autres, en plus grand nombre, se réfugièrent auprès de Sextus Pompée, en Sicile, où ils grossirent l'armée des exilés (4). Mais la masse des spoliés, hommes, femmes, enfants et vieillards, couvraient les routes d'Italie et affluaient à Rome, qu'ils remplissaient de leurs imprécations et de leur désespoir (5).

Crémone, dans la guerre de Modène, s'était montrée favorable à Décimus Brutus. C'était un titre aux rigueurs des triumvirs. Elle fut portée sur la liste des vingt-quatre villes et attribuée à la dixième légion, la Vénéria (6). Les

(1) App. B. C. v. 12.
(2) *Cass. Dio.* XVLIII. 6.
(3) Quo magis his credas, puer hunc ego parvus Ofellam
Integris opibus novi non latius usum
Quam nunc accisis. Videas *metato in agello*
Cum pecore et gnatis *fortem mercede colonum*
.....
Nunc ager Umbreni sub nomine, nuper Ofellæ
Dictus..... (*Hor. Sat.* II. 2. 112-136.)
(4) App. B. C. IV. 85.
(5) App. B. C. v. 12.
(6) C. I. L. v. 1. n° 4191.

Digitized by Google

troupes partirent du Champ-de-Mars, sous les ordres de leurs officiers et conduites par un commissaire spécial (Οἰκιστής). Elles entrèrent dans la malheureuse ville en ordre militaire, les armes hautes, cornes sonnant, enseignes au vent, et l'expulsion des habitants commença(1). Mais bientôt les terres des Crémonais ne suffirent plus à cette soldatesque. Les vétérans se ruèrent sur le territoire voisin de Mantoue, et ils occupèrent violemment la rive droite du Mincius (2), chassant à main armée les possesseurs du sol.

Par une pièce des Catalepta, nous voyons que Virgile trouva pour sa famille et pour lui-même un refuge dans la modeste maison de campagne de son maître Siron : « Petite maison et pauvre domaine de Syron, qui cependant étiez pour lui la richesse, si de mon pays nous viennent de tristes nouvelles, je me recommande à vous et avec moi ceux-ci que j'ai toujours aimés, et en particulier mon père. Soyez pour lui ce qu'était Mantoue, ce qu'auparavant avait été Crémone (3).

On est touché de cette tendresse du poète pour son père. Elle n'était cependant que la juste récompense de l'homme qui, d'abord simple ouvrier potier, avait su, par son intelligence et son travail, arriver à l'aisance; qui surtout n'avait reculé devant aucun effort pour fé-

(1) App. II. 133. v. 23. — Nam cum signis et aquila et primis ordinibus ac tribunis deducebantur, modus agri proportione militiæ dabatur. (Hyginus p. 176.) — Voyez en outre *Tac. Ann.* XIV. 27.

(2) Donat. *Vit. Virg.* (Burmann.)

(3) Ad Villam Syronis.

Villula quæ Syronis eras, et pauper agelle,
Verum illi Domino tu quoque divitiæ,
Me tibi et hos una mecum, quos semper amavi,
Si quid de patria tristius audiero,
Commendo, in primisque patrem. Tu nunc eris illi,
Mantua quod fuerat, quodque Cremona prius

(*Catal.* X.)

Digitized by Google

conder par l'étude des sciences les plus élevées le génie naturel de son fils. Il semble d'ailleurs résulter du texte de l'épigramme que la famille avait fui devant un danger imminent sans attendre les violences de la soldatesque *(si quid de patria tristius audiero)*, que peut-être elle avait acheté le petit domaine de Siron *(villula, quæ Syronis eras)*, que du moins on craignait d'avoir à y demeurer longtemps. *(Tu nunc eris illi, Mantua quod fuerat.)* Cette crainte, heureusement, ne se réalisa pas.

Quand, sous la République, on envoyait une colonie civile ou militaire occuper des terrains déserts ou conquis, trois personnages considérables étaient le plus souvent mis à la tête de l'expédition. On les nommait *triumviri coloniæ deducendæ agroque dividendo* ou bien *triumviri agro metiundo dividundoque*. On leur adjoignait des arpenteurs pour les opérations techniques, et ils avaient pouvoir de trancher, sous l'autorité du Sénat, toutes les questions relatives aux limites de la nouvelle colonie et au partage des terres. A Crémone, l'Οἰκιστής (1) ou commissaire spécial n'ayant pu empêcher le désordre et les violences, on nomma pour rétablir l'ordre des triumvirs, qui furent Pollion, le gouverneur de la province, Alfenus Varus et Cornélius Gallus (2).

(1) Dans les auteurs de la Grèce indépendante, le mot Οἰκιστής, qui signifie proprement *fondateur*, désigne le chef de toute colonie qui va fonder une nouvelle ville. Dans Appien et Dion Cassius, il paraît avoir simplement le sens de commissaire spécial ou de maréchal des logis.

(2) ..... Ad Bucolica transiit : maxime ut Asinium Pollionem, Alphenum Varum, et Cornelium Gallum celebraret : quia in distributione agrorum, qui post Philippensem victoriam veteranis, dividebantur, indemnem se præstitissent. (Donat. 9.) La *Vie de Virgile* par Probus présente un texte analogue : ... post Mutinensem bellum veteranis agri ejus distributi sunt : postea restitutus bene-

Digitized by Google

Nous connaissons déjà Pollion. P. Alfenus Varus, de quelques années plus âgé que Virgile, était né à Crémone vers l'an 74 avant Jésus-Christ. Il avait d'abord exercé dans sa ville natale le métier de cordonnier (1). Mais se sentant appelé à de plus hautes destinées, il était venu à Rome étudier le droit sous le grand jurisconsulte Ser. Sulpicius Rufus. A l'école de Siron, il s'était lié avec Virgile (2). Au moment dont nous parlons, c'était déjà un homme important. Il devait plus tard parvenir au consulat, et les Pandectes nous ont conservé des fragments de ses traités de jurisprudence qui, sous l'Empire, eurent une grande réputation (3). Quant à Cornelius Gallus (4), dont nous aurons occasion de parler ailleurs plus longuement, c'était alors un jeune homme de vingt-sept ou vingt-huit ans. Il avait reçu le jour sur la côte de la province narbonnaise, à Forum Julii (Fréjus). On n'a aucunes données sur son éducation et sur ses premières années, mais par deux lettres de

ficio Alfeni Varri, Asinii Pollionis et Cornelii Galli, quibus in Bucolicis adulatur. Mais Probus place ici après la guerre de Modène un fait qui lui est antérieur.

(1) Teuffel. 208. 3.

..... Ut Alfenius vafer, omni
Abjecto instrumento artis clausa que taberna,
Sutor erat, sapiens operis sic optimus omnis
Est opifex solus, sic rex. *(Hor. Sat.* I. 3. 130-133.)

Le commentaire d'Acron sur ce passage ne permet aucun doute sur la légitimité de son application au jurisconsulte Alfenus Varus.

(2) Schol. Veron. p. 74. (Keil.) — Serv. vi *Ecl.* 13.

(3) Il avait écrit notamment un digeste, œuvre considérable, qui comprenait au moins trente-quatre livres et des *Conjectanea*, (A. Gell. vi. 5.)

(4) Pour tout ce qui concerne Gallus, on peut consulter : Voelker : *De C. Cornelii Galli Vita et Scriptis*, Bonnœ, 1840 et Elberfeldiæ, 1844, et la thèse de M. Alex. Nicolas : *De la vie et des ouvrages de C. Corn. Gallus*, Paris, 1851.

Digitized by Google

Pollion à Cicéron (1), datées de mars et juin 43, on sait qu'il était à Rome dès cette époque (peut-être bien antérieurement), que Pollion le comptait au nombre de ses amis et qu'il entretenait avec lui des relations littéraires (2). Gallus certainement était dès lors connu comme poète, et l'on doit supposer que des premiers il avait pris parti pour Octave. C'est du moins le seul moyen d'expliquer la faveur dont il jouissait malgré sa jeunesse.

Quel fut pour les Mantouans le résultat immédiat des opérations de la commission triumvirale? En l'absence de documents précis et certains (3), il est difficile d'affirmer. Rien probablement n'était terminé quand les troubles de la guerre de Pérouse vinrent remettre toutes choses en question. Mais avec une commission, où Virgile ne comptait que des amis, le sort de sa famille ne pouvait être douteux. La neuvième églogue nous apprend en effet qu'elle rentra ou fut maintenue en possession de son bien. Toutefois, les termes dont se sert le poète permettent de se demander si le domaine entier fut sauvé, ou si, au contraire, une partie plus ou

(1) Pollio ap. Cic. Fam. x. 31 et 32.

(2) ..... etiam prætextam, si voles legere, Gallum Cornelium, familiarem meum, poscito. (Poll. ad Cic. Fam. x, 32 in fin.) Il s'agit ici d'une des tragédies de Pollion *(Prætexta)*.

(3) Pour tout ce qui est rapporté au présent chapitre, les erreurs, les contradictions, les bévues des scholiastes et des biographes de Virgile sont innombrables, et, si on voulait discuter tous les systèmes des commentateurs, on pourrait écrire un volume sans rendre les choses plus claires. Nous choisissons entre les textes divers ceux qui nous semblent avoir le plus d'autorité, et qui d'ailleurs ne sont pas contredits par les données de l'histoire générale, mais sans nous dissimuler qu'il serait souvent facile d'y opposer des textes contraires.

Digitized by Google

moins importante ne dut pas être abandonnée aux vétérans (1).

Cependant, tandis que Marc-Antoine pressurait l'Orient pour lui arracher les sommes énormes dont on avait besoin, sa femme Fulvia, son frère Lucius, consul en exercice, veillaient en Italie à ses intérêts (2). Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que le partage des terres entre les vétérans allait concilier à Octavien la faveur de l'armée, et ils demandèrent d'abord qu'il fût sursis à l'opération jusqu'au retour du triumvir. C'était vouloir l'impossible, car les soldats n'admettaient plus de délai. Ils insistèrent alors pour que du moins l'installation des légions de Marc-Antoine fût confiée à ses amis, et bien que cette exigence violât les conventions qui avaient suivi la victoire de Philippes, Octavien se vit forcé de la subir (mai 41). Dès lors commença entre ce dernier d'un côté, de l'autre L. Antoine et Fulvia, une lutte sourde qui devait promptement dégénérer en guerre ouverte.

Il n'entre pas dans notre plan de raconter en détail les intrigues multiples et les volte-face qui remplirent le milieu de cette année troublée, les conflits qui éclatèrent sur divers points entre les soldats et les populations spoliées, les combats qui eurent pour résultat

(1) Certe equidem audieram, qua se subducere colles
Incipiunt mollique jugum demittere clivo,
Usque ad aquam et veteres jam fracta cacumina fagos
Omnia carminibus vestrum servasse Menalcam.
(*Ecl.* IX. 7-10.)

Le mot *omnia* s'applique au périmètre tracé par les vers précédents. Mais était-ce là tout le domaine ?

(2) Ce qui est dit ici de la guerre de Pérouse n'est qu'un abrégé très succinct du Ve livre des *Guerres civiles* d'Appien. On peut aussi consulter *Cassius Dio*. XLVIII. 6, 10, 11, 12, 14, 20, et, pour ce qui concerne Pollion, *Velleius Paterculus*.

Digitized by Google

de refouler en Étrurie L. Antoine et ses légions de recrues. Il suffit de dire qu'à la fin de l'automne 41, Octavien était maître de l'armée et avait même rallié à sa cause plusieurs légions d'Antoine, que les lieutenants de celui-ci, bien que disposant de forces considérables, étaient désunis, hésitaient faute d'instructions et surtout faute de confiance dans leurs troupes, qu'enfin L. Antoine était bloqué dans Pérouse avec six légions et qu'il commençait à y manquer de vivres.

Pollion avait à lutter contre l'indiscipline de ses soldats et contre le mauvais vouloir des Cisalpins, qui ne cessaient d'envoyer à l'héritier de César des volontaires et de l'argent. Il essaya cependant de secourir Pérouse. Mais il fut repoussé, fut obligé de reculer au delà du Mincius et ne parvint à se soutenir qu'en Vénétie, en livrant de brillants combats autour d'Altinum. Dans le même temps, mourait à l'autre extrémité de la province Calenus, gouverneur des Gaules pour Antoine, qui venait de passer les Alpes avec onze légions. Ses soldats firent défection et le commandement en fut confié à Cornelius Gallus, pendant que d'autres lieutenants d'Octavien allaient en son nom prendre possession des Gaules et de l'Espagne. Quant à Pérouse, après avoir souffert toutes les horreurs d'une famine qui est restée proverbiale *(fames Perusina)*, elle dut se rendre le 12 mars 40. Les vainqueurs furent sans pitié. De sang-froid, on égorgea la plupart des prisonniers sur l'autel de César. Ajoutons que cette année fut funeste aux poètes, sinon à la poésie. Tibulle perdit la plus grande partie de son domaine de Pedum, entre Tibur et Præneste. Horace vit confisquer son modeste patrimoine de Venouse, et le père de Properce, qui avait échappé au massacre de Pérouse, mourut abandonné sans sépulture

Digitized by Google

dans les gorges de l'Apennin. Il possédait de grands biens en Ombrie. La perche de l'arpenteur les divisa et les soldats furent ses héritiers (1).

Les Romains, comme plus tard les Normands, étaient gens aussi processifs que belliqueux. Leurs généraux quittaient les camps pour venir plaider au Forum, et leurs jurisconsultes savaient au besoin commander une armée. C'est ainsi qu'Alfenus Varus, partisan d'Octavien, avait succédé à Pollion dans le gouvernement de la Cisalpine. Mais les vétérans de Crémone avaient, eux aussi, profité des circonstances. Pendant les troubles et alors que peut-être les limites de leurs possessions n'avaient pas encore été bien tracées, ils avaient de nouveau envahi le territoire de Mantoue. Virgile voulait défendre ses compatriotes en même temps que le bien de sa famille et il écrivait en vers à son ancien condisciple : « Varus, pourvu que Mantoue nous reste, Man-« toue, trop voisine, hélas ! de la malheureuse Crémone, « les cygnes harmonieux porteront ta gloire jusqu'aux « astres (2). » Il n'eut pas le temps d'achever. Des contestations de bornage ou peut-être quelque autre différend existait entre lui et un centurion nommé Arrius. Dans une querelle le soldat tira son épée, et le poète eut infailliblement péri s'il ne se fût jeté dans le

(1) Si Perusina tibi patriæ sunt nota sepulcra
Italiæ duris funera temporibus,
Cum Romana suos egit discordia cives ;
(Sis mihi præcipue pulvis Etrusca dolor ;
Tu proiecta mihi perpessa es membra propinqui ;
Tu nullo miseri contegis ossa solo.)
(Prop. I. 22.)

Voyez aussi Tibulle. iv. 1. 183.

(2) Immo hæc, quæ Varo nec dum perfecta canebat :
« Vare, tuum nomen, superet modo Mantua nobis,
« Mantua væ miseræ nimium vicina Cremonæ,
« Cantantes sublime ferent ad sidera cycni. »
(*Ecl.* IX. 26-29.)

Digitized by Google

Mincius et ne l'eût traversé à la nage (1). Où se réfugia-t-il cette fois? Était-il seul ou accompagné de sa famille? Aucun document ne permet de répondre avec certitude. Mais il est probable que de nouveau il trouva l'hospitalité dans la petite maison de Siron, aux portes de Rome, et qu'il y écrivit la neuvième églogue.

Celle-ci est une requête ou un plaidoyer, et de suite on est fixé sur sa date :

.....hic, ubi densas
Agricolæ stringunt frondes, hic, Mœri, canamus. (IXe Ecl. 60 et 61.)

C'est la saison où l'on émonde les arbres. Ce pourrait être à la rigueur la fin de juillet, car on avait coutume d'émonder à ce moment les arbustes qui soutenaient des vignes, afin que le raisin murît plus également. Mais il s'agit plutôt de l'arrière-saison où l'on ébranchait les grands arbres et où l'on coupait les brindilles destinées à servir de litière (2). La neuvième églogue a donc été écrite vers la fin de l'automne de l'an 41. Le Menalcas, qui la remplit de son nom sans y figurer comme inter-

(1) Sed Virgilius, Augusti familiaritate, suoque carmine fretus, centurioni Arrio obsistere ausus est. Ille statim, ut miles, ad gladium manum admovit. Cumque se in fugam proripuisset poeta, non prius persequendi finis fuit, quam se in fluvium Virgilius conjecisset (Donat) Burmann.

D'autres nomment l'adversaire de Virgile Milienus Toro ou Clodius, et le poète échappe à sa fureur en se réfugiant dans la maison d'un charbonnier. Les *Scholia Danielina* racontent ainsi l'aventure : Cum immunitatem agrorum Virgilius impetrasset, his est exorta de finibus inter eum et eos, qui in proximo agros acceperant, ex quibus Clodius quidam dixit se omnem litem amputaturum interfecto Vergilio, quem poeta stricto gladio se insequentem fugit in tabernam carbonariam et beneficio institoris ex alia parte emissus servatus est.

(2) M. Sonntag. p. 154.

Digitized by Google

loculeur, est Virgile lui-même. Quintilien l'affirme (1) et le fait est d'ailleurs évident. Le poète y est représenté comme seul propriétaire du domaine usurpé par les soldats : il n'est plus question de son père. On peut donc supposer que celui-ci était mort dans l'année même. Enfin l'églogue n'a que soixante-sept vers. C'est, après la quatrième, la plus courte de toutes, et cependant on y a signalé bien des imperfections et même des contradictions (2). Elle dut sans doute être écrite avec une précipitation que les circonstances expliquent, mais qui n'était pas dans les habitudes de Virgile, car on sait avec quelle lenteur il produisait ses chefs-d'œuvre (3). Et cependant on y trouve des vers bien frappés, notamment ce début, si léger que les mots semblent courir :

Quo te, Mœri, pedes? An quo, via ducit, in urbem?

Ce Mœris est le *villicus*, l'intendant du domaine usurpé. A contre cœur et en maudissant le nouveau maître, il porte à celui-ci deux chevreaux qu'il lui a demandés.

(1) Quint. *Inst. or.* viii. 6.

(2) E. Bethe. *Vergilstudien* ii. (Rheinisches Museum. 1892. pp. 584 et seq.)

(3) Bucolica triennio Asinii Pollionis suasu perficit... Georgica Septennio Neapoli; Æneida partim in Sicilia, partim in Campania duodecim confecit annis. (Donat.) Edit. Burmann.

Tunc ei proposuit Pollio, ut carmen Bucolicum scriberet, quod eum constat triennio scripsisse, et emendasse. Item proposuit Mœcenas Georgica, quæ scripsit emendavitque septem annis. Postea ab Augusto Æneidem propositam scripsit, annis undecim, sed nec emendavit, nec edidit. (Serv. *Vit. Virg.)*

Ainsi donc, Virgile aurait travaillé trois ans, soit 1,095 jours, aux *Bucoliques*, qui, toutes ensemble, ne comprennent que 830 vers, et les quatre livres des *Géorgiques*, ensemble 2,188 vers, auraient coûté sept années, soit 2,557 jours de labeur. C'est moins d'un vers par jour. Nous ne parlons pas de l'*Enéide*, que son auteur a laissée inachevée.

Digitized by Google

Chemin faisant, il rencontre Lycidas. Celui-ci croyait (le bruit en avait couru) que Ménalcas, par ses chants, avait sauvé au moins la plus grande partie de son domaine. Mais il n'en est pas ainsi. Le chantre de la vie rurale, en défendant son droit, a failli au contraire périr sous les coups d'un assassin. Et Lycidas s'écrie avec indignation :

« Quoi! un pareil crime est-il possible? quoi! nous « l'aurions perdu, Ménalcas, et avec toi ces vers qui « nous consolaient de nos maux! Et qui donc chanterait « les nymphes? qui, sur nos campagnes, sèmerait le « gazon et les fleurs? qui couvrirait nos fontaines « d'ombre et de verdure? qui composerait ces chants « qu'à demi-voix je te disais l'autre soir, Amaryllis, « quand tu vins te livrer à mon amour? (1) »

Si notre Béranger ne s'était pas vanté quelque part de ne savoir pas le latin, ne pourrait-on pas croire qu'il s'est inspiré de ces beaux vers, lorsqu'il a dit de son *Violon brisé :*

C'était l'orchestre du village.
Plus de fêtes! Plus d'heureux jours!
Qui fera danser sous l'ombrage ?
Qui réveillera les amours ?

Les deux bergers suivent ensemble la route de Mantoue, et, chemin faisant, ils redisent à tour de rôle des fragments de ces chants qu'ils aiment tant et que

(1) Heu, cadit in quemquam tantum scelus ? Heu, tua nobis
Pœne simul tecum solatia rapta, Menalca ?
Quis caneret Nymphas ? Quis humum florentibus herbis
Spargeret, aut viridi fontes induceret umbra ?
Vel quæ sublegi tacitus tibi carmina nuper,
Cum te ad delicias ferres, Amaryllida, nostras ?
(IX. *Ecl.* 17-22)

Digitized by Google

l'on doit à Ménalcas. Nous apprenons ainsi l'existence de quatre pièces de Virgile, qui sont perdues pour nous et qui devaient avoir été écrites récemment : les vers adressés à Alfenus Varus, que le poète n'avait pu achever ; la pièce d'un caractère césarien si accentué que nous avons citée plus haut ; et deux fragments de poésies dont on ne peut savoir si elles se rattachaient aussi à la politique, fragments qui tous deux sont presque littéralement traduits de Théocrite : l'un de la troisième idylle *(le Chevrier)* et l'autre du *Cyclope* (onzième idylle) (1). Ces extraits, habilement introduits dans une pièce qui n'était pas écrite pour le public, mais pour les puissants du jour, montrent assez que l'auteur était encore peu connu à Rome. Il sentait le besoin de se recommander en mettant en relief tout à la fois son mérite littéraire et ses sentiments césariens. Mais il se borne à rappeler des poésies toutes récentes qui, sans doute, avaient été bien accueillies, et il se garde bien de revendiquer la deuxième et la troisième églogues, ni même la cinquième, où il s'était déclaré l'auteur des deux autres (2). Pollion faisait campagne contre les lieutenants d'Octavien. Ce n'était pas le cas de se dire son protégé et de rééditer des vers qui avaient été écrits pour sa glorification. Le but de l'églogue et l'espoir du poète sont d'ailleurs clairement indiqués par ces mots,

(1) Les vers empruntés à Théocrite ne sont pas très nombreux dans la IXe églogue. En voici, si nous ne nous trompons, l'indication exacte : IXe *Ecl.* 23 à 25, 31 à 36, 39 à 43, 54, 64 et 65. En tout 17 vers sur 67. — THÉOCR. *Idd.* III. 3 à 5 ; VII. 35 à 41, 47 et 48 ; XI. 42 à 46 ; XIV. 22.

(2) Hac te nos donabimus ante cicuta.
Hæc nos, Formosum Corydon ardebat Alexim,
Hæc eadem docuit, Cujum pecus ? An Meliboei.

(V. *Ecl.* 85-87.)

Digitized by Google

que Mœris prononce en terminant : « En voilà assez, « mon fils ; faisons maintenant ce qui presse. Nous « chanterons mieux ses vers quand lui-même sera de « retour (1). »

Sur quel puissant concours Virgile pouvait-il compter pour réussir ? Nulle part cela n'est dit nettement. On a parlé de Mécène, même d'Octavien. Mais on oublie que le poète avait jusque-là vécu obscur dans sa province, qu'il n'avait d'autre protecteur que Pollion, qu'Octavien sans doute avait depuis longtemps oublié le *Culex* et son humble condisciple de l'école d'Epidius, et que même pour parvenir jusqu'au puissant ministre du triumvir, il fallait des garants et des appuis. Or, ne peut-on pas trouver dans l'églogue même le mot de l'énigme? Lycidas s'écrie en effet : « ... Et moi aussi, « les Muses m'ont parfois souri ; moi aussi, je fais des « vers ; moi aussi, les pasteurs me nomment poète « inspiré *(Vatem)*. Mais je ne les crois pas. Je n'ai rien « écrit encore qui me paraisse digne de Varius ou de « Cinna, et j'ai l'air d'une oie glapissant parmi les « cygnes harmonieux (2). » Voilà une modestie bien opportune. Ne serait-elle pas un peu intéressée? Helvius Cinna, était célèbre alors par son poème de *Smyrna*, écrit dans le goût alexandrin. Et, bien qu'un tribun militaire du même nom ait été massacré par la populace après les funérailles de César, notre texte permet de croire que le tribun et le poète étaient deux person-

(1) Desine plura, puer, et quod nunc instat, agamus.
Carmina tum melius, cum venerit ipse, canemus.
(IX. *Ecl.* 66 et 67.)

(2) ..... Et me fecere poëtam
Pierides : sunt et mihi carmina ; me quoque dicunt
Vatem pastores : sed non ego credulus illis.
Nam neque adhuc Vario videor, nec dicere Cinna
Digna, sed argutos inter strepere anser olores.
(IX. *Ecl.* 32-36.)

Digitized by Google

nages différents (1). Quant à Varius, qui, plus tard, devait obtenir un éclatant succès littéraire avec sa tragédie de *Thyeste*, il était de quelques années plus âgé que Virgile. Un poème épique sur la *Mort de César*, d'autres poésies du même caractère l'avaient dès lors mis en réputation. Il était l'un des favoris de Mécène, l'introducteur, auprès du ministre, des poètes et des écrivains qu'on voulait rallier au césarisme. Il devint bientôt l'ami le plus intime de Virgile. Il fut l'un de ses exécuteurs testamentaires et l'un des éditeurs de l'*Énéide* (2). Il est donc naturel de supposer que le poète lui dut alors d'être présenté à Mécène et qu'il obtint par ce dernier l'accès auprès d'Octavien et la conservation ou la restitution de son bien (3).

Les Mantouans furent moins heureux. La commission triumvirale qui était chargée de limiter leurs terres et celles des vétérans n'avait pu probablement terminer ses travaux avant les troubles. Maintenant elle était dispersée. Pollion combattait pour Marc-Antoine. Gallus commandait les anciennes légions de Calenus et levait des contributions sur les municipes, dont les territoires étaient restés intacts (4). Varus seul restait. Sans doute, en sacrifiant Mantoue, il croyait adoucir le sort des Crémonais, ses compatriotes, et on lui avait adjoint un

(1) Teuffel. 213. 2.

(2) Teuffel. 223. 1. 2. 3.

(3) Postea ab Augusto missis triumviris, et ipsi integer ager est redditus et Mantuanis pro parte. (Serv. *Buc. Proem.*) Servius fait ici une confusion évidente en ce qui concerne la commission triumvirale, mais il affirme la restitution du domaine de Virgile, qui d'ailleurs ne peut être révoquée en doute.

(4) ..... qui et a Triumviris præpositus fuit ad exigendas pecunias ab his municipiis, quorum agri in Transpadana regione non devidebantur. (Serv. vi *Ecl.* 64.)

Digitized by Google

géomètre nommé Octavius ou Antonius Musa, qui avait des griefs personnels contre les Mantouans. Au lieu d'accorder à ceux-ci, comme ils en avaient reçu l'ordre, trois milles de territoire en tous sens à partir de leurs murailles, ces deux hommes ne leur laissèrent sur la rive droite du Mincius que des marais sans valeur. Plus tard, cette décision inique donna lieu à un procès entre Varus et les Mantouans dont Gallus plaidait la cause. Mais on ignore ce qu'il en advint (1).

Cette spoliation brutale et imméritée de ses compatriotes avait profondément touché le cœur de Virgile. Après plusieurs années écoulées, il y faisait encore allusion dans les Géorgiques (2). Dans le moment, la douleur qu'elle lui inspirait, le désir d'alléger leurs misères en appelant sur eux la pitié publique, le besoin

(1) ..... Usque ad eum autem locum perticam limitarem Octavius Musa perrexerat, limitator ab Augusto datus, id est, per quindecim millia passuum agri Mantuani militibus assignatus ager, cum Cremonensis non sufficeret. Offensus a Mantuanis, quod pecora ejus in agro publico aliquando clausissent. (SERV. IX *Ecl.* 7.)

..... Quod alii dicunt Virgilium ostendere voluisse, quod Mantuanis per iniquitatem Alpheni Vari, qui agros divisit, præter palustria nihil relictum sit; sicut ex oratione Cornelii in Alphenum ostenditur : Cum jussus tria millia passus a muro in diversa relinquere, ut octingentos passus aquæ, qua circumdata est, reliquisti. (*Id. Ibid.* 10.)

Cette phrase du plaidoyer pour les Mantouans est tout ce qui nous reste de Cornelius Gallus ; encore le texte en est-il évidemment altéré. Le sens se comprend, on le devine, mais on ne peut faire le mot à mot. Peut-être faudrait-il remplacer *ut* par *tantum* ou par *vix*.

(2) Sin armenta magis studium vitulosque tueri,
.....
Saltus et saturi petito longinqua Tarenti
Et qualem infelix amisit Mantua campum,
Pascentem niveos herboso flumine cygnos.
(*Georg.* II. 195-199.)

Digitized by Google

d'exprimer sa propre reconnaissance pour le demi-dieu qui l'avait protégé, lui inspirèrent cette *première églogue* dont le sujet est présent à la mémoire de tous les esprits lettrés.

Mélibœe a été chassé de son bien et il part pour l'exil, poussant devant lui son troupeau de chèvres. Il rencontre Tityre mollement couché à l'ombre d'un hêtre et célébrant sur ses pipeaux rustiques la beauté d'Amaryllis, tandis que ses vaches paissent autour de lui l'herbe opulente de la prairie. Le contraste des deux situations est frappant. Il provoque les questions de l'exilé et Tityre y répond en racontant son voyage à Rome; l'accueil qu'il a reçu de ce jeune homme dont il n'oubliera jamais les traits augustes, dont jamais il ne cessera de faire fumer les autels; enfin la sécurité et le bonheur que lui a assurés cette protection presque divine. Mélibœe gémit de nouveau sur les tristesses de son sort, il déplore les discordes civiles qui ont amené tant de maux et il accepte le repas frugal et l'hospitalité que lui offre pour la nuit le bon Tityre.

Voilà bien, dans la forme, une véritable églogue. Au fond cependant, le genre est complétement dénaturé. La scène est toute champêtre, les personnages sont rustiques, le style en général a la simplicité qui convient. Mais c'est là un décor qui cache le véritable drame et qui n'empêche pas la pensée d'oublier les choses de la vie rurale et de se laisser entraîner vers les tristesses et les misères de la politique. Ceci d'ailleurs est à peine une critique. L'effet n'est peut-être pas celui qu'on attendait, mais il est bien celui qu'a voulu le poète.

Il serait donc injuste de chicaner Virgile sur la forme qu'il lui a plu de donner à sa pensée. Les genres littéraires, après tout, n'ont point des limites infranchis-

Digitized by Google

sables, et il n'est pas interdit au génie d'en tirer, quand il le peut, des effets nouveaux.

Presque tous les critiques et les commentateurs de Virgile, même le P. Ch. de la Rue, même J. H. Voss, ont placé dans l'ordre chronologique la première églogue avant la neuvième. Nous devons avouer que, sur ce point, il nous a été impossible de nous ranger à leur avis. La neuvième églogue, en effet, est une supplique. La première est un hymne d'actions de grâces. Il paraît difficile que les actions de grâces aient précédé la supplique. Elles s'appliqueraient à la vérité, dit-on, à la réintégration de Virgile, ou plutôt de son père, qu'Octavien aurait ordonnée après la première dépossession. Mais les documents parlent de Pollion, de Gallus, d'Alfenus Varus. Nulle part il n'est question d'Octavien ni même de Mécène. D'ailleurs, la première églogue nous montre Tityre faisant paître ses vaches en pleine sécurité, et il y a loin de là à la réintégration troublée et précaire qui avait suivi la première irruption des vétérans (1). Il est en outre une raison qui paraît décisive. C'est que, dans la neuvième églogue, Virgile, oubliant à dessein celles de ses poésies où il a glorifié Pollion, rappelle quatre pièces composées récemment et qu'il croit de nature, par leur valeur littéraire ou leurs tendances politiques, à lui concilier la faveur d'Octavien. Comment donc, si elle avait existé, aurait-il pu omettre la première églogue, la plus belle incontestablement, et surtout la plus césarienne de ses poésies ? Comment, dans cette neuvième églogue, ne trouve-t-on aucune allusion soit au bienfait déjà reçu, soit à la violence qui

(1) Il n'est même pas certain, nous l'avons dit plus haut, qu'il y ait eu à ce moment dépossession effective.

Digitized by Google

en a fait perdre le fruit et qui atteindrait le triumvir dans son autorité, autant que le poète dans ses intérêts (1). Ces raisons, qu'il serait superflu de développer plus longuement, nous font regarder la première églogue comme postérieure à la neuvième. Or, celle-ci, nous l'avons vu, a dû être écrite au commencement de l'hiver 41. La première ne peut donc être antérieure au printemps de l'an 40, car Tityre y offre à son hôte un lit de feuillage vert (2), et, comme il lui offre aussi des fruits et des châtaignes, on est forcé d'en fixer la date à la fin de l'été ou au commencement de l'automne de cette année

Le Mélibœe de notre églogue est certainement la personnification des Mantouans expropriés. Mais que vont devenir ces infortunés ? Ils seront dispersés par toute la terre : « Nous irons, dit Mélibœe, les uns chez « les Africains tourmentés par la soif; d'autres, en « Scythie ou en Crète, sur les bords de l'Oaxes rapide, « ou chez les Bretons séparés du reste de l'univers (3) ». On ne comprend pas bien comment le malheureux berger peut songer à faire de pareils voyages avec ses chèvres. Il doit avoir un but plus immédiat, mais il ne pense pas à nous le faire connaître. Ceci d'ailleurs pourrait passer inaperçu. Pour Tityre, au contraire, les

(1) On trouve sans doute dans la IXe églogue les vers si connus :

Certe equidem audieram.....
Omnia carminibus vestrum servasse Menalcam,

mais ces vers ne font pas plus allusion à Octavien qu'à Pollion ou à tout autre protecteur du poète.

(2) Hic tamen hanc mecum poteras requiescere noctem
Fronde super viridi. (I *Ecl.* 80 et 81.)

(3) At nos hinc alii sitientes ibimus Afros,
Pars Scythiam et rapidum Cretæ veniemus Oaxen,
Et penitus toto divisos orbe Britannos. (I *Ecl.* 65-67.)

Digitized by Google

critiques sont plus nombreuses et les difficultés plus grandes. Il y a même là une véritable énigme dont personne n'a pu trouver le mot.

Le nom de Tityre, dans la poésie grecque et même dans Virgile (1), désigne presque toujours un aide, un valet de berger. Il n'en est pas ainsi dans la première églogue, et l'on se demande vainement qui peut être caché sous ce pseudonyme. Tout d'abord, on songe naturellement au père de l'auteur, car il y a convenance d'âge et de situation. Mais Tityre a été esclave, il a eu successivement deux femmes, Galatée et Amaryllis, il est affranchi de la veille, toutes particularités qu'on ne pourrait appliquer au père de Virgile sans lui créer de toutes pièces une histoire de fantaisie. Les anciens commentateurs ont voulu voir dans le personnage le poète lui-même (2). Les mêmes objections se présentent de suite à l'esprit. De plus, Virgile est jeune, il a longtemps habité Rome, et l'aspect de la grande ville n'aurait pu exciter en lui cet étonnement qu'a éprouvé le vieux berger (3). Tityre n'est donc pas le pseudonyme d'un homme réel. C'est évidemment, comme Mélibœe, un personnage qu'a créé l'imagination du poète. Ceci toutefois n'est pas une solution, et, loin de disparaître, les difficultés ne font que grandir.

Qu'est-ce que Tityre est donc allé solliciter à Rome? Un ordre du triumvir, une sorte de sauvegarde qui le

(1) Et cum clamarem : Quo nunc se proripit ille?
Tityre, coge pecus. (III *Ecl.* 19 et 20.)
Tityre, pascentes a flumine reice capellas. (*Ibid.* 96.)
Incipe ; pascentes servabit Tityrus hædos. (V *Ecl.* 12.)

(2) ..... Et hoc loco sub persona Tityri Virgilius intelligitur; non tamen ubique ; sed tantum ubi exigit ratio. (SERV. I *Ecl.* 1.)

(3) Urbem, quam dicunt Romam, Melibœe, putavi
Stultus ego huic nostræ similem..... (I *Ecl.* 20 et seq.)

Digitized by Google

protége contre les violences des vétérans? Nullement. Il y est allé chercher la liberté, la liberté qui s'est fait longtemps attendre, mais qui est venue enfin quand sa barbe tombait plus blanche sous le rasoir (1). Cependant on ne voit nulle part ce maître qui a dû accorder l'affranchissement, à moins qu'il ne s'agisse de ce demi-dieu dont chaque année, pendant douze jours, Tityre fera fumer les autels. Mais qu'a répondu Octavien à la supplique du vieil esclave?

Pascite, ut ante, boves, pueri; submittite tauros. (I Ecl. 46.)

ut ante, c'est à dire restez ce que vous étiez, restez esclave et continuez de faire paître vos bœufs. Ce n'est pas précisément là ce qu'on lui demandait.

Si l'on veut que la réponse ait un sens, il faut supposer que Tityre a obtenu sa liberté d'un maître dont l'églogue ne parle pas, et qu'Octavien lui accorde une protection, une sauvegarde qui est certainement dans la pensée du poète, mais dont la demande n'est formulée nulle part. Tityre est allé à Rome solliciter son affranchissement. On ne nous dit pas de qui ni comment il a pu l'obtenir, et l'on nous apprend au contraire qu'un jeune demi-dieu lui a accordé pour sa propriété une protection qu'il ne demandait pas et dont il n'avait pas besoin. Il n'en avait pas besoin, en effet, par la raison très simple qu'il n'avait pas de propriété, ayant pu à grand'peine, tardivement et grâce à l'économie d'Amaryllis, amasser

(1) Libertas : quæ sera, tamen respexit inertem,
Candidior postquam tondenti barba cadebat ;
Respexit tamen, et longo post tempore venit,
Postquam nos Amaryllis habet, Galatea reliquit.
Namque, fatebor enim, dum me Galatea tenebat,
Nec spes libertatis erat, nec cura peculi.
(I *Ecl.* 28-33.)

Digitized by Google

le pécule indispensable pour son affranchissement. Et cependant le poète nous le montre mollement couché à l'ombre d'un hêtre et faisant paître ses vaches sur son domaine, sans souci des violences de la soldatesque (1).

On ne saurait lire la première églogue sans être frappé de ces contradictions multipliées. Les nier ou les atténuer serait impossible, et nul encore n'a pu en donner une explication satisfaisante. On serait presque tenté de croire que Virgile voulait d'abord simplement, pour venir en aide à ses compatriotes, mettre leurs misères et leur ruine en regard du bonheur de sa propre situation, et que l'œuvre étant déjà fort avancée, l'idée lui vint subitement de donner à son Tityre le caractère que nous lui connaissons. Dans cette hypothèse, il aurait, pour produire un grand effet poétique, sacrifié la vérite des situations et accepté volontairement des défauts, qu'il devait connaître mieux que personne. Quoi qu'il en soit, et après avoir fait cette large part à la critique, il faut bien reconnaître que la première églogue l'emporte de beaucoup sur toutes les autres, et qu'elle est incontestablement l'un des chefs-d'œuvre de la littérature latine. Cette fois le poète est lui-même, il apparaît tout à coup avec une puissance qu'on ne lui soupçonnait pas. Ce n'est plus le lettré empruntant à une langue étrangère des beautés parfois un peu disparates (2). C'est le citoyen ému des malheurs de la patrie, qui laisse parler son cœur et qui atteint sans effort la véritable éloquence. Il peut manquer de logique, il ne

(1) Tout ce qui précède a été remarquablement traité par M. E. Bethe. *Vergilstudien* II. (Rheinisches Museum. 1892. pp. 577 et seq.)

(2) On ne peut citer, en effet, dans la première églogue, qu'une imitation ou réminiscence de Théocrite : I *Ecl.* 75 à 79. — Théocr. *Id.* I. 114 à 116.

Digitized by Google

manque ni de couleur ni de chaleur communicative. Et lorsqu'on lit ces pages émues, on oublie aisément toutes les imperfections pour céder au charme de ces beaux vers, qui seraient sans rivaux si les Géorgiques n'existaient pas.

Virgile était justement fier de cette œuvre, la première où sa personnalité et son génie se montrent tout entiers. Lui-même l'a placée en tête de l'édition complète qu'il donna des églogues. Et il en revendiquait hautemen l'honneur lorsqu'il terminait par ces vers le poème autrement considérable des *Géorgiques :*

Illo Vergilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti,
Carmina qui lusi pastorum, audaxque juventa,
Tityre, te patulæ cecini sub tegmine fagi.

(*Georg.* IV. 563-566.)

Digitized by Google

VI. — RECONNAISSANCE.

Les termes de la première églogue *(Tityre)* et le témoignage des biographes et des commentateurs ne permettent pas de douter que Virgile n'ait été réintégré dans la possession de son domaine du Mantouan. Peut-être même obtint-il alors quelque chose de plus. Nous voyons en effet, par un passage d'Aulu-Gelle (1), qu'il possédait une terre en Campanie, aux environs de Nola, et qu'il eut un différend avec les habitants de cette ville pour des droits d'irrigation. Aulu-Gelle, à la vérité, ne nous dit pas à quelle époque et de quelle manière le poète avait acquis cette propriété. Mais depuis la deuxième guerre punique et la ruine de Capoue, le gouvernement Romain possédait en Campanie d'immenses domaines provenant de confiscations. Souvent on y accordait des concessions ou l'on y établissait des colonies militaires. Il est donc permis de conjecturer sans trop d'invraisemblance que Virgile avait pu obtenir sa terre de Nola à titre d'indemnité ou de concession gracieuse. Quoi qu'il en soit, il est certain que, depuis l'époque où nous sommes parvenus, c'est à dire depuis le milieu ou la fin de l'an 40 avant Jésus-Christ, il ne fit plus que de rares et courts séjours dans la Transpadane. Le soin de sa renommée qui grandissait chaque jour, l'intérêt de sa fortune, la recherche de nouveaux appuis, l'entretien des amitiés anciennes, tout devait désormais le tenir éloigné de son pays. Depuis la guerre de Pérouse, la Gaule transpadane

(1) A. Gell. viii. 20.

Digitized by Google

avait été réunie à l'Italie. Elle avait cessé d'être une province proconsulaire et Alfenus Varus était revenu à Rome. Gallus s'en rapprochait avec les anciennes légions de Calenus. Pollion allait y rentrer bientôt, précédé des faisceaux consulaires. Il y avait là pour le poète bien des dettes à payer, et, sur les cinq églogues dont il nous reste à parler, quatre sont consacrées à sa reconnaissance.

Les deux batailles de Philippes avaient brisé les forces continentales du parti républicain et il n'en restait que des débris réunis alors dans l'île de Céphalénie. Mais ils y étaient protégés par une flotte puissante que les triumvirs n'avaient pu attaquer faute de marine, et cette flotte, sous le commandement de C. Domitius Ahenobarbus, dominait encore l'Adriatique. Elle était sûre d'ailleurs de l'appui de Sextus Pompée, dont les vaisseaux couvraient la Méditerranée et affamaient l'Italie. Pollion, qui avait pu se maintenir en Vénétie avec sept légions, ouvrit des négociations avec Ahenobarbus (1). Celui-ci, qui était proscrit et qui avait été condamné judiciairement pour complicité dans l'assassinat de Jules César, savait n'avoir rien à attendre d'Octavien. Il se laissa gagner facilement, et quand Marc-Antoine, après de longs délais, arriva enfin d'Asie avec plus d'argent que de soldats, il se trouva, grâce à son lieutenant, à la tête d'une flotte et d'une armée (2). On alla assiéger Brundusium (Brindisi), où cinq cohortes césariennes tenaient garnison. De son côté, Octavien vint

(1) App. B. C. v. 50.

(2) C'est ce qui a permis à l'apologiste de Pollion, Velleius Paterculus, de dire : Quo facto quisquis æquum se præstiterit, sciat non minus a Pollione in Antonium quam ab Antonio in Pollionem esse conlatum. (Vell. Pat. ii. 76.)

Digitized by Google

camper à peu de distance avec des forces considérables, et l'on put se croire à la veille d'une nouvelle guerre civile dont l'issue était douteuse pour tous.

Mais ceci ne faisait pas l'affaire des soldats. Ce qu'ils voulaient pour le moment, ce n'étaient pas de nouveaux combats, mais bien l'argent qu'Antoine était allé chercher pour eux en Asie, et qu'en effet il en avait rapporté. Ceux d'Octavien lui firent entendre clairement qu'il fallait avant tout négocier, et qu'ils ne se battraient que si Antoine ne voulait pas être raisonnable, en d'autres termes que s'il refusait de payer (1). Sur les lieux se trouvait heureusement L. Cocceïus Nerva, qui était également lié avec les deux triumvirs. Il fit les premières ouvertures. A lui se joignirent Pollion du côté d'Antoine, Mécène du côté d'Octavien, et vers la fin de septembre ou dans les premiers jours d'octobre, le traité fut signé. Les soldats eurent l'argent qu'ils voulaient. Domitius Ahenobarbus obtint sa grâce et rentra dans ses biens. Antoine, dont la femme Fulvia venait de mourir à propos (2), épousa Octavie, sœur de son ennemi de la veille et récemment veuve d'un Marcellus. Il eut tout l'Orient, avec la Grèce et la côte de Dalmatie jusqu'à Salone. Octavien conservait le reste de l'Illyricum, les Gaules et l'Espagne. L'Italie restait commune de droit, mais en fait devait surtout appartenir à Octavien, avec la charge de combattre Sextus Pompée ou de traiter avec lui. Quant à Lépide, le troisième triumvir, dont nul ne prenait plus souci, on lui laissait provisoirement la province d'Afrique. Enfin Pollion, à qui, dès les conférences de Bologne, le consulat avait été

(1) *Cass. Dio.* XLVIII. 30.
(2) *Cass. Dio.* XLVIII. 28.

Digitized by Google

assuré pour l'an 40, allait avec son collègue Cn. Domitius Calvinus prendre possession de sa charge réduite aux derniers mois de l'année (1).

La paix de Brindes causa en Italie une joie profonde, un enthousiasme universel. Après tant de sang versé, après tant de ruines accumulées, on allait enfin respirer! Les violences, les confiscations prendraient fin! Le travail serait sûr de son lendemain! L'âge d'or allait renaître! Et l'on y croyait fermement, non pas comme à une fiction poétique, mais comme à un fait certain annoncé par des prophéties irrécusables. Car le monde était plein de prodiges, d'oracles et de prédictions (2), et les esprits excités en attendaient avec une sorte de fièvre le prochain accomplissement.

Les antiques légendes de la Grèce prétendaient que le monde avait été régi d'abord par Kronos. Sous son règne la terre produisait toutes choses spontanément et en abondance. Les hommes vivaient sans travail, innocents et heureux. C'était l'âge d'or (3). Mais les mortels n'avaient pas tardé à se corrompre, et la licence ne cessant de grandir, il avait fallu donner à chaque génération nouvelle le nom d'un métal toujours moins précieux, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à l'âge de fer. Les livres sibyllins, les traditions étrusques divisaient de même l'histoire de l'humanité en périodes successives répondant à une corruption toujours croissante. Mais, dans les croyances occidentales, après un cycle de perversion, l'humanité devait revenir à son point de départ et connaître de nouveau un âge de bonheur et

(1) Sur tout ce qui précède, consulter : App. B. C. v. 50, 55, 56, 57, 59, 60 et 64. — *Cass. Dio.* XLVIII. 20. et 30.

(2) *Plut. Syll.* VII. 4-10. — VIRG. *Georg.* I. 463-488.

(3) *Hes. Op. et D.* 109 et seq.

Digitized by Google

d'innocence. Les prêtres étrusques donnaient au cycle fatal une durée de huit cents ans, juste la durée que, suivant eux, avait eu l'empire de leur nation. D'autres, les Millénaires, voulaient un cycle de mille ans. Mais, de toute façon, on croyait proche le moment de la rénovation sociale. Déjà elle avait été annoncée au moment de la mort de César. Quand parut dans le ciel la comète que le vulgaire croyait être l'âme du dictateur, l'aruspice Vulcatius se leva dans l'assemblée du peuple, s'écriant que l'astre terrible était le précurseur des temps nouveaux, que le dixième siècle avait commencé. Puis il ajouta qu'il allait payer de sa vie le crime d'avoir dévoilé les secrets des Dieux, et il expira en effet en achevant son discours (1). Maintenant les temps étaient accomplis. Après tant d'iniquités, on voyait luire enfin l'aurore des destinées promises. C'était l'âge d'or qui s'annonçait.

Au moment où son protecteur et son ami, Pollion, l'un des négociateurs de la paix, prenait enfin possession du consulat, Virgile lui devait l'envoi d'une pièce de vers. C'était un usage constant. C'était surtout pour le poète un devoir de reconnaissance. Il eut pu dans ses vers, comme il l'avait déjà fait, parler des talents de Pollion, vanter la hauteur de ses vues comme homme d'État, célébrer ses exploits guerriers. Mais cela n'eût sans doute pas plu à tout le monde et pouvait n'être pas sans inconvénients. Le poète eut une idée de génie, l'idée de ne pas s'étendre sur les louanges de Pollion, mais d'utiliser à son profit les croyances populaires et de faire de son consulat le point de départ de l'ère nouvelle :

(1) Serv. *Ecl.* IX. 47. Servius cite comme autorité le deuxième livre des *Mémoires d'Auguste*.

Digitized by Google

Teque adeo decus hoc ævi, te consule, inibit,
Pollio, et incipient magni procedere menses.
(*Ecl.* IV, 11-12.)

Dans les idées romaines, parvenir au consulat, être à ce titre inscrit dans les fastes de la République, donner son nom à l'année, c'était un gage assuré d'immortalité. Mais voir dater de son consulat le commencement d'un nouvel âge d'or, ce ne pouvait être que le comble de la gloire et c'était assurément de la part du poète le comble de la flatterie et de l'adresse. Nous devons à cette inspiration la quatrième églogue, qui n'a d'ailleurs d'une églogue que le nom.

« Muses de Sicile (1), élevez aujourd'hui le ton de vos chants ! Tout le monde n'aime pas les buissons et l'humble tamaris. Ou si nous chantons les forêts, que les forêts tout au moins soient dignes d'un consul. Nous allons voir enfin un nouveau cours des siècles. Déjà recommencent le règne d'Astrée et celui de Saturne. Une race nouvelle va descendre des cieux et ton consulat, Pollion, verra commencer les grands mois, il verra les dernières traces de nos crimes. » Mais l'humanité ne se transformera pas subitement. Bientôt va naître un enfant issu des Dieux. Il gouvernera un jour l'univers pacifié par les vertus de son père, et à mesure qu'il grandira nous sentirons l'âge d'or renaître. Les chèvres présenteront elles-mêmes au berger leurs mamelles enflées par le lait, elles ne craindront plus la fureur des lions. Puis on verra les moissons lever, croître et mûrir sans travail, les raisins rougiront suspendus aux ronces

(1) *Sicelides Musæ*, c'est à dire *Muses des chants bucoliques*, qui avaient pris naissance en Sicile. Bion (*Id* II. 1.) avait dit : Σικελὸν μέλος, et Moschos (*Id.* III. 8.) Σικελικαὶ Μοῖσαι.

Digitized by Google

sauvages et les chênes distilleront une rosée de miel, etc., etc. A part certaines allusions à la politique du jour et quelques vers d'une majesté et d'une harmonie que n'a jamais connues le poète grec, tout le morceau n'est pas autre chose en somme que la paraphrase du passage célèbre des *Travaux et des Jours* où Hésiode décrit l'âge d'or et le règne de Kronos (1).

La quatrième églogue est la plus courte de toutes; elle a seulement soixante-trois vers. Mais elle a donné matière à plus de dissertations qu'elle ne compte de lignes (2), et, en raison de cette abondance, on nous pardonnera sans doute de nous y attarder un peu. Nous ne voulons d'ailleurs toucher que les deux points dont l'érudition s'est le plus occupée : l'enfant que le poète a entendu désigner comme le précurseur ou le témoin d'une ère nouvelle, et avant tout ces deux vers, qui ont été longtemps, qui sont peut-être encore une énigme dans la poésie latine :

Occidet et serpens, et fallax herba veneni
Occidet; Assyrium vulgo nascetur amomum.

(*Ecl.* IV. 24-25.)

Vainement on chercherait pareille idée et pareilles expressions dans les auteurs grecs ou latins. Nulle part on ne rencontre rien de semblable. Ces deux vers ont une couleur essentiellement orientale ou plutôt hébraïque,

(1) *Hes. Op. et D.* 109 et seqq.

(2) On trouve les titres des plus importantes de ces dissertations dans la brochure suivante : R. Hoffmann. *De quarta Vergilii ecloga interpretanda.* Rossleben, 1877. Voir encore sur la même églogue : C. Pascal. *La questione dell' ecloga IV di Virgilio.* Torino, 1888, et du même auteur : *Quæstiones Virgilianæ ad IV eclogam spectantes.* Aug. Torinorum, 1889.

Digitized by Google

et l'on s'est demandé si Virgile, en les écrivant, n'aurait pas été inspiré par les livres sacrés des Hébreux. Ce ne serait pas chose absolument impossible, car les Juifs étaient nombreux à Rome. Ils y formaient une sorte de communauté ou de colonie distincte et ils y pratiquaient librement leur culte (1). Mais ils y étaient peu considérés. Ce n'était pas à eux qu'on allait demander des leçons, et aucune trace de leur croyance essentielle en l'existence d'un Dieu unique ne se rencontre dans Virgile. Il faut donc chercher ailleurs, ou plutôt la recherche est inutile, car le poète lui-même a indiqué la source de son inspiration lorsqu'il a dit :

Ultima Cymæi venit jam carminis ætas. (*Ecl.* IV, 4.)

Le problème revient donc à savoir comment les idées dont nous nous occupons avaient pu pénétrer dans les livres sibyllins dont Virgile déclare s'inspirer.

La Sibylle de Cumes était venue, disait-on, d'Erythrées, où existait un oracle du même genre. Elle passait pour avoir vécu à une époque bien antérieure à la fondation de Rome, car dans l'Énéide, le premier soin du héros troyen en abordant en Italie, c'est d'aller la consulter (2). Sous le règne de Tarquin le Superbe, une femme inconnue vendit au roi trois livres d'oracles de cette Sibylle, formulés, comme tous les oracles, en hexamètres grecs. Ils étaient écrits sur toile en caractères

(1) ..... Nam multo plures sumus ac veluti te
Judæi cogemus id hanc concedere turbam.
(*Hor. Sat.* I. 4. 142-143.)
Certe nescio quid secreto velle loqui te
Aiebas mecum. Memini bene, sed meliore
Tempore dicam ; hodie tricesima sabbata : vinta
Curtis Judæis oppedere ? (*Hor. Sat.* I. 9. 67-70.)

(2) *Æn.* III. 441-445 et le VIe chant.

Digitized by Google

antiques et prédisaient en termes plus ou moins clairs tous les destins de Rome. On l'affirmait du moins, et la foule en était persuadée. Le roi les fit porter dans le temple de Jupiter Capitolin et enfermer dans une niche souterraine pratiquée sous un autel d'Apollon. Un collège de quinze prêtres interprètes était préposé à leur garde. A moins d'un sénatus-consulte spécial, il était sévèrement interdit de les ouvrir, et le Sénat ne permettait de les consulter que dans les moments de malheur ou de danger public (1). Alors naturellement on y trouvait tout ce qu'il était utile que le peuple crût.

Malgré toutes les précautions, les livres sibyllins périrent dans l'incendie du Capitole, qui eut lieu en 83 avant Jésus-Christ, pendant la guerre sociale. Mais on ne pouvait renoncer à un moyen si commode de gouvernement. L'un des premiers soins du Sénat, après la reconstruction du Capitole, fut donc d'envoyer trois commissaires au lieu d'origine de la Sibylle de Cumes, et ceux-ci ne se contentèrent pas d'aller à Érythrées, mais ils parcoururent l'Asie-Mineure, l'Afrique et la Sicile, recueillant et achetant partout les oracles les plus authentiques. A leur retour, tous ces documents furent remis à des hommes compétents ou supposés tels, et ceux-ci, après les avoir collationnés, écourtés et fondus ensemble, en firent la matière des nouveaux livres sibyllins.

Dans l'antiquité, comme de nos jours, quand il s'achetait quelque chose, il y avait toujours des Juifs prêts à vendre. Il y en avait en particulier dans tout

(1) Voir pour tout ce qui concerne les *Sibylles* et les *Livres Sibyllins* : C. Alexandre. *Oracula Sibyllina. Excursus* I. Capp. 7, 8 et III. Capp. 1, 2, 3, 4, 6 et 7. — A. Gell. I. 19.

Digitized by Google

l'Orient et en Égypte. Parmi ces Juifs hellénisés couraient toutes sortes de pseudo-prophéties qu'on suppose avoir pris naissance au temps des Machabées (170-154 avant Jésus-Christ), alors que dans la nation tous les esprits étaient enflammés par le patriotisme et l'exaltation religieuse. L'une de ces prophéties, qui plus tard devait coûter cher à Jérusalem, prédisait qu'un jour des hommes partis de Judée régneraient sur le monde et que les Romains alors paieraient au centuple leurs violences et leurs brigandages en Asie (1). D'autres avaient un caractère différent et il nous en est resté notamment un curieux spécimen qui forme tout le troisième livre des *Oracula Sibyllina* (2). Comme il s'y trouve une prophétie concernant le septième Ptolémée (3), il est nécessairement antérieur à ce prince, et l'on estime qu'il a dû être composé à Alexandrie sous le règne de Ptolémée VI Philométor (180-145 avant Jésus-Christ). C'est un long poème de huit cent vingt-huit hexamètres grecs, mélange bizarre et confus de légendes païennes, de données historiques, de visions ou prédictions apocalyptiques, de croyances pures et élevées. L'auteur parle d'abord de la guerre des Titans contre les Dieux et du règne de Kronos. Il raconte à grands traits la guerre de Troie, les révolutions des empires anciens, la captivité des

(1) *Tac. Hist.* v. 13. — Suet. *Vesp.* 4. — *Fl. Jos. Bell. jud.* vi. Cap. v. 4. — *Or. Sibyll.* iii. 350-355.

(2) Les *Oracula Sibyllina* ont été publiés pour la première fois au xvie siècle par J. Opsopœus. Il en existe une belle réimpression, Parisiis, 1599. L'édition la meilleure et la plus récente est celle qu'a donnée C. Alexandre (Paris, Firmin-Didot frères, 1851-56). L'auteur y a joint, sous le titre de *Excursus*, de très savantes dissertations auxquelles nous avons emprunté ce que nous disons ici des *Livres sibyllins* et des pseudo-prophéties juives.

(3) Vv. 608-610.

Digitized by Google

Juifs. Il stigmatise la corruption croissante, les vices du monde païen. Il prédit enfin le cataclysme qui châtiera tant de crimes par les eaux et le feu du ciel, et il annonce l'avènement du Dieu d'Israël, qui, après l'expiation, règnera personnellement sur l'humanité régénérée. Et la peinture de ce règne divin diffère à peine par quelques détails de l'âge d'or chanté par Hésiode et Virgile (1). Ces pseudo-prophéties et d'autres prédic-

(1) Au lieu du texte grec, nous donnons ici quelques extraits de la traduction en vers latins qu'en a faite Seb. Castellion (Castalio). Cette traduction, entre autres mérites, a celui de serrer le texte de fort près et d'en être la reproduction presque littérale :

Tum demum veniet supremi judicis hora,
Et magnum, postquam fuerint hæc omnia, sæclum.
(*Or. Sybill.* III. Vv. 91-92.)

. . . . . .

Tum Deus humanæ diffundet gaudia genti ;
Terraque, et arboreæ stirpes, oviumque propago,
Certabunt veros mortalibus edere fructus,
Vina dabunt, mellisque favos, lactisque liquorem,
Farraque, terrestris quæ pars est maxima victus. (619-623.)

. . . . . .

Nam terra omniparens mortalibus undique fruges
Edet inexhaustas olei, vinique, cibique,
Melleaque ex alto rorantia pocula cœlo,
Arboreosque fructus armentaque læta, simulque
Balantes ovium fetus fetusque caprarum ;
Et niveo fontis erumpent lacte fluentes.
Oppida plena bonis, et pinguia rura nitebunt :
Nec gladios metuet, nec belli terra tumultum ;
Nec tremefacta gemet nutanti pondere tellus ;
Nec bellum, nec erit mœstorum squalor agrorum,
Aut fames, aut fruges vastantis grandinis horror :
Sed pax immenso late dominabitur orbe,
Et regi rex fidus erit, semperque manebunt
Fœdera, quique potens cœlo dominatur ab alto,
Rex Deus, unanimi per cunctas omnia terras
Lege reget, generi humano quæcumque geruntur. (743-758.)

. . . . . .

Ergo lupis mixti salient in montibus agni,
Et grege confuso tigres pascentur et hædi ;
Cum vitulis ursi degent, armenta sequentes :
Carnivorusque leo præsepia lambet, uti bos,
Infantis manibus teneris in vincula missus.
Quippe feras infans humiles reptare jubebit :
Cum pueris somnos capient de nocte dracones,
Nec lædent ; divina teget nam dextera natos. (787-794.)

Digitized by Google

tions des Juifs alexandrins ont dû s'unir aux oracles de la Grèce pour former les éléments des nouveaux livres sibyllins. Elles permettent de comprendre comment Virgile a pu y puiser les idées et les expressions presque bibliques qui, depuis des siècles, ont tant troublé le monde érudit.

Mais quel est l'enfant dont la naissance prochaine doit marquer le commencement du nouvel âge d'or? Ici encore les opinions diffèrent et l'obscurité est grande. Peut-être, après tout, n'y a-t-il pas lieu de trop s'en étonner, car c'était le propre des oracles d'être rédigés en termes ambigus. Et Virgile, soit pour se conformer à l'usage, soit pour tout autre motif, pourrait bien avoir à dessein laissé dans le vague ce point délicat. Il faut voir cependant ce qui paraît ressortir et du texte de la quatrième églogue, et des événements qui s'y rattachent directement.

Asconius Pedianus, dans son livre contre les détracteurs de Virgile, disait, paraît-il, tenir d'un des fils de Pollion, Asinius Gallus, que lui-même était cet enfant béni, et que l'églogue avait eu pour but de célébrer sa naissance (1). Si le fait est vrai, cela donnerait à penser que ce fils de consul, qui lui-même plus tard parvint au consulat, ne craignait pas le ridicule. A la rigueur, en effet, en tenant compte, et de son propre consulat, et de la paix de Brindes à laquelle son père avait travaillé, on eût pu lui appliquer le

Pacatumque reget patriis virtutibus orbem
(*Ecl.* IV. 17.)

(1) Asconius Pedianus a Gallo audisse se refert hanc eclogam in honorem ejus factam. (*Schol. Daniel. Ecl.* IV. 14.) MACROBE (*Sat.* III. 7) paraît avoir suivi la même tradition.

Digitized by Google

mais que penser du

Cara deum suboles, magnum Jovis incrementum ?
(*Ibid.* 40.)

les Asinii étaient certes de très bonne maison. Ils ne pouvaient toutefois se targuer d'être les descendants directs de Jupiter.

Un système plus plausible est celui qui identifie l'enfant fatidique avec le jeune Marcellus, fils d'Octavie et neveu d'Octavien. C'est l'opinion qu'adopte M. V. Duruy (1), tout en reconnaissant qu'elle ne laisse pas de présenter de grandes difficultés. Les difficultés sont même tellement grandes, qu'à notre avis, elles paraissent insurmontables et le système inadmissible. Marcellus incontestablement est mort en l'an 23 avant Jésus-Christ. Properce, son contemporain et familier de Mécène, dit qu'il était alors dans sa vingtième année (2). Il serait donc né en 43, trois ans avant que la quatrième églogue ne fût écrite. A la vérité, Servius (3) ne lui donne que dix-huit ans au moment de sa mort et Dion Cassius (4) dit formellement qu'Octavie était enceinte de lui, lorsqu'elle se remaria avec Antoine. Mais les bévues de Servius ou de son interpolateur sont tellement nombreuses qu'en matière d'histoire et de chronologie il n'y a pas à s'arrêter à ce qu'il dit, et le témoignage de Dion, qui écrivait deux siècles après l'événement, ne peut guère prévaloir sur celui d'un contemporain. Comment croire, d'ailleurs, qu'Octavie, dont tous

(1) V. Duruy. *Histoire des Romains*. III. p. 504.
(2) Occidit, et misero steterat vigesimus annus. (Prop. III. 16.)
(3) Serv. *Æn.* VI. 862.
(4) Cass Dio. XLVIII, 31.

Digitized by Google

les poètes et les historiens se sont plu à louer la conduite et la délicatesse, eût consenti à se remarier dans de pareilles conditions ? Enfin elle pouvait espérer, elle eut en effet des enfants de son second mariage avec Antoine, alors maître de la Grèce et de l'Orient. Son frère Octavien, maître de tout l'Occident, était lui aussi à la fleur de l'âge et récemment marié. De quelle importance pouvait être, dans ces conditions, le jeune Marcellus ou l'enfant encore attendu du premier mariage d'Octavie? Et qui pouvait alors prévoir ou imaginer que cet enfant serait dix-sept ans plus tard le successeur désigné d'Auguste, le futur maître du monde, si la mort n'eût rendu vaines tant d'espérances?

Peut-on, comme l'ont voulu en désespoir de cause certains commentateurs, admettre qu'il n'y a pas de nom à chercher, qu'il s'agit ici d'une simple fiction poétique et non d'une naissance effectivement attendue? Que deviennent alors les vers :

> Et simul heroum laudes et facta parentis
> Jam legere..... poteris.
>
> (*Ecl.* IV 26-27.)

On est donc forcément amené à croire qu'il s'agit d'un enfant d'Octavien, et c'est en effet à cet avis que nous nous arrêtons. Octavien était, comme on le sait, d'une santé délicate. Et cependant il avait ceci de commun avec son père adoptif, Jules César, et son prétendu ancêtre Jupiter, qu'il n'était pas toujours facile de se reconnaître dans la multiplicité de ses amours. Déjà il avait répudié Clodia. Pour le moment, il était marié à Scribonia, qu'il devait bientôt quitter pour épouser Livie après l'avoir enlevée à son premier mari, Tiberius Nero. Le tout sans préjudice d'un nombre illimité de liaisons

Digitized by Google

occasionnelles dont l'histoire n'a pas tenu registre. Ce qui du reste ne l'empêcha pas de poursuivre plus tard par voie législative la réforme des mœurs d'autrui. Mais il ne peut évidemment être question dans la IVe églogue que d'un enfant légitime. Or, précisément à ce moment, Scribonia était enceinte et elle accoucha dans les premiers mois de l'année suivante. Tout serait donc pour le mieux si elle avait mis au monde un garçon. Malheureusement pour l'auteur de l'églogue, l'enfant de Scribonia fut une fille dont on ne pouvait dire :

> Pacatumque reget patriis virtutibus orbem
>
> (*Ecl.* IV. 17.)

car tout le monde sait qu'à Rome les femmes ne gouvernaient pas. Et, pour comble de malechance, cette fille fut la trop fameuse Julie, qui devait réaliser très imparfaitement la prédiction du poète :

> At simul heroum laudes et facta parentis
> Jam legere *et quæ sit poteris cognoscere virtus.*
>
> (*Ecl.* IV. 26-27.)

La morale à tirer de ceci, c'est que les poètes feront toujours sagement en ne prenant pas trop à la lettre leur dénomination de *Vates,* et en évitant de risquer des prophéties que l'événement vient trop souvent démentir.

Il y avait un autre ami, ou du moins un condisciple, qui avait aidé à sauver le patrimoine de Virgile et à qui celui-ci devait bien en reconnaissance quelque pièce de vers. C'était Alfenus Varus, qui, déchargé de son gouvernement de la Transpadane, était revenu à Rome dès le commencement de l'an 39 avant Jésus-Christ. Varus,

Digitized by Google

comme nous l'avons dit ailleurs, était un jurisconsulte déjà célèbre, aussi demandait-il avec instance (*Non injussa cano.* Ecl. VI, 9.) que l'on vantât surtout ses exploits guerriers. Le poète n'y mettait peut-être pas tout l'empressement possible, car les Mantouans, dont vainement il avait pris à cœur les intérêts, avaient été durement traités par le proconsul. Le cas d'ailleurs était embarrassant. Les victoires de Varus (si tant est qu'il en eût remporté) n'étaient certes pas dignes d'une épopée, et elles avaient été uniquement obtenues aux dépens de Pollion. Virgile s'en tira en homme d'esprit. Le préambule de la sixième églogue (1), qui paraît avoir été écrite dans l'été de l'an 39, nous dit en effet qu'après avoir d'abord célébré les forêts, l'idée lui était venue de chanter les rois et les combats. Mais le dieu du Cynthe lui a pincé l'oreille en disant : « Tityre, mon pauvre berger, sois moins ambitieux et contente-toi de faire paître tes brebis. » Assez d'autres se disputeront l'honneur de célébrer la guerre et les exploits de Varus. Lui, le poète, ne se séparera pas de sa musette agreste. Mais la forêt entière chantera Varus, et nuls accents ne sauraient plaire autant à Apollon que ceux qui seront dédiés à Varus.

Le poète prend alors pour sujet une légende mythologique qu'avait racontée jadis l'historien grec Théopompe (2). C'était au temps où les dieux inférieurs et les hommes avait commerce ensemble. Maintes fois déjà Midas avaient demandé au vieux Silène de lui

(1) Il existe sur la VIe églogue un travail spécial qu'on estime en Allemagne : Cl. Butter. *Ein Versuch das Verstændniss der 6te Idyll Virgil's zu vervollstændigen.* Zwey Brücken, 1849. Nous regrettons de n'avoir pu nous le procurer.

(2) Serv. *Ecl.* VI. 13.

Digitized by Google

dévoiler les mystères de la nature et les secrets de l'histoire. Silène était resté sourd à ses prières. Mais un jour des bergers du roi de Phrygie surprennent le satyre endormi et cuvant son vin. Ils le chargent de liens et ne consentent à lui rendre la liberté qu'après qu'il a satisfait aux désirs de leur maître. Tel est le thème de la sixième églogue. Seulement, dans Virgile, les bergers Chromis et Mnasylas agissent pour leur propre compte, et la nymphe Æglé, la plus belle des Naïades, qui survient à propos, barbouille avec du jus de mûres la figure du satyre qui se réveille. Celui-ci, pour être débarrassé de ses liens, promet de céder enfin aux vœux de ses vainqueurs. Mais ses chants seront pour les bergers seulement. Quant à la nymphe, il lui réserve une autre récompense.

Des commentateurs ont prétendu que Silène représente ici le philosophe Siron. Ils étaient sans doute bien informés, et cependant c'est un singulier honneur qu'aurait fait Virgile à son maître préféré en l'assimilant au dieu ivrogne et libertin. Quoi qu'il en soit, c'est bien la création du monde, suivant le système d'Épicure, que chante le vieux satyre : la réunion fortuite des atomes, puis la génération spontanée des plantes, des animaux et de l'homme. En l'écoutant, les faunes et les hôtes des forêts se mettent à danser en cadence et les sommets des chênes se balancent de plaisir. Puis il indique, plutôt qu'il ne raconte, le déluge de Deucalion, le règne de Saturne, le supplice de Prométhée et la mort d'Hylas; il développe, on ne sait trop pourquoi, l'histoire de Pasiphaë, et, par un détour ingénieux et plein de grâce, il trouve moyen d'introduire dans son récit l'éloge de Gallus.

Quintilien, qui parle avec estime des poésies de Gallus,

Digitized by Google

trouve son style un peu dur (1). Nous n'en pouvons pas juger, car il ne nous en reste pas même un fragment. Mais il eut le mérite d'introduire dans la littérature latine l'élégie amoureuse, et il était connu dans l'antiquité surtout par les quatre livres d'élégies où il célébrait sous le nom de Lycoris, la beauté et les grâces de sa maîtresse Cythéris. Gallus avait-il été élève de Parthénios et avait-il connu Virgile chez le poète grec? Cela est possible et même probable, quoique nullement prouvé. Toujours est-il que Parthénios a écrit pour lui, vraisemblablement sur sa demande, le seul de ses ouvrages qui soit parvenu jusqu'à nous. C'est un recueil de légendes et d'histoires amoureuses extraites des poètes grecs. Il a pour titre : Περὶ ἐρωτικῶν παθημάτων *(Des souffrances de l'amour)*, et il serait mieux désigné sous celui d'*amours tragiques*, qui fut populaire en France au XVIe siècle, car toutes ces histoires amoureuses ont un dénouement sanglant. Elles étaient destinées à servir de texte à Gallus pour ses compositions poétiques. Nous ignorons dans quelle mesure celui-ci en fit usage, mais nous savons qu'il avait traduit Euphorion en vers latins (2). Ce poète, qui vivait et qui mourut en Syrie à la cour d'Antiochus le Grand, avait écrit, sur toutes sortes de sujets mythologiques, de nombreux poèmes dont il nous reste des fragments d'ailleurs peu importants (3).

(1) *Durior Gallus.* (QUINT. *Inst. or.* X. 1.)

(2) Is transtulit Euphorionem in latinum, et libris quatuor amores suas de Cytheride scripsit. (DONAT. *Vit. Virg.*) Edit. Burmann.

Nam et Euphorionem... transtulit in latinum sermonem; et amorum suorum de Cytheride scripsit libros quatuor. (SERV. *Ecl.* X. 1.)

(3) Ces fragments ont été recueillis et publiés par Aug. MEINEKE, *De Euphorionis Chalcidensis vita et scriptis.* Gedani, 1823.

Digitized by Google

Nous en avons aussi deux épigrammes, qui se trouvent dans l'Anthologie grecque. Malgré la généralité des termes employés par Donat et par Servius, nous avons peine à croire que tous ces poèmes aient en effet été traduits par Gallus. Nous admettrions plutôt, avec un autre commentateur (1), qu'il s'était seulement pénétré de leur esprit et en avait imité certains épisodes. De ce nombre était sans doute la légende de l'origine et de la fondation du sanctuaire d'Apollon Grynéen, à laquelle la sixième églogue fait allusion.

Après avoir conté l'histoire de Pasiphaë, Virgile nous montre en effet Gallus errant sur les bords du Permesse. Une des neuf sœurs l'a conduit sur les monts d'Aonie, et toute la cour de Phœbus se lève à son approche. Linus, le pasteur aux chants divins, au front couronné de fleurs et d'ache aux feuilles amères, lui adresse la parole : Tiens, dit-il, les Muses te donnent ces pipeaux, dont se se servait jadis le vieillard d'Ascra; reçois-les en présent. Il en faisait usage quand ses chants irrésistibles faisaient descendre du haut des monts les ormes immobiles. Ils te serviront à dire les origines de la forêt de Grynium : il n'est pas de bois sacré dont Apollon s'enorgueillisse davantage. *(Ecl.* VI. 64-73.)

Par cet épisode adroitement amené, Virgile fait servir ses vers à deux fins. Ils étaient dédiés à Varus. Ils célèbrent chemin faisant la gloire littéraire de Gallus, et cet éloge tout accessoire devient, par le développement qu'il reçoit, la partie essentielle de l'œuvre. L'intention du poète est manifeste, car, après l'épisode de Gallus, il tourne court. Quatre vers sont encore consacrés à la

(1) Euphorion... cujus in scribendo secutus colorem videtur Cornelius Gallus. (PROBUS. *Ecl.* x. 50.)

Digitized by Google

Scylla de l'Odyssée, qui, par une confusion évidente, est appelée fille de Nisus (ce qui, soit dit en passant, prouve encore surabondamment que Virgile ne peut être l'auteur du *Ciris);* quatre autres vers esquissent à peine l'histoire de Térée et Philomèle, et Silène met fin à ses chants, car l'heure est venue où l'étoile du soir s'élève au firmament, où les troupeaux doivent rentrer à la bergerie.

L'histoire ne nous dit pas si Varus fut ravi de l'églogue qui lui avait été consacrée.

Le consulat de Pollion avait pris fin avec l'an 40 avant Jésus-Christ. La paix de Misène suivit de près. Elle ne devait pas être de longue durée, mais elle arrêtait provisoirement les hostilités avec Sextus Pompée et faisait lever le blocus des côtes d'Italie. La famine allait avoir un terme et l'on pouvait désormais s'occuper d'affaires moins urgentes. Il y avait en Dalmatie un peuple puissant et belliqueux, les Parthini, qui, dans la guerre civile, avait pris parti pour Brutus et qui affichait encore la prétention de rester indépendant. Pareil exemple ne pouvait plus être toléré. Pollion reçut le commandement de plusieurs des légions d'Antoine (de celles probablement qu'il avait ramenées de Vénétie), et il fut chargé d'aller soumettre ces barbares. Il les vainquit dans plusieurs rencontres, prit d'assaut leur principale ville Salone, et obtint en récompense les honneurs du triomphe (1). Son entrée solennelle dans Rome eut lieu le VIII des Kalendes de novembre de l'an 716 (25 octobre, 39 avant Jésus-Christ). Avant de reprendre la route de l'Italie, il avait écrit à Virgile pour lui demander des

(1) App., B. C. v. 75. — *Cass. Dio.* XLVIII. 31-41.

Digitized by Google

vers (1). Ce fut l'occasion de la VIIIe églogue, dont la date se trouve ainsi fixée au mois de septembre 39.

Pollion avait-il demandé, lui aussi, qu'on célébrât ses victoires? Voulait-il bien, au contraire, se contenter d'une églogue nouvelle? Il n'est guère possible de préciser. On est bien forcé toutefois de reconnaître que le poète ne montre plus cette fois la réserve dont Varus pouvait naguère se plaindre. Par défiance de ses forces ou pour tout autre raison, il s'abstient d'emboucher la trompette guerrière; mais il ne ménage pas du moins l'expression de son affection:

« Soit que tu franchisses en ce moment les rocs élevés « du Timave, soit que tu côtoies les bords de la mer « d'Illyrie, viendra-t-il jamais, le jour où il me sera « permis de célébrer tes hauts faits? Viendra-t-il jamais, « le jour où je pourrai vanter par tout l'univers tes « chants, qu'a seule égalés la muse tragique de Sophocle? « Pour toi j'ai commencé à écrire, par toi je finirai. Re- « çois ces vers, qui furent commencés par tes ordres, et « permets qu'autour de ton front je fasse serpenter cet « humble lierre mêlé aux lauriers de la victoire (2). »

Le poète n'a pas tenu parole. La huitième églogue ne fut pas la dernière qu'il composa. Ce n'est pas surtout au vainqueur des Dalmates qu'il adressa ses derniers

(1) Tu mihi, seu magni superas jam saxa Timavi,
Sive oram Illyrici legis æquoris .....
..... Accipe jussis
Carmina coepta tuis. (*Ecl.* VIII. 6-12.)

(2) Tu mihi, seu magni superas jam saxa Timavi,
Sive oram Illyrici legis æquoris, en erit unquam
Ille dies, mihi cum liceat tua dicere facta?
En erit ut liceat totum mihi ferre per orbem
Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno?
A te principium, tibi desinet. Accipe jussis
Carmina coepta tuis, atque hanc sine tempora circum
Inter victrices hederam tibi serpere laurus.
(*Ecl.* VIII. 6-13.)

Digitized by Google

vers, et la postérité n'a pas ratifié l'éloge excessif qu'il fait ici des tragédies de Pollion. Mais on ne peut du moins méconnaître la chaleur et la sincérité des lignes que nous venons de traduire.

Si on lit sans parti pris l'églogue entière, on est de suite frappé de son manque d'unité (1). Elle comprend en effet trois pièces distinctes à peine rattachées entre elles par des transitions insuffisantes. D'abord la dédicace précédée de quatre vers seulement, par lesquels le lecteur est prévenu qu'il va assister au tournoi poétique de deux bergers, Damon et Alphésibée, dont les chants ont le pouvoir d'exciter l'admiration des animaux eux-mêmes et d'arrêter le cours des fleuves. Puis, les chants des deux bergers, qui l'un après l'autre se font entendre, sans qu'aucun juge les écoute et prononce sur leur mérite.

Damon reproduit la plainte d'un mari infortuné, dont le nom n'est pas prononcé. Son épouse Nisa l'a abandonné pour aller se marier avec Mopsus. Il reste seul avec son troupeau dans les prés du Ménale, maudissant les crimes que l'amour fait commettre. Mais il ne peut supporter cette vie et il mettra fin à son tourment en se précipitant dans les flots du haut du rocher où il exhale sa douleur. Alphésibée, à son tour, redit les amertumes et les fureurs d'une amante qui se croit délaissée. Pour rappeler l'infidèle, elle a recours aux sortilèges et aux incantations. Mais son art paraît impuissant. Elle désespère et va se venger peut-être par le poison. Heureusement

(1) Les réflexions qui suivent sont en partie empruntées à deux écrits récents et très remarquables de professeurs allemands : J. Vahlen. *Index lectionum Universitatis Fridericæ Guilelmæ per sem. æstiv. 1888.* Berolini, et E. Bethe. *Vergilstudien.* II. dans le *Rheinisches Museum*, t. XLVII (1892) pp. 500 et seq.

Digitized by Google

la cendre du foyer magique se ranime et lance des flammes, Hylax aboie sur le seuil. C'est Daphnis qui revient. Il ne trouvera en arrivant que les transports de l'amour.

Les deux morceaux sont également imités de Théocrite (1), mais d'une manière très différente. Le premier, celui que chante Damon, emprunte le cadre et un grand nombre de vers de la troisième idylle *(le Chevrier)*, mais il reproduit aussi beaucoup de vers des idylles 1, 2, 7, 20, 23 et 24. C'est presque, s'il est permis de le dire, un assemblage de pièces de rapport, et l'on sent que le travail a été pénible. L'autre morceau, au contraire, la scène de l'incantation, est une des plus belles pièces de Virgile. Elle reproduit à peu près complétement la première moitié de la deuxième idylle *(la Sorcière ou les Magiciennes)* (2), mais en la condensant, en lui donnant plus de chaleur et de vie, en en changeant surtout le dénouement de la manière la plus heureuse. Cette fois, le poète romain l'emporte sur Théocrite, l'imitateur se montre supérieur à son modèle.

La deuxième idylle est divisée en strophes régulières de cinq vers, dont le premier, toujours le même, revient invariablement au commencement de chaque strophe. Virgile n'a pas observé la même régularité, ses groupes de vers sont inégaux, mais tous se terminent par le vers

(1) Conf. *Ecl.* VIII. 16, 27 et 28, 33 et 34, 37 et 38, 41, 43-45, 52-55, 58-60, 64, 66 et 67, 73-75, 80-83, 85-89, 91-93, 101, 102. — Théocr. *Idd.* I. 114-116, 130-134; II. 2, 3, 18, 21, 23-26, 28, 29, 43, 48-51, 53, 54, 82; III. 8, 9, 15, 16, 27, 42; VII. 18, 19; XI. 25-27; XX. 8; XXIII. 20, 21; XXIV. 92-95.

(2) Cette traduction du mot grec Φαρμακεύτριαι est inexacte, mais nous ne connaissons pas de terme français plus convenable. Le grec signifie proprement : *Les femmes qui ont recours aux filtres pour se faire aimer.*

Digitized by Google

initial du poète grec, qui a été très heureusement traduit et qui forme un véritable refrain :

Ducite ab urbe Domum, mea carmina, ducite Daphnim.

Seulement, à la fin du morceau, quand on pressent le retour de l'infidèle, le refrain se change en cet autre vers qui termine l'églogue :

Parcite, ab urbe venit, jam parcite carmina, Daphnis.

La pièce se clôt ainsi d'une manière naturelle, et le refrain est partout admirablement approprié au sujet.

Au contraire, dans la troisième idylle, et dans toutes celles où Virgile a puisé les éléments, des plaintes de Damon, il n'y a, ni division en strophes, ni refrain. Cependant il en fallait un pour que les chants des deux bergers se fissent pendant l'un à l'autre. Le poète a donc divisé aussi les plaintes de Damon en groupes inégaux, et il y a ajouté pour refrain :

Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus

et quand le berger infortuné va se précipiter dans les flots, le refrain se transforme aussi et devient :

Desine Mænalios, jam desine tibia, versus.

Mais l'effet cherché n'est pas atteint, et cette redondance d'un vers insignifiant n'ajoute rien à la beauté de l'œuvre.

Les observations qui précèdent, si nous ne nous trompons, permettent d'établir, jusqu'à un certain point, la genèse de la huitième églogue. Quand lui parvint la lettre de Pollion, qui demandait une pièce de vers, le poète avait probablement déjà composé, sans but déter-

Digitized by Google

miné, son imitation de la deuxième idylle. Il avait pu s'y appliquer à loisir. Mais ce morceau, malgré sa valeur littéraire, lui parut sans doute trop court pour être offert seul. Il imagina de lui donner un pendant, en supposant un tournoi poétique entre deux bergers, et il fit le récit de Damon, où le manque d'inspiration, l'effort et le labeur du poète se laissent voir si clairement. Aux deux pièces s'ajouta naturellement la dédicace, et enfin, comme le temps manquait peut-être, le tout dut être relié précipitamment par quelques vers qui permettent à peine de bien saisir l'intention du poète. Telle est, à notre avis, la seule manière acceptable d'expliquer les inégalités d'une œuvre où de grandes beautés sont déparées par des passages dont la faiblesse ne peut être contestée.

De la septième églogue, nous avons peu de chose à dire. Spohn, J. H. Voss et presque tous les critiques allemands en fixent la date à la fin de février ou au commencement de mars de l'an 38 avant Jésus-Christ. Nous ne savons trop sur quel fondement; car si l'on trouve dans cette pièce certaines allusions, d'ailleurs très obscures, aux rivalités littéraires du temps (1), on n'y rencontre aucune indication qui permette de la rattacher à un fait connu, ou à une date certaine. Elle est courte, (soixante-dix vers), du genre *amœbée,* comme la troisième églogue, et en grande partie aussi imitée de Théocrite (2). Le combat poétique des deux bergers, Thyrsis et Corydon, a pour théâtre les bords du Mincius (3), et cela permet de

(1) *Ecl.* VII. 21-28.

(2) Conf. *Ecl.* VII. 1-5, 7, 43, 45-60, 61. — THÉOCR. *Idd.* II. 121; V. 50; VI. 1, 2; VII. 144, 145; VIII. 1-4, 37-48; XI. 51; XII. 2; XV. 125.

(3) Hic viridis tenera prætexit arundine ripas
Mincius, eque sacra resonant examina quercu.
(*Ecl.* VII. 12-13.)

Digitized by Google

supposer que Virgile fit à cette époque quelque séjour dans son pays natal.

Il ne nous reste plus, pour en finir avec les Bucoliques, qu'à parler de la dixième églogue, cette fois la dernière véritablement que produisit Virgile *(Extremum, hunc, Arethusa, mihi concede laborem,* Ecl. x. 1). Elle fut écrite certainement vers la fin de l'an 38, ou au commencement de l'an 37 avant Jésus-Christ, et eut pour cause une mésaventure assez vulgaire arrivée à Gallus (1). Celui-ci, comme nous l'avons dit, avait une maîtresse que, dans ses vers, il nommait Lycoris et dont le véritable nom était Cythéris. C'était aussi le nom d'une mime qu'Antoine avait aimée et qui avait fait tant de scandale que César même en fut ému et fit intervenir son autorité pour mettre fin aux déportements de son lieutenant. Sur ce, des hommes graves ont fondé de savantes dissertations et ils ont cru démontrer, avec force citations, que les deux Cythéris, celle d'Antoine et celle de Gallus, n'étaient qu'une seule et même personne. Si le sujet en valait la peine, il serait, croyons-nous, assez facile d'établir le contraire. Une similitude de nom ne constitue pas une preuve; les Cythéris assurément ne manquaient pas à Rome. Il suffit de dire que Gallus était homme de sens et de goût et qu'il ne se fût pas donné le ridicule de

(1) Servius (*ad. Ecl.* x. 1), induit sans doute en erreur par le nom de Cythéris, prétend que la maîtresse de Gallus le quitta pour suivre Antoine en Gaule. Le fait est certainement inexact en ce qui regarde Antoine, qui ne retourna jamais en Gaule depuis la formation du triumvirat. Mais on sait qu'en 38, Agrippa remporta une grande victoire contre les Aquitains soulevés (App. B. C. v. 92), et qu'en 37 il franchit le Rhin pour châtier les Germains. (*Cass. Dio.* xlviii. 49.) Si, comme la Xe églogue le donne à entendre (Vv. 46-49), Cythéris abandonna Gallus pour suivre un nouvel amant aux bords du Rhin, elle dut quitter l'Italie vers la fin de l'an 38 ou dans les premiers mois de 37.

Digitized by Google

consacrer quatre livres d'élégies amoureuses à une comédienne tombée depuis longtemps dans le décri public (1). La maîtresse de Gallus, on n'en saurait douter, devait avoir des qualités aimables et pouvait être avouée par un galant homme. Mais elle était sans doute de ces femmes dont un autre poète a dit : « Nulle « d'entre elles ne s'occupe à calculer le cours des astres

(1) Gallus, son caractère, ses malheurs, ses amours et ses poésies ont été célébrés à l'envi par les poètes de l'antiquité. Nous avons cité plus haut les vers de la VIe églogue. Properce aussi place Gallus parmi les meilleurs poètes de son temps :

Et modo formosa qui multa Lycoride Gallus
Mortuus inferna vulnera lavit aqua. (PROP. II. 25.)

Ovide a pour lui une véritable prédilection :

Vesper et Eoæ novere Lycoridæ terræ.
(ARS. AMAT. III. 537.)

Et teneri possis carmen legisse Properti,
Sive aliquid Galli, sive, Tibulle, tuum.
(AMOR. XV. 333.)

Gallus et Hesperiis, et Gallus notus Eois
Et sua cum Gallo nota Lycoris erit.
(AMOR. I. 15. 29 et seq.)

Obvius huic venias, hedera juvenilia cinctus
Tempora cum Calvo, docta Catulle, tuo;
Tu quoque, si falsum est temerati crimen amici,
Sanguinis atque animæ prodige Galle tuæ.
(AMOR. III. 9. 63 et seq.)

Nec fuit opprobrio celebrasse Lycorida Gallo,
Sed linguam nimio non tenuisse mero
(TRIST. II. 445.)

On peut encore ajouter ces vers de Martial :

Cynthia te vatem fecit, lascive Properti :
Ingenium Galli pulchra Lycoris erat.
(MART. VIII. 73. 5-6.)

Aux thèses remarquables de Voelker et d'Alex. Nicolas, que nous avons citées, on peut ajouter le roman historique de W. A. Becker, intitulé : *Gallus*, livre excellent et trop peu connu en France. Les notes et les dissertations qui y sont jointes jettent une vive lumière sur les mœurs et les institutions du siècle d'Auguste.

Digitized by Google

« et ne se demande pourquoi la lune est poursuivie par « les chevaux de son frère. Peu leur importe de savoir « s'il reste quelque chose par delà les ondes du Styx, ou si « une intelligence suprême fait gronder le tonnerre et « dirige les traits de la foudre (1). » Peut-être elle avait aimé Gallus sincèrement. Mais les flots sont changeants. Elle avait changé comme eux et suivait maintenant à l'armée des Gaules quelque officier plus jeune ou plus riche. Et le pauvre Gallus en était au désespoir. Il se désolait d'autant plus que, les hostilités ayant recommencé entre Octavien et Sextus Pompée, il était retenu par son devoir militaire sur les côtes méridionales de l'Italie (2) et ne pouvait poursuivre l'infidèle.

La Xe églogue est destinée à verser sur cette blessure un baume consolateur, mais, il faut bien le reconnaître, Virgile ne s'y met pas en frais d'imagination. Après une courte invocation à la fontaine Aréthuse, il suppose que Gallus, consumé par l'amour, est devenu berger et qu'il exhale sa douleur, étendu dans une grotte des montagnes d'Arcadie. Ses brebis paissent non loin de là. Comme pour le Daphnis de la première idylle de Théocrite (3), atteint du même mal, la nature entière s'attendrit. Les pins du Ménale, les rocs neigeux du Lycée sont émus de compassion. Bergers, bouviers, porchers se pressent autour du malheureux. Apollon lui-même,

(1) Harum nulla solet rationem quærere mundi,
Nec cur fraternis Luna laboret equis;
Nec si post Stygias aliquid restaverit undas;
Nec si consulto fulmina missa tonent.
(PROP. II. 25.)

(2) Nunc insanus amor duri me Martis in armis
Tela inter media atque adversos detinet hostis.
(*Ecl.* X. 44-45.)

(3) Des passages entiers sont littéralement traduits de Théocrite. Conf. *Ecl.* x. 9-27, 35, 36, 39, 65-68. — THÉOCR. *Idd.* I. 66-82, 107, 121-123; VII. 86-89, 112, 113; X. 28.

Digitized by Google

Sylvain, Pan, le dieu Arcadien, apportent aussi leurs consolations et accablent Gallus de questions. D'où te vient, lui disent-ils, cet amour insensé? Quel en sera le terme? Et à quoi bon tant gémir ? Le cruel amour ne se rassasie pas des larmes de ses victimes, pas plus que les chèvres du feuillage, les abeilles des fleurs du cytise et le gazon de l'onde des ruisseaux. Et Gallus sent sa douleur se calmer, à la pensée que ses restes reposeront au milieu des bergers d'Arcadie. Les Arcadiens seuls savent chanter. Ils chanteront ses amours. Ah ! que ne lui a-t-il été donné de vivre au milieu d'eux, de garder leurs troupeaux, de cultiver leurs vignes, d'aimer comme eux Phyllis ou Amyntas ! Ou plutôt, que ne passe-t-il sa vie avec Lycoris près de ces fraîches fontaines, de ces prés fleuris, de ces bois ombreux ! Ils graveraient leurs amours sur l'écorce des arbres et leurs amours croîtraient avec eux. On le verrait l'arc à la main parcourir les gorges du Parthénius et percer les sangliers de ses traits, ou bien, paisiblement assis, il tresserait des clayons et des corbeilles avec des tiges de guimauve, etc., etc.

On voit que notre Florian n'a pas inventé les bergeries et qu'il avait de grands modèles. Encore ne lui est-il pas venu l'idée d'envoyer le maréchal de Saxe garder les vaches dans la vallée du Lignon !

Virgile toutefois comprend lui-même l'étrangeté de sa conception, et il s'en excuse en disant à Gallus: N'aie pas regret, ô divin poète, de conduire un troupeau. « Le bel Adonis lui-même n'a-t-il pas fait paître ses « brebis au bord des fleuves (1) ? »..... à plus forte raison Gallus, qui sans doute n'était pas un Adonis.

(1) Stant et oves circum ; — Nostri nec pœnitet illas,
Nec te pœniteat pecoris, divine poeta :
Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.
(*Ecl.* X. 16-18.)

Digitized by Google

Mais n'était-ce pas là peut-être la principale, sinon l'unique cause de sa mésaventure.

Après cela, il faut bien reconnaître que dans la dixième églogue se rencontrent çà et là des vers qui semblent partis du cœur :

> Pauca meo Gallo, sed quæ legat ipsa Lycoris
> Carmina sunt dicenda : neget quis carmina Gallo ? (2-3.)
> .....
> Pierides : vos hæc facietis maxima Gallo,
> Gallo, cujus amor tantum mihi crescit in horas,
> Quantum vere novo viridis se subjicit alnus.
>
> (*Ecl.* X. 72-74.)

Il y avait cependant autre chose qui croissait d'heure en heure : c'était la fortune de Gallus. Pour le moment, en l'absence d'Agrippa qui guerroyait en Gaule et sur le Rhin, il commandait sans doute toutes les forces militaires de l'Italie méridionale. L'histoire ne nous dit pas quelle part il prit plus tard à la victoire d'Actium. Elle dut être importante cependant, car Octavien, forcé de retourner brusquement en Italie pour apaiser une sédition militaire, lui remit à Samos le commandement de l'armée (1). Gallus alors reprit aux ennemis la Cyrénaïque ; il défendit brillamment Parætonium, y détruisit la flotte d'Antoine (2), contribua puissamment à la conquête de l'Égypte, et, autant par ruse que par force, fit Cléopâtre elle-même prisonnière dans son palais (3). En reconnaissance de ces services, Octavien lui confia le gouvernement de l'Égypte. Il en fut le premier gouverneur romain (4).

(1) *Cass. Dio.* LI. 4.
(2) *Id. Ibid.* 9.
(3) *Id. Ibid.* 11. — PLUT. ANT. 78, 79.
(4) STRAB. XVII. 1-53. — *Cass. Dio.* LI. 17.

Digitized by Google

Mais la fortune a parfois des retours cruels. Gallus se laissa-t-il griser par ses succès? Tint-il véritablement, après boire, des propos outrageants contre l'empereur? Se rendit-il coupable de concussions? Réprima-t-il avec trop de rigueur un soulèvement de la Thébaïde? Tout cela n'a jamais été bien éclairci. Toujours est-il qu'après quelques années d'une administration brillante, il fut brusquement destitué. L'empereur lui interdit son palais et ses provinces. On lui intenta un procès criminel devant le Sénat, et il fut réduit à se percer de son épée (1) (26 av. J.-C.). Les guerres civiles étaient finies. L'ère des délateurs commençait.

Donat et Servius racontent à ce propos une particularité qui, si on devait les en croire, ferait peu d'honneur à Virgile. Ils assurent que la deuxième moitié du dernier livre des *Géorgiques*, qui furent publiées en l'an 30 avant Jésus-Christ, était consacrée entièrement à l'éloge de Gallus ; mais qu'une deuxième édition ayant été donnée par l'auteur en 26 ou 25, après la disgrâce et la mort de Gallus, l'éloge fut supprimé sur l'ordre d'Auguste et remplacé par l'épisode d'Aristée. Le texte de Donat et de Servius est formel (2), et il a été accepté

(1) Strab. xvii. 12, 53. — *Cass. Dio.* liii. 23, 24. — Suet. Oct. 66. — Amm. Marc. xvii. 4.

(2) Verum usque adeo hunc Gallum Virgilius amarat, ut quartus Georgicorum, a medio usque ad finem, ejus laudem contineret. Quem postea, jubente Augusto, in Aristæi fabulam commutavit. (Donat. *Vit. Virg.*) Burmann.

Fuit autem (Gallus) amicus Virgilii ; adeo ut quartus Georgicorum a medio usque ad finem ejus laudes teneret : quas postea, jubente Augusto, in Aristæi fabulam commutavit. (Serv. *Ecl.* x. 1.)

Sane sciendum, ut supra diximus, ultimam partem hujus libri esse mutatam : nam laudes Galli habuit locus ille, qui nunc Orphei continet fabulam ; quæ inserta est, postquam irato Augusto Gallus occisus est. (Serv. *Georg.* iv. 1.)

Digitized by Google

sans réserves par des hommes d'une autorité incontestable, notamment par Teuffel, dans sa savante Histoire de la littérature romaine (1).

Un autre érudit allemand, Vœlker (2), sans accepter l'anecdote en son entier, a très ingénieusement observé que, justement vers le milieu du quatrième livre des *Géorgiques* (Vv. 287-294), se trouve une description assez embarrassée de l'Égypte (3), et que ces huit vers pourraient bien avoir remplacé un éloge de Gallus, qui n'aurait certainement pas été hors de sa place en cet endroit. On ne peut guère nier en effet que les vers en question sortent de la manière ordinaire du poète. Ils ne se comprennent pas aisément. On y sent le travail et la difficulté vaincue, comme si l'auteur avait pris à tâche de remplir exactement une lacune.

Cependant, par des arguments qu'il serait trop long de reproduire ici, mais qui sont à notre avis décisifs, une brochure récente due à M. N. Pulvermacher (4) établit que jamais Virgile n'a donné lui-même une seconde édition des *Géorgiques*. S'il en est ainsi, les affirmations de Donat et de Servius, malgré leur netteté, disparaissent d'elles-mêmes, et en fût-il autrement, il serait encore impossible de les accepter. Le P. Ch. de

(1) Teuffel. 221. 5.

(2) *C. Chr. Conr.* Voelker. *De C. Cornelii Galli vita.* Cap. vi.

(3) Nam qua Pellæi gens fortunata Canopi
Accolit effuso stagnantem flumine Nilum,
Et circum pictis vehitur sua rura phaselis;
Quaque pharetratæ vicinia Persidis urguet
Et diversa ruens septem discurrit in ora
Usque coloratis amnis devexus ab Indis,
Et viridem Ægyptum nigra fecundat arena;
Omnis in hac certam regio jacit arte salutem.
(*Georg.* IV. 287-294)

(4) N. Pulvermacher. *De Georgicis à Vergilio retractatis.* Berolini, 1890.

Digitized by Google

a Rue (1) l'a remarqué le premier, et il en a donné les raisons que personne depuis n'a sérieusement réfutées. Le quatrième livre des *Géorgiques* est tout entier consacré à la culture et à l'élève des abeilles, et l'épisode d'Aristée est si intimement lié au sujet que l'on ne concevrait pas que jamais il eût pu être omis par l'auteur. Auguste a pleuré, ou tout au moins a feint de pleurer la mort de Gallus. Comment, sans se démentir lui-même, eût-il pu ordonner la suppression de son éloge? Et pourquoi cette suppression au quatrième livre des *Géorgiques,* alors qu'on laissait subsister la sixième et la dixième églogues? Et comment d'ailleurs de pareils ordres, s'ils avaient été donnés, auraient-ils pu recevoir leur exécution, alors que, dans tout l'univers civilisé, les Églogues et les Géorgiques étaient entre les mains de tout le monde? D'un autre côté, comment imaginer que Virgile, nous ne dirons pas si sobre, mais partout si concis dans ses éloges, aurait tout à coup, et sans raison appréciable, consacré plus de deux cents vers au seul panégyrique de Gallus? Comment admettre que le plus pondéré et le plus calculateur des poètes aurait à ce point violé la règle des proportions? Et si, par impossible, il l'avait fait, comment croire que, de cette première édition des *Géorgiques,* il ne fût resté aucune trace, ni dans les innombrables manuscrits des œuvres du poète, ni dans ses verbeux commentateurs? Ces motifs et cent autres que nous omettons ne permettent pas de donner créance sur ce point aux assertions de Donat et de Servius. Ils suffisent, croyons-nous, pour écarter une accusation qui, si elle était fondée, imprimerait à la mémoire du poète une véritable tache.

(1) Rueus. *Vit. Virg.* Ann. U. C. 728.

Digitized by Google

Ce qui est vrai, c'est qu'après la dixième églogue on ne trouve plus trace dans les vers de Virgile des amitiés de la jeunesse, de la reconnaissance pour les anciens services. Peut-être avait-il de justes raisons pour ne pas exalter Alfenus Varus, qui s'était montré dur et injuste envers les Mantouans. Mais il devait beaucoup, il devait tout à Pollion. Celui-ci, depuis son triomphe sur les Parthini, était rentré dans la vie privée. Ancien lieutenant et ami de Jules César et d'Antoine, il devait, pendant le cours de sa longue carrière. conserver en face du pouvoir nouveau une attitude non d'opposition, mais d'indépendance et de dignité? Quels furent désormais les rapports de Virgile avec lui? Nous l'ignorons entièrement et n'avons aucun moyen de l'apprendre. Mais, il est certain que son nom cesse d'être prononcé dans les nouvelles œuvres du poète. Virgile a dès lors d'autres amitiés. Il est l'intime de Varius, le commensal et le protégé de Mécène. Il aspire à devenir celui d'Octavien. Il sera dans quelques années le poète officiel de l'Empire.

Digitized by Google

VII. — LES GÉORGIQUES.

On ne sait pas avec certitude à quelle date précise doivent être rapportées les premières relations de Virgile avec Mécène. Tout porte à croire cependant qu'elles remontaient à l'an 40 avant Jésus-Christ. Le poète dut être alors recommandé par Varius au puissant ministre, puis présenté par celui-ci à Octavien et maintenu dans la possession de son patrimoine (1). Il avait alors trente ans. Son nom était peu connu en dehors d'un cercle étroit de lettrés, et si quelque ami dévoué eût voulu en faire grand éloge, tout au plus eût-il pu dire de lui ce qu'Horace en disait peu d'années après :

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camenæ.
(Sat. I. 10. 44-45.)

Mais c'était un vrai poète. Ses vers avaient une douceur jusque-là inconnue à la poésie latine. Il affichait des sentiments césariens dont la sincérité ne pouvait être douteuse. Successivement et à peu de mois d'intervalle, on voyait paraître la première, la quatrième, la sixième, c'est à dire les plus belles de ses églogues. L'inconnu de la veille devenait subitement célèbre, et sa position auprès de Mécène se consolidait à ce point que, vers la fin de l'an 39, devenu protecteur à son tour,

(1) Deinde edidit Georgica in honorem Mœcenatis qui sibi mediocriter adhuc noto opem tulisset adversus veterani cujusdam violentiam a quo in altercatione litis agrariæ paulum afuit quin occideretur. (Donat. *Vit. Virg.* 20.)

Digitized by Google

il présentait au ministre le jeune Horace, alors âgé à peine de vingt-cinq ans (1).

Celui-ci était fils d'un ancien esclave public du municipe de Venusia, en Apulie. Le père, après son affranchissement, avait pris le nom de la tribu Horatia, à laquelle il appartenait, et il était venu à Rome exercer le métier de *Præco*. Nous dirions aujourd'hui crieur public, ou peut-être commissaire-priseur, car le *Præco* tenait de l'un et de l'autre. C'était un homme honnête, laborieux et sensé, qui n'avait reculé devant aucun effort pour donner à son fils une éducation très supérieure à sa condition (2). Le jeune Horace avait reçu à Rome les leçons des maîtres les plus renommés, puis on l'avait envoyé à Athènes, où M. Junius Brutus l'avait connu et pris en affection. Il avait suivi le proconsul pendant la guerre civile. A Philippes, il commandait une légion (3), ce qui permet de supposer que l'état-major de l'armée républicaine ne s'était pas recruté sans difficultés.

Revenu en Italie, en 41, Horace y avait vu confisquer son modeste patrimoine de Venusia. Que faire? Ce n'est pas tout d'avoir été tribun militaire à vingt-deux

(1) Nulla etenim mihi te (Mæcenatem) fors obtulit : optimus olim
Virgilius, post hunc Varius dixere, quid essem.
(*Hor. Sat.*. I. 6. 54-55.)

(2) Horace parle de son père avec un sentiment d'affection et de respect qui fait honneur à tous deux. On ne saurait lire ce qu'il en dit sans en être vraiment touché. (*Sat.* I. 4. 103-143. 6. 71-100 et pass.)

(3) Nunc ad me redeo libertino patre natum,
Quem rodunt omnes libertino patre natum,
Nunc, quia sum tibi, Mæcenas, convictor ; at olim,
Quod mihi pareret legio Romana tribuno.
(*Hor. Sat.* I. 6. 45-48.)

Bello Philippensi, excitus a Marco Bruto imperatore, tribunus militum meruit : victisque partibus, venia impetrata, scriptum quæstorium comparavit. (Suet. *Vit. Hor.*)

Digitized by Google

ans. Il faut encore vivre. Il avait donc acheté un office de scribe de questure et il vivait de ce chétif emploi, écrivant dans ses moments perdus des satires *(Sermones)* plus spirituelles que méchantes, et d'autres poésies moins inoffensives qu'il appelait des épodes (1).

L'amitié de Mécène et d'Horace est célèbre. Elle était destinée à durer autant que leur vie. Tous deux devaient mourir à peu de jours de distance et reposer dans le même tombeau (8 avant Jésus-Christ). Mais les choses n'allèrent pas vite dans le principe. Plusieurs mois s'écoulèrent après la présentation sans que le poète en vit l'effet. Cependant on l'invita au voyage de Brindes, qu'il a si joyeusement décrit (2), et ce fut pour les courtisans un grand sujet d'envie. Souvent Mécène le prenait dans sa rheda et le faisait asseoir à ses côtés pour lui confier, croyait-on, des affaires de grande importance. Nous savons par Horace lui-même ce qu'étaient ces affaires. Tantôt le ministre lui disait : « Quelle heure est-il? » Ou bien : « Que pensez-vous du Thrace Gallina? Vaut-il Syrus comme gladiateur ? » Ou encore : « Défiez-vous de la fraîcheur du matin. Elle peut coûter cher à ceux qui n'ont pas la précaution de se bien vêtir (3) ».

Ce voyage eut lieu au printemps de l'an 38 et il avait un but politique. Il s'agissait d'obtenir le concours d'Antoine pour la guerre qu'on voulait recommencer

(1) Teuffel. 234, 236, 237.
(2) *Hor.*, *Sat.* I. 5 et 6. 56-62.
(3) Septimus octavo propior jam fugerit annus,
Ex quo Mæcenas me coepit habere suorum
In numero ; dumtaxat ad hoc, quem tollere rheda
Vellet iter faciens et cui concredere nugas
Hoc genus : Hora quota est ? Thrax est Gallina Syro par ?
Matutina parum cautos jam frigora mordent ;
Et quæ rimosa bene deponuntur in aure.
(Hor. Sat. II. 6. 40-46.)

Digitized by Google

contre Sextus Pompée (1). Les deux triumvirs avaient pris rendez-vous à Brindes. Mais Octavien était retenu en Étrurie, où l'on craignait encore des troubles, et il faisait prendre les devants à son ministre, en attendant que lui-même pût le rejoindre. Mécène avait pris avec lui les meilleurs amis d'Antoine, Cocceius Nerva et Fonteius Capito, et de plus une cour de poètes et de bouffons qui devaient charmer les ennuis de la route.

(1) App. B. C. v. 79. — Cass. Dio. xlviii 46.

On a beaucoup disserté sur la date et le but du voyage de Brindes. Trois systèmes sont en présence. Le premier veut que le voyage de Mécène et de Cocceius Nerva ait été fait en vue des conférences d'où sortit la paix de l'automne 40 entre Octavien et Antoine. Mais Horace dit (*Sat.* ii. 6. 40-42) :

> Septimus octavo propior jam fugerit annus,
> Ex quo Mæcenas me coepit habere suorum
> In numero :

Cette satire ayant été écrite dans la seconde moitié de l'an 30 avant Jésus-Christ, l'intervalle de sept ans et demi dont elle parle nous reporte au printemps de l'an 38 et non à l'automne de l'an 40. Et ce calcul est confirmé par un autre texte :

> ..... Et revocas *nono post mense* jubesque
> Esse in amicorum numero. (*Hor. Sat.* I. 6. 61-62.)

La présentation d'Horace à Mécène ayant eu lieu vers la fin de l'an 39, le retranchement d'un délai de neuf mois écoulés avant le voyage de Brindes nous ramène encore au printemps 38.

Enfin, Horace dit encore ailleurs (*Sat.* i. 5. 27-29) :

> Huc venturus erat Mæcenas : optimus atque
> Cocceius, missi magnis de rebus uterque
> Legati, aversos *soliti* componere amicos.

Le mot *soliti* prouve bien qu'il ne s'agit pas de la première négociation, celle de l'automne 40, mais d'une négociation postérieure.

Le deuxième système prétend faire coïncider le voyage avec l'arrangement qui eut lieu en 37, *à Tarente*, entre Octavien et Antoine. Il suffit de répondre que le voyage se termine à Brindes et non à Tarente.

Reste le système que nous adoptons. C'est le seul qui se concilie avec les détails donnés par Appien et Dion Cassius.

Digitized by Google

Horace fut rencontré à Anxur (Terracine), où il était arrivé la veille. Virgile, Plotius Tucca, Varius, qui venaient de Naples, rejoignirent à Sinuessa et ce fut une grande fête. C'étaient, dit Horace, les âmes les plus candides, que la terre eût connues et l'un des nouveaux venus, Virgile, était dès lors son ami intime. Malheureusement la santé des deux poètes laissait à désirer. Horace souffrait des yeux et Virgile de l'estomac. C'était une mauvaise condition pour les exercices physiques, et quand, dans une halte, il prenait fantaisie à Mécène de jouer à la balle, force était de s'excuser et d'aller dormir. D'incidents en incidents, on arriva ainsi à Brindes. Mais le but ne fut pas atteint. Antoine, qui était venu au rendez-vous, ne se souciait pas de faire les affaires de son beau-frère. Prenant prétexte de l'absence d'Octavien, il refusa de l'attendre et partit sans rien conclure.

C'est probablement pendant le voyage de Brindes que Mécène inspira à Virgile la pensée d'écrire les Géorgiques (1), et il est dans tous les cas certain que ce poème fut commencé dès l'année suivante.

Depuis longtemps et par des causes multiples l'agriculture italienne était tombée en décadence (2). Les guerres continuelles, les charges du service militaire, avaient ruiné les petits propriétaires. On les avait vus successivement disparaître, et leurs patrimoines modestes dévorés par l'usure avaient accru les *latifundia*.

(1) Item proposuit Mæcenas Georgica, quæ scripsit, emendavitque septem annis. (Serv. *Vit. Virg.*)

Interea Dryadum silvas saltusque sequamur
Intactos, tua, Mæcenas, haud mollia jussa.
(*Georg.* III. 40-41.)

(2) Ces causes de la décadence de l'agriculture italienne sont admirablement exposées dans Th^r Mommsen. *Rœmische Geschichte*. Passim.

Digitized by Google

Sauf dans les colonies, la culture libre avait fait place à la culture esclave. De là les soulèvements et les guerres serviles. Dans les dernières années, la lutte entre les Césariens et les Pompéiens, entre les Triumvirs et les Républicains; les proscriptions, les confiscations, les levées continuelles avaient achevé la ruine générale, et des provinces entières autrefois florissantes étaient réduites à l'état le plus misérable. C'était un des plus graves soucis du pouvoir nouveau. Nous n'avons pas à étudier ici les mesures qu'il comptait prendre pour remédier au mal. Elles devaient se heurter à des difficultés de plus d'un genre, car le goût de l'agriculture, qui avait été une des grandes forces de Rome, était à peu près éteint, et l'on n'avait même pas de livres où fussent exposés convenablement les principes de la science rurale.

Pendant de longs siècles, en effet, on s'était contenté de procédés traditionnels, transmis oralement. C'est seulement dans la première moitié du second siècle avant l'ère chrétienne que l'on eut presque simultanément le livre de Caton l'ancien, *De re rustica*, et le traité d'agriculture du Carthaginois Magon. Mais le livre de Caton, que nous possédons encore, n'est que l'un des écrits qu'il avait multipliés dans ses dernières années pour l'éducation de son fils, écrits sur l'art oratoire, la médecine, l'exploitation du sol, l'art militaire, la science du droit. C'est moins un traité d'agriculture qu'un livre d'économie domestique et un recueil de recettes. Il procède par sentences et par axiomes, et le tour d'esprit de l'auteur, plus encore que son style, devait être au temps dont nous parlons singulièrement démodé. Quant à l'ouvrage de Magon, c'était un véritable traité d'agriculture intensive, une œuvre du

Digitized by Google

plus haut mérite, qu'on avait traduite en grec, que le Sénat romain avait fait traduire officiellement en latin et avait répandu partout (1). Mais il était naturellement écrit pour le climat de l'Afrique et au point de vue de l'exploitation servile, la seule que Carthage ait jamais pratiquée. Or, c'est surtout la culture libre qu'on eût voulu faire revivre.

Pour remplacer ces écrits hors d'usage, on s'adressa d'abord à Marcus Varro, *homo* πολυγραφώτατος, pour employer les expressions de Cicéron (*Ad. Att.* XIII. 18) et le vieux savant (il avait alors près de quatre-vingts ans) se mit immédiatement à l'œuvre. Chose étrange ! Cet homme, qui avait joué dans la politique un rôle important, qui avait remué et écrit plus de livres que personne nous a laissé le meilleur et le plus pratique des traités d'agriculture de l'antiquité. On a peut-être tout d'abord quelque peine à s'y reconnaître au milieu des divisions, des subdivisions, des chapitres et des paragraphes que l'auteur y a multipliés sans mesure. Il ne savait pas écrire autrement. Mais malgré ces excès de méthode, le plus érudit et le plus bibliophile des Romains montre assez qu'il a l'expérience et le long usage des choses dont il parle, tandis que le traité postérieur de Columelle, plus volumineux et plus prétentieux, ressemble trop souvent à la compilation d'un agriculteur de cabinet.

Peut-être, après tout, espérait-on davantage encore du poème que Virgile s'était chargé d'écrire. On n'imaginait pas sans doute qu'il rendrait au peuple Romain les mœurs antiques. Les hommes d'État n'ont pas de ces

(1) Th^r Mommsen. *Rœmische Geschichte*. I. B. 3. Cap. 1. — Plin. H. N. XVIII. 3.

Digitized by Google

illusions. Mais avec le talent de l'auteur et la parfaite connaissance qu'il avait des choses rurales, on pouvait espérer voir son œuvre adoptée par la mode dans la société aristocratique, et c'en était assez pour qu'on pût s'en promettre des résultats heureux. Virgile, lui aussi, se mit donc au travail. Mais il prit son temps. Le poème, commencé en 37 avant Jésus-Christ, ne devait être achevé qu'en l'an 30, après sept années d'efforts (1). Il n'y a lieu toutefois de s'en plaindre ni de s'en étonner. Nous devons à ce labeur opiniâtre le chef-d'œuvre de la poésie latine.

C'est une erreur, mais c'est presque un lieu commun de répéter que les *Géorgiques* ont été écrites sur le modèle du célèbre poème d'Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, et l'auteur lui-même a pu jusqu'à un certain point se rendre complice de cette légende, lorsqu'il a dit :

Ascræumque cano Romana per oppida carmen.

(Georg. II. 176.)

En réalité, comparer deux poèmes si dissemblables, c'est presque faire injure à Virgile. Nous ne voudrions pas exagérer, et dire avec Delille (2) que l'œuvre du poète d'Askra n'est qu'un almanach en vers. Ceci passe la mesure assurément. Hésiode a un mérite et un intérêt propres dont nous n'avons pas à nous occuper ici ; mais Virgile lui a emprunté fort peu de chose, parce qu'en effet il s'y trouvait fort peu de chose dont il lui convînt de faire usage.

(1) Georgica septennio Neapoli... confecit. (Donat. *Vit. Virg.*) Burmann. — Item proposuit Mæcenas Georgica, quæ scripsit, emendavitque septem annis. (Serv. *Vit. Virg.*)

(2) Discours préliminaire à la traduction des *Géorgiques*.

Digitized by Google

Il lui doit, par exemple, le

Nudus ara, sere nudus : (I. 299.)

Encore Hésiode avait-il dit :

γυμνὸν σπειρεῖν, γυμνὸν δε βοωτεῖν
γυμνὸν δ' ἀμάειν (Op. et D. 391-392.)

Les derniers mots ont été omis par Virgile, sans doute parce qu'ils entraient mal dans son vers, car si les cultivateurs romains labouraient et semaient nus, ils devaient à plus forte raison moissonner nus, à l'exemple des Grecs.

Plus loin on trouve :

Tum pingues agni et tum molissima vina,
(*Géorg.* I. 341.)

qui n'est que la traduction à un mot près de Op. et D. 585.

On peut citer surtout la description de la charrue avec l'indication des essences de bois qui en fournissent les diverses parties (Op. et D. 426-440. — Géorg. I. 169-175), (étant observé toutefois que Virgile y ajoute l'énumération complète des autres instruments constituant le matériel agricole), et la désignation des jours fastes et néfastes que le cultivateur doit bien connaître s'il ne veut pas s'épuiser en efforts stériles. Mais Hésiode attache à ce dernier point une importance toute spéciale et il y consacre 64 vers de son poème (Vv. 765-828). Virgile, au contraire, s'en occupe très incidemment. Il n'accorde à ce détail superstitieux que onze vers (I. 276-286), dont six seulement sont empruntés au poète grec.

On a signalé encore quelques autres vers ou fragments de vers qui, des *Travaux* et des *Jours*, sont passés dans les *Géorgiques*. Mais ce sont là des détails presque insi-

Digitized by Google

gnifiants, et, malgré la légende, il suffit de l'examen le plus superficiel pour reconnaître qu'entre les deux poèmes il n'y a rien de commun, ni le plan, ni l'étendue, ni surtout la valeur littéraire (1).

Ce qui est dit au premier chant des *Géorgiques* du monde céleste et des signes du temps tirés de l'aspect des astres (Vv. 231-256-424-464) a été inspiré par les *Phénomènes* d'Aratos (2). Les phases de la lune, si l'on croit Pline l'ancien (3), viennent de Démocrite, et d'autres détails ont été tirés de Nicandre, qui, lui aussi, avait écrit des Γεωργικά (4), ou même de l'*Hermès* d'Eratosthène (5). Enfin, Virgile paraît avoir utilisé pour ses

(1) Les emprunts faits par les *Géorgiques* à Hésiode, et en général aux poètes grecs, ont été signalés minutieusement dans les ouvrages et opuscules suivants :

Eichhoff. *Études grecques sur Virgile.* Paris, 1825.

Ribbeck. (Woldemar) dans les notes et éclaircissements ajoutés à l'édition de *Virgile*, donnée par son frère Joh. K. Otto Ribbeck.

Hans Flach. *Vergil als Uebersetzer Hesiods.* (Dans l'*Hermès*. T. IX (1875) pp. 114 et seq.

A. Knoche. *Vergilius quæ græca exempla secutus sit in Georgicis.* Lipsiæ, 1877.

H. Morsch. *De græcis auctoribus in Georgicis a Vergilio expressis.* Halle, 1878.

W. S. Teuffel. *Geschichte der Rœmischen Literatur.* 227. 2.

(2) Ille sic incipit : Dicturumne me putatis ea quæ vulgo nota sunt, quod Theocritum sibi fecerit (Vergilius) pastoralis operis auctorem, ruralis Hesiodum, et quod in ipsis Georgicis tempestatis serenitatisque signa de Arati Phœnomenis traxerit. (Macr. *Sat.* v. Cap. II. 4.)

(3) Namque Virgilius etiam in numeros lunæ digerenda quædam putavit, Democriti secutus ostentationem. (Plin. H. n. XVIII. Cap. 75. 32.)

(4) Quid ? Nicandrum frustra secuti Macer atque Virgilius ? (Quint. X. 1.)

(5) Hanc universam disputationem (*Georg.* I. 233) certum est Virgilium transtulisse ab Eratosthene, cujus liber est hexametris versibus scriptus, qui Hermes inscribitur. (Probus. *Comm. in Georg.* p. 42. Édit. H. Keil.)

Digitized by Google

études préliminaires les *Æconomiques* de Xénophon, les traités de Caton, de Magon et même de Varron (1). Mais le plan et les grandes lignes du poème, les préceptes qu'il donne avec tant de sûreté, les épisodes et les peintures qui y répandent tant de charme, n'ont été empruntés à personne, et l'œuvre, dans son ensemble comme dans presque toutes ses parties, porte bien l'empreinte du génie propre de son auteur.

Ce travail est une simple étude biographique. Il n'a pas à mettre en relief les beautés qui abondent dans les Géorgiques, et moins encore à comparer les doctrines et les préceptes agricoles de Virgile soit à ceux des agronomes anciens, soit aux théories et aux procédés de l'agriculture moderne. Il y aurait pourtant là matière à un travail intéressant, qui, si nous ne nous trompons, n'a pas encore été tenté. Mais ce n'est pas le lieu de l'entreprendre, et nous devons nous borner à des remarques succinctes.

Dans les Géorgiques comme dans les Églogues, on rencontre assez fréquemment des comparaisons ou des tableaux qui seraient mieux à leur place dans un poète de la Grèce ou de l'Asie-Mineure. Ce sont de pures réminiscences littéraires sans aucune influence sur le fond des doctrines agricoles. Celles-ci n'ont rien à voir

(1) Sane sciendum, Xenophontem scripsisse unum librum Æconomicum, cujus pars ultima agriculturam continet ; de qua parte multa ad suum hoc opus Virgilius transtulit ; sicut etiam de Georgicis Magonis Afri, Catonis, Varonis, Ciceronis quoque libro tertio Æconomicorum, qui agriculturam continet. (Serv. *Georg.* I. 43.)

Sic ex Theophrasto petiit doctrinam de arborum cultu, ex Aristotele præcepta de apibus, ex Nicandro locum de serpentibus, imprimis de chelydro, ex Arato locum de prognosticis, e Thucydide et Lucretio enarrationem pestis, e Varrone et Catone præcepta de pecudum cura, etc. (Forbiger. *Vit. Virg.* Not 102.)

Digitized by Google

avec la patrie d'Hésiode. Elles sont écrites strictement au point de vue du climat de l'Italie, ou plutôt du Mantouan (1). Le poète peut avoir des distractions ou des écarts d'imagination. L'agronome n'en a pas, et il ne donne que des préceptes pratiques fondés sur l'expérience la plus certaine. Tout le monde sait d'ailleurs qu'ils ont été divisés en quatre livres ou chants, le premier traitant de l'agriculture proprement dite, et le second de la culture des arbres, spécialement des oliviers et des vignes. Le troisième chant est consacré à la zootechnie et le quatrième à l'apiculture.

Le poème entier a été versifié avec amour. Cette affection de l'auteur pour son sujet est partout sensible, mais nulle part autant que dans le premier chant. Virgile est là chez lui. Il dit ce qu'il a vu et ce qu'il sait bien, sans chercher des explications théoriques qu'il demanderait en vain à la science de son temps. Mais les préceptes qu'il donne nous font voir une agriculture sinon savante, du moins singulièrement éclairée et judicieuse. Avant tout, il faut étudier le sol et le climat (I. Vv. 50-63). Le cultivateur doit obéir à la nature, et, suivant les lieux, varier ses procédés. Partout il est bon de labourer longtemps avant les semailles (47-49). Mais si les labours profonds conviennent aux terres fortes, ils doivent être superficiels dans les sols peu fertiles (63-70). Un seul labour ne suffit pas. Les sillons doivent être recoupés et hersés (94-99). Ce n'est pas assez de bien choisir les semences. Elles doivent être préparées et médicamentées, si l'on veut éviter la rouille et les autres maladies des végétaux (193-203). — Dans une récolte trop vigoureuse, il faut faire passer le troupeau, si l'on ne veut pas avoir

(1) Pet. Burmann *Proœm. ad Georg.*

Digitized by Google

de la paille en abondance et des épis vides (111-113). — Virgile n'aime pas les domaines trop vastes :

Laudato ingentia rura,
Exiguum colito, (Georg. II, 412-413.)

Il faut savoir se borner à ce que l'on peut cultiver avec profit et ne pas oublier que la terre a besoin de repos, c'est à dire de jachère. Cependant la jachère peut être réduite par l'adoption d'un assolement judicieux, et elle peut même être supprimée tout à fait par la culture des légumineuses, à la condition de fumer fortement (I. 71-83). — Un procédé qui, à ce propos, mérite d'être noté, c'est l'amendement par le feu, c'est à dire la combustion des chaumes sur place (84-93). Virgile en donne de mauvaises explications, ou plutôt il cherche une explication qu'il ne trouve pas et qu'il ne pouvait pas trouver, dans un temps où les plus simples notions de chimie agricole n'étaient même pas soupçonnées. Cependant le procédé peut être bon, et il s'est perpétué avec d'heureuses modifications. Nous avons vu dans les Alpes, à des hauteurs où les charrois de fumier seraient pratiquement impossibles, amender les champs au moyen de fragments de bois qu'on brûlait à l'étouffée et dont les cendres mêlées à de la terre calcinée étaient ensuite épandues sur le sol. Le procédé de Virgile est au fond identique. — Dans cette partie du poème se trouvent la description de la tempête (311-350) et celle des fêtes de Cérès, qui sont justement célèbres.

On trouve décrite dans la première moitié du deuxième chant (II. 177-258) une série de recettes pratiques pour distinguer la nature intime des différents sols, renseignement sans lequel il n'y a pas de culture éclairée et que nous demandons aujourd'hui plus sûrement à

Digitized by Google

l'analyse chimique. Peut-être ce passage se trouverait-il mieux à sa place dans le premier chant. Virgile a-t-il simplement voulu réparer ici un oubli ? Nous croirions plutôt que ce déplacement était prémédité et qu'il a eu pour but d'établir une sorte d'équilibre entre les diverses parties du poème. On peut remarquer, en effet, qu'à un petit nombre de vers près, les quatre chants sont sensiblement de même longueur.

Le deuxième chant établit tout d'abord une distinction essentielle entre les arbres que la nature produit et propage spontanément et ceux qui ne peuvent se passer de culture (II, 9-34). Plus loin (109-135) il énumère et décrit les diverses espèces d'arbres, il indique l'emploi utile qu'on peut faire de chaque espèce, le sol et le climat qui lui conviennent. Il déconseille la reproduction par semis et recommande au contraire la création de pépinières et la transplantation. On obtient ainsi une croissance plus rapide et une plus grande vigueur des sujets, surtout si l'on a eu soin de leur choisir la même exposition qu'avait la pépinière. La greffe des arbres fruitiers est de pratique courante : on décrit la manière dont elle doit s'opérer et l'on précise les espèces qui se marient le mieux entre elles (61-82). Des oliviers, il y a peu de chose à dire : leur entretien peut presque se passer de travail (420-425). Mais il n'en est pas de même de la vigne : l'expérience consommée qu'exige sa plantation, les soins incessants qu'il faut donner à sa culture et à ses produits occupe une grande partie du deuxième chant (259-419), et cependant ces détails techniques se lisent sans fatigue, le poète ayant soin de les couper ça et là par de courts et charmants épisodes. A noter en outre un morceau du plus vif intérêt (83-108) sur le nombre infini des variétés de vignes et de vins,

Digitized by Google

et les deux éloges classiques, celui de l'Italie (136-176) qu'on ne se lasse pas d'admirer, et celui de la vie rurale (458-540), qui termine ce chant avec tant de bonheur.

Dans le troisième chant se rencontrent les épisodes les plus célèbres et les plus nombreux : la description du cheval de bataille et la course des chars (III. 72-122) ; le combat des deux taureaux (209-241) ; l'action du printemps et de l'amour sur les animaux (242-283) ; les mœurs des pasteurs lybiens et des Scythes ; la peinture de l'hiver dans les plaines de la Scythie (339-383), hors-d'œuvre que l'on s'étonne de rencontrer ici et que l'on regretterait de n'y pas voir ; enfin et surtout cet admirable tableau de la peste des animaux (478-566) qui, malgré des exagérations manifestes, n'en reste pas moins le morceau le plus accompli d'un poème inimitable. Mais ces ornements poétiques, qui relèvent l'intérêt et charment le lecteur, ne font pas négliger à Virgile le côté technique de son œuvre. Le sujet est nouveau, nul poète ne l'a encore traité, et il peut y avoir des lauriers à moissonner sur ce terrain inexploité (1).

Qu'il s'agisse de chevaux ou de bœufs, de moutons ou de chèvres, lorsqu'on poursuit l'amélioration d'un troupeau, il faut se bien pénétrer du type que l'on veut réaliser et procéder par sélection (III. 69-71). Le choix de l'étalon ou du taureau n'est pas indifférent sans doute, mais suivant Virgile (et en ceci les agronomes

(1) Tentanda via est, qua me quoque possim
Tollere humo victorque virum volitare per ora.
Primus ego in patriam mecum, modo vita supersit,
Aonio rediens deducam vertice Musas. (*Georg.* III. 8-11.)

Interea Dryadum silvas saltusque sequamur
Intactos, tua Mæcenas, haud mollia jussa. (*Ibid.* 40-41.)

Sed me Parnasi deserta per ardua dulcis
Raptat amor ; juvat ire jugis, qua nulla priorum
Castaliam molli devertitur orbita clivo. (*Ibid.* 291-293.)

Digitized by Google

modernes sont loin de suivre sa doctrine), c'est surtout au choix de la mère qu'il faut s'attacher (49 et seqq.). Et il décrit magistralement le type qu'il conçoit de la vache. Les caractères qu'il lui donne ne sont pas ceux d'une race laitière ou apte à l'engraissement, ce sont les caractères bien accusés d'une race de travail. — Il faut donner aux étalons et aux taureaux une nourriture abondante et succulente. Les femelles destinées à la reproduction doivent au contraire être maigrement nourries jusqu'à ce qu'elles aient conçu (123-137). Et les raisons un peu délicates données par le poète à l'appui de ce précepte sont exprimées en termes discrets qui font voir toute la souplesse de son talent. Mais quand elles ont conçu et pendant la gestation, on doit au contraire bien nourrir les femelles et éviter de les fatiguer (138-156).

Il faut se borner. Nous laissons donc ce qui concerne l'éducation des bouvillons destinés au travail (157-178); celle du cheval de selle ou de course (179-208); les soins à donner aux moutons et aux chèvres (294-338); les maladies des troupeaux et leur traitement (440-477), nous bornant à faire remarquer que Virgile conseille de donner aux brebis des herbes salées, afin d'augmenter la quantité et d'améliorer la qualité du lait (394-397).

Les Géorgiques ne disent rien des oiseaux de basse-cour et il n'y est pas davantage question de l'espèce porcine. Cette dernière lacune a lieu de surprendre, car on sait le rôle important que jouait la viande de porc dans l'alimentation des populations gauloises. Virgile s'abstient aussi d'aborder l'art des jardins, la production des fleurs et des légumes. Il s'en excuse au quatrième chant sur la hâte qu'il a d'arriver au terme de sa course, et il le fait en termes qui laissent voir tout le parti qu'il eût

Digitized by Google

su tirer du sujet (IV. 116-148) (1). Columelle a voulu sur ce point compléter les *Géorgiques*. Tout son dixième livre, écrit en vers hexamètres, est consacré à l'horticulture. Mais ce n'est pas ici le lieu d'apprécier la valeur de cet essai téméraire.

Que dire du quatrième chant, pour lequel on a depuis longtemps épuisé toutes les formules de l'admiration? Virgile a dû l'écrire avec une sorte d'affection reconnaissante, bien naturelle chez le fils d'un homme à qui l'apiculture avait presque donné l'aisance, sinon la fortune. Rien de plus poétique que l'exorde, la description du lieu où doivent s'établir les ruches (IV. 1-50), les combats des abeilles (67-87) et tant d'autres peintures des mœurs et du gouvernement de ce petit monde ailé. Il faudrait tout citer, car tout cela est dit avec une délicatesse et un charme infinis. Mais si l'on fait abstraction du côté poétique de l'œuvre pour ne s'attacher qu'aux indications pratiques, on est bien forcé de reconnaître qu'il n'y a là rien d'original, ni même de particulièrement intéressant. Ce que disent les Géorgiques en matière d'apiculture se rencontre partout, et avait dû être dit et surtout pratiqué longtemps avant Virgile. Le seul procédé qui mérite attention est celui de la reconstitution d'un essaim perdu ou détruit par le sacrifice d'un jeune bœuf. En été et dans une chambre convenablement exposée, il suffit d'abattre un bouvillon. Les entrailles de l'animal sont étalées sur son cuir et au bout de peu de jours on en voit s'élever un essaim bourdonnant qui va repeupler les ruches désertes, (IV. 281-314). C'est là, dit notre poème, le secret de la richesse de l'Égypte, où le

(1) Là se trouve la description du jardin de Corycius, que nous avons rapprochée plus haut de celle du jardinet du paysan Simulus, dans le *Moretum*.

Digitized by Google

procédé est mis en pratique de toute antiquité. Virgile n'y était sans doute pas allé voir, et il est permis de se demander si lui-même avait une foi robuste en l'efficacité de ces préceptes. Nous croirions, volontiers qu'il y voyait surtout un moyen d'amener naturellement l'histoire d'Aristée, l'inventeur mythique du procédé. On peut remarquer en effet que, malgré le génie du poète, les abeilles à elles seules n'avaient pu lui fournir la matière d'un chant. Même en ajoutant à cette partie du poème la description du jardin de Corycius, on n'arrive qu'à 280 vers. La reconstitution des essaims (281-314) sert de transition, et l'épisode d'Aristée, le plus célèbre et le plus considérable des Géorgiques (315-558), complète heureusement le quatrième chant. Cet épisode, dont les beautés sont d'ailleurs incontestables, est en possession depuis des siècles de fournir matière aux amplifications admiratives des professeurs de rhétorique. Nous nous garderons bien d'y contredire, même par les critiques les plus timides. Les humanistes ont parfois l'humeur irritable et la plume acérée. Il ne faut pas s'exposer à leurs coups.

Les Géorgiques ont été écrites à Naples. On sait que Virgile travaillait lentement (1). Avant d'entreprendre un poème, il se faisait d'abord de l'œuvre entière et de ses parties principales un plan complet, tracé jusque dans les moindres détails. Puis, quand le cadre avait été bien établi et nettement limité, il passait à l'exécution. Pour les Géorgiques, chaque matin, après avoir médité son sujet, il écrivait un certain nombre de vers plus ou moins imparfaits (2); puis, le reste du jour était employé

(1) Virgilium quoque paucissimos die composuisse versus, auctor est Varius. (Quint. *Inst. or.* X. 3.)

(2) Cum Georgica scriberet, traditur quotidie meditatos mane

Digitized by Google

à les remanier, à les condenser, à les limer, jusqu'à ce que la perfection fût atteinte. Il était loin d'ailleurs de s'astreindre à un ordre de composition méthodique. Les épisodes, les fragments divers étaient jetés sur ses tablettes à mesure qu'ils se présentaient à son esprit, et plus tard ils prenaient leur place dans le cadre antérieurement tracé, se reliant au reste du poème par des transitions d'un art consommé. Malgré l'habileté de ces soudures, il ne serait pas difficile peut-être d'en retrouver les traces et de mettre à nu le procédé. Mais ce serait prendre un soin superflu. La preuve des remaniements ou des intercalations que le poème a subis résulte des faits même auxquels il est fait allusion en divers endroits. Les vers qui terminent le quatrième chant (IV. 559-566) nous apprennent, en effet, que le poète y mettait la dernière main au moment même où Octavien, après avoir achevé la conquête de l'Égypte, assurait la pacification de l'Asie et réglait les affaires d'Arménie, c'est à dire au printemps de l'an 30 avant Jésus-Christ (1). Or, les mêmes événements sont aussi rappelés en termes exprès, ou par des allusions transparentes, au troisième chant (III. 26-29) (2), au deuxième (II. 169-

plurimos versus dictare solitus, ac per totum diem retractando ad paucissimos redigere, non absurde carmen se ursœ more parere dicens, et lambendo demum effingere. (DONAT. 22.)

(1) Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam
Et super arboribus, Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viam que adfectat Olympo,
Illo Vergilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti, etc.
(*Georg.* IV. 559-564.)

(2) In foribus pugnam ex auro solidoque elephanto
Gangaridum faciam victorisque arma Quirini;
Atque hic undantem bello magnumque fluentem
Nilum ac navali surgentes ære columnas.
(*Ibid.* III. 26-29.)

Digitized by Google

172) (1), et surtout au premier (I. 24-43), dans un passage que nous aurons à citer spécialement. A moins de prétendre que les quatre chants des Géorgiques ont tous été écrits dans les premiers mois de l'an 30, il faut donc reconnaître que tous ont subi des remaniements et surtout des intercalations. Toutes celles que nous venons de citer, et d'autres encore, avaient d'ailleurs un même but, plaire au maître du monde en célébrant ses exploits récents et conquérir sa faveur, que Virgile n'avait cessé d'ambitionner (2).

On sait que lors de son retour définitif d'Orient, en l'an 30, Octavien, souffrant d'un violent mal de gorge, dut s'arrêter à Atella, en Campanie. Virgile fut admis à lire devant lui les Géorgiques (3). Il le fit avec cet art et ce charme qu'il savait mettre à la récitation de ses vers, et Mécène remplaçait le poète quand la fatigue altérait sa voix. Le succès fut grand auprès de l'empereur, et les flatteries habilement glissées dans tous les chants du poème n'y furent sans doute pas étrangères.

(1) Et te, maxume Cæsar,
Qui nunc extremis Asiæ jam victor in oris
Imbellem avertis Romanis arcibus Indum.

(2) Sur cette composition fragmentaire et sur les remaniements successifs des quatre chants des *Géorgiques*, on peut utilement consulter l'ouvrage de M. Nettleship : *Ancient Lives of. Vergil.* pp. 53 et suiv.

(3) Georgica, reverso post Actiacam victoriam Augusto, atque reficiendarum faucium causa Atellæ commoranti, per continuum quatriduum legit, suscipiente Mæcenate legendi vicem, quoties interpellaretur ipse vocis offensione. Pronunciabat autem cum suavitate, tum lenociniis miris. (Donat. 27 et 28.)

Les mots *reverso ab Actiaca victoria* doivent s'entendre du retour définitif d'Octavien après la pacification de l'Orient, et non du séjour d'un mois qu'il fit à Brindes dans l'hiver de 31-30 avant Jésus-Christ, pour arrêter les violences des vétérans. (Rucæus. *Vit. Virg.* An. 724.)

Digitized by Google

Les Géorgiques, en effet, ne sont pas seulement une merveille de poésie et un monument de science agricole, elles sont aussi un chef-d'œuvre de courtisanerie, relevé toutefois et ennobli souvent par un patriotisme sincère. Le poème est dédié à Mécène : *Ad C. Cilnium Mecænatem.* Il n'en pouvait être autrement, puisque Mécène en avait inspiré le sujet. Virgile, en plusieurs endroits, s'adresse directement au ministre (1). S'il écrit, c'est pour obéir à ses ordres (2), il lui doit sa gloire et la meilleure part de ses succès, et, avant de lancer son esquif en pleine mer, il lui fait appel pour le diriger (3). Mais ce sont là de purs propos gracieux mesurés avec tact, et en accord au moins tacite dans leur modération avec le désir du ministre, car s'il ne déplaisait pas à Mécène qu'à l'occasion on lui parlât publiquement des rois d'Étrurie ses ancêtres (4), il affectait de rester simple chevalier et de rapporter modestement toutes choses à l'empereur. Aussi les flatteries de Virgile montent plus haut, et il ne laisse échapper aucun prétexte de les élever jusqu'au maître. Dès la fin du premier chant, dans un passage qui dut être écrit en 36 ou 37 avant Jésus-Christ, on voit apparaître ce côté politique de l'œuvre (I. 463-498). L'auteur vient d'expliquer tous les pronostics du temps que le cultivateur peut demander au soleil. Il en prend

(1) Georg. I. 1-5. IV. 2.

(2) Interea Dryadum silvas saltusque sequamur
Intactos, tua Mæcenas, haud mollia jussa.
(*Georg.* III. 40-41.)

(3) Tuque ades, inceptumque una decurre laborem,
O decus, o famæ merito pars maxuma nostræ,
Mæcenas, pelagoque volans da vela patenti.
(*Ibid.* II. 39-41.)

(4) Mæcenas atavis edite regibus. (*Hor. Od.* I. 1. 1.)
Mæcenas eques Etrusco de sanguine regum.
(Prop. III. 7. 1.)

Digitized by Google

texte pour parler de l'éclipse qui a signalé la mort de César, puis il énumère tous les prodiges qui ont épouvanté l'Italie au lendemain de ce forfait. Le morceau est magnifique, mais il est manifestement étranger à l'objet du poème, et il n'a d'autre but que de créer et de populariser la légende césarienne. Il fournit en outre une transition habile pour parler de la victoire de Philippes et faire un pompeux éloge du *jeune* héros, qui seul peut rendre la paix au monde désolé par des luttes incessantes (I. 498-514). Ailleurs (II. 161-164), il est question de ce port qui fut créé en l'an 37 dans le lac Lucrin pour servir de refuge aux flottes d'Octavien battues par celles de Sextus Pompée, et les vers du poète semblent faire hommage à l'empereur d'une pensée qui était due au génie d'Agrippa. Puis il célèbre les victoires qu'Octavien a remportées ou qu'il remportera certainement sur les Indiens (II. 170-172) et le même texte, accompagné de bien d'autres flatteries, revient encore au troisième chant (III. 10-48). Là, l'auteur, qui va aborder un sujet inexploré avant lui, suppose qu'il est descendu du sommet de l'Hélicon, rapportant au bord du Mincius les palmes de la poésie. Il y célébrera, en l'honneur d'Octavien, des jeux qui feront oublier à la Grèce ceux de Némée et d'Olympie. Il y construira un temple consacré à l'héritier de César, et, sur les portes du sanctuaire, on verra, ciselés dans l'or et l'ivoire, le Nil dompté par les flottes romaines et les fils du Gange fuyant devant les légions. Des statues en marbre de Paros feront revivre les rois troyens, ancêtres des Jules, et les chants qu'il consacrera au plus illustre de leurs fils porteront son nom jusqu'aux siècles les plus reculés.

Plus que tout le reste, est à signaler en ce genre le début du premier chant, qui dut certainement être refait

Digitized by Google

après la victoire d'Actium. Quatre vers d'une précision admirable indiquent le but et la division du poème ; dix-neuf vers sont ensuite consacrés à l'invocation de tous les dieux et demi-dieux protecteurs des campagnes, et le même nombre exactement à l'apothéose du seul Octavien (I. 5-23 et 24-42). Ici, toute analyse serait insuffisante. Il faut citer Virgile ou plutôt son élégant et fidèle traducteur :

Et toi qu'attend le ciel et que la terre adore,
Sous quel titre, ô César faudra-t-il qu'on t'implore ?
Veux-tu, le front paré du myrte maternel,
Remplacer Jupiter sur son trône éternel ?
Va, préside aux saisons, gouverne le tonnerre,
Protége les cités, fertilise la terre.
Veux-tu sur l'océan un pouvoir souverain ?
Le trident de Neptune est remis dans ta main :
Téthys t'offre sa fille : et, roi des mers profondes,
Tu recevras pour dot tout l'empire des ondes.
Peut-être, plus voisin de tes nobles aïeux,
Nouveau signe d'été, veux-tu briller aux cieux ?
Le Scorpion brûlant déjà loin d'Erigone
S'écarte avec respect, et fait place à ton trône.
Choisis : mais garde-toi d'accepter les enfers !
Qu'on vante l'Élisée et ses bois toujours verts ;
Fière d'un sceptre affreux, que Proserpine y règne ;
Toi, je veux qu'on t'adore, et non pas qu'on te craigne.
De nos cultivateurs viens donc guider les mains,
Et commencer par eux le bonheur des humains.

(DELILLE, *Géorgiques*.)

On rougit pour Virgile de cette monstrueuse adulation. Il n'est cependant qu'un écho ! Pendant qu'il écrit ces vers pompeux et vides, les villes de l'Asie élèvent des temples à César victorieux (1), et le culte sacrilège

(1) Dans ce temps même, Éphèse et Nicée consacraient des temples à Jules César, Pergame et Nicomédie en élevaient à Octavien lui-même. (CASS. DIO. LI. 20.)

Digitized by Google

du dieu nouveau ne va pas tarder à se répandre dans tout l'empire.

Nous avions entrepris une étude biographique sur les premières années de Virgile. Notre tâche est accomplie, car, après les Géorgiques, le poète est au comble de la renommée et de la fortune. Dès l'origine, Pollion lui avait prodigué les largesses autant que les encouragements (1). Mécène (2), Octavien (3), d'autres amis encore ne se sont pas montrés moins généreux. Lui-même, comme Cicéron, a le génie des affaires et de la spéculation autant que celui de la poésie. Il a su administrer ses biens et faire fructifier ses capitaux (4). Il est riche. Il a une maison à Rome, sur l'Esquilin, près des jardins de Mécène (5) ; un domaine en Campanie (6), une

(1) Hunc Pollionem maxime amavit Maro, et dilectus ab eo magna munera tulit. (Donat. *Vit. Virg.)* Édit. Burmann.

(2) Sint Mæcenates, non deerunt, Flacce, Marones,
Virgiliumque tibi vel tua rura dabunt.
Jugera perdiderat miseræ vicina Cremonæ,
Flebat et abductas Tityrus æger oves.
Risit Tuscus eques, paupertatemque malignam
Reppulit, et celeri jussit abire fuga.
Accipe divitias et vatum maximus esto. (Mart. VIII. 56. 5-11.)

(3) At neque dedecorant tua de se judicia atque
Munera, quæ multa dantis cum laude tulerunt
Dilecti tibi Virgilius Varius que poetæ.
(Hor. Epist. II. 1. 245-247.)

(4) « Une chose me gâte un peu Virgile : il aimait l'argent et mourut riche. Dans l'ode *ad Virgilium negotiatorem,* Horace, qui resta toujours pauvre, l'invite à souper, à condition qu'il apportera les parfums, et il le presse de surseoir pour un moment aux affaires :

Verum pone moras et studium lucri. *(Carm.* IV. 12-25.)»

(V. Duruy. *Hist. des Romains.* t. iv. p. 178, note 4.)

(5) Possedit prope centies sestertium, ex liberalitatibus amicorum, habuit que domum Romæ in Esquiliis juxta hortos Mæcenatinos, quanquam secessu Campaniæ Siciliæque plurimum uteretur. (Donat. 13.)

(6) A. Gell. N. A. viii. 20.

Digitized by Google

autre maison à Naples. Il laissera en mourant dix millions de sesterces (deux millions de notre monnaie). Cependant il a refusé avec une sorte d'indignation d'accepter les biens d'un proscrit, qu'Octavien voulait lui donner (1). Il fait d'ailleurs de ses richesses un noble usage. Sa mère remariée, ses deux frères, même son frère utérin reçoivent chaque année des preuves de sa générosité. Il pourvoit abondamment à tous leurs besoins (2). Il a de nombreux amis. L'accès de sa riche bibliothèque leur est toujours permis et sa bourse leur est souvent ouverte (3). Il a d'ailleurs une sorte de candeur et une modestie vraie, qui lui feraient pardonner ses succès, si l'envie savait pardonner.

Chose curieuse! Ce courtisan passé maître en flatteries n'est pas un homme de cour. Rarement on le voit à Rome, et s'il y vient par aventure il se refuse aux ovations de la foule. Est-ce parce qu'avec sa grande taille et son teint hâlé il a gardé la figure et jusqu'à un certain point la gaucherie d'un paysan? Est-ce parce que sa santé délicate, son estomac délabré, sa gorge souvent en feu lui font une nécessité de la retraite (4)? Il y a de tout cela sans doute. Aussi vit-il le plus souvent à Naples, quelquefois en Sicile, aimant par dessus tout

(1) Bona autem cujusdam exsulantis offerente Augusto, non sustinuit accipere. (Donat. 12.)

(2) Parentibus quotannis aurum ad abundantem alitum mittebat. (Donat.) Edit. Burmann.

(3) Nihil proprii habere videbatur. Ejus bibliotheca non minus alîs doctis patebat, ac sibi. (Donat.) Edit. Burmann.

(4) Corpore et statura fuit grandi, aquilo colore, facie rusticana, valetudine varia. Nam plerumque a stomacho, et a faucibus, ac dolore capitis, laborabat: sanguinem etiam sæpius rejecit: cibi vinique minimi..... In sermone tardissimum, ac pene indocto similem fuisse Melissus tradit. (Donat. *Vit. Virg.* 8 et 16.)

Digitized by Google

l'étude des sciences et le culte des Muses dans le calme de la campagne (1). Déjà, d'ailleurs, une tâche plus grande succède à celle qu'il vient à peine d'accomplir. Celui qui bientôt s'appellera Auguste lui a ordonné de chanter dans un poème épique les origines de Rome et celles de la famille des Jules. Le sujet est digne de son génie. L'empereur, qui y voit le couronnement de sa propre gloire, suit les progrès de l'œuvre naissante avec un intérêt passionné (2). Le monde lettré est dans l'attente, et bientôt un contemporain, faisant allusion au poème nouveau, pourra s'écrier :

Cedite Romani scriptores, cedite Graii,
Nescio quid majus nascitur Iliade.
(Prop. II, 25.)

(1) Me vero primum dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti percussus amore,
Accipiant cœlique vias et sidera monstrent,
Defectus solis varios lunæque labores ; etc. etc.
(*Geor.* II. 475 et seq.)

(2) *Catal.* XV. P. Virgilii Maronis fragmenta ex epistola, quam ad Augustum Cœsarem super Æneide sua scripsit.

Digitized by Google

SCIENCES

L'OBSERVATOIRE DU MONT-BLANC

Lecture de M. BAGNÉRIS, Membre titulaire

Il y a quelques mois à peine, en septembre 1893, l'on inaugurait l'observatoire édifié sur le sommet même du Mont-Blanc. Ce résultat, qui a coûté d'héroïques efforts pour le seul intérêt de la science, est dû surtout à l'infatigable persévérance de M. Janssen, l'illustre directeur de l'observatoire de Meudon, l'un des savants qui ont le plus contribué, par ses magnifiques travaux, à l'éclat de l'astronomie française.

On s'accorde généralement à admettre que c'est de Saussure qui fit le premier l'ascension du Mont-Blanc en 1787, dans un but scientifique (1). Le célèbre naturaliste avait eu beaucoup de peine à persuader aux montagnards que son projet n'était pas irréalisable. Cette ascension mémorable fut suivie de beaucoup d'autres, faites aussi par des savants qui se disputaient l'honneur d'ajouter aux résultats déjà acquis ; mais aucun d'eux ne songeait à s'installer d'une manière permanente sur ces hauteurs peu favorables à l'habitation. A M. Janssen revient l'honneur d'avoir résolu le problème d'une façon pratique. Il convient cependant de rendre justice aux efforts de M. Vallot, qui, par sa seule initiative, avait

(1) Quelques auteurs accordent cependant la priorité au docteur Paccard, qui fit son ascension en 1786.

Digitized by Google

déjà établi un observatoire au rocher des Bosses, à quatre cents mètres du sommet.

Je ne puis pas m'appesantir ici sur l'importance des diverses questions scientifiques dont on demandait la solution à l'observatoire du Mont-Blanc ; on trouvera ces renseignements dans les nombreuses communications faites par M. Janssen, tant à l'Académie des sciences qu'à diverses revues ou sociétés savantes (1). Je me bornerai à montrer d'une façon générale l'intérêt qui s'attachait à ce grand projet, et je ferai, pour tout ce qui va suivre, les plus larges emprunts aux comptes rendus de l'Académie des sciences (2) et à la lecture de M. Janssen à la séance publique annuelle des cinq Académies en 1893 (3).

On connaissait depuis longtemps la propriété du prisme de résoudre un pinceau de lumière solaire en un spectre coloré ; on avait remarqué et compté les raies sombres qui le sillonnent ; on connaissait également les spectres fournis par les gaz incandescents ; on savait même que ces spectres pouvaient servir à caractériser les corps qui les avaient fournis. Mais tous ces résultats étaient épars et sans liaison quand vint l'année 1855, et, avec elle, le célèbre travail de MM. Kirchhoff et Bunsen. En deux mots, ces savants reconnurent que beaucoup de raies observées dans le spectre solaire coïncident avec les raies brillantes qui caractérisent nos métaux ; ils en conclurent que ces métaux existent en vapeur dans l'atmosphère solaire. L'analyse spectrale venait d'être

(1) Voyez notamment la *Notice scientifique* insérée dans l'*Annuaire astronomique*, Flammarion, 1893.

(2) *Cpt. Rend. de l'Acad. des sciences*, tome III, p. 431, et *Revue scientifique*, 1890, 2e semestre, p. 385.

(3) *Annuaire du Bureau des Longitudes*, 1894.

Digitized by Google

fondée, et cette découverte, qui remplit d'admiration le monde savant, laissait entrevoir la possibilité d'analyser à distance les atmosphères planétaires et aussi de les comparer avec la nôtre.

M. Janssen se livra avec ardeur à ces travaux de physique céleste et le premier il observa, au spectroscope, pendant l'éclipse de 1868, les protubérances solaires et indiqua le procédé pour l'étude de ces protubérances en temps ordinaire. Les travaux qui suivirent engagèrent les astronomes à employer les hautes stations et à en apprécier les immenses avantages. Il est important, en effet, de considérer l'influence de la couche d'air à travers laquelle on observe; s'agit-il, par exemple, d'analyser au spectroscope un rayon solaire, ce rayon n'arrivera à l'instrument qu'après avoir traversé l'atmosphère terrestre, et il n'est pas indifférent de laisser au-dessous de soi quelques centaines, quelques milliers de mètres de cette atmosphère. C'est pour obtenir cet avantage que déjà en 1864 M. Janssen s'installa au Faulhorn et montra qu'il existe dans le spectre solaire des raies d'origine terrestre. Nous le retrouvons ensuite en 1867 au sommet de l'Etna, où il séjourna trois jours et put constater l'existence indéniable de la vapeur d'eau dans l'atmosphère de la planète Mars; un peu plus tard, il constata également cette même présence dans l'atmosphère de Saturne et dans celle de Vénus. En 1869, M. Janssen est dans l'Himalaya, dont les hauts plateaux lui offraient une atmosphère d'une grande sécheresse et d'une transparence admirable « et où j'ai passé, dit-il, bien des nuits, oubliant les heures dans la contemplation et l'étude des merveilles célestes ». En 1871, il est aux Indes, sur la haute station de Schoolor; en 1888, aux Grands-Mulets, où ses observations lui permettent de constater dans les

Digitized by Google

raies de l'oxygène dues à l'atmosphère une diminution en rapport avec la hauteur de la station. Ce résultat indiquait assez nettement que ces raies devaient disparaître entièrement à la limite de notre atmosphère et que, par conséquent, les enveloppes gazeuses extérieures du soleil étaient privées d'oxygène. La solution de ce problème, l'un des plus importants de la physique céleste, devait être avancée encore par des observations faites au sommet même du Mont-Blanc; l'expédition fut donc décidée et il fallut pour cela un réel courage, eu égard aux conditions particulières qui interdisaient au savant astronome une ascension à pied. « Mais, dit-il, j'ai tou-« jours pensé qu'il est bien peu de difficultés qui ne « puissent être surmontées par une volonté forte et une « étude approfondie. » L'ascension eut lieu en traîneau; commencée, au départ de Chamonix, le 17 août 1890 à sept heures du matin, elle se termina au sommet même le 22 vers midi, après cinq jours d'un voyage traversé par de violentes tourmentes qui découragèrent plusieurs guides. Le sang-froid, le courage calme déployés de part et d'autre étaient admirables, quand on songe à la difficulté offerte par les précipices qu'il faut contourner, par les arêtes où un homme seul se glisse à grand'peine. Aussi laisserai-je au lecteur le conseil de recourir lui-même à la relation qui fut faite à l'Académie des Sciences et que les comptes rendus ont reproduite tout entière (voyez la note page 172) Les observations faites au sommet, relativement à l'établissement d'un observatoire permanent, aboutirent à cette conviction que le projet d'édification présentait des difficultés réelles, mais non insurmontables. M. Janssen trouva immédiatement un écho à l'Académie; ses collègues furent les premiers à s'inscrire comme coopérateurs; une société se constitua,

Digitized by Google

comptant parmi ses membres d'honneur le Président de la République. Des expériences décisives faites à Meudon et au Mont-Blanc montrèrent, d'une part, que la neige tassée peut supporter sans enfoncement un poids extraordinaire, d'autre part, que les mouvements de la calotte neigeuse qui supporterait l'édifice n'étaient pas à craindre. On entra donc dans la période d'exécution, et, avec le concours de M. Vaudremer, architecte et membre de l'Académie des Beaux-Arts, l'observatoire fut construit à Meudon, démonté et transporté à Chamonix. De là les matériaux devaient être conduits au sommet, tant à dos de mulet qu'à dos d'homme. Ce ne fut pas une petite affaire si l'on songe que leur poids s'élevait à quinze tonnes formant huit cents charges de porteur; ce grand travail fut d'ailleurs facilité par l'établissement de treuils légers qui remorquaient les matériaux sur les grandes pentes. Les préparatifs avaient absorbé l'année 1892; l'année 1893 vit s'effectuer le transport au sommet et l'édification.

« C'était une chose bien nouvelle et bien curieuse à « la fois, dit M. Janssen, de voir ce grand glacier du « Mont-Blanc, dont les ressauts successifs figurent « comme les marches d'un escalier gigantesque, sillonné « par ces files de travailleurs, manœuvrant ces engins, « qui faisaient avancer lentement, mais invinciblement, « ces lourdes charges en route pour le sommet; chan- « tier d'un genre bien nouveau, dont l'objectif n'était « pas la recherche de richesses matérielles, mais bien « la conquête d'une station devant doter la science de « vérités nouvelles. »

Le 8 septembre, l'observatoire était édifié. Il comporte deux étages et une terrasse; l'étage inférieur est en partie enfoui sous la neige, ce qui assure à la fois la so-

Digitized by Google

lidité à l'édifice et une température plus douce aux chambres à coucher. L'ensemble de la construction reçut la forme d'une pyramide quadrangulaire tronquée et formait un tout rigide qu'on pouvait remettre en place au moyen de vérins, dans le cas de mouvement de la neige.

Cependant M. Janssen était impatient de contempler son observatoire en place et surtout d'y faire des observations; aussi organisa-t-il une nouvelle ascension. Le traîneau devait encore servir; cette fois on pouvait le hissser au moyen des treuils. Néanmoins l'ascension fut des plus pénibles, à cause de la grande sécheresse de l'année; on partit de Chamonix le 8 septembre et on arriva au sommet le 11 dans l'après-midi.

On était à peine en haut que le temps se gâta subitement, et, pendant deux jours, on resta sans les vivres laissés en souffrance au Rocher-Rouge. Enfin le 14, le ciel s'éclaircit, et vers six heures on eut un merveilleux coucher de soleil. « La cime du Mont-Blanc émergeait « au-dessus d'une mer de nuages, s'étendant de tous « côtés jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Les « formes arrondies de cette surface figuraient comme « les vagues d'un océan..... Les rayons du couchant « illuminaient toute cette scène de ses feux rougeâtres « et en faisaient un monde fantastique que l'imagina- « tion de Gustave Doré n'eut jamais osé rêver.

« Cependant, peu à peu, le refroidissement de l'at- « mosphère amena une descente graduelle de cette « couche nuageuse, et les grandes cimes du Mont-Rose « et de l'Oberland commençaient à émerger, semant « cette mer de nouveaux archipels dont les glaciers « scintillaient des feux de plus en plus rouges de l'astre « couchant. Quant à celui-ci, son disque rouge sang se

Digitized by Google

« déchira en fragments sinistres dont les lambeaux se « perdirent bientôt dans cette mer.

« Alors un vent glacé s'éleva du côté de l'Orient, « souffla à la surface de l'abîme, et les ténèbres y des- « cendirent..... Quant à moi, en face de cette scène « qui éveillait l'idée qu'on peut se faire des tableaux que « devaient offrir les premiers âges de la terre quand les « continents commençaient à émerger de la surface im- « mense des eaux, j'étais comme pétrifié, l'émotion « était trop forte. »

Le lendemain 15, eurent lieu les premières observations relatives au soleil ; ce travail si délicat put se faire dans les conditions nécessaires à sa bonne exécution et il conclut à l'absence totale de l'oxygène de l'atmosphère du soleil. Ainsi cet observatoire, acquis au prix de tant de fatigues, donnait comme premier résultat la solution d'une question « dont l'importance dépasse « même l'horizon purement scientifique, puisqu'elle in- « téresse l'avenir de la terre et des mondes qui dé- « pendent du soleil ; il révélait une harmonie nouvelle « dans la constitution de l'univers ».

Digitized by Google

Digitized by Google

PUBLICATIONS

DE LA

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE & PHILOSOPHIQUE

DE MANCHESTER

Compte rendu par M. MALDAN, Membre titulaire

MESSIEURS,

A l'une de vos dernières séances, vous avez bien voulu me remettre, pour les examiner, quelques publications de Sociétés savantes anglaises et américaines, qui font échange de leurs travaux avec l'Académie.

De ces volumes, les uns, provenant de l'*Institut Smithsonian de Washington*, comprennent surtout des traductions d'articles scientifiques parus en France et en Angleterre, et il n'y a pas, par conséquent, lieu de nous y arrêter aujourd'hui.

D'autres, au contraire, présentent un réel intérêt : ce sont les publications de la *Société d'Anthropologie de Washington*.

Cette Société a pour but d'encourager l'étude de l'histoire naturelle de l'homme, surtout en ce qui a trait à l'Amérique, et les comptes rendus de ses séances répondent pleinement à son programme. Il faut reconnaître, en effet, que les savants du Nouveau-Monde ont à leur disposition des éléments de recherches aussi précieux qu'ils sont en quelque sorte inépuisables : les curiosités naturelles y abondent et revêtent un caractère tout particulier de grandeur, et quel vaste champ

Digitized by Google

offre l'étude des races plus ou moins civilisées, qui ont régné sur ces vastes continents, jusqu'au jour de la conquête européenne!

Sans aller si loin aujourd'hui, je voudrais vous dire quelques mots d'une association anglaise avec laquelle vous êtes en relation, la *Société littéraire et philosophique de Manchester* et peut-être ne serait-il pas sans intérêt de puiser dans ses publications même quelques détails sur la manière dont fonctionne une académie de province de l'autre côté du détroit (1).

Et tout d'abord il faut reconnaître que son titre ne cadre guère avec la nature de ses travaux : l'on est amené à se demander comment une association littéraire et philosophique en est arrivée, ainsi que ses tables de matières en font foi, à ne traiter que des sujets exclusivement scientifiques. Il s'est produit certainement chez elle un travail de transformation fort curieux, et qu'on ne peut expliquer que par le goût caractérisé de la race anglo-saxonne pour les sciences exactes et les questions pratiques et utilitaires.

La Société comprend deux subdivisions principales:

Une section d'études microscopiques et d'histoire naturelle, et

Une section de physique et de mathématiques.

Elle compte environ cent-vingt membres actifs, des membres correspondants, et un certain nombre de membres honoraires, parmi lesquels figurent la plupart des sommités scientifiques de l'Europe, telles que les Pasteur et les Berthelot, pour ne citer que des illustrations françaises.

(1) *Memoirs and proceedings of the Manchester Literary et philosophical Society*. In-8°, livraisons périodiques.

Digitized by Google

Je ne m'étendrai pas sur les sujets en général fort intéressants traités dans les livraisons que j'ai sous les yeux. Il est cependant un mémoire que je vous demanderai la permission de résumer en quelques mots, parce qu'il y est question d'un phénomène qu'on ne peut nulle part ailleurs étudier mieux qu'à Manchester, et qu'il a aussi pour nous, Rémois, un intérêt direct appréciable.

Il s'agit des différences considérables de température qu'on peut constater entre deux points relativement rapprochés d'une grande ville industrielle.

Les observations ont été faites en décembre et janvier dernier, dans des conditions absolument identiques d'heures et d'appareils, dans des locaux éloignés d'environ deux kilomètres, mais situés, l'un en plein quartier des fabriques et l'autre dans un centre d'habitations bourgeoises.

L'on y a constaté des écarts atteignant la nuit jusqu'à six degrés centigrades, et on les explique par le fait que l'épaisse fumée, constamment en suspension au-dessus de la partie industrielle de la ville, diminue le rayonnement nocturne du calorique dans l'espace: ce qui confirme la solution proposée, c'est qu'une fois chaque semaine, les niveaux de température tendent à se rapprocher entre les deux stations, dans la nuit du dimanche au lundi, où par suite de l'arrêt du travail la production de la fumée cesse temporairement dans les usines. Et si l'on objecte que la diminution du froid dans les nuits d'hiver n'est pas en elle-même un grand inconvénient, il faut songer que la même cause qui entrave le rayonnement nocturne doit, par contre, diminuer l'action du soleil : c'est ainsi qu'il a été constaté que l'observatoire situé en plein brouillard de fumée

Digitized by Google

ne profitait que d'un seul tiers des rayons solaires enregistrés à l'autre station.

Nous n'en sommes pas encore là à Reims heureusement, mais quand on constate les perturbations produites dans l'état de l'atmosphère par la fumée et la poussière des grandes agglomérations industrielles, on ne peut s'empêcher de se demander quelles répercussions elles doivent avoir, au point de vue de l'hygiène, sur des populations condamnées à vivre dans des conditions aussi anormales.

En examinant le bilan de la société, il faut reconnaître que sa situation est fort rassurante. Outre un capital d'une trentaine de mille francs en actions de chemins de fer, elle possède l'immeuble qu'elle occupe et dont elle tire des revenus assez importants, en le mettant à la disposition de différentes associations. La plus grosse part de son budget annuel est absorbée par les frais de ses publications, l'entretien de la bibliothèque et les travaux de sa section d'histoire naturelle. On n'y trouve aucune trace de concours, ni de séances publiques : par conséquent point de lauréats, ni de récompenses.

Un article modeste, quelques centaines de francs, y figure sous la rubrique « *thé et café fournis aux séances* », et je ne me serais pas permis d'y faire allusion, si nous ne trouvions là, prise sur le vif, une des particularités de la vie publique anglaise.

Là-bas, en effet, toute société qui se respecte, s'occupât-elle de science, de philanthropie ou d'affaires, fait figurer invariablement au programme de ses séances des rafraîchissements qui, pour les riches corporations de Londres, par exemple, prennent la forme d'un lunch des plus somptueux.

Question de climat dira-t-on : les brumes humides de

Digitized by Google

l'Angleterre ont créé des usages qui nous sont inconnus sous le ciel plus clément de notre pays.

Et cependant, en dépit de ces attractions, il semble que l'assiduité aux réunions de la *Société de Manchester* ne soit pas aussi grande qu'on pourrait le souhaiter, et le conseil a cru devoir décider, à titre provisoire, que les séances, qui avaient lieu jusque-là à sept heures du soir, se tiendraient alternativement à cinq heures et à sept heures.

Ces essais donneront-ils un résultat satisfaisant ? En tout cas, il y aura peut-être lieu de suivre l'expérience tentée là-bas, et si nos confrères de Manchester réussissent à trouver la formule qui répond le mieux à toutes les convenances et assure la présence de tous aux réunions, ils auront accompli une œuvre éminemment utile, et mérité du même coup la sincère gratitude de toutes les sociétés savantes.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE

LE GRAND PARDON DE CHAUMONT-EN-BASSIGNY

Communication de M. Froussard, Membre titulaire

Messieurs,

Je dois tout d'abord solliciter votre indulgence pour mes débuts à cette tribune, où vous êtes accoutumés à entendre à chaque séance des voix bien plus autorisées que la mienne vous faire des communications qui sont pour vous d'un si puissant intérêt.

Mais, en vous demandant la permission de vous entretenir pendant quelques instants du Grand Pardon, ou de la Diablerie de Chaumont-en-Bassigny, ma ville natale, je ne pense pas trop m'écarter du domaine ordinaire de vos études.

Chaumont est, en effet, une ville champenoise depuis l'année 1187, époque à laquelle son seigneur Milon, partant pour la Terre-Sainte, en fit cession au comte de Champagne, Henri II, dit le Jeune. Depuis ce moment, elle n'a pas cessé de faire partie de cette province. Les comtes de Champagne y ont résidé à différentes reprises. Ils y possédaient même un château, dont il ne reste malheureusement plus qu'une tour, la vieille tour de Hautefeuille, de laquelle relevaient autrefois dix-huit cents fiefs, répandus dans six cent quarante-deux paroisses, bourgs ou villes.

Digitized by Google

Parmi ceux de ses enfants, auxquels la ville de Chaumont peut s'enorgueillir d'avoir donné naissance, l'un des plus remarquables est assurément Jean de Montmirel, né en 1409.

Fils d'un honorable mercier de la ville, il montra, dès l'enfance, d'heureuses dispositions pour la science, et surtout pour la science des lois de l'Église. Aussi fut-il destiné par sa famille à l'état ecclésiastique. Après avoir été chapelain de l'église Saint-Jean-Baptiste de Chaumont, puis desservant de l'église Saint-Michel, dans la même ville, et enfin curé du village de Percey-le-Grand, il fut pourvu en 1460 d'un canonicat dans l'église cathédrale de Langres, et, quelque temps après, promu à l'évêché de Vaison, petite ville du comtat d'Avignon. C'est là que le pape Sixte IV, qui, alors qu'il n'était encore que cardinal de la Rovère, l'avait eu pour ami, et avait apprécié sa vertu, sa science et sa haute piété, vint le chercher pour l'amener à Rome, et en faire son référendaire secret et son secrétaire intime.

Les hautes dignités auxquelles il était parvenu ne firent pas oublier à Jean de Montmirel, sa ville natale. Il obtint d'abord, en 1474, l'érection de l'église de Saint-Jean-Baptiste de Chaumont en collégiale, et, sur sa demande, le Pape accorda à cette même église un pardon général par une bulle du sixième jour des ides de février 1475, dont voici une des principales dispositions :

Sixte, *évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à tous les fidèles du Christ qui verront ces présentes lettres, salut et bénédiction apostolique.*

« Désirant honorer davantage et enrichir de grâces toutes spéciales l'église de Saint-Jean-Baptiste de

Digitized by Google

Chaumont, diocèse de Langres, où notre vénérable frère Jean de Montmirel a été régénéré par l'eau sainte du baptême, et où reposent les corps de ses parents,

« Nous accordons et dispensons de notre autorité apostolique et de notre science certaine, indulgence et très pleine rémission de tous et chacun de leurs crimes, excès, péchés et délits à tous et chacun des fidèles de l'un et de l'autre sexe, vraiment pénitents et confessés, qui, depuis les premières vêpres de la fête, jusqu'aux secondes inclusivement, visiteront dévotement cette même église à la fête prochaine de la Nativité de Saint-Jean-Baptiste, et dorénavant pour jamais, au jour de la Nativité du saint, quand il arrivera qu'on doit la célébrer le dimanche, et chaque fois qu'elle tombera ce jour-là. »

La bulle accordait ensuite aux prêtres de tous ordres les pouvoirs les plus étendus pour la rémission et l'absolution des péchés, même dans les cas spécialement réservés au Saint-Siège apostolique.

C'était là, comme on le voit, une très grande faveur accordée à l'église de Chaumont, surtout à l'occasion de la fête de Saint-Jean-Baptiste, ce saint si populaire et si universellement vénéré en France.

Aussi le clergé et la ville n'épargnèrent rien pour donner à cette fête, d'abord toute religieuse et qui prit le nom de Grand Pardon, une splendeur en rapport avec le but de son institution.

Mais à cette époque de foi naïve et encore grossière, les cérémonies religieuses ne suffisaient pas pour attirer la foule : les yeux demandaient à être frappés en même temps que les cœurs.

Digitized by Google

Bien que Boileau ait dit dans son art poétique :

> Chez nos dévots ayeux, le théâtre abhorré
> Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré,

Il n'en est pas moins vrai que les mystères, qui n'étaient que de véritables représentations théâtrales, étaient universellement répandus depuis longtemps. D'abord confinés dans l'intérieur même de l'église, ils s'étaient peu à peu avancés sous le porche et de là avaient gagné la place publique, où, par la représentation réelle des faits, ils faisaient naître chez les spectateurs une émotion profonde et salutaire, tout en provoquant les rires par leur naïveté qui descendait parfois jusqu'à la trivialité.

Les chanoines comprirent qu'il y avait là un moyen puissant d'attirer la foule, en augmentant la splendeur de la fête. D'accord avec la ville qui consentait à se charger de la moitié des frais, ils décidèrent, à la fin du quinzième siècle, qu'il serait élevé un certain nombre de théâtres ou eschaffauds près de chacun desquels s'arrêterait la procession qui parcourait la ville le jour de la fête, pendant qu'il y serait représenté des mystères relatifs à la vie de saint Jean-Baptiste.

D'abord au nombre de neuf, ces théâtres furent portés à treize à la fin du seizième siècle. Maître Regnault Cordier, principal du collège de Chaumont en 1591, nous en a laissé la description, tout en avouant qu'il n'aime pas cette Diablerie.

Le premier théâtre, qui était dressé près de l'église, représentait la ville de Chaumont assistée des vertus théologales, la Foi, l'Espérance et la Charité, et des vertus cardinales, la Prudence, la Justice, la Force et la Sagesse, toutes figurées dans les premiers temps par

Digitized by Google

des jeunes filles de la noblesse et de la haute bourgeoisie.

Sur le deuxième théâtre, l'ange Gabriel annonçait à Zacharie la naissance de son fils. Vêtu comme les anciens prophètes, Zacharie portait la tiare et était agenouillé devant un autel, un encensoir à la main. Deux lévites et deux acolytes l'assistaient. L'ange avait des ailes d'or, sa tête était ceinte d'un diadème, et il tenait une palme à la main. Zacharie devenait subitement muet et ne pouvait plus terminer l'office parce qu'il avait douté de la parole de l'ange.

Sur le troisième théâtre qui représentait l'Annonciation, on ne voyait que deux personnages, la Vierge en prières, et l'ange lui annonçant qu'elle allait devenir la mère de Dieu.

Le quatrième théâtre avait pour objet la Visitation et était divisé en deux parties, représentant d'un côté la maison de la Vierge et de l'autre celle d'Élisabeth.

L'Action commençait dans la maison de la Vierge. Un ange l'engageait à aller visiter sa cousine, et un deuxième ange lui promettait de lui servir de conducteur « jusqu'à la cité où cette princesse d'élite passe ses « jours en saincteté ». La Vierge consentait à faire ce voyage, et invitait à l'accompagner et à traverser les hautes montagnes sa servante, Sarrette, qui l'assurait qu'elle suivrait partout ses pas.

Alors, s'ouvrait la deuxième partie du mystère. La Vierge arrivait chez Élisabeth et la saluait. Celle-ci lui répondait par ces mots: « D'où me vient ce bonheur, ô « Vierge incomparable, de me voir visitée par la mère « de Dieu. »

Le cinquième théâtre était rempli par les prophètes Jérémie et Malachie, qui prononçaient les paroles par

Digitized by Google

lesquelles ils font allusion à la venue du Précurseur.

La naissance de saint Jean-Baptiste remplissait le sixième théâtre. Élisabeth était dans un lit bien paré, assistée de deux matrones. Saint Jean était dans les bras de sa nourrice qui le présentait à son père. Deux lévites s'apprêtaient à le circoncire au grand chagrin de la nourrice, qui leur recommandait de le traiter doucement. A la demande des lévites qui s'informaient du nom à donner à l'enfant, un ange répondait : *Johannes est nomen ejus*. A ce moment Zacharie recouvrait la parole et remerciait Dieu de la grâce qu'il venait de lui accorder.

Une servante terminait la scène en apportant un bouillon à Élisabeth et en adressant ces paroles au public :

Messieurs, je vous dirai avec raison
De quoi je sers dans la maison.
Quand mon petit poupon sommeille,
Je prends garde qu'on ne l'éveille,
Et si d'aventure il a faim
Aussitôt je prends dans ma main
Ma petite poêle polie
Pour lui faire de la bouillie,
Et je la mets dessus le feu.
Ainsi, je fais ce que je peux
Pour rendre agréable service
A madame la nourrice
Qui de moi ne se plaigne pas.
Je m'en retourne sur mes pas
Crainte que pendant ma demeure
Je trouve le poupon qui pleure.
Pèlerins qui passez, bénissez, je vous prie
L'enfant d'Élisabeth et du bon Zacharie.

Le septième théâtre nous transporte dans un désert où vivait saint Jean à l'âge de cinq à six ans, au milieu de bêtes diverses, telles que : serpents, tortues, etc.; quelques disciples et des sauvages qui ont découvert sa

Digitized by Google

retraite composent son auditoire et écoutent le sermon qu'il leur adresse et qui commençe par ces mots : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Faites « pénitence, parce que le royaume des cieux approche. » Un sauvage ravi célèbre les mérites de saint Jean en disant : « Que de l'orient à l'occident, de Chaumont aux pays étrangers, tout résonne de ses louanges. »

Nous sommes encore dans un désert au huitième théâtre. Mais la solitude de saint Jean a été embellie. Il est au milieu d'un jardin garni de fleurs, et arrosé par une eau limpide qui tombe du haut des rochers et serpente à travers les gazons. Son auditoire est aussi plus relevé. Dans la foule qui l'écoute, on remarque des rois d'Orient dans un somptueux costume, des princes, des princesses, des pages en habits de cour à la mode du quinzième siècle et même un grand prévôt qui reçoit une leçon sur le devoir qu'il a de rendre justice à chacun. Un des rois envoie un pontife demander à Jean qui il est. Celui-ci répond : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur. »

La scène se termine par l'apparition du Sauveur, revêtu d'une robe de serge violette galonnée d'or, qui prononce ces paroles :

Vous tous, rois et sujets, croyez mon précurseur;
En tous temps, en tous lieux, il me rend témoignage;
Moi-même, ce jourd'hui, je veux lui rendre hommage,
Car je suis ce qu'il dit : Votre maître et Sauveur.

Nous arrivons maintenant au baptême de Jésus qui fait l'objet du neuvième théâtre. Le décor était le même que le précédent, sauf qu'une barque, cachée au milieu des buis et des roseaux, était censée voguer sur le Jourdain. Comme personnages, on y voyait : le Père

Digitized by Google

Éternel, le Sauveur, saint Jean, des Lévites, des Anges, et des Sauvages. Saint Jean invitait les assistants à recevoir le baptême. Jésus entrait dans la barque, et au moment où Jean versait l'eau sur sa tête, on lâchait une colombe ou un pigeon blanc qui disparaissait dans les cieux. Dieu le père apparaissait sur les rochers et prononçait ces paroles : « *Hic est filius meus dilectas. Ipsum audite.* » Les anges chantaient : *Sanctus, Sanctus Deus Sabaoth*, les lévites alternaient avec eux en célébrant la gloire de Dieu. Puis trois sauvages entraient dans la nacelle et recevaient le baptême.

Le théâtre qui suivait représentait l'emprisonnement de saint Jean. Le roi Hérode, accompagné de plusieurs princes et princesses, au nombre desquelles se trouvait Hérodiade, faisait procéder à l'arrestation du saint par son maître d'hôtel et ses satellites. La scène se terminait par une bataille entre les soldats et le peuple qui voulait défendre saint Jean, mais qui succombait naturellement.

La décollation était réprésentée sur le onzième théâtre. On y voyait à la fois la campagne, le palais d'Hérode, et la prison, près de laquelle se dressait la maison du bourreau. Dans le palais, un festin splendide était dressé auquel prenaient place des personnages de la cour. Hérodiade exécutait avec deux saulterelles des danses lascives. Elle était constamment suivie par un diablotin noir, allégorie à la perversité de son âme. Pendant ce temps, on procédait sur la place et devant le palais à la mise à mort du saint. Le personnage qui le représentait disparaissait par une trappe et était remplacé par un mannequin, dont la tête, tranchée par le fer du bourreau, laissait couler à grands flots un liquide rouge. Ce mystère se terminait par l'apothéose de saint Jean.

Au mystère suivant, l'âme de saint Jean descendait

Digitized by Google

aux limbes, où elle se rencontrait avec Adam tenant une pomme dans laquelle Ève mordait; avec Noé, auquel une colombe apportait une branche d'olivier; avec Abraham, tenant une épée et donnant la main à Isaac, chargé de son fagot, et avec d'autres personnages de l'Ancien Testament. Saint Jean les saluait et leur annonçait la prochaine venue du vrai Messie qui devait leur apporter la délivrance.

Enfin, le treizième et dernier théâtre, dressé sur la place de l'Hôtel-de-Ville, était celui qui attirait le plus la foule et qui causait la plus grande émotion. Il était entièrement tendu de noir et représentait la punition d'Hérode.

L'enfer était figuré par une énorme gueule, armée de dents formidables, et qui s'ouvrait et se fermait à chaque instant au moyen d'un mécanisme mis en mouvement par des hommes cachés sous le théâtre. Autour de cette gueule, dansaient des diables qui, avec Proserpine et Lucifer à leur tête lançaient des fusées, des pétards et des brandons enflammés. Une poupée, représentant l'âme d'Hérode, était lancée du haut de la tour de l'Hôtel-de-Ville, et, guidée par des fils de fer, venait s'engouffrer dans cette gueule, au milieu des flammes qu'elle vomissait. Au même moment, les diables lui présentaient la tête de saint Jean, en prononçant ces paroles du Saint au Roi : « *Non tibi licet habere uxorem fratris tui.* »

Tels étaient les différents mystères qui étaient représentés à Chaumont le jour de la fête du Grand Pardon. Quant au texte du drame, il avait malheureusement disparu. Mais un de vos érudits confrères, dont nous venons d'apprendre la mort récente, M. Émile Jolibois, lorsqu'il était archiviste du département de la Haute-

Digitized by Google

Marne, a été assez heureux pour en retrouver, après de laborieuses recherches dans les annales de la ville, un certain nombre de fragments qu'il a publiés dans son ouvrage sur la *Diablerie de Chaumont*.

On peut voir, d'après ces fragments, que ce mystère était conforme à l'esprit du temps où il a été composé. On y trouve, en effet, des passages remplis de délicatesse et de sentiment mélangés à des scènes grotesques et triviales.

Ainsi, à côté de l'allocution qu'adresse au public la servante d'Élisabeth, et dont je vous ai donné lecture, on trouve ces belles paroles que prononce la Vierge au moment de l'Annonciation :

Vous descendez du haut des cieux
Faisant un astre glorieux
De mon cœur qui s'est laissé prendre !
Vous l'élevez si haut dans un être divin !
Vous vous formez un corps dans un amas de cendre
Et changez mon argile au feu d'un Séraphin.

Parfois même, les personnages les plus infimes avaient un langage que l'on s'étonne de trouver dans leur bouche.

Le Géolier, au moment où il menait saint Jean au supplice, s'écriait :

Si le ciel secondait mon destin généreux !
Mais Hérode est trop fort, et moi trop malheureux.

Et le bourreau lui-même, ému de compassion après avoir mis à mort le saint, prononçait ces mots :

Si votre cruauté n'est pas bien assouvie,
Tigres, voilà mon cœur, arrachez-moi la vie !

Digitized by Google

Je me borne à ces quelques citations, craignant d'abuser de votre bienveillante attention.

L'annonce de la fête du Grand Pardon était faite dès le dimanche des Rameaux, la précédant. Ce jour-là, les acteurs qui devaient figurer sur les divers théâtres revêtaient des robes noires, parsemées de flammes rouges, et la figure couverte d'un horrible masque surmonté de cornes, ils se portaient au sommet de la tour de l'hôtel de ville, et de là, en poussant des cris effroyables, ils lançaient sur la procession qui passait à leurs pieds, des pétards et d'autres pièces d'artifice. De là, ils se répandaient dans la ville et les campagnes environnantes et quêtaient pour recueillir l'argent nécessaire aux dépenses de la fête.

D'un autre côté, tous les dimanches qui précédaient le 24 juin, à partir des Rameaux, un chanoine parcourait la ville escorté de sonneurs de trompes, et disait à haute voix : « C'est le grand pardon général de peine et de coulpe ; Dieu nous fasse la grâce de mériter les effets d'une si grande indulgence. »

La fête était en outre affichée dans les diocèses de Langres, de Châlons, de Toul et de Besançon.

Dès la veille de la Saint-Jean, les habitants des villages voisins, et même des étrangers venus de loin, affluaient dans la ville. Les auberges d'alors, le *Dauphin,* l'*Homme Sauvage,* le *Bout du Monde*, étaient remplies de pèlerins et de curieux. Ceux qui n'y trouvaient plus place, et qui n'avaient ni parents ni amis à qui demander l'hospitalité, élisaient domicile sous les auvents des boutiques, sous les halles, sous les porches des églises et des maisons. Au coin de chaque rue se tenaient des prêtres qui, au milieu du tumulte des allants et des venants, recevaient la confession d'une foule de pénitents se renouvelant sans cesse.

Digitized by Google

Le soir, quand la nuit était venue, le clergé sortait de l'église accompagné des autorités de la ville et du bailliage, et, escorté par la milice, se rendait processionnellement sur la place de l'Hôtel-de-Ville, où il mettait le feu à une immense borde ou bûcher qui se dressait au milieu. Des pièces d'artifice étaient tirées, et lorsque le feu s'éteignait, la foule se précipitait pour recueillir quelques fragments de charbon, qui, croyait-on, préservait de la foudre, de la peste et de certaines autres maladies. Puis, chacun se retirait, les uns pour prendre le repos dont ils avaient grand besoin, les autres pour terminer, à la lueur de branches de sapin, la décoration des différents théâtres.

Le lendemain, 24 juin, était le grand jour de la fête. Les abords de l'église étaient encombrés par une foule impatiente d'assister aux cérémonies qui se préparaient. Les rues étaient jonchées de fleurs, les maisons garnies de tapisseries aux vives couleurs, ou de draps blancs ornés de branches de feuillage et de bouquets de fleurs; aux fenêtres flottaient des banderoles et pendaient des écussons.

Le grand portail de l'église s'ouvrait au son des cloches, des tambours et des instruments de musique, et la procession s'avançait précédée par des joueurs de trompe et de hautbois. A leur suite venaient, revêtus du costume de leur rôle, tous les acteurs qui devaient figurer dans les mystères. Ils étaient suivis des maîtrises, des corps d'état, des ordres religieux, des pénitenciers, et des membres du Chapitre. Après eux s'avançaient les descendants de la famille de Jean de Montmirel, chacun avec un cierge à la main. Venait ensuite le célébrant, suivi des barons des environs, parmi lesquels on pouvait remarquer le seigneur de Choiseul, le mar-

Digitized by Google

quis de Reynel, les seigneurs de la Motte, de Longeau, de Juzennecourt et d'autres encore. Le corps de ville, le bailliage et les autres juridictions, leurs massiers en tête, fermaient la marche.

Au milieu de cette longue procession, on voyait, s'élevant au-dessus de la foule, la bannière de saint Jean, celle de Notre-Dame, portée par les couturiers, celle des saints Crépin et Crépinien, que portaient les cordonniers, la tête de saint Jean, reposant sur un brancard d'étoffe rouge rehaussée de crépines d'or, le reliquaire d'or donné par le Pape Sixte IV à Jean de Montmirel, et d'autres bustes ou images de saints.

La procession se déroulait majestueusement dans les rues de Chaumont, faisant une station à chacun des théâtres, dont le premier s'élevait en face même de l'église. Elle parcourait les rues du Palais, de Brabant, passait devant le couvent des Carmélites, entrait dans la rue de Buxereuilles, pour gagner la rue de la Dame-Alliotte et arriver par la rue de la Voie-de-l'Eau, à la place de l'Hôtel-de-Ville, où elle assistait au dernier acte des Mystères qui avaient été représentés sur tout son parcours.

De là, elle regagnait l'église, où se terminaient les cérémonies religieuses, et le lendemain, les pèlerins se dispersaient et rendaient la ville à son calme habituel.

Mais, ce mélange du profane au sacré, ces représentations théâtrales, avaient amené un résultat que les chanoines n'avaient pas prévu. On avait fini par venir plutôt par curiosité que par piété à la fête, dont l'esprit était complétement dénaturé. Les prêtres, les bourgeois qui, dans les premiers temps, avaient rempli les principaux rôles dans les Mystères, avaient renoncé à se produire en public et avaient été remplacés par des

Digitized by Google

hommes du peuple qui, par leur langage grossier et souvent même licencieux, provoquaient les rires de la foule et la détournaient du recueillement qu'exigeait la sainteté de ce jour. Aux sujets les plus respectables, les plaisanteries les plus basses étaient mêlées. La représentation des mystères avait perdu sa dignité ; ce n'était plus qu'un alliage honteux de religion et de bouffonnerie. La fête même n'avait plus son nom et n'était plus connue que sous celui de Diablerie de Chaumont.

De plus, les dépenses excédaient de beaucoup les recettes. En 1657, elles s'élevaient à 1,300 livres, et l'on n'avait, pour y faire face, que les 300 livres que les quêtes avaient rapportées. Les diables quêteurs ne laissaient plus parvenir à leur destination toutes les offrandes qu'ils recevaient depuis le jour des Rameaux ; il y avait, en effet, un dicton qui avait cours parmi les bonnes femmes de Chaumont : « S'il plait ai Dieu, et « ai lai bonne Sainte Vierge, ai lai Saint Jean, « not'homme serai diable et j'paierons nos dettes. »

Émus de cette situation, les chanoines voulaient supprimer les théâtres, tandis que la ville en réclamait simplement la réforme. Mais l'accord se fit entre eux, et en 1668, la suppression complète des mystères fut décidée. Ce fut en 1663 qu'on avait pu les voir pour la dernière fois. Les costumes furent brûlés en 1760 : Le masque du grand diable n'avait pas moins de trois pieds de haut.

Bien que redevenue purement religieuse, la fête n'en continua pas moins à être célébrée avec une grande pompe et une grande affluence de monde. On continua à mettre le feu au bûcher qui se dressait toujours sur la place, et à la procession, les acteurs des mystères

Digitized by Google

furent remplacés par des enfants qui, par leur costume et leur attitude, représentaient quelques-uns des actes de la vie de saint Jean. Mais aussi, par une réminiscence de l'ancienne Diablerie, on continua à y faire figurer, fixée à une longue fourche, la peau empaillée d'un monstre marin.

Ces fêtes du Pardon, interrompues pendant la Révolution, furent reprises en 1805 en vertu d'une autorisation du Pape Pie VII, et ont continué depuis à être célébrées sans interruption.

Le bûcher de la place de l'Hôtel-de-Ville était encore dressé, et nous voyons dans un journal rendant compte de la célébration de la fête en 1827, que le feu fut mis à chacun de ces coins par le Préfet, le Général, le Maire et l'Évêque diocésain.

Depuis, ce bûcher a été lui-même supprimé et toute la solennité de la fête s'est réfugiée dans la procession.

En 1855, la dernière fois qu'il m'a été permis d'assister au Grand Pardon, j'ai encore vu, marchant derrière le dais et revêtu d'une chappe, le dernier représentant de la famille de Jean de Montmirel, famille que je crois actuellement éteinte, au moins dans ses descendants directs.

En 1888, le Grand Pardon a encore été célébré à Chaumont, et cette solennité a été rehaussée par la présence de l'Archevêque de Lyon, qui présidait, assisté des évêques de Langres et de Dijon.

En cette année 1894, le jour de la fête de saint Jean devant tomber un dimanche, il y aura encore un Grand Pardon à Chaumont. Mais le feu de joie ne sera plus dressé, les mystères ne seront plus représentés et les diables manquant à la fête, les bonnes femmes n'y trouveront plus l'occasion de payer leur dettes; et,

Digitized by Google

cependant, Chaumont pourra encore inscrire sur la porte de son église ce quatrain qu'on y lisait autrefois :

Chaumont de vertu décorée
Présente à chacun pénitent
Du paradis la clef dorée
L'église Saint-Jean visitant.

Digitized by Google

LA
POPULATION DE DEUX PAROISSES DE REIMS

En Février 1422

Lecture de M. THIRION, Membre titulaire

Les archives de Reims possèdent, entre autres documents de ce genre, deux recensements de paroisses faits en février 1422. Ces opérations, ordonnées par le conseil et exécutées par des délégués choisis parmi les laïcs et les clercs, n'avaient pas pour but, comme bien on pense, d'établir simplement le chiffre de la population. En 1422, la guerre sévissait dans toute la France du Nord ; la Champagne, disputée entre les Bourguignons et les Armagnacs, avait particulièrement à en souffrir. Les environs de Reims n'offraient plus aucune sécurité, et la ville, avoisinée par un certain nombre de citadelles ennemies, était menacée de disette et pouvait, de plus, être assiégée d'un instant à l'autre. De là l'idée du conseil de faire exécuter un recensement des habitants et aussi des provisions qu'ils possédaient. Il ne nous en est malheureusement resté que les deux cahiers se rapportant aux paroisses de Saint-Pierre et de Saint-Hilaire. C'est dire que l'on ne peut tirer de ces documents un chiffre exact de la population de Reims à cette époque. Ce travail, d'ailleurs, a déjà été fait de la manière la plus complète par votre Secrétaire général, et il n'y aurait rien à y ajouter. Tout au plus pourrait-on tirer de ces deux cahiers une moyenne exacte du nombre d'individus que représentait

Digitized by Google

une famille, ou, dans la langue d'alors, un feu. On sait que Reims comptait alors de 2,000 à 2,600 feux. On obtiendrait ainsi un chiffre approximatif, analogue à ceux qui sont déjà connus pour cette époque.

Mais ces recensements ne se bornent pas à nous donner le nombre total des bouches à nourrir et des provisions disponibles. Les délégués du conseil ont fait le compte le plus minutieux, famille par famille, maison par maison. On peut donc tirer de leur travail des renseignements démographiques d'un certain intérêt sur la manière de se loger et de vivre des gens de cette époque, sur le mouvement de la population, les professions exercées, et enfin sur la division de la ville, soit au point de vue purement topographique, par quartiers, soit au point de vue militaire, par dizaines et par connétablies.

Chacune des deux commissions de recensement a opéré, en effet, d'une manière différente. Dans la paroisse Saint-Hilaire, on compte par « quarrelz », c'est à dire par pâtés de maisons, et, comme subdivision, par maisons. Les habitants y sont simplement divisés en hommes, femmes et enfants, sans que l'âge soit indiqué. Les professions le sont quand il y a lieu. Dans la paroisse Saint-Pierre, au contraire, les recenseurs opèrent sur une autre base. Ils comptent par connétablies et par dizaines. Le nombre des personnes de chaque famille y est très exactement indiqué, avec l'âge de chaque personne, et, s'il y a lieu, sa profession. On peut prendre comme vrais les chiffres donnés. Dans une petite ville où tout le monde se connaissait, et où l'on avait tout intérêt à ce que l'opération fût exacte, puisqu'il s'agissait de savoir combien l'on aurait de bouches à nourrir en cas de siège, les erreurs ne pouvaient

Digitized by Google

être ni nombreuses, ni considérables, et personne n'avait intérêt à dissimuler son existence, bien au contraire.

Un fait frappe d'abord dans le recensement de la paroisse Saint-Hilaire, c'est qu'en général chaque famille habite sa propre maison. Les exceptions se justifient ordinairement par ce fait, que les locataires sont des gens de la campagne qui sont venus dans la ville « à refuge ». La paroisse, en effet, compte pour le moment 2,262 résidants. Là-dessus, 432 forains. Restent par conséquent 1,830 habitants. Or, ces 2,262 personnes forment 534 ménages, et le nombre des maisons n'est pas moindre de 414. On peut donc dire qu'à très peu d'exceptions près, chaque ménage habite une maison particulière, ce qui, du reste, ne veut pas dire nécessairement qu'il en soit propriétaire, puisque nous savons, par ailleurs, que beaucoup payaient un loyer. Les maisons avaient même parfois plusieurs propriétaires, à ce qu'il semble, puisque nous voyons un jugement du prévôt ordonner un partage réel entre les quatre héritiers d'un immeuble, ce qui montre que ce procédé était dans les habitudes. On ne le rencontre plus aujourd'hui, je crois, que dans deux villes françaises, à Marseille et à Rennes. Ces maisons étaient en général fort petites. On peut s'en faire aisément une idée par celles qui sont encore debout.

On croit généralement qu'au moyen âge les familles étaient nombreuses. Le recensement des deux paroisses dément absolument cette assertion. Le nombre des enfants est d'habitude assez petit. Beaucoup de familles n'en ont pas. La plupart n'en ont que deux ou trois. Il est exceptionnel d'en rencontrer davantage. Le chiffre huit ne se trouve qu'une fois. On compte par unités celles où il y en a six. La population ne baissait donc pas

Digitized by Google

uniquement par la mortalité qu'amenaient la guerre et la misère, mais aussi, ce qui n'a rien d'étonnant dans une situation pareille, par une sensible diminution du nombre des naissances. La moyenne serait même inférieure à celle de la France de nos jours. Prenons en effet les chiffres de la paroisse Saint-Hilaire. Elle compte 534 ménages ; là-dessus il y a 553 enfants, c'est à dire à peine plus d'un par ménage. Dans la paroisse Saint-Pierre, où les âges sont indiqués, on peut arriver à des résultats encore plus précis. Le nombre des habitants, recensés un à un, est de 1,314. Si l'on compte comme enfants toutes les personnes âgées de moins de quinze ans, on arrive au chiffre de 336. C'est bien à peu près la même proportion que dans Saint-Hilaire. La première page du cahier de Saint-Hilaire comprend quatre ménages; l'un a trois enfants, le second un, deux autres n'en ont pas. La seconde en contient six. Trois ont deux enfants, deux en ont un, le sixième n'en a pas. En parcourant les listes de Saint-Pierre on arrive aux mêmes constatations. Beaucoup de ménages n'ont pas d'enfants et l'âge indiqué des époux ne permet pas de croire que cela tienne ni à ce que le mariage est récent, ni à ce que les enfants, devenus majeurs, ont quitté la maison. Il est vrai que le grand nombre des baisselles et des varlets, âgés de moins de quinze ans ou d'un peu plus, nous montre que les enfants étaient placés jeunes, mais, si l'on se reporte aux totaux que j'ai indiqués, on voit que le nombre n'en est pas tel que le chiffre de la natalité doive en être beaucoup relevé.

Les mariages sont cependant nombreux. A très peu d'exceptions près, sauf pour les serviteurs, toutes les personnes en âge de l'être sont mariées. Les deux cahiers ne relèvent qu'un seul ménage irrégulier, une

Digitized by Google

femme qui vit avec « son ami », lequel, d'ailleurs, a quatorze ans de moins qu'elle. Contrairement à ce qui arrive aujourd'hui, où l'on cherche à établir entre les époux un certain rapport d'âge, l'on ne tenait, à ce qu'il semble, aucun compte de ces considérations. Parfois la femme est plus âgée que le mari, souvent le mari a quinze ou vingt ans de plus que sa femme. Les rapports d'âge varient à l'infini, si bien qu'une moyenne ne représenterait rien. Il ne paraît pas que les mariages fussent autrement précoces. Peu de femmes ont moins de dix-huit ans. On trouve des hommes mariés à vingt ans, mais ils se comptent.

Les professions sont très variées et indiquent un certain mouvement commercial et industriel. Règle générale, les patrons ont deux ou trois varlets, pas davantage. Dans ce nombre il faut comprendre les apprentis. Malheureusement, on ne peut conclure de la qualité de varlet à celle d'ouvrier, car un varlet peut être aussi un serviteur ou bien un homme de peine. Force donc est de nous en tenir au chiffre des patrons. Il est de 102 pour Saint-Pierre et de 149 pour Saint-Hilaire.

Les professions se rapportant à l'alimentation sont celles de boulanger : il y en a huit sur Saint-Hilaire et deux seulement sur Saint-Pierre ; de boucher : ils sont bien plus nombreux, trois sur Saint-Pierre et vingt-trois sur Saint-Hilaire ; de poulailler, un sur Saint-Pierre ; de tavernier, un seulement sur Saint-Pierre, et de pâtissier, un sur Saint-Pierre. Évidemment les hôteliers ne sont indiqués qu'insuffisamment, car on n'en trouve qu'un sur Saint-Pierre.

Digitized by Google

Les métiers proprement dits sont fort nombreux. En voici la liste avec les chiffres s'y rapportant :

	Saint-Pierre	Saint-Hilaire
Artilleur	1	»
Barbiers	2	4
Cordonniers	6	17
Correurs	2	1
Charretons	3	4
Chausseteurs	2	2
Ciriers	3	»
Couteliers	1	1
Charpentiers	3	»
Cordiers	3	1
Chaniers	1	»
Charliers	»	2
Craissier	»	1
Drapiers	2	3
Chandeliers	»	5
Chaudreliers	»	4
Couvreur	»	1
Estaminiers	»	7
Fèvres	4	3
Fripiers	1	3
Fromagier	1	»
Fustaillier	1	»
Faiseur de trompettes	1	»
Gohelier	1	»
Maçons	4	2
Mégissiers	»	3
Menouvrier	1	»
Orfèvres	5	1
Parmentiers	6	13
Pannelier	1	»
Pelletiers	2	11
Potiers d'estain	2	2
Peintre	1	»
Selliers	»	3
Savetiers	1	6

Digitized by Google

	Saint-Pierre	Saint-Hilaire
Serriers	2	»
Telliers	9	4
Tisserands	1	3
Tonneliers	12	9

Ajouter des commerçants comme « un épicier, deux apothicaires et des gens exerçant des fonctions publiques comme un appariteur, un sergent de la prévôté, un notaire, un tabellion royal ; puis des voituriers, trois courriers et un porteur à sac. On arrivera au chiffre indiqué plus haut. Une grande partie de la population vivait donc de l'exercice d'un métier, mais il faut remarquer que les commerçants proprement dits sont à peine indiqués. Un certain nombre d'habitants devaient vivre de la terre, bien que l'on n'indique qu'un laboureur, encore est-ce un étranger.

Sans être riche, ni même fort aisé, tout ce monde n'était pas aussi dépourvu de ressources qu'on pourrait le croire d'après les malheurs de l'époque. La plaine de Reims, entourée d'un cercle de collines boisées, est relativement facile à préserver et l'on sait que les Rémois n'hésitaient pas, quand il le fallait, à faire des expéditions à distance contre les bandes qui ravageaient le pays. Un certain nombre d'habitants n'ont pas de provisions, mais la plupart en sont suffisamment pourvus et quelques-uns en possèdent de fort considérables. Un apothicaire, Simonnet Prévostin, n'a pas moins de 800 setiers de froment chez lui. Ces provisions consistent invariablement en froment, seigle, avoine, légumes secs et viande de porc. On ne compte pas le bétail sur pied. Le seigle est le plus abondant. Après vient le froment, puis l'avoine, les légumes secs sont en petite quantité. A Saint-Pierre les 1,314 habitants

Digitized by Google

ont 8,006 setiers de seigle et de blé, soit environ 1,000 litres par personne, et ce sans compter les autres provisions. A Saint-Hilaire, les 432 forains résidant ont 1,717 setiers et les 1,830 habitants 7,384. On peut dire qu'en la mettant au régime du rationnement, la ville était approvisionnée en grains pour près d'un an, ce qui est d'autant plus remarquable qu'à ce moment on était en février et qu'une grande partie de la récolte de l'année précédente avait dû être consommée. On ne voit pas, d'ailleurs, que les habitants des campagnes eussent rentré dans la ville une grande partie de leurs provisions. Les réfugiés ne sont pas, en somme, très nombreux, pas le quart de la population ordinaire à Saint-Hilaire et encore moins à Saint-Pierre. Ils ne sont pas mieux pourvus que les autres. Et pourtant, théoriquement, Reims devait servir de refuge à tous les habitants du pays dans un rayon de trois à quatre lieues. On voit, qu'en fait, ils n'abusaient pas de ce droit et que, malgré le manque de sécurité, les campagnes restaient encore assez peuplées.

Connétablies. — Le recensement de la paroisse Saint-Pierre fournit, outre les détails précédents, un renseignement qui ne manque pas d'intérêt. Ayant été fait par connétablies et par dizaines, il nous donne l'effectif de ces divisions militaires de la ville de Reims. Le service commençant à quinze ans pour ne finir qu'à soixante, il suffit de compter dans chaque dizaine le nombre d'hommes compris entre ces deux limites.

La première connétablie compte quatre dizaines. Ces dizaines contiennent 82 hommes de quinze à soixante ans. Chacune compte donc une vingtaine d'hommes en moyenne, ce qui, en supposant qu'on ne les employait

Digitized by Google

pas tous à la fois, justifie l'appellation employée. La deuxième compte aussi quatre dizaines d'un effectif de 97 hommes en tout. La plus forte est de 33 hommes, les trois autres en comptent 22 et 21. Même composition pour la troisième, avec un effectif total de 82 hommes. La quatrième en compte 100. Les dizaines vont de 17 hommes à 30. La cinquième, formée comme les autres de quatre dizaines, a un effectif de 73 hommes avec un chiffre minimum de 14 hommes par dizaine et maximum de 23.

En somme, la dizaine est d'un effectif moyen de 22 hommes et quatre dizaines forment une connétablie. Les chefs des dizaines sont en général des hommes d'un certain âge. La plupart ont plus de quarante ans, quelques-uns trente-six ou environ. Les connétables sont plus jeunes : l'aîné a quarante ans, les moins âgés trente-deux.

En tout, la paroisse Saint-Pierre comptait 352 combattants. La connétablie ressemblait assez bien à notre compagnie moderne et la dizaine à la section. On ne voit pas si la dizaine correspondait à un groupe de maisons, mais la variabilité de son effectif semble établir la chose.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'IMMIGRATION A REIMS

De 1351 à 1360

Lecture de M. Thirion, Membre titulaire.

On se plaint, de nos jours, de la tendance qu'ont les habitants des campagnes à émigrer vers les villes. Le fait est certain, mais la question serait de savoir s'il est bien nouveau et si le changement n'existe pas bien plus dans les apparences que dans la réalité. La facilité des communications et la différence de l'état politique rendent plus faciles, aujourd'hui, l'émigration à longue distance. Autrefois on allait peut-être moins loin, mais la grande ville voisine attirait peut-être tout autant qu'aujourd'hui les populations des campagnes environnantes, surtout quand le manque de sécurité faisait mieux apprécier l'avantage de vivre derrière de solides murailles. C'est ce qui semble résulter, au moins pour Reims, d'un registre (1) de ses archives qui contient la liste nominative des bourgeois venus de 1351 à 1360, pendant une des périodes les plus troublées de notre XIVe siècle.

Ce registre, assez gros et de format in-12, était destiné à l'inscription des individus qui se faisaient recevoir bourgeois du ban de l'échevinage. Il contient cent vingt-huit feuillets. Six autres, qui le terminaient, ont été coupés. La première réception est du 6 décembre 1351, la dernière de la Sainte-Croix en mai 1360. C'est

(1) Ce registre a été analysé par Varin.

Digitized by Google

ce qu'on appelle une main courante. Les noms y sont inscrits avec la mention de l'origine, quelquefois du métier et de la demeure, dans l'ordre des dates de réception.

On sait que le ban de l'échevinage embrassait la ville de Reims, moins le ban Saint-Remy, qui avait son échevinage à part, et le ban du chapitre qui se composait de plusieurs enclaves dispersées dans la ville. On peut donc rapporter le chiffre des réceptions à la population totale de Reims à cette époque, pour se faire une idée de l'augmentation qu'elles lui procuraient. Cette population était d'environ 15,000 âmes en tout, pour les trois bans. C'est le chiffre autour duquel elle s'est tenue pendant la durée de la guerre de Cent-Ans. La plus grande partie de ces 15,000 habitants appartenait certainement au ban de l'archevêque, sans que l'on puisse d'ailleurs déterminer exactement dans quelle proportion.

La réception dans la bourgeoisie était faite, à Reims comme ailleurs, par les magistrats municipaux, les échevins, mais elle ne dépendait pas uniquement d'eux. L'archevêque étant seigneur du ban, les nouveaux bourgeois devenaient ses sujets, et, par conséquent, devaient se faire présenter tout d'abord par un de ses officiers. Cet officier était le vicomte qui n'avait précisément gardé, avec la surveillance des mesures et de quelques métiers, que cette partie de ses anciens pouvoirs administratifs. Toutefois, d'après les échevins, la présentation par le vicomte, tout essentielle qu'elle fût, ne devait être qu'une simple formalité. Le vicomte, d'après eux, était tenu de la faire, et de la faire à un prix modéré. Là était la pierre d'achoppement. Il ne faut pas, en effet, oublier que cet officier était fermier de sa charge. De là, chez lui, un désir bien naturel de tirer

Digitized by Google

le plus possible des candidats à la bourgeoisie. Ceux-ci, en effet, lui devaient un droit, mais ce droit n'était pas fixé. Les intéressés l'établissaient entre eux de gré à gré et le chiffre variait selon la fortune. Dans un procès de 1394, deux récipiendaires offrent 20 sols, ce qui, disent-ils, doit suffire, vu la faculté de leurs chevances. Le vicomte répond que l'offre est ridicule et qu'il veut 40 livres tournois.

De ces prétentions contradictoires naquit un procès. Commencé en mai 1394 (Lettres de complainte et de commission en date du 20 mai), il durait encore à la fin de 1429. On ne voit pas comment il se termina. Sans doute les vicomtes modérèrent leurs prétentions. Voici quelles étaient celles des échevins, consignées dans les lettres de commission du 20 mai 1394 :

« Touteffois que aucuns forains ou estrangiers sont venuz et viennent demourer en ycelle ville et cité de Reins, mesmement ou dit ban et eschevinage, et eulx veulent devenir et estre bourgois du corps d'icellui eschevinage, et qu'ilz ont requis et requièrent ledit arcevesque ou ses gens et officiers, et mesmement son viconte, estre receuz en ladite bourgoisie, en faisant les devoirs en telz cas acoustumés, icellui arcevesque ou ses gens et officiers, meesmement ledit viconte, sont tenus de les ravoir et les présenter ausdis eschevins comme bourgois du corps de leur dit eschevinage, soubz certainne forme et manière, en tel cas acoustumée, laquelle présentacion ainsi faite, lesdis eschevins les reçoivent en bourgois de leur dit eschevinage, et d'illec en avant sont yceulx ainsi receuz tenus et réputez bourgois du corps dudit eschevinage, pareillement comme ceulx qui en sont bourgois de nativité. »

On voit plus loin que les nouveaux bourgeois étaient

Digitized by Google

reçus dans la loge des échevins. Il ne semble pas, d'ailleurs, que ces derniers aient jamais fait difficulté de recevoir ceux qui se présentaient. Dans les documents relatifs à la bourgeoisie, l'éventualité d'un refus n'est pas prévue. Le candidat n'avait donc à se préoccuper que des exigences possibles du vicomte.

On pouvait aussi devenir bourgeois par suite de son mariage. En 1382, un homme de Neufchâtel vient déclarer que, s'étant fixé à Reims et ayant épousé la fille d'un bourgeois, il se tient dès lors lui-même pour bourgeois de la terre de Monseigneur de Reims et du corps de l'échevinage. Si l'on avait été jadis bourgeois et que l'on rentrât dans la ville, il suffisait aussi d'une simple déclaration (1). De même si l'on pouvait établir que l'on était issu de bourgeois de Reims (2).

Comme on le voit, toutes facilités étaient données pour être admis à jouir des franchises locales. Beaucoup de gens en profitaient, comme le montrent les chiffres de notre registre, et il pouvait en résulter, dans certaines années, un accroissement très considérable de la population bourgeoise.

Dans la première année, du 6 décembre 1351 à la fin de 1352, le nombre des reçus est de 99, dont 71 hommes. En 1353, il est de 66, dont 50 hommes. En 1354, de 97, dont 79 hommes. En 1355, le chiffre augmente. Il est de 207, dont 147 hommes. Mais de 1356 à 1360, l'accroissement est encore plus considérable. On n'admet pas moins de 1,358 personnes, soit environ 354 par an. On s'explique ainsi que la population de Reims se soit maintenue, à cette époque, à un chiffre à peu près cons-

(1) *Registre des francs sergens*, folio 5, recto.
(2) *Ibid*, folio 5, recto.

Digitized by Google

tant, malgré la mortalité excessive qui devait résulter de la guerre, des disettes et des épidémies. Comme il arrive aujourd'hui encore dans certaines villes, l'immigration suppléait à l'insuffisance de la natalité. Nous savons, en effet, que vers le commencement du xve siècle, les naissances étaient peu nombreuses à Reims, et il est probable que dès le milieu du xive siècle, il devait déjà en être ainsi. La ville se serait donc dépeuplée sans l'afflux des habitants des campagnes.

Car c'est bien des campagnes qu'arrivent tous ces nouveaux venus qui, en moins de neuf ans, ont augmenté de 1,827 habitants, c'est à dire de près d'un huitième, le chiffre de la population de Reims. Le registre indique l'origine des reçus. Presque toujours ils viennent des villages des départements actuels de la Marne ou des Ardennes.

Pour 1351-52, les origines indiquées mentionnent seulement, comme venant d'autres villes, deux habitants de Châlons, deux de Saint-Dizier, deux de Joinville, un de Rethel. Viennent ensuite des Picards ou des Flamands. Ce sont les étrangers à la province que l'on rencontre le plus souvent, ce qui s'explique par les rapports commerciaux de Reims avec les pays du Nord. Il y a deux originaires d'Amiens, un de Maubeuge, deux de Tournay. Tout le reste vient des villages de la Champagne, de l'Argonne ou des Ardennes.

Il en est de même pour 1353, à part un originaire de Soissons et un autre de Verdun. Les villages de la banlieue de Reims ont, comme l'année précédente, fourni un fort contingent. Le reste arrive des Ardennes et de la H^te-Marne. Il y en a un de la châtellenie de Vaucouleurs.

Mêmes origines en 1354 et 1355. Toutefois le nombre des gens venus de loin est plus considérable. Le gros est

Digitized by Google

toujours fourni par la Marne et les Ardennes. La banlieue de Reims donne toujours beaucoup. Mais il en vient aussi de Bourgogne (un de Saint-Bris, près d'Auxerre, un autre de Langres). Les localités de la Haute-Marne et de l'Aube fournissent un certain contingent, le Nord de la France et la Belgique envoient aussi leurs immigrants : quatre de Tournay, un de Câteau-Cambrésis, un de Valenciennes, un de Saint-Quentin, un de Namur, un de Maubeuge, deux autres de Courtray et de Dunkerque. La Lorraine est représentée par deux émigrants de Verdun et de Neufchâteau. On trouve jusqu'à un Italien, originaire de Lucques.

De 1355 à 1360, le nombre des reçus, comme je l'ai dit, s'accroît dans une proportion considérable et aussi, naturellement, celui des origines étrangères. La plupart des villages de la Marne sont représentés au moins par un immigrant. La liste en serait fastidieuse. Ce sont, en général, des villages des arrondissements actuels de Reims et de Sainte-Menehould. L'Aisne fournit un petit contingent ; les Ardennes, comme toujours, un beaucoup plus considérable. Quant aux bourgeois venus de régions plus éloignées, ils sont en tout au nombre de 33 dont 14 appartiennent à la région de la Picardie, de la Flandre et du Hainaut, savoir :

Province d'Artois	1
Bapaume	1
Cambrai	1
Dunkerque	1
Lens	1
Péronne	2
Saint-Quentin	2
Tournay	2
Valenciennes	3
Total	14

Digitized by Google

La Lorraine n'a que cinq représentants, deux de Bar-le-Duc et trois de Verdun. Viennent ensuite douze bourgeois originaires de la région d'entre Seine-et-Loire ou des environs de Paris. Trois de Paris, les autres de Chartres, Compiègne, Crépy-en-Valois, la Ferté-Gaucher, Orléans, Pierrefonds, Provins, Sens et Saint-Leu. Reste à mentionner encore un Normand de Neufchâtel-en-Bray.

On voit que presque tous les nouveaux venus sont originaires des pays qui considèrent encore aujourd'hui Reims comme leur centre naturel. Au XIVe siècle, comme aujourd'hui, beaucoup d'habitants de Reims étaient originaires des Ardennes et notamment de l'arrondissement de Rethel. Beaucoup venaient du nord de la Haute-Marne et de l'arrondissement de Sainte-Menehould. La différence essentielle entre le XIVe siècle et le XIXe, à ce point de vue, est moins dans la force de l'émigration que dans ce fait que Reims contient aujourd'hui plus d'habitants venus de loin qu'il n'en contenait autrefois. La cause en est trop claire pour qu'il soit besoin de l'indiquer.

Reste à savoir ce qui attirait tous ces nouveaux venus. La raison tirée du désir d'une plus grande sécurité expliquerait l'immigration des villages voisins de Reims, mais beaucoup moins bien celle des habitants de l'Argonne et plus mal encore celle des habitants du nord des Ardennes. Or, ces deux pays sont fortement représentés. On ne peut pas dire non plus qu'on ait affaire à des mendiants (on sait que le reflux des indigents vers les villes, surtout aux époques des troubles, était, plus qu'aujourd'hui, une des plaies des villes d'autrefois). Les échevins de Reims ne se seraient pas amusés à enrichir leur cité de pareils bourgeois, et

Digitized by Google

le vicomte n'y eût pas trouvé son affaire. Ils devaient avoir quelque chose, au moins des biens mobiliers, un domicile assuré, et surtout des moyens de gagner leur vie. Le registre n'indique que rarement ces moyens. Il mentionne, de temps en temps, que le nouveau venu exerce tel ou tel métier, mais le chiffre des gens de métier est de beaucoup inférieur au chiffre total. Ainsi pour 1351-52, on indique un laboureur de bras (manœuvre), un parmentier, cinq chartons, deux telliers, un boucher, un couturier, un pelletier, un tisserand, un cordonnier, un maçon, une ouvrière en soie et deux domestiques. Pour 97 bourgeois reçus en 1354, on n'indique que dix-huit professions, parmi lesquelles celle de tisserand de draps, exercée par un homme de Tournay. Sur les 66 reçus de 1353, il n'y avait déjà que onze professions indiquées, dont celle d'ouvrière en soie.

Voici la liste des professions exercées par les reçus de 1356 à 1360 :

Bouchers	14	Foulons	3
Boulangers	9	Fruitier	1
Charliers	3	Fuselier	1
Charpentiers	9	Marchand de Filets	1
Chartons	3	Menouvriers	3
Chapeliers de feutre	3	Merciers	4
Cordier	1	Maçon	1
Cordonniers	14	Parmentiers	14
Corroier	1	Pelletiers	3
Couteliers	2	Savetiers	3
Couturier	1	Scieurs de planches	4
Couturiers de robes	2	Tanneur	1
Couvreur	1	Teinturiers	2
Cureur	1	Tellier	1
Cureur de toiles	1	Tisserand de draps	1
Drapiers	2	Tonneliers	3
Fèvres	2		

Digitized by Google

Les autres nouveaux bourgeois, et c'est l'immense majorité, n'ont point de professions indiquées. Évidemment ce devait être, comme de nos jours, des ouvriers n'ayant pas d'établissement à eux, car on ne peut pas supposer que tout ce monde vécût de l'agriculture. C'étaient donc des campagnards tentés par le désir de vivre à la ville et par l'espérance de mieux vivre comme ouvriers que comme laboureurs. *Eadem sunt omnia semper.*

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE
École de Copistes à Reims au IXe siècle

Note de M. L. Demaison, Membre titulaire

M. Ulysse Robert, dans le savant travail qu'il a publié récemment sur un manuscrit des fables de Phèdre, provenant de la bibliothèque de Pierre Pithou, a relevé, dans l'écriture de ce manuscrit, certaines particularités qui permettent, à son avis, de lui attribuer une origine rémoise (1).

Ce texte est du IXe siècle ; avec le manuscrit de l'abbaye de Saint-Remi, détruit dans l'incendie de 1774, il est le seul qui nous ait conservé les œuvres du fabuliste latin (2). Il offre deux traits tout à fait caractéristiques : des *i* allongés au commencement et même parfois dans le cours des mots, et la syllabe *que* abrégée par un *q* suivi d'un point unique. Or, ces procédés ne sont nulle-

(1) *Les Fables de Phèdre,* édition paléographique publiée d'après le manuscrit Rosanbo, par M. Ulysse Robert, inspecteur général des Bibliothèques et des Archives, membre de la Société des Antiquaires. — *Paris, Imprimerie nationale,* 1893. In-8° de XLVI — 188 pages, avec planches et fac-similés. — Voir le compte rendu de cet ouvrage par M. Léopold Delisle, avec conclusions en faveur de l'existence d'une école rémoise de copistes, dans *la Bibliothèque de l'École des Chartes,* janvier-avril 1894, p. 196.

(2) On peut consulter une notice écrite par D. Vincent sur le célèbre manuscrit de l'abbaye de Saint-Remi, si malheureusement perdu pour l'érudition, dans l'incendie de 1774. Voir l'*Almanach historique de Reims,* année 1774, p. 81.

Digitized by Google

ment familiers aux scribes de l'époque carolingienne, et ils paraissent spéciaux aux manuscrits de Reims.

M. Robert les avait déjà constatés dans la fameuse bible d'Hincmar (1). Lors de sa dernière visite à la Bibliothèque de Reims, il a pu compléter ses observations par l'examen de la plupart des précieux manuscrits de la même époque, qui forment l'une des principales richesses de notre Bibliothèque municipale (2).

Il semble donc prouvé qu'il y avait à Reims, au IXe siècle, une école de copistes, dont les œuvres se distinguent par des caractères assez tranchés. C'est là une constatation fort intéressante, qui peut être d'un grand profit pour l'érudition, en fixant la provenance de certains documents et leur lieu d'origine.

(1) La liste des manuscrits provenant d'Hincmar, qui sont conservés à la Bibliothèque de Reims, figure dans une note de l'édition française de D. Marlot, *Histoire de Reims*, 1845, t. II, p. 487-491.

(2) Voici les cotes de quelques-uns des manuscrits de la Bibliothèque de Reims, provenant du Chapitre ou de l'abbaye de Saint-Thierry, sur lesquels les signes particuliers aux copistes de Reims ont été remarqués : Nos du nouveau classement, 36, 37, 38, 45, 355, 378, 379, correspondant à ceux de l'ancien classement 26/30, 143/167, 145/136, 35/34, 230/318, 283/336 et 285/338. — Bientôt, nous l'espérons, la publication du catalogue complet de ce riche dépôt par M. Henri Loriquet permettra d'y faire de plus amples et plus faciles recherches.

Digitized by Google

UN

Document italien relatif à Jeanne d'Arc

Lecture de M. L. Demaison, Membre titulaire

La grande figure de Jeanne d'Arc a laissé sur l'esprit de ses contemporains une impression profonde, non pas seulement chez les Français qui devaient à l'héroïne leur délivrance, mais aussi chez les autres peuples qui avaient été spectateurs plus désintéressés des merveilleux événements où sa mission providentielle s'était manifestée d'une façon si éclatante. En Espagne, en Italie, on professait une vive admiration pour cette jeune fille qui, seule, avait relevé les courages, triomphé de tous les obstacles et mené à bonne fin une entreprise dans laquelle auraient peut-être échoué la valeur et l'habileté des plus grands capitaines. Nous trouvons l'expression de ce sentiment en un livre écrit vers 1483 par un bolonais, Giovanni Sabadino, et mis au jour pour la première fois en 1888 par MM. Ricci et Bacchi della Lega, d'après un manuscrit original conservé aux archives de Bologne (1). Ce livre porte le titre assez bizarre de *Ginevera de le clare donne ;* c'est un éloge des femmes illustres, composé en l'honneur de Ginevera, fille d'Alexandre Sforza, seigneur de Pesaro, et femme de Santi Bentivoglio, seigneur de Bologne.

Malgré la vogue dont jouissait alors l'antiquité, l'au-

(1) *Ginevera de le clare donne* di Joanne Sabadino... Bologne, 1888, in-12.

Digitized by Google

teur a eu le bon esprit de ne pas choisir ses héroïnes parmi les Grecques et les Romaines. Ce sont en général des portraits contemporains qu'il nous trace, et on doit lui en savoir d'autant plus de gré qu'il nous fournit parfois des détails curieux et inédits. Ses notices biographiques sont au nombre de trente-trois et l'une d'elles est consacrée à Jeanne d'Arc ; ce n'est pas à vrai dire la plus importante : elle ne nous apprend rien de nouveau et offre des traits peu véridiques ; mais si les erreurs et les faits apocryphes y tiennent une trop large place, elle n'en est pas moins un témoignage fort précieux de la haute renommée qu'avait déjà acquise, même en Italie, la libératrice de la France.

M. le comte de Puymaigre a publié, il y a peu de temps, une traduction de ces pages de Sabadino dans la *Revue des Questions historiques* (1), en les accompagnant d'un savant commentaire, auquel nous empruntons tous les renseignements qui précèdent. Nous ne nous serions pas permis de reprendre la question après lui, si nous n'avions trouvé sur un point particulier, sur un petit problème de géographie locale, une solution qui avait échappé à sa sagace érudition.

La notice de Sabadino a de grands rapports avec une autre notice sur Jeanne d'Arc, écrite aussi par un Italien du xv° siècle, le frère Philippe de Bergame, dans son ouvrage *De claris electisque mulieribus*. M. de Puymaigre explique cette ressemblance en supposant que les deux écrivains ont dû avoir une source commune, et mettre chacun à profit un ouvrage aujourd'hui perdu, dans lequel s'étaient condensées des traditions populaires. Mais, en outre, Sabadino a utilisé des relations

(1) T. XLV, 1889, p. 563-574.

Digitized by Google

orales; à propos de la délivrance d'Orléans, il invoque, à l'appui de son récit, des souvenirs recueillis par un marchand italien aux environs de Reims : « Orléans, dit-il, fut recouvré, chose qui fut réputée miraculeuse et incroyable pour qui ne l'avait pas vue, comme disent plusieurs personnes qui encore vivent en France, qui dans ce temps combattirent sous les ordres de la divine Pucelle, et comme nous l'a certifié Fileno Tuvata, notre gentil marchand, qui étant à *Biamone*, à trois lieues environ de Reims, — *che essendo a Biamone presso tre leghe a Renzo,* — avait appris de deux anciens soldats du roi de France les choses admirables qui se firent dans ce temps, où tout jeunes, ils étaient pages et se trouvaient spécialement dans les dernières guerres devant Rouen, où la terre fut baignée de sang (1). »

Quelle est cette localité de *Biamone*, voisine de Reims, dont il est fait mention ici ? Au premier abord, *Biamone* semble représenter la forme française *Blamont*, mais aucun village de ce nom n'existe aux environs de notre ville; les *Blamont* qui se trouvent l'un dans le département de Meurthe-et-Moselle, l'autre dans celui de Seine-et-Marne, sont trop éloignés pour qu'on puisse y songer un seul instant. M. de Puymaigre se demande s'il ne s'agit pas du village de Baconnes, situé à peu de distance de Reims, dans le canton de Verzy; il faudrait alors, pour que Baconnes soit devenu *Biamone*, que la mémoire du marchand italien ait été assez infidèle, ou que le nom ait été fortement dénaturé en passant par la plume de Sabadino. Mais il y a non loin de Baconnes une autre localité dont le nom et la situation nous paraissent beaucoup mieux convenir : nous voulons parler de

(1) *Ibid*, p. 572.

Digitized by Google

Beaumont-sur-Vesle. Il nous semble que l'identification de ce lieu avec *Biamone* a pour elle toutes les probabilités. A la vérité, Beaumont aurait dû se traduire en italien par *Bellomonte ;* si Fileno Tuvata n'a pas adopté cette forme, c'est qu'il ne nous a pas donné une traduction; il s'est contenté de prendre le nom, tel qu'il l'entendait prononcer, et de lui ajouter une désinence italienne; or, dans le pays, on prononçait alors très vraisemblablement *Biaumont.* Les données topographiques confirment aussi très exactement cette explication: Beaumont, en effet, est bien à près de trois lieues de Reims, sur le grand chemin qui rattachait cette ville à Châlons, et qui était très fréquenté par les marchands et les voyageurs. C'était cette route même que Jeanne d'Arc avait suivie avec Charles VII, lorsqu'elle venait le faire sacrer à Reims; elle s'était arrêtée près de Beaumont, à Sept-Saulx, la veille du jour mémorable qui devait être pour elle un si éclatant triomphe et un succès d'une importance si décisive pour les destinées de la France. On comprend que le souvenir de tels événements soit resté très vivant dans la région; longtemps ils ont dû être le sujet de tous les entretiens, et les gens du pays aimaient sans doute à en faire le récit aux étrangers. C'est dans une de ses étapes sur la route de Reims que notre marchand aura rencontré les deux anciens compagnons d'armes de la Pucelle. Les vieux soldats aiment à raconter leurs campagnes; ils ne se sont certainement pas fait prier pour répondre aux questions de Fileno Tuvata et lui exposer en détail les glorieux combats auxquels ils avaient pris part. Il est à regretter seulement que de ces récits et ces impressions populaires il ne nous soit parvenu qu'un écho lointain et affaibli dans l'ouvrage de Sabadino.

Digitized by Google

DIPLOME DE LICENCIÉ

Délivré par la Faculté de Droit de l'Université de Reims en 1629

Communication de M. N. Goffart, Membre correspondant.

L'établissement de l'Université de Reims remonte à l'année 1547 : la bulle d'érection du pape Paul III est datée du 8 des ides de Janvier, et la confirmation du roi Henri II du mois de mars, avant Pâques. L'Université consistait en quatre facultés, des arts, de médecine, des droits canon et civil, de théologie. Il lui était permis de pourvoir les écoliers, qui avaient étudié chez elle ou ailleurs, des degrés de maître, de bachelier, de licencié et de docteur, pourvu que ceux-ci aient été trouvés capables et de bonne vie. Elle jouissait enfin des mêmes privilèges, libertés, prérogatives et honneurs que l'Université de Paris ou les autres Universités de France possédaient ou pourraient avoir.

Reconstituer la vie dans notre Université est une étude qui a dû tenter plus d'un Rémois, voire plus d'un Ardennais. En ce qui touche ces derniers, est-ce que leurs médecins, avocats, procureurs ou gens de loi n'ont pas conquis leurs grades devant elle ? Parmi ses maîtres ou ses élèves, ne trouvons-nous pas nombre d'Ardennais qui ont laissé un nom ? Voici Jacques-Louis d'*Estrebay*, professeur de rhétorique vers 1500, avant l'érection, qualifié de *rhetor eximius* par Marlot ; — Guillaume Camart, de *Rethel*, professeur de philosophie, en 1574 ; — les Ancelin, aussi de *Rethel*, docteurs en droit et en

Digitized by Google

théologie, professeurs et recteurs en 1578; — Lespagnol, prieur d'*Attigny*, docteur en théologie de la nouvelle Université, auteur, en 1583, d'une vie de sainte Vaubourg, où l'on retrouve les noms d'autres docteurs célèbres, Nicolas Bergier, Lebesgue, Gifford et Kelisson; — Noizet, du pays de *Thiérache;* — Terasci Rhemensis, docteur en droit civil et canon, professeur de philosophie, en 1580, puis de droit, et enfin recteur de l'Université en 1586; — Philippoteau, dit du Chesne, de *Sy*, professeur de philosophie en 1724 et 1731; — Charles Batteux, d'*Allandʼhuy*, professeur de rhétorique en 1734, plus tard professeur au Collège de France, puis membre de l'Académie des inscriptions, dont les ouvrages didactiques sont encore consultés aujourd'hui; — Migeot, du *Chesne le Populeux*, professeur de philosophie en 1758, docteur en théologie en 1766 et recteur en 1768: particularité à signaler, il fut des premiers à enseigner les sciences en langue française; — les Macquart, des *Mazures*, professeurs de rhétorique en 1781, dont le nom est revenu récemment à propos de la fondation d'un lycée en Russie; — Anot de *St-Germainmont*, docteur en théologie, sous-principal du collège en 1789. — Voici, d'autre part, une liste honorable d'élèves illustres: Nicolas Brizard, d'*Attigny*, le poète des « Metamorphoses amoris » en 1556; — Michel Camart, de *Rethel*, licencié en droit, qui travailla à la Coutume de Sedan, en 1568; Morel d'*Avègre-Séchault*, principal du collège de Reims à Paris dès 1593, l'ami et protecteur du poète Charles de Navières de Sedan; — le grand Mabillon, de *St-Pierremont*, l'immortel auteur de la Diplomatique en 1681; — Jean Pierquin, curé de *Châtel* en 1700, bachelier en théologie, qui a laissé divers ouvrages de physique; — Nicolas Cabrisseau, de *Rethel*, docteur en

Digitized by Google

théologie en 1702, à qui la bulle *Unigenitus* causa quelques déceptions; — Étienne Durand, aussi de *Rethel*, auteur en 1722, de la Coutume de Vitry, que nous feuilletons encore pour notre histoire locale; — Leseur, toujours de *Rethel*, mathématicien-philosophe, éditeur en 1740, avec Jacquier, des *Principia* de Newton; — Ninnin, de *Poix*, docteur en médecine de la Faculté de Reims en 1769, mort médecin de l'artillerie de France; — Deloche, de *Novion-Porcien*, docteur en théologie en 1786, *professor artium*; — Lefèvre, de la ferme *Gineau-Authe*, professeur de physique au collège de France en 1786, membre de l'Institut, le constructeur du litre dans le nouveau système de poids et mesures; — Nicolas Lespagnol, docteur en médecine, à *Vouziers*, en 1790; — l'abbé Delvincourt, de *Mainbressy*, en 1789, plus tard curé-doyen de Charleville.

Pourquoi ne dirions-nous pas aussi qu'une grosse partie des revenus destinés à pourvoir aux gages du grand-maître et des boursiers était assise à Attigny, Aouste, Acy, Champigneul, La Férée, Saint-Quentin, Sévigny, etc.? Est-ce que ce serait donner un détail dénué d'intérêt que de signaler que l'un des trois papetiers jurés de l'Université avait été tenu de construire et entretenir, à *Verpel*, au lieudit la Voie-Fossart, une papeterie, dont il n'y a plus guère souvenir aujourd'hui? Enfin, peut-il demeurer indifférent à ceux qui fouillent le passé, de savoir qu'il y a encore çà et là, dans les papiers de famille, quelques-uns de ces parchemins attestant la science, que délivraient les facultés et que l'on conserve à la façon de précieux titres de noblesse? Il nous souvient avoir lu autrefois un double diplôme délivré au dernier siècle, par notre Université, à un écolier de Sens, qui obtint les grades de bachelier

Digitized by Google

et de licencié en droit, et nous avouons avoir attaché le plus grand intérêt à la lecture de ce document. Nous apportons aujourd'hui un titre beaucoup plus ancien, et qui, pour ce motif, nous paraît plus intéressant encore. Nous n'osons pas ajouter que ce n'est pas là la cause principale qui nous fait faire cette communication : pourtant il nous sera permis de dire qu'il s'agit d'un diplôme de licencié en l'un et l'autre droit, civil et canon, délivré à un enfant de *Mouzon,* Denis Penart, dont la famille existe toujours dans ce pays, objet de nos recherches de prédilection. Ce titre est conservé précieusement, en cadre et sous verre, par M. Robert, notaire à Francheval. On lit au dos : « Titre de licence de mon aïeul. » Ces mots sont de la main de M. Étienne Rambour, ancien garde général des forêts au commencement du siècle, à Dun-sur-Meuse, et père de Mme Robert. Au parchemin pend encore en lacs de soie verte le grand sceau de l'Université, un peu ébréché, il est vrai, mais on y distingue très suffisamment les types et légendes : SI (GILLVM) · MAIVS · FACVLTA · VTRIVSQVE · IVR · ACAD · (REMEN). Le souverain pontife, tenant sa croix à trois traverses, assis sous une arcade à plein ceintre, un livre appuyé sur ses genoux. A chacun de ses côtés, un personnage debout, couronne impériale sur la tête, et vêtu du manteau fleurdelisé : l'un tient l'épée et le globe du monde, l'autre la main de justice et le sceptre royal. En exergue 1568, accosté de G-S et surmonté de C. Le parchemin lui-même est signé du doyen, du secrétaire et de deux professeurs :

DORIGNY, *decanus ;*

DUCHEMIN, *antecessor ;*

BURIDANT, *antecessor ;*

L. DURAND (?), *magnus bidellus, scriba facult. ut. Juris.*

Digitized by Google

Il porte la date du 3 août 1629. En voici du reste le texte et la traduction littérale.

IN CHRISTI NOMINE, AMEN.

Universis praesentes litteras inspecturis vel audituris, Decanus et Collegium Doctorum Regentium consultissimæ Facultatis Utriusque Juris, florentissimæ Remorum Academiæ, Salutem in Domino. Notum facimus, quod cum in Scholis publicis Utriusque Juris, coram nobis solemniter congregatis, adfuisset prudens et eruditus vir *Dionisius Penart Mosom. Diœcesis Remens.* in Utroqz. Jure Baccalaureus, hic Remis legitimè promotus, et pro gradu Licentiæ in Utroque Jure quem postulabat, adipiscendo, *Positiones ex Titulis Desponsal. et matrimoniis. extr. et de Testamentàr. tutela Cod. per* Facultatem nostram illi assignatis, ut in eorum interpretatione ejus industria ac peritia in Jure probaretur, doctissime et eleganter interpretatus esset, omnibusque quaestionibus, argumentis et objectionibus sibi contrà suas conclusiones oppositis, subtiliter respondisset, ac demùm illis repugnantes canones et leges, dissolutis nodis et contrarietatibus, scitissime conciliasset: Pro sua singulari eruditione ac peritia in Jure, meruit ipse à præfato Domino Decano eleganti oratione in præsentia Clarissimorum Dominorum præfatæ Remensis, Academiæ, amplissimi Rectoris et Dignissimi Cancellarii, plurimorùmque doctissimorum ac gravissimorum virorum, qui illuc, cùm disputationis, tùm benevolentiæ causa advenerant, maximus efferri laudibus et encomiis ac tandem per ipsum, totius Collegii nostri vice ac nomine, apud prædictum Dominum Cancellarium sufficiens et dignus publico testimonio declarari, qui post

Digitized by Google

felicissimos suorum studiorum labores, præmio ac laurea exornaretur, gradùq. ; *Licentiæ in Utroqz Jure* donaretur. Qvocirca præfatus Dominus Cancellarius, in omnium præsentium conspectu, post factam ab eo fidei Catholicæ professionem, et alia, quæ intalibus fieri solent peracta, Divino sanctissimæ Trinitatis nomine invocato, ipsi prædicto *Dionisio Penart* capaci et idoneo authoritate Apostolicà et Regià Licentià in Utroqz. Jure contulit et concessit, dans ei authoritatè legendi, profitendi et publice docendi Jus Utrumqz hic Remis et ubique terrarum. In quorum omnium fidem et testimonium, has litteras, seu præsens hoc publicum instrumentum fieri, ac per Facultatis nostræ Scribam signari, Sigillique majoris dictæ Facultatis nostræ appensione muniri jussimus, ipsique subscripsimus. Datum Remis, in nostra Congregatione in scholis nostris celebrata. Anno Domini Millesimo sexcentesimo vigesimo nono die tertio mensis Augusti.

Dorigny,
decanus

(Grurant),
magnus bidellus scriba facult. ut. Juris

Duchemin,
antecessor

Buridanus,
antecessor.

Traduction.

« *Au nom du Christ, Ainsi soit-il.*

« A tous ceux qui ces présentes lettres verront ou ouïront, le Doyen et le Collège des Docteurs régents de la Faculté très versée en l'un et l'autre droit, de la très florissante Académie de Reims, salut dans le Seigneur. Savoir faisons que, en séance solennelle, devant nous

Digitized by Google

réunis aux lieux ordinaires des cours publics de l'un et l'autre droit, sage et savant homme *Denis Penart de Mouzon*, du diocèse de Reims, promu bachelier en l'un et l'autre droit, selon les règles, à Reims, s'est présenté pour obtenir le Grade de Licencié en droit civil et canon : après avoir savamment et éloquemment commenté les thèses à lui désignées par notre Faculté et intitulées au Code « des Promesses de mariage et Mariages entre étrangers, et de la Tutelle testamentaire », afin d'établir par leur interprétation sa science et son habileté dans le droit; après avoir répondu avec sagacité à toutes les questions, arguments et objections portés contre ses conclusions; après avoir enfin aplani et résolu les difficultés, et concilié avec adresse les canons et lois contraires à icelles conclusions; en raison de sa science et de son habileté remarquable dans le droit, il a mérité que le susdit seigneur Doyen, dans un éloquent discours, prononcé en présence des Maîtres très illustres de la dite Académie de Reims, du très noble Recteur et très digne chancelier, et de plusieurs personnages très savants et très considérables venus les uns pour discuter avec lui, les autres pour lui témoigner leur bienveillance, lui adressât les plus grands éloges et louanges, et enfin déclarât, tant en son nom qu'à celui de tout notre collège, par acte officiel auprès du susdit seigneur Chancelier, qu'il est suffisant et digne d'obtenir, après les très heureuses épreuves de ses études, la récompense, les palmes et le titre de Licencié en l'un et l'autre droit. En conséquence, après profession de la foi catholique et toutes cérémonies coutumières accomplies, le nom divin de la Très-Sainte Trinité ayant été invoqué, le susnommé Seigneur Chancelier, a conféré et concédé à *Denis Penart*, prénommé, capable et idoine, en raison de l'autorité Apostolique et

Digitized by Google

royale, la licence en l'un et l'autre droit, lui donnant en outre l'autorisation de lire, professer et enseigner publiquement le droit tant à Reims que partout ailleurs. En foi et témoignage de quoi, nous avons ordonné que ces lettres fussent écrites, à titre de document public, signées du sécrétaire de notre Faculté, et munies du grand sceau de la dite Faculté; et nous-mêmes avons signé. Donné à Reims, à l'assemblée générale tenue dans nos écoles. L'an du Seigneur mil six cent vingt-neuf, le troisième du mois d'août.

DORIGNY,
doyen.

GRURANT (?)
grand bedeau, secrétaire de la Faculté de droit civ. et can.

DUCHEMIN,
professeur de droit.

BURIDANT (1)
professeur de droit.

Denis Penart devint par la suite « maistre de ville et Lieutenant de la justice de Mouzon ». Il fut aussi capitaine de son quartier. C'est en cette qualité que nous le trouvons en 1639, où nous le voyons prendre une part active au siège que soutint le gouverneur, M. de Refuge, contre Piccolomini et les Impériaux. « Il fait, en compagnie de son collègue Solet, accommoder force outils pour remuer la terre, tenir quantité de sacqs prests pour le transport des poudres, faire force balles et quarreaux, mettre les pièces d'artillerie en estat de servir, etc... » (2)

(1) On trouvera une notice sur J.-B. Buridan, sa vie et ses œuvres, par H. Jadart, dans les *Travaux de l'Académie de Reims*, t. LXXIII, p. 153.

(2) Rapport officieux de M. de Refuge, imprimé et distribué exclusivement à quelques amis.

Digitized by Google

Il fut tué d'un coup de mousquet sur la tour de la Couaillote, et remplacé immédiatement comme capitaine par M. d'Urban (Durban), autre Mouzonnais dont la famille existe toujours et dont l'histoire présente souvent le nom.

N. Goffart.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRATIQUE DES VERTUS

POUR TOUS LES MOIS DE L'ANNÉE

Par JEAN MAILLEFER

Marchand bourgeois de Reims

(1611-1684)

Communication de M. Henri JADART, Membre titulaire

PRÉAMBULE

L'Académie de Reims a mis au jour les mémoires de l'un des plus intéressants annalistes de la vie privée et commerciale en cette ville au XVIIe siècle (1). La publication qui en a été faite d'après le manuscrit autographe conservé à la Bibliothèque de Reims, ne pouvait comprendre l'intégralité de cet énorme recueil qui forme un volume in-folio de 275 feuillets. La partie vraiment historique, l'*Histoire de ma vie* et le *Journalier*, ont été seuls publiés en entier, avec quelques portions des œuvres morales, qui étaient indispensables pour faire connaître à fond le caractère de l'auteur. Les deux tiers environ du registre ont été ainsi édités, mais il en reste un tiers, composé de réflexions intimes, de lettres de famille, de mélanges de spiritualité ou d'observations pratiques, qui ne perdront rien à être édités en détail.

(1) *Mémoires de Jean Maillefer, marchand bourgeois de Reims, 1611-1684, continués par son fils jusqu'en 1716*, dans les tomes LXXXII et LXXXIV des *Travaux de l'Académie de Reims*, tirés à part en 1 vol. in-8° de XXXII-376.

Digitized by Google

C'est l'un de ces fragments, formant un tout complet, qu'il nous semble opportun de présenter aux hommes de notre époque, à tous ceux qui aiment à saisir sur le vif les anciennes traditions, les croyances, les règles morales admises comme règles dans la vie publique et privée au sein des générations qui nous ont précédés. Et ces règles, nous aimons à les chercher, non pas chez les penseurs de profession, non pas chez les théologiens et les écrivains moralistes, mais au milieu du monde des affaires, dans la bourgeoisie de province adonnée au négoce et environnée de tous les risques et de toutes les difficultés de l'existence. Ce qu'a laissé en ce genre Jean Maillefer n'est pas un traité composé en beau langage, revu et poli pour l'usage de ses contemporains ou de la postérité, ce n'est pas non plus une élucubration fantaisiste ou l'esquisse d'une chimérique perfection : c'est un examen de conscience personnel, sincère et véridique, naïf par dessus tout, et d'une simplicité qui n'est pas sans y joindre un grand charme pour ceux qui tiennent au fond plus qu'à la forme du récit.

Pour ne rien enlever à ces méditations de leur nature propre, nous en avons respecté l'orthographe, les répétitions et les longueurs. Ces pages, encadrées dans un Livre de famille qui tient beaucoup d'un Livre de raison, sont avant tout, disons-le, dictées par un esprit de foi chrétienne et de profonde humilité. L'auteur ne discute ni les dogmes, ni l'autorité de l'Église ; il se donne des conseils ou plutôt il en recueille, il en puise pour lui-même et pour ses descendants là où il a trouvé la lumière depuis son enfance, dans l'Évangile et dans l'Ancien Testament. Il appartient, corps et âme, à cette race féconde, si nombreuse jadis, d'hommes vertueux et droits par la seule profession qu'ils faisaient d'être

Digitized by Google

religieux par essence, religieux sans formalisme étroit, sans zèle intempestif, sans prétentions absorbantes, mais avec la continuité admirable d'une pratique journalière. A ces hommes de pleine bonne volonté, les Livres saints tinrent leurs trésors ouverts en permanence, prodiguèrent les plus précieux enseignements pour tous les besoins, pour toutes les circonstances de la vie, et c'est ainsi qu'ils ont bénéficié de la promesse divine: *Eruditus in verbo reperiet bona*. Est-il, par exemple, une leçon de morale plus profonde et plus tangible que celle qu'offre la suite des évangiles et des épîtres insérées dans l'office de chacun des dimanches de l'année ? Heureuses les générations qui s'en nourrissent !

Que l'on en juge par celui qui nous révèle son âme dans l'idéal qu'il se proposait comme ligne de conduite. Qu'était-il, pour aspirer à la perfection chrétienne ? Il naquit de parents adonnés au commerce, sans autre horizon que leurs affaires, et lui-même, par suite des nécessités du négoce, ne put terminer ses études. Il garda néanmoins de son commerce avec les anciens un goût très vif pour la lecture, et sut s'assimiler beaucoup de sentences des auteurs profanes. Il voyagea dans sa jeunesse et tira un grand fruit de ses observations. Il s'était marié deux fois et deux fois il avait connu les tristesses du veuvage, d'autant plus cruelles pour son tempérament qu'il aimait avec ardeur et ne connaissait nul attrait au delà du cercle du foyer. Ses fils, au nombre de huit, avaient grandi sous l'aile des parents, *sicut novellæ olivarum in circuita mensæ*, et deux filles avaient apporté leurs charmes à l'union de la famille. Mais que de peines au milieu de ces joies, que d'affaires désastreuses au cours de cette existence d'une antique simpli-

Digitized by Google

cité, bien moins active et tourmentée cependant que celle des négociants de notre époque ! Les infirmités par surcroît étaient venues, au déclin de l'âge, affaiblir une nature si robuste, et une surdité précoce avait contraint à se replier sur lui-même le plus ouvert et le plus exubérant des caractères. Cependant Jean Maillefer avait du bonheur sur cette terre, et il le trouvait dans l'amour et la crainte de Dieu.

Ce qui donnait de la force morale à cet honnête bourgeois, dans les jours de prospérité comme aux heures d'épreuve, c'était son absolue confiance en la Providence, son abandon sans réserve à la bonté divine, et aussi un désir incessant de perfectionnement dans la vertu (1). C'est ce qu'il appelait la *Vie heureuse,* et il en traça un tableau qui forme un corollaire à sa pratique des vertus. Pour lui, la pratique de la religion n'était rien autre chose qu'une vie sage et réglée, en rapport avec les maximes du Christ. Peu lui importaient les querelles sur la grâce qui aigrissaient déjà tant d'esprits, et allaient dégénérer en ferments de discordes permanentes au sein des corporations et au sein des familles. La sienne elle-même n'en fut pas exempte, car plusieurs de ses enfants et petits-enfants s'y trouvèrent mêlés; l'un de ses fils fut emprisonné à la Bastille, et le beau-frère de l'une de ses filles fut exilé du chœur de Notre-

(1) Il semble qu'il s'inspirait de cette maxime de l'Evangile : *Quærite primum regnum Dei et omnia vobis adjicientur* (St Mathieu, chap. v, au XIVe dimanche après la Pentecôte), qui avait été peinte au XVIIe siècle sur le linteau de la porte de l'église de Cormontreuil, village voisin de Reims, où Maillefer possédait une maison de campagne. Ce texte a subsisté en cet endroit jusqu'en ces derniers temps, et il est bien fâcheux qu'on ait enlevé de là un si sage avertissement et un conseil aussi précieux pour nos contemporains que pour nos ancêtres.

Digitized by Google

Dame, en même temps que Godinot, pour cause de jansénisme (1). Heureux eussent-ils été s'ils avaient pu se tenir à l'écart de ces luttes ardentes des partis comme leur sage aïeul ! Celui-ci ne se passionna pas davantage en présence des démêlés de Louis XIV avec la papauté, qui commençaient à agiter l'opinion ; il n'eut pas plus de goût pour le gallicanisme que pour le jansénisme, et il resta également étranger au courant d'hostilité contre les protestants qui aboutit à la révocation de l'Édit de Nantes. Pas une ligne de son recueil n'a trait à ces questions. Il avait mieux à faire que de s'engager dans les conflits : il veilla sur lui-même sans chercher la paille dans l'œil de ses voisins. Il aimait cependant à faire du prosélytisme à sa façon et au profit de sa foi religieuse, mais c'était aux siens, aux ouvriers, aux pauvres, qu'il s'adressait de préférence pour les réconcilier entre eux et leur inculquer les devoirs de la charité chrétienne.

Son penchant était d'ailleurs bien plus marqué en toutes choses vers les simples et les humbles que vers les puissants dans le monde social ou religieux. En dehors de sa paroisse, dont il suivait le culte assidûment, s'il fréquentait les gens d'église, ce n'était pas vers les Bénédictins ou les Jésuites qu'il se dirigeait, c'était vers les Minimes et les Capucins. Il se promenait volontiers avec eux dans leurs jardins ou les emmenait à sa maison de campagne de Cormontreuil (2), et plus tard il leur adres-

(1) Louis de la Salle, chanoine de Reims, frère du B. J.-B. de la Salle, le fondateur des Frères des Ecoles chrétiennes. Leur sœur, Marie de la Salle, avait épousé le fils aîné de Jean Maillefer.

(2) Depuis l'édition des *Mémoires de Maillefer*, nous avons découvert que sa maison de Cormontreuil devait être celle qui appartint à la famille Clicquot-Marguet, puis à M. Petit. — 17 janvier 1705.

Digitized by Google

sait des lettres lorsqu'il ne lui fut plus possible de converser librement par suite de sa surdité. Le sujet de ces entretiens tournait naturellement vers des matières de spiritualité qui se mélangeaient agréablement à des questions de l'ordre physique ou naturel.

Voilà dans quel milieu et sous quelle influence Jean Maillefer écrivit sa *Praticque des vertus*, dont la rédaction n'eut d'autre portée que son avancement spirituel et l'exemple donné à sa famille. Mais ce modeste traité peut offrir aujourd'hui un autre mérite, celui de nous faire pénétrer dans les replis de la conscience d'un chrétien d'il y a deux siècles, et de nous faire apprécier la puissance inépuisable du sentiment religieux pour la pratique du bien.

— Acquisition par le séminaire de Reims d'une maison située à Cormontreuil, qui consiste en deux corps de logis, cours, jardin et bois, tenant d'un costé à d^elle^ Antoinette Le Clerc, veuve du sieur de Montfort et aux sieurs Adnet et Jeunehomme au lieu du sieur de Charanton, d'un bout par le jardin à un bras de la rivière de Vesle, ladite maison acquise par le sieur Godbillot des sieurs Charles et Philippe Maillefer, par contract passé pardevant Hourlier et Leleu, notaires royaux à Reims, le 2 août 1692, lequel contract a été mis entre les mains dudit sieur Godinot, procureur du séminaire. *(Archives de Reims, fonds de l'Archevêché, G 179.)*

Henri Jadart.

2 Novembre 1890.

Digitized by Google

PRATICQUE DES VERTUES

Pour tous les Mois de l'Année

JANVIER

DE LA RETRAITE ET DU SILENCE

Ayde de Saint Jean-Baptiste.

Il est très véritable que il n'y a aucun plaisir sans la vertue et que il n'y a pas de véritable vertue sans l'amour et la crainte de Dieu. Faudra commencer et finir tous les jours de l'année par la prière : *Oportet semper orare;* dans les actions mesmes nécessaires ou indiférentes, tourner tousjours son cœure vers Dieu, c'est le prier et ce avecq autant de ferveur et d'attention come sy on ne faisoit que commencer, car dans le chemin de la vertue qui n'advance pas est en danger de reculer. Donque pour le mois de janvier, ayde St Jean, tu commenceras par la retraitte et le silence et tu prieras St Jean-Babtiste quy s'estoit retiré dans le désert de te servir d'ayde envers Dieu pour obtenir ceste vertue : tu y rencontreras, avecq la grace de Dieu, des grands advantages, tu y tireras des deffauts de ta vie passée des résolutions pour n'y plus retomber et de te préparer à la mort. Voilà ton aage qui s'advance, assés d'aucteurs ont traicté de la nécessitée et des advantages que l'on rencontre dans la retraitte. Les Religieux qui sont tousjours retiré ne laissent pas de la pratiquer souvent, estant d'advantage dans leur cellule. Je ne t'obleige pas pour cela à te renfermer, mais à estre un peue plus receullie, à prier dadvantage, à ne pas faire de visitte que nécessaire, à ne parler que on ne t'escrive, je die que on ne t'escrive, car à cause de ta surditée, tu sçais

Digitized by Google

que on ne te peut parler. Ceste infirmité t'obleige quasy à un silence continuel et ton vefvage t'obleige d'advantage à la retraitte; mais enfin il ne faut pas que tu t'en ennuye, Dieu l'a voulue, tu ne serois pas sage d'aler contre sa volontée, tu n'y gagnerois rien, songe que il l'a fait come il fait toutte chose, pour sa gloire et pour ton salut et pour le salut de ces créatures sy chères que il t'a ostée; en pratiquant une vertue, tu combas le vice quy luy est oposée et tu t'aquiers des degrés de mérittes pour l'éternité, à quoy tu dois sérieusement estudier. Mets toutte ta confiance en Dieu, asseurément tu ne seras pas trompé. *In te Domine speravi, non confundar in eternum.*

Du 25 septembre 1667.

FEBVRIER

DE LA CHASTETÉ

Ayde la Sainte Vierge.

Je sçay bien que je vay entreprendre un combat contre la nature et plus dificil à vaincre que les tigres et les lions; mais armée de la grâce de Dieu que ne peut on se promettre, après que nous voyons par la mesme grâce, tous les jours, des jeunes gens, ma fille (1), se sacrifier et se vouer au service de ses autels et renoncer à la chair, et que des nations, privés de la lumière de la foy, ont aymés et pratiqués ceste vertue par le désir de se rendre plus parfaits ou pour d'aultres considérations! Chasteté, que de plaisirs pures et parfaits goustent on

(1) Jeanne Maillefer, religieuse de la Congrégation de Reims.

Digitized by Google

en vostre compagnie; les anges et tous les saints sont revestues de vos livrés; que ceux qui vous ayme et qui vous suivent sont joyeux et heureux ! C'est vous qui les conduisés à l'espoux des âmes chastes et rien d'impure n'entrera au royaume des cieux : *Venite ad me pacifici et mundo corde*, dit nostre Seigneur. Je sens tous les jours mon amour s'augmenter pour vous. Ha ! j'ay un grand et violent désir de vous suivre doresnavant et de ne vous quicter jamais. Que je vous treuve belle, que vous m'este charmante et toute à fait agréable, mais ce quy est advantageux à ceux qui vous font la cour, c'est que vos beautés sont tousjours pareilles. Vous ne vieillisés point. On treuve tous les jours en vous des grâces nouvelles; vous est honneste, sage et belle; vous rendés amour pour amour; vous ne rebutés personne; vous n'este pas cruelle; vous aymés ceux qui vous ayment; vous n'obleigés pas vos amants à des vaines despences; il ne faut pas se cacher pour vous servir. Que ceux qui ne vous suivent pas sont aveugles et à plaindre. Ouy, je le die et le diray, mil et mil contentements, santé, repos, plaisirs innocents vous accompaignent.

Sy je vien d'aillieurs à considérer dans quels abismes et précipices, dangers, maladies, pauvreté, honte, infamie, infirmités, péchés, hazarts, enfer en ce monde et en l'aultre, s'expozent ceux qui ne vous ayment pas ou qui suivent vostre ennemye; que de soings, que d'inquiétudes, que de travaux d'esprit, que de paeines du corps pour un plaisir qui ne dure q'un moment et quy est commung avecq les brutes, mil et mil douleurs qui durent tousjours. Ha ! come peut on aymer des plaisirs que le péché accompaigne; hé ! peut on leur donner ce nom; y peut-il avoir des véritables plaisirs sans la vertue? Apellés vous plaisirs des actions qui laissent après elle

Digitized by Google

du repentir, des infirmités, des maladies honteuzes, des infamies, de la pauvreté et du soing tousjours, et souvent tous ses maux ensemble qui troublent l'âme. Ceux qui ont leue l'histoire sainte et prophane sçavent tous les désordres que l'incontinence et peché de la chair a causée, cause et causera tous les jours dans le monde. Vous qui ne les avés pas veue ou leue, prenes umpeue la paeine de les y lire ou demandés le à ceux qui les ont leue, ils vous en instruiront.

Quant aux remèdes contre le vice, je croy que c'est la prière, la retraitte; combattre continuellement, esviter les occasions, avoir un respect pour le sexe, contenir ses yeux, sa langue et ses oreilles (les miennes sont toujours fermées), se occuper, et fuir absolument l'oisiveté, que l'on dit quy est la mère de tous les vices, pratiquer la tempérance, la sobriété, je veux dire le jeune: *fratres sobrii estote et vigilate quia inimicus vester diabolus tanquam leo cirquit* (sic) *quœrens quem devoret, cuy resistite fortes in fide.* C'est la foy qui vivifie nos bonnes œuvres. On doibt aussi considérer que les honnestes gens fuyent les vitieux et les mesprisent; pour toy, tu as de plus à songer que ton aage s'advance et que mil accidents te peuvent oster la vie, laquelle à cause de tes deux ruptures ne tien que à un filet, on appelle cela trousse galand.

Mon Dieu, en parlant des vertues, imprimés les, je vous prie, dans mon âme bien mieux que je ne les escrit sur ce papier. Car hélas! que me servirait de cognoistre le chemin pour aler à vous, sy je ne le suis pas, et que j'en prenne un aultre. Donnés moy une grande amour pour touttes et une horreur du vice. Donnés moy la science des saints et faict que je sois saint; faicte moy encore la grâce que la cognoissance

Digitized by Google

que il a pleue à vostre bonté de me donner de la vertue ne s'en aille pas en spéculation, c'est à dire en fumée, mais que je les mette en pratique tous les jours à toutte heure, à tous moments jusque à la fin et l'heure que je rendray le dernier souspire. Ste Vierge, mère de mon Sauveur, pleine de grâces, asistés moy tousjours présentement : *nunc et in hora mortis meæ. Amen.*

MARS

DE L'HUMILITÉ

Ayde Sainte Vierge, Saint François.

Il n'est pas de la vertue comme du vice puisque pour pratiquer une vertue parfaictement et qui soit méritoire devant Dieu, il faut les avoir toutes, mais particulièrement l'humilité, puisque c'est la baze et le fondement, mais plustost l'ornement de touttes. Ayés la chasteté, la charité, sy vous n'avés l'humilité vous n'avés rien ; mais ce qui doibt nous consoler, c'est que, quoy que elle soit belle et nécessaire, elle est facille à rencontrer. Aux aultres, pour les acquérir faut combattre, faire des efforts, travaillier, resister à la nature ; mais pour posséder l'humilité ne faut que faire un petit retour vers soy mesme, considerer come nous venons au monde (1). Sy nous n'estions asisté, nostre fin seroit bien proche de nostre commencement ; l'inconstance de nostre esprit, la foiblesse de nostre chair, l'incertitude de la

(1) Ce 21 novembre 1673. Ce temps de guere en humilie bien. *(Note de J. Maillefer.)*

Digitized by Google

vie, des milions d'accidents qui la troublent, que nous ne pouvons prévoir, la nécessité que nous avons de touttes choses, et mil et mil considérations bien longues à desduire. Combien avons nous d'ennemis dedans nous? Autant que nous avons de passions ; combien hors de nous, ô mon Dieu, combien hors de nous? Faudroit estre bon aritmétitien pour les nombrer. Combien d'ennemis déclarés, combien d'amis couverts qui sont nos plus dangereux et véritables ennemis et desquels nous pouvons moings nous deffendre, en ce siècle ou la vertue est oprimée et le vice triomphe ; combien d'envieux de nostre fortune, combien d'ataque à nos biens ; combien de personnes qui nous disent des fleurettes, et nos serviteurs qui disent pis que pendre quant nous n'y sommes pas ! Combien d'hipocrittes et de gens qui s'estudient à parestre aultres que ils ne sont véritablement ; mais combien avons nous d'ennemis qui nous sont incogneues et dont nous ne pouvons nous donner de garde !

Touttes ces choses et mil autres bien attentivement considérés, je die que il faut estre fou pour s'en faire accroire. Aussy je ne voy rien de sy sot que un homme superbe.

Quid habes quod non accepisti,
Et sy accepisti, quid gloriaris ?

Le secret de gaigner les cueures, c'est d'estre doux, humble, civil, afable. Le superbe rebutte et desplait à tout le monde.

Digitized by Google

Du 25 septembre 1667.

APVRIL

DE LA PATIENCE

Ayde Jésus Crist, Job et tant de Saints.

Il faut en faire provision, come on fait dans un ménage, de bled, de bois, de charbon, de sel et de chandelles. Car on en a besoing tous les jours, à toute heure et à tout moments ; les Roix, les particuliers, les pauvres, les riches, les personnes mariées et ceux qui ne le sont pas, les religieux, eclésiastiques et séculiers, et tout le monde. Et asseurément c'est la melieure provision que on peut faire. Il est vraye que c'est une vertue forcée, mais ceux qui la possèdent, souffrent les maux et les accidents de la vie bien plus légèrement, au lieu que ceux qui ne l'ont pas, les souffrent plus cuisamment et avecq plus de paeine, et leur impatience de plus qui leur fait plus de mal que le mal mesme. Le temps fait quelque chose ; on dit que le temps et la patience adoucissent toutte facheries. Il est véritable que, despuis vingt et un mois passé, je ne sens pas encore d'adouciment aux paeines et à l'afliction que j'ay continuelle pour la mort de ma femme.

Pour acquérir et posséder ceste vertue, il est besoing, comme aux aultres, de la grâce de Dieu, d'une longue habitude ; les afflictions mesmes y sont nécessaires. La lecture de l'histoire et de la philosophie y aident beaucoup ; l'exemple des Saints, de tant de Roix et de grands personnages qui l'ont pratiqué ; tant de martirs dans les prisons, sur les roux, dans les gennes, à la

Digitized by Google

mort ; la cognoissance de la nature, de l'inconstance et vicissitudes des choses du monde, et que c'est un faire le faut que il faut souffrir : vivre et souffrir, sy ce n'est la mesme chose, il n'y a guer à dire ; tout le monde généralement est obligé à la patience, mais particulièrement et sur tous :

Les malades,
Les prisonniers,
Les mal mariés,
Les vefves,
Les joueurs,
Les pauvres,
Les maistres qui enseignent,
Les pères de familles,
Les enfans,
Les serviteurs,
Les chartiers,
Ceux qui voyagent et sur tere et sur mer,
Ceux qui ont des chevaux viticux,
Les sourds, je l'experimente assés,
Les aveugles,
Les orateurs,
Les auditeurs.

Je n'aurois jamais fait sy je voulois tout particularizer. Quant Job a parlé de l'home, il a expliqué sa nature en peue de mots : *homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis.*

RÉFLEXIONS AJOUTÉES LONGTEMPS APRÈS PAR L'AUTEUR

Ce premier apvril 1681, j'ai besoing de patience, non seulement ce mois, mais pour le reste de mes jours qui ne peuvent plus guère estre esloigniés, à cause de mes

Digitized by Google

infirmitées... Mais par la grace de Dieu, j'envizage en tous ces maux la volonté de Dieu. La maison est vielle, ne faut pas s'estonner sy elle se ouvre en bien des lieux; tout ce quy est compozé est subjet à division et séparation. Je n'y cognois point d'aultre remède que la patience, la conformité à la volonté de Dieu, tâcher de bien vivre avecq la grâce de Dieu et se confier à sa bonté et sainte miséricorde. Je vous demande ceste grâce, mon Dieu, par les mérittes de vostre filz nostre sauveur Jezus Crist. C'est aujourd'huy le mardi de la sepmaine sainte.

Dernier septembre 1667.

MAY

DE LA PRIÈRE

Ayde la Sainte Vierge.

Oportet semper orare. Touttes les vertues ont une merveilleuse liaison entre elles, mais voicy la piere de touche, la principalle, la plus nécessaire et la plus facille. C'est par elle que on obtient touttes les aultres, c'est l'entrée du chemin pour aler en paradis. La journée, touttes nos actions doibvent commencer et finir par elle. J'en diray peue de mots pour la briéveté que je me suis prescrit, non pas que la matière ne soit vaste et ample, mais elle est sy belle que tout ce que j'en pourois dire la pouroit plutôt ternir que luy donner du lustre. Je ne la toucherés que du bout des doigts et après les avoir lavés et nettoyés. Je commenceray par elle, par la prière que je vay faire à Dieu de me donner des pencées

Digitized by Google

dignes d'elle et proportionés au désir de la faire et continuer tout le temps de ma vie. Il semble que elle s'eslève plus par la pensée que par la parolle. C'est dans la méditation et dans un oublye entière des choses de la tere que on la gouste mieux, quant on en a fait une abstraction; tous les plaisirs du monde sont fades et insipides à comparaison des transports, contentements, que on reçoit dans la prière. Ils sont sy grands que le cœure ne le peut pas suporter, et dans ses ravissements il est contraint de s'escrier : C'est assés, mon Dieu, c'est assés ! et c'est dans ces rencontres que on meurt d'amour, mais c'est du véritable amour, puisque c'est de l'amour de Dieu.

Il faut donques se despouillier de touttes les affections du monde pour se revestir de la prière, c'est à dire que il la faut faire avecq une grande attention, n'avoir pas l'esprit distrait aillieurs et estre renfermé et recœuillye en Dieu et en soy mesme par raport à Dieu. Mais je vous demande quant tous les jours nous disons nostre *pater*, ne demandons nous pas à Dieu que il nous donne nostre pain quotidien, ce pain quotidien c'est la prière, c'est la nouriture de l'âme et d'un crestien, *Memento Domine David,* disoit le prophette Royal, ayés souvenance de moy, mon Dieu sauves moy et ne me perdés pas éternellement. Voudriés vous que un home se souvint de vous, pour vous faire du bien, auquel vous ne penseriés jamais que pour l'offencer? Dittes moy donques sy vous aviés obtenu une faveur, un bien fait, un plaisir d'un grand ou d'un aultre qui pouroit vous le faire ou donner, seroit ce le chemin ou un moyen pour l'obtenir que de luy faire ou dire des injures? C'est come un home qui demanderoit l'aumosne en donnant des coups de poing et des gourmades, c'est pourquoy il vaudroit autant ne pas

Digitized by Google

prier Dieu que de le prier avecq nonchalance, sans réflexion et par manière d'acquit.

Demandons donques incessamment, continuellement, à Dieu ce pretieux don et trésor de la prière, faisons quelque advance pour l'obtenir, jeusnons, donnons l'aumosne, faisons des œuvres de charité pour l'obtenir, souffrons, ce sera par elle que nous entrerons en possession de touttes les aultres vertues.

Nous nous pouvons quelquefois et pour un peue de temps cacher aux hommes, mais jamais à Dieu : *Domine probasti me et cognovisti me... Intellexisti cogitationes meas de longe,* disoit le mesme prophète. Ouy, ouy, Dieu nous cognoit, vivons bien par sa grâce, confions nous en luy : *In te Domine speravi, non confondar in eternum.*

Et après mettons nous hardiment devant luy et avecq respect et humilité ; disons luy que il nous donne ce que il sçayt nous estre nécessaire pour sa gloire et pour nostre salut. Prions le pour les âmes des fidels deffunts et particulièrement pour nos proches, pour nos bienfaiteurs, pour nostre famille, pour les afligés, pour tout le monde et puisque il me faut souffrir, estre vefe, sourd, perdre du bien : *Paratum est cor meum.*

Frapés, faitte, ô mon Dieu, vostre volonté, mais en mesme temps donnés moy la patience et la force de souffrir. Je sçay que mon âme, mon corps, ma santé, mes biens, mes enfans et ce qui me reste, tout est à vous.

Digitized by Google

9me octobre 1667.

JUING

DE LA CHARITÉ

Ayde St François Xavier.

Voicy la perle et l'exelence des vertues, les aultres vertues, sy belles et nécessaires que elles soient, proffitent seulement à ceux qui les pratiquent et sont renfermés, sy il faut ainsy dire, dans elles mesmes, au lieu que celle cy en sorte et voy chercher le prochain, les afligés les pauvres pour leur faire du bien, proffitant à soy mesme et à autruy et dit on bien : ayés touttes les vertues et n'ayés pas la charité, vous n'avés rien, c'est la couronne, c'est l'ornement de touttes.

La patience, le jeusne, la foy et d'aultres vertues pour estre cogneue dans le ciel, on peut dire que c'est plus tôt, je dis que ce sont plustost les vertues des homes et des mortels que des saints qui sont dans le ciel ; mais la charité y est exercée par tous les saints et ce seroit en vain que nous implorerions leurs secours tant pour nos besoings en ceste vie que pour les âmes de nos parents, amis et fidels trespassés, sy ils n'avoient la charitée d'entendre nos prières et nous servir d'advocats envers Dieu et pour nous et pour ces chers trespassés.

Bien heureux le miséricordieux et le charitable, d'autant que miséricorde luy sera fait ; un ver d'eau, un morceau de pain, une compassion, cela est escript au livre de vie, treuvera asseurement sa récompense en ceste vie et en l'aultre. On ne manque pas de subjets : le pécheur, le pauvre, l'afligé et tant d'aultres sont tousjours en estat que on exerce la charité envers eux, et toy

Digitized by Google

quy a fait miséricorde, espère et sois mesme certain qu'elle te sera faitte. Que ces personnes qui n'ont point d'humanité sont en un pitoyable estat eux mesme et sont à plaindre. Si j'avois le choix, je choisirois plustot d'estre pauvre, misérable et afligée que d'avoir de ces cœures de rocher que la pitié ne peut jamais toucher pour quelques nécessités, maladies, douleurs que ils voyent en autruy. De tels mesures que vous avés mesuré on vous rendra la pareille. On peut dire que ce ne sont pas des homes quoy que ils en ayent la figure. Il n'y a pas de bestes féroces ausquelles on ne puict les comparer.

---

10 octobre 1667.

JUILLIETTE

DE LA DILIGENCE

Ayde Saint Paul.

Il s'y rencontre en pratiquant ou en parlant seulement des vertues que on y treuve incessament des nouveaux charmes. Il n'en est pas de mesme du vice ; on en est bientost las et degousté, et les personnes les plus abandonnées treuvent bien plus d'absintes que de contentements dans ces faux plaisirs. Que n'ay je des termes assés significatives pour exprimer la beauté de touttes ? Mais, d'allieurs, quant je considère qu'elles n'ont pas besoing d'ornements estrangers et que mesme elles en paroissent plus belles touttes nues. Je ne me travail pas l'esprit pour les revestir et leur en donner puisque tout ce que j'en pourois dir seroit infiniement

Digitized by Google

au dessoubs de ce que il faudroit et de ce que j'en voudrois dire. En voicy une qui doibt estre généralle dans touttes sortes d'estats et professions, et on peut dire que elle est et la nouriture de l'âme et celle du corps. C'est avecq elle et par elle que chascun satisfait à son debvoir dans la vie religieuse et civil; c'est elle qui esveille tant de saintes âmes à l'amour de Dieu et du prochain; c'est elle qui fait lever la nuict tant de saints religieux pour aler à matine et pour prier Dieu et faire les aultres debvoir de leur profession.

C'est elle quy fait observer les vents aux matelots pour démarer des ports.

C'est elle qui dans l'art militaire fait pozer des sentinelles pour descouvrir l'ennemye.

C'est elle qui fait q'un général d'armée respand ses soings par tout.

C'est elle qui fait que les marchands courent les mers et les teres et voyagent en tout temps, nonobstant la rigueur des saisons et tant de dangers qui se rencontrent sur l'un et l'aultre élément.

C'est elle qui fait prendre le temps aux laboureurs pour labourer et semer.

C'est elle qui apelle du matin l'artizan à son ouvrage, l'advocat au bareau, l'escolier en classe, l'estudiant et le docteur à son estude.

C'est elle qui fait que les maistres et les pères de familles ne sont ou ne doibvent pas estre endormies.

C'est elle qui par un instint naturel fait que le coq annonce la venue de l'aurore.

C'est elle quant elle est modéré qui contribue beaucoup à nostre santé,

Bref, c'est la mère de l'abondance et come cause seconde, la productrice de touttes les belles choses que

Digitized by Google

nous voyons et qui fait que le temps coule et n'ennuye point.

Quoy que on dit improprement que la paresse soit le vice des honnestes gens, c'est un sot vice, c'est un vice qui entreine tous les autres après soy, et à la fin des poux et la pauvreté, d'où vient ensuitte que on vient à estre diligent malgré soy. Car on dit que la nécessité fait vielle trotter, et ce qui m'estonne, c'est que je ne puis comprendre come on peut croupir dans ce bourbier de la paresse, non pas des années come on en y voit, mais un jour seulement. Il faut que ce soit la longue habitude, autrement quel moyen ? Que sy nous considérons les cieux, la mer, la tere et tous les éléments, ils sont tousjours en action. On doibt bien estre diligent et travaillier quant on est jeusne, car quant on devien viel, quoy que la volonté demeure, le pouvoir manque.

Soyons sur tout diligents à prendre garde à nos pencés, nos actions, et nos parolles pour n'offencer jamais Dieu ny le prochain. Dans la vie, d'autant plus que un grand, un prince, un roy est puissant, d'autant plus nous avons crainte de l'offencer quoy que nous n'en recepvions aucune grâce, mais l'apréhension du chastiment, quant la raison seulle n'a pas ce pouvoir, fait que nous nous gardons de luy faire injure, hé ! qui a il au ciel et à la terre plus grand que Dieu ? qui es ce quy nous fait plus de bien que luy ; de quy es ce que nous en attendons et espérons dadvantage ; qui es ce quy a plus de pouvoir de nous punir sy nous sommes assés foux ou assés téméraire pour l'offencer, pour ne pas suivre ses loix ; mais sy la foy ne captivoit mes pencées je dirois : Dieu peut-il recepvoir injure ou estre offencé d'une sy basse créature et d'un ver de tere

Digitized by Google

come je suis? Ouy, Dieu a fait des lois et des commandements, les siens et ceux de l'église, sy tu ne les suis, tu l'offence. *Vis salvari? serva mendata (sic).*

---

11 novembre.

AOUST

DE LA VÉRITÉ

Ayde Saint Piere.

Pour bien cognoistre la beautée d'une vertue, il ne faut que envizager la laideure du vice qui luy est opozé; les contraires se cognoissent mieux, ce semble, par leurs contraires, et le noir parest plus noir, comparé près d'une grande blancheure.

Par le discours précédent, d'autant plus que la diligence nous a parue belle, d'autant plus son ennemye la paresse nous a semblée laide. Sy nous envizageons aujourdhuy le mensonge et son effroyable déformité, la vérité quy est la véritable forme de l'home, ainsy que la raison, l'une et l'aultre n'estant q'une mesme chose, nous en parestra plus belle. C'est pourquoy il n'est pas absolument vray de dire : *Omnis homo mendax*. Car quoy que j'advoue que tous les hommes soient pécheurs, à le prendre à la lettre et à la rigueure, sy faut il confesser que il y a des gens de bien meslés parmy, sans quoy le monde périroit. Non, non, assurément, tous les homes ne sont pas déterminés au mal, il ne seroit pas nécessaire, mon Dieu, quel chaos!

Un home quy ayme et dit la véritée, va la teste levée, ne rougit jamais, au lieu que le mensonge se cache, se diversifie, aprehende d'estre cogneue, baisse la teste et demeure honteux et confus, quant il est recogneue, ce

Digitized by Google

quy ne manque pas, sy ce n'est en un temps, c'est en un aultre. On dit que il faut q'un menteur ayt bonne mémoire; pour moy je treuve que il n'y a pas grande finesse, mais bien du desadvantage à mentir, car quant on a ceste renommé, quant on dit des véritées on n'est pas creue. C'est pourquoy il faut tousjours dire la véritée; quant elle peut nuir au prochain, taisés vous, à moings que ne soyés apellé en tesmoignage. C'est un vice que Dieu m'a fait la grâce que jé beaucoup hay; sy il porte quelquefois du proffit, c'est bien rarement; mais on n'a jamais d'honneur à mentir; le tout c'est de prendre des bonnes habitudes; quant elles sont bien prises on fait le bien facilement et avecq plaisir. Ces jours passés, j'estois à Dormant, je considerois l'hostesse du logis au Lion, c'est une bone vefve de quattre vingt dix ans, que je voiois tousjours en action tantost à la cuisine, tantost aux chambres, tantost à dévider du fil; considérant ceste femme je luy dis : Madame, sy j'estois vostre confesseur, je vous donnerois pour pénitence d'estre vingt quattre heures seulement à ne rien faire. Hélas! ce me dit-elle, Monsieur, c'est la plus grande pénitence que vous me pouriés donner.

SEPTEMBRE

DU JEUNE

Ayde Saint Alexis.

Pour vivre longuement
Faut vivre sobrement.

C'est un beau jeûne que de s'abtenir d'offenser Dieu, souffrir et soustenir, c'est l'employe journalier. Il est à

Digitized by Google

considérer que dans la pratique de ceste vertue, avecq le méritte, sont ordinairement attachés la santé et la longue vie. Nous voyons que les médecins dans beaucoup de maladies ordonnent pour remèdes de faire diette, et ces remèdes se trouvent souverains. Combien de maladies causent ces longues tables à cinq ou six services, où l'on met dans un seul plat ce qui couvriroit toutte une table. Ces diversités et de saupiquets et de ragousts, dont il y a tant d'auteurs de cuisine qui en ont fait des traictés, pour moy quant je m'y rencontre je m'y trouve assés embarassé, et come je ne puis fournir à la conversation à cause de mon infirmité de l'ouye, je prend librement un livre. On n'en sorte jamais que on ne se trouve mal pour deux ou troix jours. Je les fuy autant que je peux, et quant je mis rencontre que je ne puis faire aultrement, je prie de couvrir la table en une fois de ce que on veut donner et puis le desert. Me rencontrant une fois chés un de mes amis en un festin, come je vis le premier service sur la table, les potages et fricassés, je die à l'oreille à un amis, auparavant que nous mettre à table, car on ne lave pas les mains que le premier couvert ne soit mis, je luy die : Monsr voila la sixiesme partie de l'ouvrage que nous avons à faire ce soir. Le maistre du logis qui m'entendit me vint dire : Tout beau, cela n'ira pas sy viste. — Je feis responce : Le festin que vous avés préparé, vous ne l'envoyeres pas chés vos voisins, ils viendront tour à tour ou on les aportera.

Le premier service levé, on servit
le second, le roty, poulets, lapereaux,
le troisiesme, le gibier, levrauts, perdreaux,
le quatriesme, les ragoust, pieds de pourcaux (sic)
choux fleuris,
le cinquiesme, le desert.

Digitized by Google

La colation, des confitures sèches et liquides, fruits secs, dragés, biscuits, macarons, maspins, oublies. J'oublie aussy, car je ne mets pas tout, faudroit avoir bonne mémoir.

Mon Dieu! quel charivarie et quelle confusion dans un estomacq, quels mélanges, et le moyen qu'elle peut porter et digérer tout cela. Cependant c'est pour cela qu'on prend des soings, c'est à cause que c'est la mode. Mais ceux donques qui sont la plus part du temps dans les festins ou dans le lit, je ne veux pas pousser ce discours et parler de ces Sardanapale *quorum deus venter est.* Le cœeure me bondit. J'aymerois mieux mil fois un potage à l'eau et à l'oignon, accompagnné d'une botte de rave. Au sortir on est plus libre et plus gaye; la nature se contente de peue, mais du superflue on n'en a jamais assés.

Ce 16 octobre 1667.

OCTOBRE

DE LA JUSTICE

Ayde St Michel, les S^ts anges et mon ange gardien.

Pour bien parler de la justice, faudra citer quelques lois d'autant que la justice est estably pour faire observer les lois.

La première loy qui fut donné à l'home a esté dans le paradis terestre, par laquelle Dieu luy deffendit de manger du fruit de l'abre de vie. Sy il eust observé ceste loy, nous fussions demeurés dans l'estat d'innocence et l'home eust vescu heureux dans la loi naturelle selon

Digitized by Google

nature. Car touttes les lois sont establies sur celle cy de ne faire à autruy ce que ne voudrions nous estre fait : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine.* Et encore les hommes ensuitte ont commis des nouveaux délits et nouvelles fautes qui ont donné de temps en temps subjet à des nouvelles lois, et de là sont venues tous ces fatras de lois qui enchaisnent et captive ceste pauvre liberté de l'home, et ainsy les méchants ont esté, sont et seront tousjours l'exercice des bons. Les gens de bien suivent les commandements et les voyes de Dieu, honorent les Roix, princes, magistrats, juges et généralement tous ceux qui sont eslevés au dessus des peubles *(sic)*, cela est bien juste, ayment le prochain, luy rend ce qui luy apartient, se font justice à eux mesme. Tout cela est escript dans le cœure de l'home mieux que dans les ordonnances et lois des Rois et des parlements. Sy chacun donques vivoit suivant ces loix, ce seroit encore un paradis terestre de ce monde ; mais l'intérest, les passions, l'ambition, l'avarice, ont venue tout troubler, ce quy a causé que les peubles *(sic)* ont establye des juges, des Roix, des magistrats sur eux qui deffendissent que les bons ne fussent oprimés des méchants, et les foibles des plus puissants; que sy les méchants n'estoient retenus par la crainte de la justice, dans quelle confusion et quel cahos retournerions-nous ? Quant je voy encore à présent dans des vilages que ces bonnes gens mettent la clef de leurs cabannes soubs leurs portes, je dis : c'est que la simplicité et l'innocence y règne plus que dans les villes ; sy mess^rs de Paris mettoient la clef de leurs maisons et de leurs hostels soubs les portes, vous voiré !

Il me souvient d'un compte. Un voleur entra de nuit dans la cabanne d'une pauvre feme. Il n'y avoit

Digitized by Google

que les 4 murailles et elle estoit couchée sur une paliasse ; elle veit ce voleur à la lueure d'un peue de lune, qui cherchoit à taston les murailles, et elle luy dit : Cherche, cherche, sy tu pouras rencontrer la nuict ce que je ne peux treuver le jour. Quant on n'a rien, on ne craint pas de rien perdre ; on passe hardiment au milieu des voleurs. Souvent à force d'aymer une personne ou un ennemye mesme pour l'amour de Dieu et à cause que il nous le comande dans son evangil : *Ego autem dico vobis: Diligite inimicos vestros,* nous contraignions et forceons ceste personne à nous aymer. Ha ! aymons Dieu, il nous aymera, amour se paye par amour, il n'y a rien de plus juste. C'est Dieu quy nous aime le premier.

---

18 octobre 1667.

NOVEMBRE

DE LA FORCE

Ayde saint André, mon patron, et saint Laurens et tous les saints martirs, jour de ma naissance, saint André, mon patron.

Sero te amavi, bonté souveraine, mais doresnavant je désir vous aymer, moy qui ne suis que pourdre *(sic)* et cendre. Auray je bien la force et mon foible esprit pourra il pousser des pencés d'une vertue que j'ay esté sy longt temps sans cognoistre bien loing de la pratiquer? Non, je puis dire ne vous avoir pas cogneue, vertue forte, qui faicte les s^ts et les héros. Quand je parle icy de la force, je n'entends pas parler de celle du corps que l'home a commung avecq les bestes, desquelles

Digitized by Google

beaucoup le surpassent sans comparaison. J'entends parler de ces grandes âmes qui résistent et aux paeines et aux plaisirs, qui semblent estre invunérables *(sic)* et hors des attintes des coups des malheurs et de la fortune. Dans le paganisme, les stoïciens entre aultres nous en ont, et les Romains, fournies des exemples merveilleux; mais il leur manquoit la grâce que le Fils de Dieu a aporté en tere. Dans le cristianisme, la constance de tant de martirs dans les tourments et de tant de jeunes vierges qui ont consacré et consacrent encore tous les jours leur âme et leurs corps à ce céleste époux, en sont des belles preuves.

Je treuve que les maux de l'âme sont le péchée et l'ignorance; ceux du corps sont la douleure et la pauvretée. Il n'y a point de doute que la plus grande de touttes les aflictions, c'est le péchée, mais ceste aflictiion ne se fait sentir qu'à l'âme et quant l'âme et le corps sont plongés dans ceste abisme, faut avoir une grande force pour s'en tirer. Ceste force c'est la grâce qui ne manque jamais, quant nous le demandons avecq un grand désir et affection de nous en tirer.

La plus grande des aflictions après, asseurément c'est la douleure, quoy que plusieurs tiennent pour la pauvreté; mais la douleure est bien sensible, quant vous sentés une colique, une douleure de dents, la goutte, une crampe et tant d'aultres; il faut avoir une grande constance d'âme pour suporter l'un de ces maux avecq patience, et quant ils viennent quelquefois tous ensemble; mais faut avoir une force à l'espreuve pour résister aux plaisirs. Ouy, il faut qu'elle soit plus grande et il est plus dificil d'estre vainqueur dans ces combats que de souffrir la douleure d'un mal de teste ou quelque aultre qui passe au moings plustot, et nous avons veue des

Digitized by Google

conquérants à qui rien ne pouvoit résister, qui ont esté abatus par l'ombre d'un petit plaisir. Aux aultres combats nous luctons au moings contre des ennemis qui sont hors de nous bien souvent, mais celuy cy est dedans nous ; faut nous armer contre nous mesme, contre nos passions, contre la nature. Je convien que il faut avoir une force d'âme et une vertue crestienne pour pardonner une injure qui nous a mortellement offencé à l'honneur, à la vie, aux biens, pour céder et s'humilier à des personnes qui sont autant au dessoubs de nous par leur ignorance ou leur superbe, come leurs qualités ou leurs richesses les met au dessus, mais de combatte et mettre soubs les pieds une concupiscence, un fort temperament, suporter constament un vefvage, demeurer dans un célibat perpetuel, il faut la grâce de Dieu, il faut une force qui aproche de celle du mabre *(sic)*, il faut quasy aprocher de l'insensibilité, quant on a un cœure un peue tendre. Je sçay et en cognois qui ont ceste insensibilité, mais asseurément beaucoup l'ont par nature et n'en recoipvent pas de paeine. Je ne croy pas mesme que ils y pencent.

La modération plus difficil que la patience.

L'adversité soufre et la prospérité en perd plusieurs.

La trop grande prospérité est souvent le plus grand ennemye de l'home.

Digitized by Google

DÉCEMBRE

DU BON EXEMPLE

Aide Sainte Barbe pour la prier que nous puissions bien mourir, c'est le mois qui finit l'année.

Générallement parlant, dans le cristianisme, chacun est obleigé d'estre home de bien et de vivre suivant la religion et les lois; mais il y a bien de la différence. Un home privé et un particulier ne rendra compte que pour soy, au lieu que ceux qui sont eslevés et les pères de famille, en un mot ceux qui font figure dans le monde, sont tres obleigée de bien vivre et que touttes leurs actions soient conformes à la Religion et à la vraye raison, sinon, et que ils ne suivent pas ceste voye, il n'y a pas de doute que, par leur mauvaise vie, donnant mauvais exemple à leur famille, domestiques, voisins et au publique, ils se chargent des fautes d'autruy et en sont responsables, ce quy doibt les tenir incessamment sur leur garde et les faire trembler et considérer que on est assés chargée de ses fautes sans mettre encore sur ses espaulles et se charger de celles d'autruy, mais par la règle des contraires faisant leur debvoir et menant une bonne et s^te^ vie, faut croire et espérer que leur meritte, augmenté par la bonne odeur que il donne de leurs vertues, et attirent les bénédictions du ciel et sur leur famille et sur leur patrye. L'escriture ne dit elle pas que sy il se fust rencontré plusieurs gens de bien dans Sodome et dans Gomore, que Dieu ne les eust pas exterminés, mais il ne sy en rencontra q'un seul que Dieu retira. Mais sans chercher des exemples dont je né pas voulue remplir ce

Digitized by Google

livre, tout le genre humain ne porte il pas la faute de nostre premier père, qui la transmis à toutte sa postérité. D'aillieurs, un home quy fait son debvoir et auquel la conscience ne reproche rien, a un grand contentement.

Mais touttes ces cognoissances que nous avons, par la grâce de Dieu, du bien et du mal, des vertues et des vices, nous serons beaucoup plus domageables q'utilles sy nous ne les mettons en pratique, sy nous n'embrassons les unes et ne fuyons les aultres come nos plus grands ennemies. Ce n'est pas encore assés, il faut la persévérence jusques à la fin, jusques au dernier moment de nostre vie. Dieu ne manquera pas de la nous donner sy nous la luy demandons, non pas du bout des leuvres come les hipocrites, mais du profond du cœure; la faut demander tous les jours. Sy il advient que par nostre faute nous tumbions, tâchons de nous relever aussy tost, prions Dieu de nous donner la main, come un enfant en cest estat attend l'ayde de son bon père. *Amen.*

Finis coronat opus.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

PRÉAMBULE.

Pages

Les Mémoires de Jean Maillefer, leur caractère historique et leur valeur morale 237

PRATIQUE DE VERTUS POUR TOUS LES MOIS DE L'ANNÉE.

Janvier. — *De la retraite et du silence* 243
Février. — *De la chasteté* 244
Mars. — *De l'humilité* 247
Avril. — *De la patience* 249
Mai. — *De la prière* 251
Juin. — *De la charité* 254
Juillet. — *De la diligence* 255
Août. — *De la vérité* 258
Septembre. — *Du jeûne, de la sobriété* 259
Octobre. — *De la justice* 261
Novembre. — *De la force* 263
Décembre. — *Du bon exemple* 266

Digitized by Google

269

GÉOGRAPHIE

JÉRUSALEM

TOPOGRAPHIE ET HISTOIRE

I

LA JÉRUSALEM ANCIENNE

1re Communication de M. l'abbé H. Nicole, Membre correspondant.

Quand le pèlerin venant de Nazareth monte à Jérusalem, il arrive après trois journées de marche sur le plateau central des monts de Juda. Ce plateau s'élargit à sa ligne méridionale et encadre sévèrement au Nord la Ville Sainte : c'est le mont Scopus. Soudain Jérusalem apparaît comme une vision radieuse. Avec ses murailles crénelées et flanquées de tours, avec la multitude de ses coupoles et de ses dômes, sous ce soleil d'Orient qui semble animer la pierre même et donner de la vie aux ruines et aux tombeaux, Jérusalem a un aspect saisissant, et l'émotion vous pénètre.

El Kods ! el Kods ! s'écrie le guide qui vous conduit : la Sainte ! la Sainte !... Et le pèlerin, descendant de sa monture et tombant à genoux, baise avec respect cette terre sacrée.

El Kods, la Sainte, tel est le nom arabe de la Jérusalem biblique : il répond à votre pensée et traduit vos impressions.

Digitized by Google

Jérusalem, en effet, la ville aux trois noms mystérieux, comme l'appelle saint Jérôme : *Hierosolymam, urbem trinominem, Jebus, Salem, Jérusalem* (1), quel nom, quel souvenir, quelle évocation du passé !

C'est l'antique Salem fondée par le pontife-roi Melchisédech, deux mille ans avant Jésus-Christ ;

C'est l'ancienne Jébus, inexpugnable forteresse qui tint bon devant l'épée de Josué et ne céda qu'à celle de David ;

C'est toute l'épopée nationale du peuple de Dieu ;

David, le roi-prophète, avec ses luttes, ses conquêtes, ses fautes, ses larmes, ses malheurs et ses chants immortels que vous faisait si bien goûter tout récemment l'un de vos honorables collègues (2) ;

Salomon le Sage, le Magnifique, au comble de toutes les gloires humaines, au milieu des splendeurs de son palais, avec la merveille de son temple ;

Le schisme des tribus, les infidélités des rois, les oracles des prophètes prodiguant tour à tour les avertissements et les menaces, les reproches et les consolations ;

Puis ces conquérants fameux, fléaux de Dieu, venant de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Perse, pour châtier la cité coupable ; les captivités et les ruines, les sublimes lamentations des voyants de Jéhovah ;

Par-dessus tout et dominant le concert des événements, la promesse du Messie, dont la figure s'éclaire chaque jour de nouvelles lueurs prophétiques, qui se répand partout avec les fils d'Israël ;

L'humanité tout entière portant ses regards sur ce

(1) Épitaph. Paulæ.

(2) M. l'abbé Broyé, lecture sur la *Poésie hébraïque*.

Digitized by Google

coin du globe, dans l'attente universelle du Juste qui doit venir ;

Enfin le Christ lui-même consommant ici son sacrifice, y fondant son Église et nous y laissant avec le cénacle sa croix et son tombeau :

Voilà ce qui fait de Jérusalem la Ville Sainte par excellence.

Sans doute la malédiction divine n'a cessé de planer sur la cité déicide, d'elle il n'est pas resté pierre sur pierre; son nom même a disparu, en relevant ses ruines, le paganisme l'a appelée *Ælia Capitolina;* mais pour conserver les souvenirs de son passé, il s'est fait une histoire non moins glorieuse, toute d'héroïsme et d'apostolat, écrite avec le sang des martyrs et la plume des docteurs comme avec l'épée des Croisés et le dévouement d'une véritable garde d'honneur : les ordres religieux.

Et si l'on regarde l'avenir, cette histoire ne va-t-elle pas devenir plus glorieuse encore, en entrant dans une nouvelle phase pleine d'espérance ?

Si le mouvement sémite porte les Juifs vers la cité de David, qu'ils ont déjà reconquise numériquement, une impulsion d'en-haut semble pousser aussi les disciples du Christ vers la cité de Jésus pour y défendre ses droits et y faire régner son amour. Depuis 1881, c'est la douzième fois que la France chrétienne y envoie cette année ses nouveaux croisés, les pacifiques pèlerins (1).

(1) Nous ne parlons ici que des pèlerinages populaires de pénitence formés sous la direction des RR. PP. Augustins de l'Assomption. Depuis 1855 il s'était créé à Paris, rue Furstemberg, un bureau d'organisation pour les caravanes de pèlerins qui, deux fois l'an, au printemps et en automne, se rendaient en Terre Sainte. Son Éminence le Cardinal Langénieux, alors vicaire à

Digitized by Google

Il m'a semblé qu'une étude sur la Ville Sainte intéresserait l'Académie. C'est un devoir que j'acquitte en payant ma dette de bienvenue. J'avais l'honneur, il y a un an, d'offrir à la docte assemblée mes modestes travaux sur Jérusalem : ils m'ont valu le titre de membre correspondant. Si l'Académie a bien voulu s'y intéresser, je ne doute point qu'elle n'accueille volontiers une communication sur cette Ville Sainte où son Président d'honneur (1) est appelé à jouer bientôt, comme légat *a latere*, un rôle à la fois si honorable pour lui, si glorieux pour nous, et si important pour l'Église.

Ce qui m'encourage à le faire, c'est l'intérêt du sujet lui-même, qui suppléera, je l'espère, à l'insuffisance du rapporteur.

Ce soir, je vous parlerai de la topographie de Jérusalem, en comparant l'ancienne ville à la ville actuelle.

La topographie n'est pas chose indifférente dans le rôle des cités. Ce n'est pas sans raison que l'homme choisit le lieu où il fixera sa tente. Toujours il a recherché des emplacements propres à ses besoins et répondant à ses goûts. Avait-il à se protéger contre un ennemi, il occupait un lieu facile à défendre. Devait-il s'adonner au commerce, il s'établissait volontiers sur les bords d'un fleuve. Le cultivateur choisissait les plaines et les vallées si propres à la culture. Le moine se retirait

Saint-Roch, a fait partie de la première de ces caravanes, qui ouvrit, presque au péril de sa vie, le chemin de Jérusalem. C'est en souvenir de son pèlerinage qu'il prit dans ses armoiries la croix de Terre Sainte aux couleurs de la Vierge, quand il fut nommé évêque de Tarbes et de Notre-Dame de Lourdes.

(1) Mgr le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, qui assiste à la séance.

Digitized by Google

au désert, plus propice à la méditation et à la prière.

Mais il y a ce qu'on pourrait appeler la topographie de la Providence. Si l'homme s'agite, Dieu le mène, et dans le choix fait par l'homme, c'est Dieu qui est l'inspirateur et le principal agent.

Et quand il s'agit d'une ville qui sera appelée à jouer un rôle important dans la vie des peuples, à servir de témoin à des faits d'ordre majeur, à être le théâtre de l'action divine elle-même, Dieu ici a la part prépondérante et l'homme n'est qu'un instrument.

Ce n'est pas sans une raison supérieure que Dieu réservait la Rome païenne à servir de base à la Rome chrétienne. Pour asseoir la Ville éternelle, il a renversé les monuments et les temples du paganisme au sein même de son empire, il a pris leurs ruines, les a purifiées par le sang des martyrs et recouvertes de leurs ossements : elles sont devenues les hérauts de sa victoire.

Suivant les oracles séculaires, Jérusalem, elle, était destinée à être la ville du sacrifice du Christ. Cité du mystérieux Melchisédech qui y offrait le pain et le vin, elle avait été témoin du sacrifice d'Isaac, elle avait porté le temple du vrai Dieu et bu le sang des victimes de l'ancienne Loi. C'était aussi le dessein de Dieu que, consommant là tous les sacrifices, le Christ y offrît le pain et le vin de la nouvelle alliance, y portât le bois de sa croix et y mourût pour le salut du monde.

Il y a une harmonie étroite entre la vie de l'homme et la terre qu'il habite. Si Nazareth, cachée dans son bouquet de verdure et de fleurs, convenait à l'enfance de Jésus et abritait sa vie cachée; si la Galilée, avec son beau lac, ses verdoyantes collines et ses riches vallées, encadrait bien la figure du docteur populaire et du divin

Digitized by Google

thaumaturge ; la Judée austère et aride, avec ses monts dénudés et rocailleux, Jérusalem surtout, sur son rocher sauvage, avec son torrent du Cédron assombri par les tombeaux, s'harmonisent bien avec le Prophète méconnu, repoussé, ignominieusement condamné et mourant sur la croix.

Et il semble aussi que, les faits accomplis, le sol garde à jamais l'empreinte des hommes et des choses qu'il a vus passer. La terre des Pharaons conserve dans ses pyramides et ses nécropoles le souvenir orgueilleux de leur néant ; les ruines désertes de Babylone, de Ninive et de Suse, attestent encore la puissance et la gloire de leurs ambitieux monarques ; la Rome païenne, en cédant ses reliques à la Rome chrétienne, n'a pas disparu, elle n'a fait que prendre une vie nouvelle, et de sa larve est sortie la Rome de la Renaissance ; et Jérusalem, renversée, détruite, renaissant sans cesse de ses cendres, revit encore toute palpitante sous les yeux de l'archéologue et du pèlerin. La Palestine entière, desséchée, morte et providentiellement immobilisée, est restée après dix-neuf siècles ce qu'elle était jadis. Avec son sol, ses monuments naturels, ses ruines, comme avec ses traditions, ses mœurs, ses usages, on peut reconstituer sur place la vie des patriarches, des Hébreux, et celle de Jésus, comme à l'aide des fossiles on reconstitue la flore et la faune des temps qui ne sont plus.

La position de Jérusalem est vraiment providentielle.

Le prophète Ézéchiel nous la montre au centre des nations : *Hæc dicit Dominus Deus : Ista est Jerusalem, in medio gentium posui eam, et in circuitu ejus terras.* (Ch. V, v. 5.) La Palestine, dont elle occupe le point central, est en effet située au centre géographique

Digitized by Google

de l'ancien monde, sur les bords de cette belle mer méditerranéenne sur laquelle se sont bercés les vieux peuples et où se baignent toujours les rivages de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique. Elle appuie sa tête au nord aux hautes montagnes du Liban et aux cimes neigeuses de l'Hermon ; ses pieds au sud touchent au désert, et tandis que son flanc droit repose sur les eaux bleues de la Méditerranée, la vallée du Jourdain qui s'abaisse à gauche à une moyenne de trois cents mètres au-dessous de leur niveau, forme un fossé infranchissable qui la sépare de l'Orient. Resserrée dans ces limites que le doigt souverain lui a tracées, la Palestine est et demeurera ce que Dieu l'a faite.

Impossible de l'agrandir sous peine de reculer la mer, de niveler les montagnes, de conquérir le désert et de combler la plus grande dépression du globe terrestre : la vallée jordanienne.

Mesurant environ treize cents lieues carrées, à peu près grand comme notre Champagne, cet humble lambeau de terre, qui ne peut être au sens matériel un grand empire, était destiné par sa capitale à être le centre religieux du monde. Il a été le point de rencontre de tous les grands empires et comme le carrefour de l'humanité. L'Égyptien, l'Assyrien, le Mède et le Perse d'abord, puis le Grec et enfin le Romain y ont marqué leur passage de sang et de ruines ; tous ont vu Jérusalem et son temple, tous ont pu adorer le vrai Dieu au milieu du peuple qu'il avait fait le dépositaire officiel de la révélation et des prophéties.

Jérusalem est bâtie sur l'arête centrale des montagnes de Juda, à près de 800 mètres d'altitude. On sait que la Palestine du nord au sud n'est qu'une série de plateaux

Digitized by Google

s'inclinant à l'est vers le Jourdain, et à l'ouest vers la Méditerranée. Sur leur ligne de crête, ils portent au nord Sichem, au sud Hébron, et entre ces deux cités fameuses, au centre, Jérusalem. De Jérusalem à Jaffa son port de mer, sur une distance d'environ treize lieues, le plateau s'abaisse progressivement, et de nombreuses vallées entaillent profondément sa surface, d'autant plus que les roches crétacées et jurassiques qui la composent ne résistent guère à l'érosion des torrents de l'hiver. Ainsi morcelés en tous sens, les plateaux de la Palestine ne forment jamais de grandes surfaces continues, et méritent assez bien les noms de monts d'Ephraïm, de monts de Juda. Mais c'est à l'orient de Jérusalem que le plateau descendant vers le Jourdain et la mer Morte présente la majestueuse physionomie d'un pays de montagnes. Il s'affaisse en effet brusquement, sautant de terrasse en terrasse comme les marches d'un escalier rapide, et sur un parcours de huit lieues, jusqu'à la vallée du Ghor, la différence de niveau n'est pas moins de 1,200 mètres. Jéricho, qui est assise sur les premiers contreforts, est déjà à 250 mètres au-dessous du niveau méditerranéen, et la mer Morte s'abaisse jusqu'à 400.

A vrai dire, la connaissance topographique de Jérusalem est de date relativement récente. On sait, au point de vue scientifique, la valeur des vieux plans. Précieux par plus d'un endroit, ils laissent passablement à désirer de ce côté.

Ce n'est qu'après la guerre de Crimée, 1854-56, que l'on put faire des levées topographiques de la Ville Sainte. Née d'un différend entre les Grecs et les Latins au sujet des saints lieux, cette guerre eut pour double résultat de protéger le pèlerin chrétien et de lui donner

Digitized by Google

accès en tous les lieux bibliques tombés sous la domination exclusive des Mahométans.

La Sublime Porte pouvait-elle refuser l'entrée de ses mosquées et de ses harem aux personnages princiers, souvent ses alliés, qui visitaient la Terre Sainte? Et une fois le pont ouvert, le *Baghchich*, si puissant en Orient, pouvait tout.

Sans doute on ne peut encore à discrétion pratiquer des fouilles en tous lieux, mais on pénètre aujourd'hui dans les anciens souterrains, l'abord de l'aire du Temple, inaccessible pendant des siècles, est libre, et la visite de ses constructions et substructions n'est plus interdite à l'étranger. Il a même été permis de faire des mesurages et de pratiquer des fouilles.

Le premier qui profita de cette permission est un de nos compatriotes, le comte Melchior de Vogüé. En 1862, il visita trois mois durant, et tous les jours, l'emplacement du temple et de ses constructions, en compagnie du savant H. Waddington et du dessinateur E. Duthoit. Le résultat de cette étude a été consigné dans un ouvrage de luxe : *Le Temple de Jérusalem.*

En 1863, F. de Saulcy étudia à son tour le Haram-ech-Chérif (l'enceinte sacrée de la mosquée d'Omar) dans un but archéologique, et publia ses recherches dans son *Voyage en Terre Sainte.* Son compagnon de voyage, le capitaine d'état-major et du génie M. Gélis, illustra cet ouvrage de cartes et plans (1).

A la même époque, on publia, en Angleterre, le premier plan de Jérusalem basé sur une levée trigono-

(1) A ces deux noms, il faut joindre celui de Victor Guérin, qui, depuis, nous a donné sur Jérusalem et la Palestine entière des descriptions géographiques, historiques et archéologiques du plus haut intérêt.

Digitized by Google

métrique avec courbes horizontales. Il était dû au capitaine Wilson, qui, à la tête d'une expédition dont une riche Anglaise, Burdett Coutts, avait fait les frais, avait pu mener à bonne fin un pareil travail. Ce bon exemple donna l'idée de créer un comité d'exploration de la Palestine entière, et en 1865 se forma à Londres, sous le patronage de la reine, *The english Palestine exploration Fund*. Tout un état-major, composé des officiers de génie Wilson, Waren, Stuart et Condert, accompagné d'un personnel complet et de nombreux auxiliaires, se mit à l'œuvre, et publia de l'ouest du Jourdain une excellente carte topographique en vingt-six feuilles.

Grâce à ce comité d'exploration, les études déjà faites sur Jérusalem purent être complétées. On pénétra dans les décombres qui couvrent les collines et les vallées intérieures de l'ancienne ville, et l'on ouvrit des fouilles jusqu'à la roche primitive. Le résultat de ces recherches fut de constater d'une manière surprenante l'exactitude des indications si souvent mises en doute des anciens auteurs sur l'élévation des murailles et la profondeur des vallées, et de permettre de reconstituer la topographie de l'ancienne Jérusalem.

Les Allemands sont venus ensuite, et, sur le travail topographique anglais, ont travaillé dans ce sens. Parmi eux nous citerons C. Schick, architecte de la mission anglaise, qui a patiemment suivi depuis cette époque les fouilles pratiquées sur tous les points de la ville.

C'est avec le secours de ces données nouvelles qu'il deviendra désormais possible de restaurer, sur sa seule et vraie base, la Jérusalem de nos saints Livres.

Nous avons pu, grâce à elles, établir un plan-relief du sol primitif sur lequel elle était bâtie (1).

(1) Construit à l'aide d'un essai de restauration du sol primitif

Digitized by Google

Aujourd'hui, le plateau presque nivelé qui a reçu la ville actuelle, s'incline en pente douce vers l'est, et s'avance, comme une sorte de promontoire, entre deux vallées profondes (1). Ce vaste rocher ne se rattache à la chaîne montagneuse que du côté du nord. A l'est, au sud et à l'ouest, des ravins que les pentes abruptes du rocher font ressembler à des abîmes, la séparent des hauts sommets qui l'environnent comme d'une couronne de remparts. Naturellement protégée par ces ravins, véritables fossés de fortification, elle n'est accessible que du côté du nord-ouest par le mont Gareb. C'est par là que tous les agresseurs, Nabuchodonosor, Titus, Chosroès et Godefroy de Bouillon, forcèrent jadis la ville.

Par sa position stratégique, ce rocher, facile à défendre, commande le faîte de la Judée méridionale entre le versant de la mer Morte et celui de la Méditerranée. Son altitude moyenne est de 760 mètres par 31° 46' 30" de latitude nord, et 32° 53' de longitude est Paris.

Les vallées qui l'entourent sont:

A l'est, la gorge Oued-en-Nar, le Val de feu, tributaire de la mer Morte: c'est le torrent de Cédron de nos Livres saints qui dans sa partie supérieure s'appelle la vallée de Josaphat. Cette gorge sépare la ville du mont des Oliviers, et recèle, dans sa partie sud-est, les huttes et les cavernes du village de Siloé.

Au sud et à l'ouest, la vallée du Hinnom, la Géhenne

avec courbes de niveau que nous avons pu faire en tenant compte des fouilles opérées jusqu'à ce jour, ce relief met pour ainsi dire à nu l'ossature de la Jérusalem ancienne et le régime des eaux.

(1) Voir notre plan topographique de Jérusalem et de ses environs à l'échelle de $\frac{1}{10,000}$, gravé chez Erhard frères, en sept couleurs, en vente chez Vor Poupin, 80, rue de Rennes, Paris.

Digitized by Google

de l'évangile, véritable gouffre symbole de l'enfer, qui, après avoir séparé la ville du mont du Mauvais Conseil, va rejoindre le Cédron au sud de la fontaine de Siloé.

C'est sur le vaste plateau enclavé par ces deux vallées que se dresse la ville actuelle, et que s'élèvent tous les jours de nouvelles constructions qui bientôt formeront au nord comme une ville extérieure.

Trois montagnes environnent Jérusalem et la dominent en la cachant aux yeux des voyageurs : le mont des Oliviers à l'est, 806^{m} d'altitude, dont la crête septentrionale rejoint le mont Scopus, qui encadre la ville au nord, et au sud le mont du Mauvais Conseil, qui semble surplomber la gorge de la Géhenne.

Le mur d'enceinte, qui mesure 12^{m} de hauteur sur 1^{m} de largeur, ne remonte qu'au XVIe siècle. On sait qu'il a été construit par le sultan Soliman sur l'emplacement des murailles de l'époque des Croisés. Des tours et des bastions protègent cette enceinte, qui n'a guère que cinq kilomètres de pourtour, et qui ne tiendrait pas un instant devant nos engins de guerre actuels (1).

C'est du mont des Oliviers que le regard embrasse admirablement la Ville Sainte. Elle est là sous vos yeux tout entière, avec ses coupoles, ses minarets, ses dômes, ses terrasses; on dirait une immense nécropole : elle est assise sur un froid cimetière sans verdure, sans fleurs ni cyprès, elle est bien faite pour abriter un tom-

(1) Sept portes sont ouvertes dans cette enceinte, trois au nord : la porte de *Damas*, Bab el-Amoud, la porte d'*Hérode* (Agrippa), Bab ez-Zahari, et la *Nouvelle Porte*, percée récemment en face de Notre-Dame de France; une à l'est, Bab Sitti-Mariam, porte de *Madame Marie;* deux au sud, la porte des *Maugrebins* et la porte de *Sion*, Bab es-Sahioun; enfin une à l'ouest, la porte de *Jaffa* ou d'*Hébron*, Bab el-Khalil.

Digitized by Google

beau. Ce tombeau est vide, il est vrai, mais c'est le tombeau du Fils de Dieu Là du reste est sa raison d'être.

Mais comment reconnaître dans les collines presque effacées et les dépressions peu accentuées de la ville moderne, les monts sur lesquels elle fut jadis bâtie, et dont il est si souvent question dans la Bible et les historiens? Où se trouvent Moriah, Sion, Ophel, Acra, Bézétha, Gareb? Où est l'emplacement du Golgotha? Détruite et rebâtie à maintes reprises, Jérusalem a vu combler ses vallées, abattre ses collines et niveler son sol.

Comment donc rétablir la topographie de l'antique Jérusalem?

La Bible, il est vrai, est là comme le premier et le plus important des monuments, mais les noms qu'elle cite ont disparu, et on élève bien des doutes sur les applications qui en ont été faites. On ne peut se fier aux traditions rabbiniques souvent contradictoires. Si seulement les historiens étaient plus explicites! Tacite (1) décrit d'un mot Jérusalem avec sa concision ordinaire, mais pas de détails. Dion Cassius et Strabon sont presque aussi laconiques. Flavius Josèphe seul, dans ses *Antiquités juives* et sa *Guerre des Juifs*, nous en donne la description. Il avait assisté au siège de la ville par Titus, dont il était le prisonnier, et on sait qu'il fut plusieurs fois chargé par le général romain de parlementer avec les assiégés. C'est la Jérusalem de Jésus augmentée de l'enceinte d'Agrippa, qu'il nous a décrite, et pour nous elle n'est pas la moins intéressante. C'est elle qui nous servira, avec l'examen topographique du sol, pour baser

(1) Hist., 5, 11. *Duo colles immensum editos claudebant muri.*

Digitized by Google

notre opinion sur l'emplacement des collines primitives et des enceintes de la ville ancienne.

En jetant un regard attentif sur un plan-relief de la ville actuelle (1), on aperçoit d'abord un pli de terrain accusant une vallée, qui part au-dessus de la porte de Damas, et descend, après avoir traversé la ville du nord au sud, jusqu'à la piscine de Siloé. Cette vallée partage la ville en deux sections, l'une orientale, l'autre occidentale. A l'est, on distingue trois plateaux qui diminuent de hauteur du nord au midi. C'est Bézétha, puis Moriah au centre et Ophel au sud. Au sud-ouest, répondant à Ophel et à la partie méridionale du Moriah, se dresse un grand plateau beaucoup plus élevé (son altitude est de 777^{m}) : c'est le Sion traditionnel. Au nord de ce plateau, près de la citadelle, on remarque aussi, dans un autre pli de terrain, une seconde vallée courant de l'ouest à l'est et gagnant la vallée centrale. Avant de se rejoindre, ces deux branches, qui forment la vallée du Tyropœon (2) (la vallée des fromagers), délimitent une petite colline inférieure : c'est Acra. Cette colline, en s'élevant vers l'ouest, sert de contrefort à un grand plateau qui, au nord-ouest, domine au loin toute la ville et qui est le mont Gareb. Le Golgotha est précisément à l'ouest d'Acra, au pied du Gareb. Telle est l'opinion généralement admise jusqu'à ces derniers temps.

D'abord la présence de ces vallées primitives, disparues sous les décombres accumulés, a été tous les jours constatée par les fouilles opérées depuis bientôt trente ans. Ainsi, au nord du plateau de Sion, là où se trouvait une première muraille de ville et où passe aujourd'hui

(2) Consulter notre relief de Jérusalem et de ses environs à l'échelle de $\frac{1}{10,000}$. — Poupin, 80, rue de Rennes, Paris.

(1) Josèphe : τυροποιῶν de τυρός fromage, et ποιέω faire.

Digitized by Google

la rue de David, on trouve dix, douze, et jusqu'à seize mètres de décombres. Dans le couvent grec de Saint-Jean-Baptiste, au coin de la voie des chrétiens et de la rue de David (1), non loin de la piscine dite d'Ézéchias, on a découvert, à dix mètres sous les décombres, une chapelle avec fenêtres sur les côtés, preuve palpable qu'elle était au-dessus du sol. Les auteurs du moyen âge font d'ailleurs mention de cette vallée. Au point de jonction de cette vallée avec celle qui descend de la porte de Damas, le sol primitif n'est pas à moins de vingt mètres au-dessous du sol actuel.

Ce point une fois acquis, il devient plus facile de déterminer les collines en question.

Et d'abord, pas de doute sur le mont Moriah (745^{m} d'altitude). Tout le monde s'accorde sur son identité. C'était bien la colline du Temple que recouvre aujourd'hui le « Haram ech-Chérif », l'enceinte sacrée. La plate-forme avec ses substructions, et les murs salomoniens le prouvent péremptoirement. La Bible dit en termes très précis : *Et cœpit Salomon ædificare domum Domini in Jerusalem in monte Moria.* (II Par., III, 1.) Après l'avoir nommé ici, elle ne l'appelle plus ensuite par respect que la montagne du Temple, la montagne de l'Éternel.

Pour préparer le Moriah à recevoir le Temple avec les cours adjacentes, il avait fallu niveler le terrain. Au fond des vallées qui l'entourent on avait construit des murs d'appui, et amassé de la terre de part et d'autre. C'est ce que constatent les fouilles pratiquées alentour. Dans la vallée du Tyropœon, à l'ouest du Temple, on trouve de quinze à vingt mètres de décombres de terre

(1) Voir notre *Plan de la ville de Jérusalem*, à l'échelle de $\frac{1}{2,000}$, 8, rue François Ier, Paris.

Digitized by Google

au-dessus du sol primitif; et au nord-est, le mur d'enceinte actuel passe sur une vallée complétement remplie qui, descendant du nord, bornait le versant oriental de Bézétha et venait déboucher dans le torrent du Cédron au nord-est du Temple. En cet endroit, au-dessous du mur, le fond de cette vallée se trouve dans les décombres à une profondeur de plus de 45 mètres. Ces décombres proviennent des murailles orientales de l'aire du Temple et de ses constructions. Souvent détruites, elles ont jonché de leurs débris les alentours du Moriah, et même le fond de la vallée du Cédron près du tombeau de la Sainte Vierge.

Au sud du Moriah se trouve la petite colline d'Ophel. Elle s'en détache en éperon à l'esplanade du Temple et descend jusqu'à la piscine de Siloé, qu'elle surplombe presque à pic. Resserrée entre la vallée du Cédron et celle du Tyropœon, elle mesure 500 mètres de longueur sur 90 de largeur; son élévation moyenne est peu considérable (60 mètres au-dessus de la piscine de Siloé). Du temps du roi Joathan, Ophel (1) avait déjà son enceinte de murailles que fortifia encore Manassès (2). Néhémie (3) les releva au retour de la captivité. Ophel répond aux données de Flavius Josèphe (4).

Au nord du Moriah, et séparée de lui par un repli de terrain que domine un rocher converti en citadelle (Baris, Antonia), se trouve la colline de Bézétha. S'il n'en est pas question dans la Bible, le motif en est simple. Bien au delà de la montagne du Temple et séparée d'elle par la forteresse et ses fossés, Bézétha ne fut unie à

(1) II Par. xxvii, 3.
(2) Ibid. xxxiii, 14.
(3) Neh. iii, 27.
(4) *Guerre des Juifs*, v, 4, 2.

Digitized by Google

Jérusalem que par Hérode Agrippa. Elle fait partie de la dernière enceinte postérieure à Jésus, et mérite bien son nom de Bézétha, qu'on a traduit par καινη πόλις, nouvelle ville. Josèphe nous dit qu'elle couvrait le Temple ἐπισκότει, au nord. Le texte si précis de l'historien juif ne peut laisser aucun doute sur cette partie du haut plateau qui domine le nord de la Ville Sainte.

Les difficultés qu'on a élevées concernent particulièrement le mont Sion et l'Acra, l'ouest de la ville apparemment et sa partie principale. Flavius Josèphe nous dit qu'elle était bâtie sur des coteaux opposés que séparait une vallée intermédiaire dans laquelle les maisons s'étageaient des deux côtés. Cette vallée, ajoute-t-il, descendait jusqu'à Siloé. Sur l'une de ces collines plus vaste et plus élevée était la ville haute, sur l'autre plus petite et en forme de croissant, ἀμφικύρτος, la ville basse qu'il appelle Acra.

Or, la colline du Sion traditionnel répond parfaitement aux données de l'historien juif. Longue et élevée (son altitude est de 777^{m}), elle est délimitée à l'ouest et au sud par la vallée de Hinnom; à l'est, par celle du Tyropœon, et au nord, par une vallée qui n'est qu'une branche, un affluent du Tyropœon, courant de l'ouest à l'est dans la direction du Temple. C'est donc bien la ville haute, le marché « d'en haut ». Or, Josèphe, en la signalant sous le nom de ville haute, dit qu'elle était appelée Citadelle par le roi David à cause de sa force (1). C'est donc l'ancienne Citadelle des Jébuséens devenue plus tard la cité de David. D'un autre côté, cette branche du Tyropœon qui la limite au nord ne mérite-t-elle pas le nom de la vallée elle-même, aussi bien que l'autre branche qui

(1) *De bell,* v. 4. 1.

Digitized by Google

descend du nord au sud? Beaucoup le pensent, et par suite placent Acra de l'autre côté, au nord. Ce qui les justifie, c'est qu'en effet le monticule situé dans l'angle formé par ces deux branches est bien en forme de croissant, inclinant au nord vers la porte de Damas actuelle, et au sud-ouest vers la citadelle. Il est plus petit et plus bas que Sion, dont il est séparé par une vallée : c'est donc bien la ville basse, l'Acra, que Josèphe, dans un autre passage (1), place au nord de Sion et à l'ouest du Temple.

Il y avait aussi en face d'Acra une troisième colline naturellement plus basse et séparée d'elle par une large vallée jadis autre; mais, à l'époque de leur domination, les rois asmonéens avaient comblé la vallée pour rattacher le Temple à la ville, et avaient rasé le sommet de l'Acra afin que le Temple le dominât aussi (2). Cette dernière colline sans nom, sans importance aussi, est sans doute cette sorte de contrefort situé au nord-est du Sion traditionnel (3).

Où se trouvaient sur ces collines les anciennes enceintes de la ville? C'est là une question importante, capitale même, car de sa solution dépend en partie, au point de vue topographique, l'authenticité de la tradition chrétienne relative au Golgotha et au Saint Sépulcre.

(1) *Antiq. juives*, xv. 11. 5. En cet endroit il décrit les portes qui s'ouvraient dans l'enceinte occidentale du Temple. « La dernière, dit-il, — la plus au nord — conduisait dans l'autre ville (ἄλλην πόλιν), au moyen d'escaliers qui descendaient dans la vallée pour remonter de l'autre côté; car la ville s'étendait en face du Temple à la manière d'un théâtre, enclavée par une profonde vallée dans toute la partie sud. » Mentionnée ici après le palais de Sion, cette autre ville ne peut être qu'Acra.

(2) *Guerre des Juifs*, V, iv, 1.

(3) Nous examinerons dans une seconde étude la question de l'emplacement du mont Sion.

Digitized by Google

On sait que certains critiques de nos jours, surtout parmi les protestants, l'ont mise en doute.

Flavius Josèphe nous dit que trois murailles entouraient Jérusalem.

La première, la plus ancienne, qui comptait soixante tours, était inexpugnable tant à cause des profondes vallées qui l'entouraient que par les fortifications ajoutées sous David et Salomon. Partant de la tour Hippicus, de la citadelle actuelle, cette première enceinte allait directement vers l'est jusqu'au pont qui, jeté sur le Tyropœon, rattachait le Temple à Sion ; de là une première muraille, descendant vers le sud, contournait les pentes de Sion au midi et à l'ouest, et revenait à la tour Hippicus. De plus, une seconde muraille, greffée à la pointe sud-est de la première, franchissait le sud de la vallée du Tyropœon, englobait la colline d'Ophel comme le prouvent les fouilles du capitaine Waren, et se rattachait à l'angle sud-est de l'enceinte du Temple.

« La seconde enceinte avec ses quatorze tours, continue Josèphe, prenait naissance à la porte Gennath située sur la première muraille, et, entourant le faubourg du nord, aboutissait à la tour Antonia. » C'est du tracé de cette deuxième enceinte que dépend la question de l'authenticité du Saint Sépulcre.

Où était située cette porte Gennath ? C'est l'inconnue du problème. Pour la dégager, les fouilles sont venues à propos; précisément à l'est du Saint-Sépulcre, elles ont mis à jour des fragments de mur dont l'appareil est le même que celui des constructions juives d'enceintes de ville. Puis, en 1862, M. de Vogüé retrouva, à quelques pas de ces fragments et à l'endroit où passait la première enceinte, les restes d'une porte monumentale dans laquelle on s'accorde généralement à reconnaître la porte

Digitized by Google

de Gennath. Ce nom signifie « des jardins », or, elle ouvrait sur les jardins voisins du Golgotha. Cette découverte (1) prouve donc d'une façon irréfragable que le Golgotha était hors de la ville, mais tout près, à ses portes, et confirme le récit évangélique et la tradition chrétienne : *Prope civitatem erat locus ubi crucifixus est Jesus* (saint Jean CH. XIX, v. 20), et saint Paul ajoute : *extra portam passus est.* Il y a là argument topographique de première force.

Le Golgotha était donc en dehors de la seconde enceinte, à l'ouest d'Acra, à la base du mont Gareb ; or, le Saint-Sépulcre confinait au Golgotha. Saint Jean dit expressément : *Erat autem in loco, ubi crucifixus est, hortus; et in horto monumentum novum, in quo nundum quisquam positus erat. Ibi ergo propter parasceven Judæorum,* QUIA JUXTA ERAT MONUMENTUM, *posuerunt Jesum,* (XIX. 41-42.) Quoi de plus clair ? Décidément, saint Jean eût fait un excellent topographe.

Le Golgotha et le Saint-Sépulcre ne furent enclavés que dans la troisième enceinte.

Jérémie, entrevoyant l'avenir de Jérusalem, avait dit : *Ecce dies veniunt, dicit Dominus, et ædificabitur civitas Domino, a turre Hananeel usque ad portam anguli. Et exibit ultra norma mensuræ in conspectu ejus super collem Gareb, et circuibit Goatha, et omnem vallem cadaverum et cineris, et universam regionem mortis, usque ad torrentem Cedron, et usque ad angulum portæ equorum orientalis, sanctum Domini; non evelletur, et non destruetur ultra in perpetuum* (ch. XXXI, 38-39).

(1) On a aussi découvert plusieurs tombeaux dans la région du Saint-Sépulcre, ce qui prouve qu'il était bien réellement hors des murs.

Digitized by Google

Cet agrandissement de la ville, ce cordeau à mesurer tiré vis-à-vis d'elle et environnant Goatha, n'est-ce pas la prophétie de la troisième enceinte qui comprend de fait le Gareb, dont le nom veut dire occidental, et le Golgotha, apparemment le Goatha de Jérémie ?

Cette troisième enceinte, en effet, construite par Agrippa vers l'an 43, et terminée à la veille du siége par Titus, commençait, ajoute Josèphe, à la tour Hippicus, s'étendait au nord jusqu'à la tour Pséphina et de là se dirigeait vers l'est en inclinant un peu sur le nord. Dans ce parcours elle traversait les cavernes royales, puis, faisant un coude à une tour d'angle, elle se rattachait à l'antique péribole au nord-est du Temple. Elle comptait quatre-vingt-dix tours. Elle avait été construite pour enfermer la partie du vaste plateau nord, où s'élevaient dans les jardins de nombreuses villas et une nouvelle ville extérieure, d'où le nom de καινὴ πόλις ou Bézétha donné à sa partie nord-est. La découverte des véritables cavernes royales, près de la porte de Damas, les traces évidentes d'anciens fossés en dehors du mur actuel du nord, et les recherches les plus récentes constatent que cette troisième enceinte coïncide assez bien avec l'enceinte actuelle de la ville de ce côté.

La première enceinte remonte au temps de David, sinon plus haut, car elle devait exister déjà du temps des Jébuséens.

Pour bien nous rendre compte de la topographie de l'ancienne Jérusalem, il nous faut suivre les développements et les destinées de la ville, depuis son origine jusqu'à sa destruction par Titus.

C'est en 1049 avant Jésus-Christ que David s'empara de la forteresse des Jébusites. Il en fit sa résidence, son palais, sa cité, et y transporta l'arche d'al-

Digitized by Google

iance. A cette époque, il y avait déjà la ville haute qui couvrait le Sion traditionnel, et la ville basse, assise sans doute dans la vallée du Tyropœon et sur les pentes d'Ophel. Au nord-est de la ville haute, près du Moriah, était le bastion de Mello (1).

Salomon, en construisant le Temple sur l'aire d'Ornan, ajouta le Moriah à la ville. Il combla le creux de la cité de David, et acheva la construction de Mello, reliant ainsi la ville haute à la colline du Temple, au moyen d'une chaussée et d'une arche monumentales. (III Rois, XI, 27.)

En même temps, il se bâtit une merveille de palais. Où ? l'on n'est pas d'accord. Les uns le placent à l'angle nord-est du Sion traditionnel, les autres, avec plus de raison, au sud du Temple. Il éleva aussi pour la Reine un autre palais, *la Maison de la Fille de Pharaon* qui était à proximité du sien. (III Rois, IX, 24.) Enfin pour entourer le Temple et la nouvelle partie de la ville, il commença une grande muraille qui ne fut achevée que plus tard, probablement sous Asa et Josaphat, et qui fut la seconde enceinte de Jérusalem. C'est tout ce que nous savons de la cité de David et Salomon.

Le schisme des dix tribus devait lui porter un coup terrible. Devenue la capitale du royaume de Juda, elle fut la proie de tous ses ennemis.

Cinq ans après la mort de Salomon, sous Roboam, le Pharaon Sésac entrait dans Jérusalem et en pillait le Temple et les palais.

Un siècle plus tard, sous le règne de Joram, nou-

(1) מלוא *vallum, vel castellum cum vallo terra lapidibusque aggesto et oppleto*, de la racine מלא *implevit*.

Digitized by Google

veau pillage par les Philistins et les Arabes coalisés. (II Par., XXI, 17.)

Les rois d'Israël eux-mêmes ne devaient pas épargner la Ville Sainte. Soixante ans après (839), Joas ouvrait une large brèche dans ses murs, et le Temple et les palais étaient encore livrés au pillage. (IV Rois, XIV, 13 et suiv.)

Pendant son long règne (810-758), Ozias répara les murailles et éleva des tours et des balistes (II Par., XXVI, 1-16), et Joatham, son fils, fortifia les remparts d'Ophel.

A l'approche de Sennachérib, roi d'Assyrie, Ezéchias (726-697) consolida les fortifications et pourvut la ville d'eaux abondantes, par la création d'aqueducs et de réservoirs. (II Par., XXXII, 5.) D'aucuns lui attribuent la piscine Amygdalon, dite d'Ezéchias, qu'il aurait entourée, au nord de Sion, d'un mur de défense.

Son fils Manassés, au retour de sa captivité à Babylone, compléta son œuvre, en bâtissant, pour environner Ophel, un mur à l'occident de Gihon, dans la vallée. (II Par., XXXIII, 14.)

En 610, le Pharaon Néchao, que Josias voulut arrêter dans sa marche contre les Chaldéens, s'empara à son tour de Jérusalem.

Quatre ans après elle tombait au pouvoir de Nabuchodonozor, qui détrôna Joachim pour lui substituer l'impie Sédécias. Mais la révolte de celui-ci ramena bientôt le roi de Babylone, qui cette fois, détruisit entièrement la ville, 588. Le Temple et les palais devinrent la proie des flammes, les murailles furent rasées et les habitants emmenés en captivité. Le prophète Jérémie resta seul pour pleurer sur les ruines de la cité détruite, et près de la grotte à laquelle il a donné

Digitized by Google

son nom, il soupirait en gémissant ses plaintives lamentations. De leur côté, les Hébreux captifs sur les bords des fleuves de Babylone avaient suspendu leurs harpes aux saules de la rive, et au souvenir de Jérusalem, de la sainte Sion, ils pleuraient.....

L'exil dura soixante-dix ans.

Après l'édit de Cyrus (536), Zorobabel, à la tête de 42,000 Juifs, revint à Jérusalem et rebâtit le Temple, dont la dédicace eut lieu l'an 515.

A partir de ce moment, la Ville Sainte partage le sort de l'Asie occidentale, elle passe d'un maître à un autre, des Perses à Alexandre le Grand, d'Alexandre le Grand aux rois d'Égypte, puis aux rois de Syrie et enfin aux Romains.

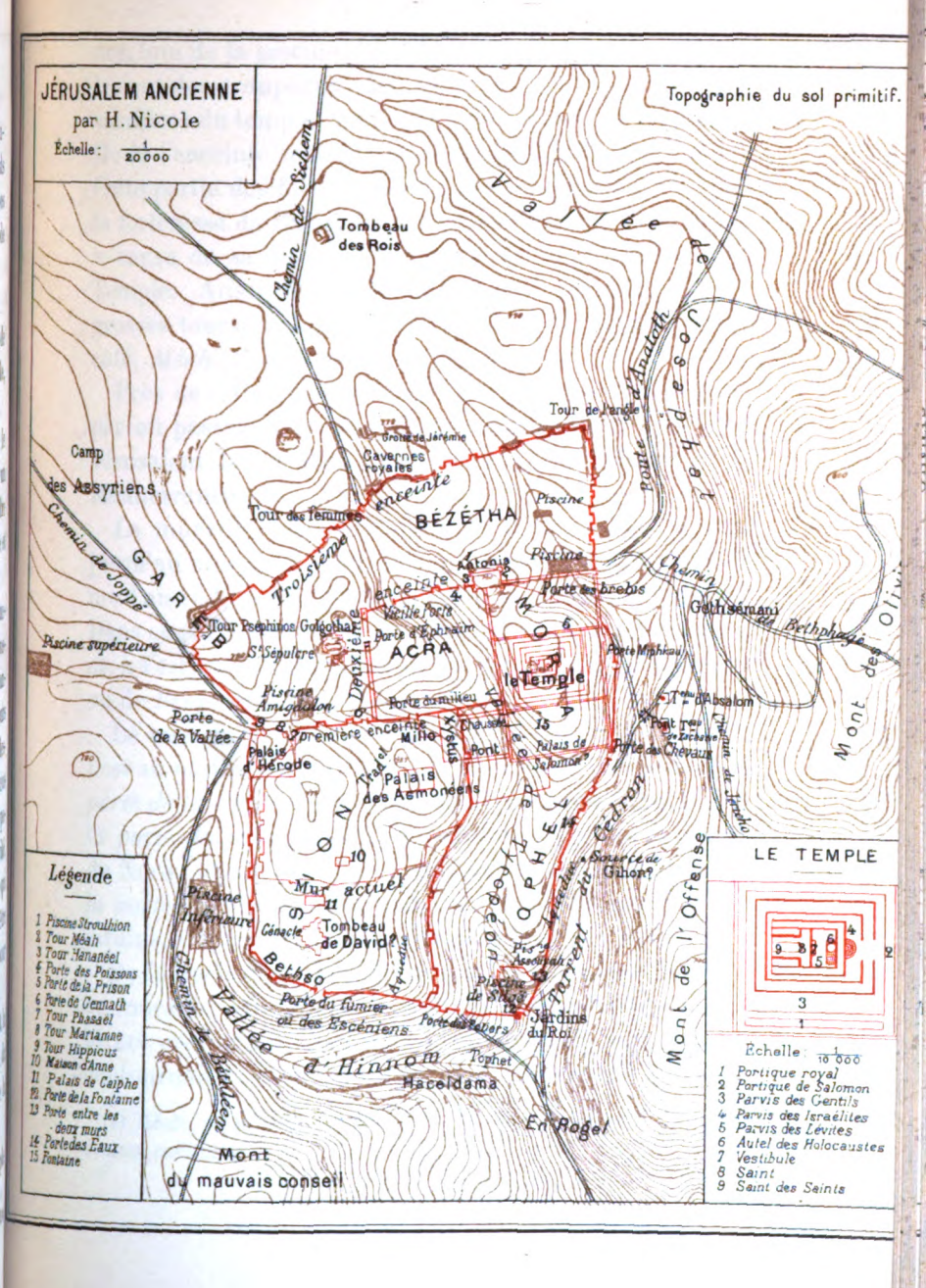
Au temps de la domination perse, Artaxerxès Longue-Main publia (454) le fameux édit qui permit de reconstruire les murs de Jérusalem, et c'est Néhémie, l'échanson favori du roi, qui releva les murailles sur leurs anciens fondements. Il nous a laissé lui-même la description détaillée de cette œuvre de restauration. Nous avons là un document complet pour rétablir la topographie de la Jérusalem d'avant et d'après la captivité. Mais ce qui était clair pour le peuple d'Israël qui connaissait tous les points de la ville, est loin de l'être pour nous, et les topographes ne s'accordent guère pour interpréter le texte de l'écrivain sacré.

Néhémie (1) part de la *porte des brebis,* et suivant la direction de l'ouest, puis du sud, de l'est, et enfin du nord, il nous décrit le travail en faisant le tour de la ville.

La *porte des brebis* était située au nord-est du Temple,

(1) Voir dans le livre de Néhémie le chapitre troisième tout entier, puis le chap. II, 13-15 et le chap. XII, 27-40.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

non loin de la piscine de Bethesda ; c'est par elle qu'entraient les troupeaux de moutons destinés, soit aux sacrifices du temple, soit à la nourriture des habitants. De là l'enceinte septentrionale se dirigeait vers l'ouest. Cette partie des fortifications, qui devait plus tard porter la forteresse de Baris, était particulièrement importante à cause de sa situation au nord de la plate-forme du Temple. Aussi était-elle fortement défendue. Deux grosses tours protégeaient la ville et le Temple de ce côté, *Méah* (1) d'abord et *Hananéel*.

Près de cette dernière tour était la *porte des poissons*, par où passaient les marchands qui venaient vendre à Jérusalem les produits du lac de Tibériade et de la Méditerranée.

La muraille ensuite délimitait le faubourg du nord jusqu'au *mur Large* qui, faisant angle en descendant du nord au sud, venait se rattacher à la première enceinte. Dans ce parcours, on rencontrait au nord la *vieille porte* et, à l'est, percée dans le mur Large, la *porte d'Éphraïm* ou de *Benjamin*.

Le mur du nord de la Ville Haute qui se rattachait à l'est au péribole du Temple et aboutissait à l'ouest à la *porte de la Vallée*, comptait deux portes sur son trajet, la *porte du milieu* qui communiquait avec le faubourg du Nord ; et, au-delà de sa rencontre avec le mur Large la *porte du coin* appelée aussi *porte de Gennath* ou des jardins. C'est de ce côté qu'était la *tour des fours*.

De la *porte de la Vallée*, aujourd'hui la porte de Jaffa, la muraille laissant à l'ouest la *fontaine du dragon*, birket es-Soultan sans doute, se dirigeait vers le sud, contournait le Sion traditionnel et rencontrait à la dis-

(1) Méah, en hébreu המאה, de cent, que la Vulgate a traduit *centum cubitorum*.

Digitized by Google

tance de mille coudées (525m) la *porte du fumier* par où l'on sortait les immondices de la ville dans la vallée d'Hinnom. Cette porte située au midi de la ville est probablement celle que Jérémie appelle (XIX, 2) la *porte d'argile*, *porta fictilis* de la Vulgate qu'on a traduit par la *porte du Potier*, et la même que Josèphe appelle *porte des Esséniens*. (De Bell. j. l. V, c. IV.)

Venait ensuite la *porte de la fontaine* qui ouvrait sur la piscine de Siloé, et le mur, se continuant vers cette piscine, l'entourait du côté du *jardin du roi*.

Jusqu'ici le texte s'explique assez facilement, mais à partir de cet endroit les divergences d'opinions se donnent libre carrière, et le Sion traditionnel est facilement sacrifié.

Il nous semble toutefois qu'on peut, en le conservant pour le vrai Sion, expliquer le récit de Néhémie. Jérémie (XXXIX, 4) nous signale la *porte entre les deux murs* (1) par laquelle Sédécias prit la fuite pour échapper à Nabuchodonosor. Nous sommes donc en présence de deux murs. Quels étaient-ils ? *That is the question*. L'un d'eux ne serait-il pas le mur primitif qui entourait les pentes orientales du mont Sion, et l'autre celui qui fut construit plus tard à l'orient d'Ophel? Ces deux murs, en effet, partaient de chaque côté de la piscine de Siloé pour se diriger presque parallèlement au sud du Moriah.

Le premier nous semblerait tout tracé par le texte de Néhémie. Partant près de la *porte de la fontaine* il remontait vers le nord, en défendant la ville haute de Sion jusqu'au sud-ouest de l'aire du Temple. Sur son parcours, il laissait à ses côtés les degrés par où l'on descend de la cité de David, les sépulcres de ce roi, la piscine

(1) Voir aussi IV Rois, XXV. 4.

Digitized by Google

Assouyah, c'est à dire *faite* de main d'homme, d'après le texte hébraïque, puis la maison des forts, la montée de l'arsenal et le vestibule de la prison. Or, ces détails que mentionne Néhémie nous rappellent la cité de David.

Le récit reviendrait ensuite à l'enceinte d'Ophel qui partait à l'est de la piscine de Siloé et allait se rattacher à l'angle sud-est de la terrasse du Temple. Dans ce parcours, Néhémie nous cite la *porte des Eaux* à l'Orient, puis une forte tour de défense au sommet d'Ophel. Tout près de là était la *porte des Chevaux* à l'endroit aujourd'hui appelé les écuries de Salomon. C'est dans cette partie voisine du Temple que se trouvaient les logements des prêtres. Enfin la muraille rencontrant plus loin la *porte Mifkad* ou des *juges* se poursuivait jusqu'au nord-est du Temple, au point de départ de la *porte des Brebis.*

Ceux qui placent la cité de David, Sion par conséquent, sur la colline d'Ophel (1), n'ont pas de peine à suivre le texte de Néhémie. Le travail de l'enceinte se continue directement de la piscine de Siloé jusqu'au nord-est du Temple au point initial, sans qu'on soit obligé de chercher un premier mur à l'est du Sion traditionnel. Quant à la *porte entre les deux murs,* elle serait, dans cette hypothèse, entre le mur de la piscine de Siloé et le mur d'enceinte de la ville.

Jérémie nous parle aussi de la *vallée des cadavres* et de la *vallées des cendres*, qui, au dire de certains commentateurs, seraient : la première, la partie nord du Tyropœon, et la seconde, la vallée à l'orient de Bézétha, laquelle descend dans le torrent du Cédron au nord-est du Temple.

(1) Nous examinerons cette question dans une étude suivante sur l'emplacement du vrai Sion.

Digitized by Google

Telle fut, d'après la Bible, la Jérusalem des rois restaurée par Néhémie. Mais c'en était fait de sa gloire antique et de son indépendance. Pendant trois siècles elle essaiera en vain de recouvrer sa liberté sous la domination de l'étranger.

En 332, elle vit entrer dans ses murs Alexandre le Grand. C'était pendant l'expédition victorieuse qui détruisit l'empire des Perses. Le conquérant de l'Asie se montra plein de respect pour le temple du vrai Dieu, et rempli de bienveillance à l'égard des Juifs.

Située entre l'Égypte et la Syrie, victime des rivalités de ces deux peuples, la Ville Sainte tombait en 305 au pouvoir de la dynastie grecque des Ptolémées, maîtres de l'Égypte et de la Judée. Elle eut alors une période de calme et reprit vie. C'est pendant ce temps que fut faite à Alexandrie, sur le texte hébreu de la Bible, la version grecque des Septante.

Mais un siècle s'était à peine écoulé que le roi de Syrie, Antiochus le Grand, battait les Égyptiens et s'emparait de Jérusalem (198). L'un de ses successeurs, l'impie et cruel Antiochus Épiphane, en massacra les habitants, profana le Temple de Jéhovah qu'il voua au culte de Jupiter Olympien, et bâtit dans le quartier d'Acra une forteresse pour le dominer. En présence d'une telle abomination, les fils d'Israël firent un suprême effort pour recouvrer leur indépendance. Ce fut la gloire de la famille des Machabées d'affranchir le pays. Simon Machabée délogea la garnison syrienne, rasa leur forteresse et le sommet sur lequel elle était bâtie, et établit à l'angle nord-est du Temple la nouvelle forteresse de Baris.

Jean Hircan, digne fils de Simon, défendit vaillamment la ville contre Antiochus (134), mais sous les

Digitized by Google

derniers Asmonéens les Romains intervinrent et Pompée s'empara de Jérusalem en l'an 64.

Ce fut alors que l'Iduméen Antipater, un simple ministre d'Hyrcan, mais un protégé de Rome, prit en main l'autorité, et bientôt son ambitieux fils Hérode obtenait le titre de roi de la Judée, 39.

Sous le règne de cet étranger, Jérusalem se modifia. Hérode la refit dans le goût des Romains. Il releva la forteresse de Baris, qu'il nomma Antonia en l'honneur de son protecteur Antoine, se bâtit un palais, construisit un théâtre, une salle de conseil et le Xyste, enceinte entourée de colonnades pour les exercices de gymnastique. Enfin, pour se faire pardonner par les Juifs d'avoir usurpé l'autorité suprême et de tenir en main le sceptre de Juda, il réédifia le Temple dont il fit une merveille.

Ce fut la Jérusalem de Jésus.

Elle ne ressemblait guère topographiquement à la Jérusalem de nos jours.

S'étendant plus au sud, elle couvrait tout Sion et le mont Ophel. Au nord, elle ne renfermait point les parties de Gareb et de Bézétha circonscrites par le mur actuel. Le mur septentrional partait alors de la tour Antonia, résidence de Pilate, qui commandait le Temple et la ville basse; et faisait le tour d'Acra pour se diriger ensuite vers la citadelle ou château de David, forteresse inexpugnable qui ombrageait le palais d'Hérode. Il passait ainsi au pied du Golgotha alors occupé par des jardins et des tombeaux.

Jérusalem ne comprenait donc pas le quartier chrétien qui depuis s'est naturellement élevé autour du Calvaire, ni le quartier musulman qui occupe les pentes de Bézétha aux abords de la mosquée d'Omar.

Digitized by Google

Magnifique alors était le spectacle qu'elle offrait aux regards, vue du mont des Oliviers. Sion couronné du royal palais d'Hérode, de la riche résidence des Asmonéens, des fastueuses demeures des grands-prêtres; Ophel et Acra recouverts de maisons; au premier plan, le plateau de Moriah avec ses terrasses superposées, ses portiques aux colonnes monolithes de marbre blanc, avec son Temple qui ressemblait, nous dit Josèphe, à une montagne de neige recouverte d'or; et, entourant le tout, les hautes murailles avec leur forêt de tours : toutes ces splendeurs arrachaient aux apôtres ce cri d'admiration : « N'est-ce pas, maître, ce sont là de belles constructions? » Et Jésus répondait : « Vous admirez ces édifices : il n'en restera pas pierre sur pierre. » En effet, Hérode Agrippa eut beau y ajouter la troisième enceinte, bientôt Titus, l'exécuteur des hautes œuvres divines, arrivait avec ses légions, brûlait le Temple et renversait la ville de fond en comble. C'était en l'an 70. La prophétie du Christ venait de s'accomplir à la lettre.

Soixante ans plus tard, Hadrien en relevait les ruines et bâtissait, en la reportant vers le nord, une nouvelle ville qu'il appelait Ælia Capitolina (1). Tour à tour païenne, chrétienne et musulmane, elle est devenue la Jérusalem de nos jours. Topographiquement son périmètre n'a pas changé, l'enceinte actuelle, qui n'est que celle des Croisés, répond à l'enceinte d'Hadrien. Mais quel changement avec la Cité de nos saints livres! D'elle il ne nous est rien resté. Selon la parole du prophète, « la charrue a passé partout (2) ». Ophel est inhabité,

(1) Dans la troisième partie de cette étude, nous essaierons de reconstituer la *colonia Ælia* avec ses transformations diverses jusqu'à ces derniers temps.

(2) *Mich. III*, 12, *Sion quasi ager arabitur, et Jerusalem quasi acervus lapidum erit, et mons templi in excelsa silvarum.*

Digitized by Google

tout le sud de Sion est devenu le patrimoine de la mort. Au milieu des cimetières qui le couvrent, seule une mosquée y marque l'emplacement du Cénacle. Sur le Moriah, pas les moindres vestiges du Temple d'Hérode, encore moins de celui de Salomon : la mosquée d'Omar en occupe l'emplacement. C'est autour du Saint-Sépulcre, devenu désormais le centre de son attraction, que s'est groupée la nouvelle Jérusalem.

Toutefois, une ère nouvelle semble commencer pour la Ville Sainte; elle grandit plus que jamais, sort de ses murs et s'étend vers le nord-ouest. Depuis trente ans elle a vu doubler le chiffre de sa population et une nouvelle ville extérieure couvrira bientôt tout le plateau septentrional.

Quelle destinée la Providence réserve-t-elle donc à cette cité de David témoin de tant de grandeurs et de gloires, de tristesses et de désolations? Après tant d'abaissements et d'humiliations, le berceau du christianisme reverrait-il de nouvelles splendeurs? A voir le mouvement qui porte le monde vers la sainte Cité, sous l'impression des souvenirs du passé et de je ne sais quel pressentiment, il semblerait que de grandes choses se préparent. Tous les peuples veulent marquer leur place auprès du Saint-Sépulcre, et l'on dirait que leur dignité grandit avec le rang qu'ils y occupent ; ils s'y disputent le terrain pied à pied. N'a-t-il pas suffi de quelques sanctuaires enlevés par les Grecs aux Latins pour amener la guerre de Crimée, terminée si glorieusement pour nous sous les murs de Sébastopol? L'Angleterre et la Prusse protestantes y établissent des écoles et des maisons hospitalières. La Russie couvre les abords de la ville de grandioses constructions et envoie chaque année six mille pèlerins au tombeau du Christ.

Digitized by Google

La science elle-même ne songeait-elle pas naguère à choisir Jérusalem pour point de départ du méridien terrestre, elle qui est le vrai méridien de l'histoire? Voici la vapeur qui y conduit ses chars de feu, demain nous y verrons bien d'autres merveilles.

Dans ce mouvement, la France devait avoir et a, disons-le, la plus belle part. Jérusalem est nôtre depuis les Croisades : c'est un héritage que nous ne devons laisser prendre à personne. Catholique et franc sont synonymes dans la pensée comme sur les lèvres des Orientaux. Notre belle langue retentit à tous les échos de Jérusalem, et toute une armée pacifique, pléiade de religieux et de religieuses partie du sein de la France, nous y a gagné tous les cœurs si elle n'a pu y reconquérir tous nos droits. La République française, dignement représentée par son Consul général, est jalouse d'y conserver toute son influence en favorisant là-bas l'action de nos religieux, et depuis douze ans les pèlerinages de pénitence n'ont fait que l'accroître.

Et au moment où un congrès eucharistique va s'y tenir, c'est un cardinal français, dont le nom est désormais uni au pape des Croisades, le bienheureux Urbain, qu'un autre grand pape, Léon XIII, choisit pour le présider. Il est juste : Jérusalem, le Cénacle et le Saint-Sépulcre ne sont-ils pas notre lot conquis si glorieusement par le sang de nos pères !

De l'âme de la France est parti jadis le cri qui a entraîné tout l'Occident aux Saints Lieux : *Dieu le veut!* Aujourd'hui ce même cri s'échappe de son cœur pour ramener l'Orient à l'unité et accomplir le vœu du Christ: *Sint unum : unum ovile et unus pastor.*

Jérusalem alors réalisera son vrai nom : ירושלים, *visio pacis.*

Digitized by Google

II

LE MONT SION

2e Communication à l'Académie

Dans la précédente étude sur la topographie de l'ancienne Jérusalem comparée à la moderne, nous avons suivi, sur l'emplacement du mont Sion, l'opinion communément admise jusqu'à ces derniers temps, et de laquelle nous n'avons pas cru devoir nous écarter. Mais aujourd'hui qu'une autre opinion tend à prévaloir, il nous a paru nécessaire de l'exposer amplement dans un travail complémentaire. Malgré l'aridité d'une discussion de ce genre où il faut sacrifier l'agrément à la clarté, nous espérons qu'on voudra bien s'intéresser à une question qui passionne encore l'Allemagne et l'Angleterre protestantes, et que nos voisins ont appelée « *bellum topographicum* », une guerre topographique.

A notre dernier voyage à Jérusalem (mai 1893), nous avons voulu poursuivre cette étude sur la topographie de la Ville Sainte, et nous en avons conféré avec des hommes compétents (1) qui étudient la question sur les

(1) Nous sommes heureux ici de rendre particulièrement hommage à la science et aux consciencieuses recherches des RR. PP. dominicains Lagrange et Séjourné, de l'école pratique d'études bibliques, à Jérusalem; du R. P. Cré, de la maison des Pères-Blancs de Sainte-Anne; et du R. P. Germer-Durand, des Augustins de l'Assomption de Notre-Dame de France.

Digitized by Google

lieux mêmes, suivant, avec une attention scrupuleuse, toutes les fouilles qu'on y peut pratiquer.

Avouons qu'à la suite d'assez longues discussions notre foi sur ce point a été quelque peu ébranlée.

Il ne s'agit ici, comme nous l'avons dit, que de l'emplacement du mont Sion de nos saints Livres, et de l'Acra de Josèphe. Là gît toute la difficulté.

D'après l'école actuelle, qui réunit un bon nombre d'adhérents parmi les catholiques aussi bien que chez les protestants, le mont Sion ne serait point le Sion traditionnel, c'est à dire la colline occidentale où est le Cénacle, mais bien la colline orientale, sur laquelle était le Temple; et la cité de David avec Acra sa citadelle aurait occupé la partie méridionale de cette même colline. En d'autres termes, Moriah et Ophel auraient une seconde dénomination : ils ne seraient autres que Sion, que la montagne de Sion.

Primitivement la citadelle jébuséenne ou Sion eut occupé une petite éminence (1) au sud du Moriah. Cette citadelle, prise par David, commandait la colline d'Ophel, défendue d'ailleurs par les vallées d'alentour. Elle protégeait donc la cité de David qui en couvrait le plateau. Une source (Gihon), chose si précieuse dans cette région aride, était à proximité, sur son flanc oriental, et arrosait au sud les jardins du roi.

Réunie plus tard à l'Esplanade du Temple, la cité de David (2) équivalait alors à peu près à la cité de Paris.

(1) C'est cette éminence dont les Asmonéens auraient plus tard rasé le sommet pour le faire dominer par le Temple, quand ils reportèrent la citadelle au nord, sur cette autre éminence qui devint Baris et ensuite Antonia.

(2) C'est le sentiment du P. Germer-Durand ; voir les *Échos de Notre-Dame de France*, n° 16, 1892. D'après lui, la cité davidique

Digitized by Google

Ici, c'était un îlot boueux qui fut Lutèce, là un îlot rocheux qui s'appelait Jébus. Lutèce sortit de son île pour s'étendre sur les rives de la Seine et devint Paris ; Jébus sortit de son îlot du seul côté accessible, et, s'étendant au delà du Tyropœon, devint Jérusalem.

Située entre la cité de David et le Temple, au centre même de la colline orientale, la citadelle de Sion devait naturellement lui donner son nom.

Comment donc la colline occidentale, le Sion traditionnel, a-t-il usurpé son titre ?

L'explication en est facile. Le nom de Sion, appliqué d'abord à la citadelle des Jébuséens et à la cité de David, a passé à la montagne du Temple en se substituant à Moriah ; ensuite il s'est généralisé pour qualifier la ville elle-même et ses habitants, et enfin il s'est localisé à la colline la plus haute du massif hiérosolymitain : le Sion traditionnel.

Pour prouver leur thèse, les défenseurs de cette opinion font appel à la Bible et à l'historien Flavius Josèphe, et ils établissent ces deux points : 1° que le mont Sion n'est autre que la montagne du Temple, 2° que la cité de David occupait la colline qui s'y rattache et

occupait la petite colline d'Ophel, qui s'étend en forme d'ellipse à quelques mètres au-dessus du fond de cette immense cuvette de montagnes, laquelle en fait, pendant les six mois d'été, une véritable chaudière. Au temps d'Ézéchias, dit-il, échauffée qu'elle est par la réverbération des montagnes qui forment autour d'elle un miroir parabolique, on pouvait *topographiquement* la comparer à une marmite dans laquelle les habitants faisaient fonction de bouilli, où l'on devait, comme on dit vulgairement, cuire dans son jus. C'est le prophète qui nous rapporte avec indignation ces mauvais propos (ch. XI 3) : *Nonne dudum ædificatæ sunt domus? hæc est lebes, nos autem carnes.* Est-ce qu'on n'a pas rebâti les maisons : c'est une marmite, et nous sommes la chair, disaient les notables réunis à la porte orientale.

Digitized by Google

s'étend, vers le sud, jusqu'à la piscine de Siloé. Si cela est, ils sont maîtres de Sion, la ville est prise, la victoire gagnée, la question résolue.

Et d'abord, disent-ils, les textes sont nombreux qui identifient Sion avec la montagne du Temple. Depuis la translation de l'arche, en effet, surtout depuis la captivité, le nom de Sion, sous la forme de mont Sion, s'applique presque toujours à la sainte montagne ; il se trouve même distinct de la ville.

Choisissons, entre bien d'autres, quelques-uns des textes allégués ; prenons les plus clairs.

On lit dans le *Livre des Macchabées*, V, 54 : *Et ascenderunt in montem Sion, et obtulerunt holocausta.* Où offrait-on des sacrifices, sinon sur l'autel des holocaustes? Et où se trouvait cet autel ailleurs que dans le Temple? Et où était le Temple, sinon sur le mont Sion où ils montèrent : *In montem Sion?*

Le psaume LXXIII, 2 (hébr. LXXIV) porte : *Mons Sion in quo habitasti in eo :* Souviens-toi de la montagne de Sion où tu fixas ton séjour. Or, ce psaume n'est pas de David; il est postérieur, comme le texte le prouve, à la prise de Jérusalem par les Chaldéens. Asaph, le psalmiste, y gémit sur la destruction du temple qui couvrait le mont Sion, *in quo habitasti in eo.*

Joël dit, III, 17 : *Et scietis quia ego sum Dominus Deus vester, habitavi in Sion monte sancto meo.* Ce qui fait la sainteté de Sion, c'est que Dieu y a sa résidence, son temple.

Isaïe n'est ni moins clair, ni moins explicite : ch. VIII, 18. *Domino exercituum qui habitat in Monte Sion;* XXIV, 23 : *Cum regnaverit Dominus exercituum in monte Sion, et in Jerusalem.* Ici le prophète distingue Jérusalem du mont Sion, où habite, où règne le Dieu des armées.

Digitized by Google

Ces textes (1) prouvent manifestement que Sion et le Temple se confondent dans l'esprit des écrivains sacrés comme dans la pensée du peuple d'Israël, et paraissent donner raison aux partisans de l'école moderne.

Quant à l'emplacement de la cité de David sur la colline orientale, au sud même du Temple, ils l'établissent par la position de Gihon qu'ils identifient avec la fontaine de la Vierge, laquelle est située à l'orient dans la vallée du Cédron (2).

Gihon, גחון, de la racine גיח : *erupit, prorupit,* était, comme son nom l'indique, une source ; c'est bien le nom que lui donne Josèphe : πηγὴ Γηών (Ant., VII, XIV, 5). Sa position est assez nettement déterminée. Elle était dans la vallée ou mieux dans le torrent (II Par. XXXIII, 14) בנחל, *in torrente,* d'après l'hébreu. C'est le nom donné au Cédron, tandis que la vallée de Hinnom, où d'autres placent Gihon, est toujours nommée dans l'hébreu גיא, *vallis.* C'est là, à Gihon, que David fit couronner Salomon, et le texte dit que Sadoc et Nathan descendirent à Gihon (3). Et de la fontaine Rogel, qu'on identifie avec le Bir-Eyoub actuel, Adonias et ses partisans purent entendre les joyeuses fanfares qui annonçaient le couronnement du fils de Bethsabée. Or, comment les au-

(1) Cf. les passages suivants : I *Macch.*, IV, 60; VI, 36, 37, 48, 51, 62 ; VII, 33; X. 11 ; XIII, 53 ; XIV, 27, 48 ; *Ps.*, LXXVII, 68, 69 (hébr. LXXVIII) ; XLVII, 2, 3 (hébr. XLVIII) ; *Is.*, IV, 5; X, 12; XVIII, 7 ; *Joel*, II, 32 (hébr. III, 5) ; II, 1. D'un autre côté, Sion et la cité de David sont identifiés : II *Reg.* V, 7 ; I *Par.* XI, 5 ; III *Reg.* VIII, 1 ; II *Par.* V, 2.

(2) Gihon n'est nommé que cinq fois dans la Bible : III *Reg.* I, 33, 38, 45 ; et II *Par.* XXXII, 30 ; XXXIII, 14.

(3) III *Reg.* I, 38. *Descendit ergo Sadoc sacerdos et Nathan propheta..., et imposuerunt Salomonem supra mulam regis et adduxerunt in Gihon.*

Digitized by Google

raient-ils entendues si Gihon eût été à Birket-Mamilla, le Gihon des adversaires? Le Targum, interprète ordinaire et authentique de la tradition juive, a, du reste, rendu ici Gihon par Siloé.

D'un autre côté, il est dit qu'Ézéchias (1) boucha les eaux de Gihon supérieur, et les dirigea par dessous à l'occident de la cité de David. C'était un ouvrage considérable pour cette époque, et on sait que les ouvriers d'alors ne se rencontrèrent pas aussi facilement que nos mineurs dans le percement de nos tunnels (2). L'*Ecclésiastique* y fait allusion (3) : Ézéchias, y est-il dit, perça le rocher et bâtit des fontaines pour les eaux.

Or, en 1880, à la sortie de l'aqueduc qui conduit les eaux de la source de la Vierge à la piscine de Siloé, on découvrit une inscription (4) que les archéologues n'hésitent point à faire remonter au temps d'Ézéchias, et qui confirme le récit des *Paralipomènes*. Ce témoignage lapidaire paraît ne laisser aucun doute sur l'emplacement de Gihon.

Il en résulte que la piscine de Siloé, qui, par cet aqueduc, reçoit les eaux de Gihon supérieur, étant à l'occident

(1) II *Par.* XXXII, 30. *Ipse Ezechias qui obturavit superiorem fontem aquarum Gihon et avertit subter ad occidentem urbis David.*

(2) Le canal en effet décrit de nombreux zigzags. Les ouvriers partis les uns de la source supérieure, les autres de la piscine de Siloé, creusèrent en tâtonnant, et au lieu de 325 mètres de parcours en ligne droite, ils en firent 533 avant de se rejoindre.

(3) Ez. XLVIII. 19. *Ezechias... fodit ferro rupem et ædificavit ad aquam puteum.*

(4) Cette inscription est en caractères hébraïques. En six lignes de 75 centimètres de longueur sur 20 de hauteur, l'histoire de cette difficile excavation s'y trouve racontée avec ses diverses péripéties. Il y est dit comment les ouvriers, qui avaient entrepris le travail par les deux bouts, finirent par entendre les coups de pique à travers le rocher, et par se rencontrer. Cette inscription est aujourd'hui au musée de Constantinople.

Digitized by Google

de la colline, cette colline devait porter la cité de David : *ad occidentem urbis David.* La cité de David était donc au sud du Temple sur la colline qui s'y rattache; elle couvrait donc Ophel jusques et y compris la piscine de Siloé.

Du reste, avec cette conclusion on peut expliquer plus facilement le passage assez obscur de Néhémie (III. 15 et suiv.) où il s'agit de la reconstruction des murs de Jérusalem avec l'indication de la part qu'y eurent les divers groupes d'habitants. Au point de vue topographique comme au point de vue historique ce document est d'une grande importance. Or, dans l'hypothèse actuelle, le tracé de l'écrivain sacré devient clair. Partant de l'angle nord-est, il se dirige vers le nord-ouest; puis successivement à l'ouest, au sud, et à l'est jusqu'à la fontaine de Siloé. De là, pour être complet, il doit se relier au point de départ, en allant du sud-est au nord-est. Et que rencontre-t-on dans cette direction ? D'abord, dit le texte, la porte de la Fontaine, et les murs de la piscine de Siloé à côté du jardin du Roi; ensuite les degrés par où l'on descend de la cité de David, le sépulcre de David, puis la piscine העשויה, dit l'hébreu, littéralement *qui fut faite :* mot que certains commentateurs traduisent comme un nom propre, Asouyah, et qui ne peut désigner que la fontaine de la Vierge, Gihon par conséquent; et enfin la maison des forts, apparemment la citadelle : détails qui tous nous indiquent le cité de David (1). Arrivé à cette

(1) Neh. III. 15 et suiv. *Et portam fontis ædificavit Sellum... et muros piscinæ Siloe in hortum regis, et usque ad gradus qui descendunt de civitate David. Post eum ædificavit Nehemias... usque contra sepulcrum David, et usque ad piscinam quæ grandi ope constructa est, et usque ad domum fortium. Post eum ædificaverunt levitæ...*

Digitized by Google

maison des forts, le travail est continué par les lévites et les prêtres, dans la partie voisine du sanctuaire, jusqu'au point initial.

D'après ce texte l'emplacement de la citadelle, qui a donné naissance à la cité davidique, eût donc été au sud du Temple, jusqu'au moment où les Asmonéens l'ayant rasée, la transportèrent au nord.

Et maintenant, si nous recherchons l'étymologie de Sion, nous trouvons qu'en hébreu ציון, *mons apricus, arx,* — de la racine ציה, *exaruit* — ne signifie pas autre chose que citadelle, et Josèphe a pu le traduire par son correspondant grec Ἄκρα (ἡ). Aussi bien, c'est dans ce sens qu'est expliqué le texte de l'historien juif par les partisans de l'école moderne. Pour eux la ville haute est bien le Sion traditionnel, la colline occidentale, mais l'Acra n'est point la petite colline qui se trouve à l'est du Saint-Sépulcre, c'est la colline orientale composée de l'Ophel et du Moriah. Cette colline en effet, disent-ils, est bien en forme de croissant ἀμφίκυρτος; elle est courbe tout à la fois par ses deux côtés oriental et occidental, et par ses contours; et sa forme recourbée la met en opposition avec la ville haute qui est droite : ἰθύτερος. Elle est aussi plus basse dans sa partie méridionale d'abord, et sur les flancs occidentaux de la montagne du Temple, là précisément où était la ville basse et où s'étageaient les maisons faisant face à la ville haute : c'est donc l'Acra de Josèphe.

Enfin la troisième colline, en face de cette dernière et naturellement plus basse qu'elle, du moins dans ses premières croupes, c'est, ajoutent-ils, la petite colline à l'est du Saint-Sépulcre, celle où jusqu'ici on plaçait communément l'Acra.

Assurément toutes les preuves et les explications

Digitized by Google

données par l'école actuelle sont loin d'être dépourvues de valeur ; et quand, sans parti pris, on relit tous les passages bibliques où il s'agit de Sion, en le supposant là où elle le place, on voit que tout s'explique aussi bien sinon mieux qu'avec le Sion traditionnel.

Toutefois, après avoir cherché à donner toute leur force aux arguments de l'opinion nouvelle, nous avons des objections à y faire et des observations à y opposer.

Nous nous demandons ce que devient dans cette hypothèse l'Ophel de nos livres saints. Il nous paraît simplement sacrifié. Ophel (1), comme Sion, comme Gihon, est en lui-même un nom commun. עפל signifie colline, *locus altus;* il vient de la racine עפל, *intumuit,* se soulever. Or, si nous donnons à cette colline son nom propre, comme on le fait habituellement, nous ne voyons pas qu'elle se confonde avec la cité de David. Au contraire, l'Ophel העפל paraît en être distinct. Nous lisons II. Par. XXXIII, 14 : *Post hoc* (Manassès) *ædificavit extra civitatem David ad occidentem Gihon in convalle, ab introitu portæ piscium per circuitum usque ad Ophel.* Ce mur extérieur de la cité de David, qui va jusqu'à Ophel, laisse par conséquent Ophel en dehors et au-delà de la cité.

D'un autre côté, la colline d'Ophel ne mesure que quatre hectares et demi de superficie ; comment la cité de David eût-elle tenu dans un espace aussi étroit ? Supposé même que la ville primitive eût recouvert Ophel, il y a eu certainement un mur de défense sur la

(1) Ce mot ne se rencontre que quatre fois dans la Bible : II. Par. XXVII, 2 ; XXXIII, 14 ; Esd. III, 26 ; XI, 2 ; et dans ces passages, les hébraïsants, à la suite de Sante Pagnino, le traduisent par *locus altus*, sans en faire un nom propre.

Digitized by Google

pente occidentale. Or, je ne sache pas qu'on en ait découvert quelques vestiges.

Nous nous étonnons aussi que le Sion traditionnel, colline si importante et si bien circonscrite par de profondes vallées, n'ait pas son nom propre quelque part dans la Bible, surtout quand l'historien Josèphe, en le désignant sous le nom de Ville haute, dit qu'il était appelé citadelle par le roi David, à cause de sa force. Or, Sion est synonyme de citadelle (1).

Toujours est-il qu'en défendant la cause du Sion traditionnel, et en tenant qu'il est la citadelle primitive des Jébuséens et partant la cité de David, il est facile d'expliquer comment le nom de Sion a pu passer à la montagne du Temple. David, en effet, avait transporté l'arche sainte dans sa cité. Sion devint dès lors la Sainte Cité, puisque Dieu venait de la consacrer par cette prise de possession; et le saint Roi pouvait par ses cantiques en célébrer la gloire. Mais quand, sous Salomon, l'arche fut transférée dans le temple construit sur le Moriah, le nom de Sion la suivit naturellement en s'appliquant à son nouveau séjour. Sion, l'arche sainte, le Temple, Jérusalem même, se confondaient dans la pensée popu-

(1) D'après l'opinion de la nouvelle école, il y aurait eu plusieurs *Sions* successifs, ou du moins Sion se serait déplacé à plusieurs reprises. Primitivement, sous les Jébusites et sous David, Sion occupait le nord d'Ophel et défendait la cité de David; après la construction du Temple sur le Moriah, il donna son nom à toute la montagne. Plus tard, Sion fut la Baris des Machabées qui protégeait le Temple au nord; et quand Hérode eut bâti la citadelle avec ses trois formidables tours, Phasaël, Mariamne et Hippicus, cette citadelle devint elle-même la citadelle de Sion, une de ses tours la tour de David, et toute la colline de la ville haute, le mont Sion, le Sion définitif et traditionnel.

Digitized by Google

laire. La montagne du Temple devint donc la sainte montagne de Sion.

Quant à l'identification de la fontaine de la Vierge avec Gihon, il faut bien convenir que les textes et documents allégués sont loin d'être sans valeur.

Toutefois, n'y aurait-il pas eu aussi dans la partie supérieure du Tyropœon, là où sont accumulés les décombres des siècles, une autre source, — c'est le sens du mot Gihon, avons-nous dit, — qui aurait pu être détournée à l'occident de la cité de David, du Sion traditionnel? A vrai dire, la piscine de Siloé est plutôt au sud qu'à l'occident de la colline d'Ophel.

Il est clair que Gihon était à l'est de la cité de David, nous l'avons admis en citant le passage des *Paralipomènes* (II. Par. XXXIII, 14) où il est dit que Manassès bâtit un mur en dehors de la cité de David, à l'occident de Gihon. Alors Gihon ne serait-il pas cette source inexplorée qui, dans le Tyropœon, alimentait l'aqueduc inférieur retrouvé par Waren et Wilson; et les travaux d'Ézéchias ne seraient-ils pas ces vastes aqueducs et réservoirs mis à jour quand on creusa les fondations de l'église anglicane? *Chi lo sa?*

..... *Certant et adhuc sub judice lis est.*

Quoi qu'il en soit, avec le Sion traditionnel, les commentateurs de la Bible ont toujours pu expliquer les textes où il est question de la Sainte montagne.

Aussi nous avons peine à nous détacher d'une tradition séculaire, et, avant d'embrasser l'opinion nouvelle, nous attendons d'autres lumières.

Nous voudrions que des fouilles, pratiquées tant sur le sud du Sion traditionnel que sur le plateau et les pentes

Digitized by Google

d'Ophel, missent à jour de bonnes preuves archéologiques : des inscriptions, par exemple, des vestiges quelconques du palais de Salomon. Surtout nous bénirions la Providence, si elle nous ménageait bientôt la découverte du tombeau de David. C'en serait fait de la discussion.

La royale sépulture était encore connue du temps des Apôtres. Au lendemain de la Pentecôte, quand Pierre adresse aux Juifs son premier discours, il leur dit : « Hommes frères, qu'il me soit permis de vous rappeler librement au sujet du patriarche David, qu'il est mort, qu'il a été enseveli, et que son tombeau est au milieu de nous, ἐν ἡμῖν, jusqu'à ce jour (1). »

La Bible avait dit depuis longtemps (III Reg. II, 10) : « David s'endormit donc avec ses pères, et il fut enseveli dans la cité de David », formule consacrée par l'usage et répétée pour Salomon et douze de ses successeurs toujours dans les mêmes termes : *Dormivitque Salomon cum patribus suis, et sepultus est in civitate David patris sui.* (III, Reg. XI, 43.)

La tradition disait plus. Au rapport de Josèphe, Salomon avait enfoui d'immenses trésors dans le tombeau de son père. Plusieurs cellules y donnaient accès. C'est là qu'Hyrcan prit 3,000 talents pour acheter d'Antiochus qu'il levât le siège de la ville. Hérode, à son tour, voulant en retirer les trésors qu'il y croyait enfouis, n'y trouva pas de monnaies, mais des ornements d'or ; et, quand il voulut violer les sarcophages royaux, deux de ses doryphores furent dévorés par les

(1) Act. II, 29 : *Viri fratres, liceat audenter dicere ad vos de patriarcha David, quoniam defunctus est et sepultus, et sepulcrum ejus est apud nos usque in hodiernam diem.*

Digitized by Google

flammes. Ceci nous rappelle ce qui arriva aux ouvriers de Julien l'Apostat, quand il voulut démentir la prophétie de Jésus touchant la ruine du Temple et de Jérusalem. En nous racontant ces détails, Flavius Josèphe ajoute qu'Hérode, épouvanté, renonça à son criminel dessein et fit élever à la porte un monument expiatoire. (Antiq. VII, 15, 2; XVI, 7, 1.) Les illustres tombeaux restèrent donc intacts. Mais où sont-ils?

Espérons qu'un jour n'est pas loin où des mains pieuses rechercheront ce précieux dépôt, et où cette terre sacrée nous révélera ses arcanes. En vénérant David et ses successeurs, nous pourrons nous réjouir d'avoir enfin le mot de l'énigme : le problème de l'emplacement du vrai Sion sera résolu.

Certes, Jérusalem mérite d'être étudiée à des titres au moins aussi intéressants que Memphis, Babylone, Suse et Athènes. Et si nos gouvernements, si nos voisins d'outre-Manche et d'outre-Rhin surtout, ont à cœur d'envoyer des missions scientifiques fouiller l'Égypte, l'Assyrie, la Grèce; pourquoi, nous entendant avec la Sublime-Porte, de concert avec la sainte Russie, ne chercherions-nous pas à reconstituer Jérusalem, la Ville Sainte, le berceau de la civilisation chrétienne?

Quel but plus digne de tenter les recherches de l'histoire et de la science! La vieille Jérusalem est toujours là dans son tombeau, recouverte des débris amoncelés par les siècles. Qui en reconstituera le glorieux squelette?

S'il faut faire des sacrifices, si ce travail est long et ardu, combien les résultats en seraient précieux et utiles! Quoi de plus intéressant que de rétablir le cadre d'une ville qui a vu tous les peuples et toutes les civilisations de l'antiquité! Sans doute, pas n'est besoin de ce

Digitized by Google

cadre pour donner son relief à la divine figure de Jésus, mais quelle satisfaction ce serait pour notre foi, quel triomphe pour la science exégétique, quelle confirmation pour la vérité historique, si nous pouvions voir ce glorieux mort sortir de son sépulcre et nous témoigner du passé !

Déjà le libéralisme du Sultan Abdul Hamid nous a donné droit de cité dans la Ville Sainte ; il nous y laisse affirmer nos vieux droits sur des sanctuaires qui appartiennent à notre foi et à notre amour. Qu'il nous laisse encore étudier pieusement et révérer avec lui dans Hébron les tombeaux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; qu'il donne congé à nos religieux pour défricher à loisir le sol de pierre de l'antique et sainte Sion ; et puissent ces vaillants pionniers montrer bientôt au monde la Jérusalem de Jéhovah et de Jésus ressuscitée par la science et la foi !

Dieu n'a-t-il pas voulu que l'Islamisme nous gardât pour son heure ces tombes glorieuses, en veillant sur elles avec son fanatisme jaloux, et en les protégeant contre les injures, sinon du temps, au moins des choses et des hommes ?

Puisse cette heure sonner bientôt !

Digitized by Google

III

JÉRUSALEM

DEPUIS SA DESTRUCTION PAR TITUS JUSQU'A NOS JOURS

3e Communication à l'Académie

J'avais l'honneur, l'an dernier, de lire devant l'Académie un premier rapport sur la topographie de Jérusalem. Le bienveillant intérêt qui a accueilli cette lecture m'a déterminé à compléter mon étude sur ce sujet ; et j'apporte aujourd'hui, dans une nouvelle communication, le fruit des recherches qu'un second voyage en Terre Sainte m'a permis de poursuivre sur les lieux mêmes.

Ingressa est Jerosolymam, urbem trinominem, Jebus, Salem, Jerusalem, quæ ab Ælio postea Hadriano, de ruinis et cineribus civitatis, in Æliam suscitata est. (Epitaphium Paulæ.) C'est avec cette concision digne de Tacite que saint Jérôme, en racontant le voyage de sainte Paule aux Lieux Saints, nous dit ce que fut Jérusalem, la ville au triple nom, Jebus, Salem, Jérusalem, entièrement détruite par Titus, mais relevée de ses ruines et de ses cendres de cité pour devenir, sous Hadrien, Ælia Capitolina. Ajoutons-y le nom que lui ont donné les Arabes : El Kods, et nous aurons en cinq mots toute son histoire.

Déjà nous avons cherché à reconstituer la topographie de l'ancienne Jérusalem; nous avons ensuite, dans un complément devenu nécessaire, discuté l'opinion récente émise sur l'emplacement du mont Sion; il nous reste,

Digitized by Google

pour être complet, à reconstituer la nouvelle ville construite par Hadrien sur les ruines de l'antique cité, et à suivre les diverses transformations qu'elle a subies jusqu'à nos jours. Sujet mixte, où la topographie est tellement liée à l'histoire même de la ville, qu'elles s'identifient jusqu'à un certain point l'une avec l'autre. Puissions-nous, car la matière abonde, ne pas trop abuser de la patience académique !

Avouons tout d'abord que les difficultés ne manquent pas : *hoc opus, hic labor est.* C'est une question très compliquée que la topographie de Jérusalem aux différentes époques de son histoire. Nous l'avons vu déjà dans la première partie de cette étude. La Ville Sainte a passé par tant de phases diverses, elle a subi tant de destructions successives, sa ruine prédite par Jésus a surtout été si complète qu'il est impossible, en effet, d'en rétablir aujourd'hui tous les détails.

Sans doute la piété orientale, celle des Grecs en particulier, est allée beaucoup trop loin en voulant retrouver les moindres traces des faits évangéliques, en précisant le lieu et même les détails de chaque scène, en cotant, pour ainsi dire, chaque endroit de la cité, chaque pierre du chemin, chaque arbre de la montagne; et, le désir de posséder un coin de terre de plus y aidant, la naïve crédulité des sectes, donnant carrière à son imagination, s'est livrée, pour se satisfaire, à de pieuses et puériles inventions. Concédons même que la foi simple et trop confiante des Croisés ne s'est pas toujours montrée assez difficile, en acceptant de prétendues traditions de détails. Il y avait là un écueil à éviter. Mais en doublant Charybde, il ne fallait pas tomber en Scylla. Or, l'incrédulité de la science rationaliste n'est pas allée moins

Digitized by Google

loin dans le sens opposé; elle a douté de tout, elle a osé même s'attaquer à l'authenticité du Saint Sépulcre. C'est le procès que nous faisons à la critique de la brumeuse Angleterre et de la nébuleuse Allemagne.

Aussi cette critique, avec ses préventions systématiques, est loin d'avoir projeté la lumière sur la question; elle n'a fait que l'envelopper de ténèbres. Elle a oublié que l'Orient est la terre classique de la tradition, qu'il a la religion des souvenirs locaux; et, faisant table rase des données traditionnelles, elle a hasardé des hypothèses de touristes et semé le doute sur les points les plus incontestables. Malgré la profondeur des fouilles opérées par nos savants sur maints endroits de la ville, leur science topographique et archéologique est en réalité encore très superficielle. Il en sera d'elle, nous en sommes convaincu, comme de la science géologique, qui, après avoir attaqué la Bible au nom de ses premières découvertes, fut forcée de lui rendre plein hommage après des recherches plus approfondies. De nouvelles fouilles viendront modifier ses premières hypothèses, en mettant au jour des documents authentiques. En attendant, on doit s'en tenir, avant tout, aux données sérieuses de la tradition et de l'histoire.

Jérusalem n'est donc plus. Titus a tout détruit. Instrument inconscient de la Justice divine, il a réalisé les prophéties. De la cité de David, de la ville de Jésus, du Temple même, rien ne subsiste. Seule la citadelle demeure. Elle est là, debout, dressant toujours sa masse imposante; c'est le trophée de la victoire du général romain, le monument de sa fortune : Μνημεῖον τῆς αὐτοῦ τύχης; c'est aussi la gardienne de ces ruines sacrées.

Mais si les pierres jonchent le sol et comblent les

Digitized by Google

vallées, bien que le silence s'est fait, elles parlent toujours (1).

Que de souvenirs elles redisent ! Pour les Juifs, le Temple et le tombeau de David sont toujours là ; ils attendent, ils pleurent, ils arrosent ces ruines désolées de leurs larmes brûlantes. De leur côté, les chrétiens ne peuvent quitter ces lieux vénérables, témoins de tant de mystères ; et, l'évêque de Jérusalem à leur tête, ils couvrent de leurs pieux baisers les restes du Cénacle, les pierres de la voie douloureuse et les rochers du Golgotha et du Sépulcre. Soixante ans s'écoulent sans pouvoir verser l'oubli sur cet immense tombeau où gît la sainte Cité ; en attendant l'heure de sa résurrection, la piété filiale veille sur son cadavre. Hélas ! il faut qu'il passe par la corruption et la décomposition la plus complète.

Pour punir les Juifs d'avoir tenté, sous la conduite de Bar-Cocheba (2), de reconstruire leur capitale, et pour écarter les chrétiens de ces lieux trois fois saints, Hadrien résolut d'y bâtir une ville toute païenne. Sur la montagne du Temple, Jupiter remplaça Jéhovah, et un pourceau de marbre (3), objet d'horreur pour les fils

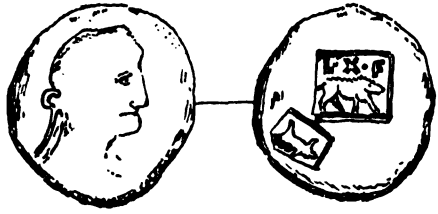
(1) Saint Luc, XIX, 40. *Dico vobis, quia si hi tacuerint, lapides clamabunt.*

(2) Ou Bar-Cocab, c'est à dire, *Fils de l'étoile*, célèbre agitateur qui se disait l'étoile prédite par Balaam, et se faisait passer pour le Messie. Il souleva les Juifs, ses compatriotes, contre les Romains ; mais Julius Sévérus, général d'Hadrien, le défit et lui fit payer par la mort la peine de son insurrection.

(3) Singulier blason pour la nouvelle cité. Nous le retrouvons aussi sur la pile des monnaies frappées à l'effigie de l'empereur par la dixième légion. On y voit un porc en défense, et au-dessous, à gauche, une petite galère qui rappelle l'origine sicilienne de la Xe légion : L. X. F., *legio decima fretensis*. Elle venait du détroit de Sicile : Fretense Mare.

Digitized by Google

d'Israël, fut dressé sur la porte principale de la ville, comme pour leur en interdire l'entrée. D'un autre côté,



Médaille fruste d'Hadrien, à la frappe de la *Légio Xe Fretensis.*

une idole de Jupiter fut élevée sur le Saint-Sépulcre, et à côté, sur le Calvaire, une statue de Vénus. Le roi des dieux trôna aussi au sommet du mont des Oliviers, sur le lieu de l'Ascension.

Impuissantes représailles du paganisme mourant contre la Croix triomphante ! Par cette profanation qui devait durer deux siècles, Hadrien fixait à tout jamais l'emplacement certain de ces lieux augustes.

La dixième légion gardait toujours la citadelle ; Hadrien lui confia le soin de bâtir la nouvelle ville romaine. Elle ne fut qu'une simple colonie, car Césarée, construite par Hérode en l'honneur de César, était la métropole de la province. Jérusalem perdit jusqu'à son nom : du prénom de l'empereur Ælius, elle s'appela Ælia ; Dieu ne pouvait plus souffrir le nom même de la cité déicide. Le Temple jadis avait fait sa gloire, et lui avait donné son nom de Sainte Sion ; le nouveau temple dédié à Jupiter Capitolin sur l'emplacement de l'ancien, la fit surnommer Ælia Capitolina. Les noms du César, le dieu du jour, et du grand dieu de l'empire, s'unissaient ainsi pour désigner la cité de Jéhovah et de David.

On n'en fit pas une ville forte ; il fallait ôter aux Juifs l'espérance de s'y rétablir. Elle ne conserva donc pas

Digitized by Google

ses remparts naturels, les pentes escarpées du sud. Hadrien n'hésite pas à la déplacer; il la groupe, pour la mieux surveiller, auprès de la citadelle.

Accomplissant à son insu les prophéties, il fait passer la charrue sur le Sion traditionnel et laboure la plate-forme du Temple (1). Le Tyropœon se comble, le plateau s'élargit et se nivelle pour servir d'assiette à la cité romaine. Au nord, ses limites sont toutes tracées par les restes de l'enceinte d'Hérode Agrippa, qui sont d'ailleurs d'origine romaine; de même à l'est, par l'extrémité de l'esplanade du Temple, et à l'ouest par la citadelle. Mais les parties méridionales de l'ancienne ville sont complétement abandonnées. Ophel et tout le sud de Sion resteront en dehors de la colonie romaine.

Le tracé de l'enceinte d'Ælia se trouve être ainsi le périmètre définitif de la ville. Il ne changera plus désormais jusqu'à nos jours, pas plus que la physionomie générale de la cité. Les monuments païens disparaîtront sous Constantin pour faire place à des basiliques et à des églises; et si, dans la suite, les Perses et les Musulmans les détruisent tour à tour, les Croisés les réédifieront, jusqu'à ce que l'islamisme, définitivement le maître, en fasse des mosquées. Cependant, les murailles, plus d'une fois renversées, ne cesseront de se relever sur leurs bases, tandis que les grandes lignes intérieures, les artères et les rues principales resteront sensiblement les mêmes.

De sorte que nous pouvons, avec le plan de la Jérusalem actuelle, remonter sans trop craindre de nous abuser jusqu'au plan primitif des colons romains.

Il nous suffit pour cela d'avoir d'ailleurs des données

(1) Michée, III, 12. *Sion quasi ager arabitur.*

Digitized by Google

positives. Or, nous possédons d'Ælia Capitolina une description fort sommaire, il est vrai, mais assez détaillée. C'est le *Chronicon pascale* qui nous la fournit.

L'auteur de ce monument (1), qui date du règne de Constance, du commencement du IVe siècle, nous dit qu'Hadrien, « après avoir détruit le Temple des Juifs à Jérusalem, construisit les deux marchés, le théâtre, le Tricamaron, le Tétranymphon, le Dodécapylon appelé d'abord les degrés, et la Quadra, et qu'en outre il divisa la ville en sept quartiers (2) ».

Nous devons retrouver là, dans une terminologie toute particulière, les principaux édifices religieux et civils qui se rencontrent dans les cités romaines de cette époque. Déjà Hérode, pour plaire à ses maîtres, avait bâti des villes à la romaine. Il nous reste de lui les belles ruines de Sébaste, qu'il construisit sur l'emplacement de l'antique Samarie, en l'honneur d'Auguste : Σέβαστος. Mais ce n'était pas à la satisfaction des Juifs, qui avaient en abomination les théâtres, les statues et jusqu'aux aigles de leurs vainqueurs.

Ce qui caractérise les villes de la colonisation romaine, c'est une colonnade qui part d'une porte monumentale, ordinairement à trois baies, et traverse la cité d'une

(1) Cette chronique a eu deux auteurs. Le premier, qui nous décrit Ælia, écrivit sous Constance, époque où des controverses s'étaient élevées au sujet du jour de la fête de Pâques, d'où son nom de chronique pascale; et le second, sous Héraclius, où les mêmes controverses donnèrent l'occasion de continuer la chronique jusqu'à ce règne, en suivant toujours le même comput. (Voir, dans Migne, l'introduction au *Chronicon pascale.)*

(2) Καὶ καθελὼν τὸν ναὸν τῶν Ἰουδαίων τὸν ἐν Ἱεροσολύμοις, ἔκτισε τὰ δύο Δημόσια, καὶ το Θέατρον, καὶ τὸ Τρικάμαρον, καὶ τὸ Τετράνυμφον, καὶ τὸ Δωδεκάπυλον τὸ πρὶν ὀνομαζόμενον Ἀναβαθμοὶ, καὶ τὴν Κόδραν, καὶ ἐμέρισεν τὴν πολίν εἰς ἑπτὰ ἀμφοδα. *Patrolog. gr.* Migne, t. XCXII, *Chronicon Pascale*, p. 613.

Digitized by Google

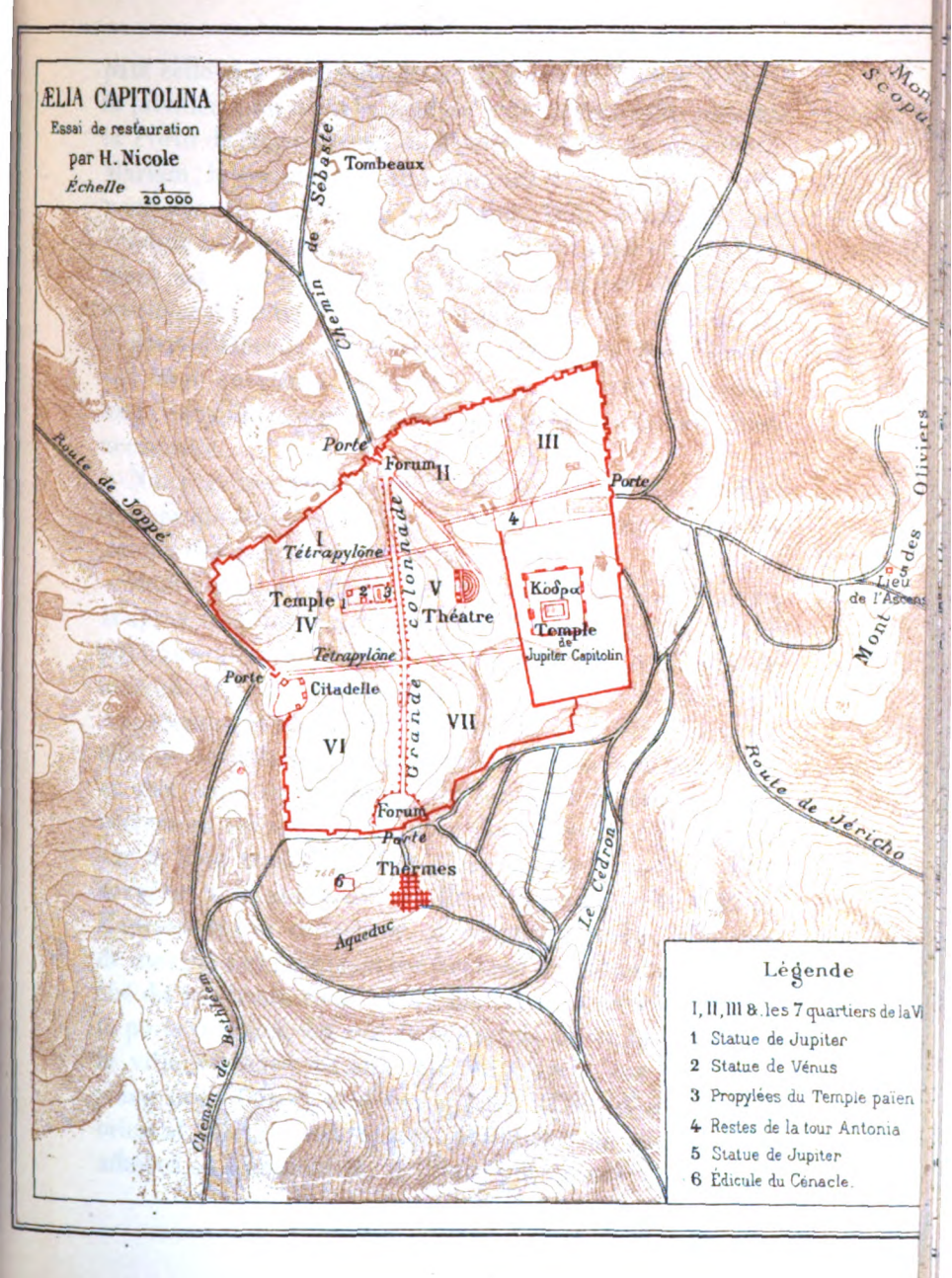
extrémité à l'autre. Aux points de rencontre de cette colonnade avec les artères transversales, s'élevaient des tétrapylônes formés de quatre colonnes plus élevées soutenant un portique. Ces grandes artères déterminaient les quartiers, et sur les côtés de la colonnade se trouvaient les temples, les thermes, les théâtres et les naumachies.

Les spécimens les mieux conservés de ces colonies romaines se rencontrent à l'est du Jourdain. Les tribus nomades qui parcourent cette région se sont contentées de camper sur leurs ruines sans utiliser ces matériaux pour en faire des habitations. Les magnifiques ruines de Ba'albek et de Djérach, la Gérasa de Marc-Aurèle, une des principales villes de la Décapole, pourraient presque rivaliser avec celles de Pompéï pour faire revivre sous nos yeux les vieilles cités des anciens maîtres du monde.

Ælia Capitolina fut apparemment construite sur ce type original. C'est lui qui nous guidera pour restaurer la colonie romaine destinée à remplacer Jérusalem.

Il y avait sept quartiers, nous dit le *Chronicon pascale*. Si ce n'est pas en souvenir de Rome, c'est un trait de ressemblance avec elle. Mais sur les quatre quartiers modernes, juif, musulman, gréco-latin et arménien, quelle place occupaient les sept quartiers d'Ælia? Peut-être la question est moins difficile à résoudre qu'on pourrait le croire. Un coup d'œil jeté sur un plan de la ville actuelle, dessine assez bien sept divisions à peu près égales, formées par les principales rues. En effet, dans ce vrai dédale de rues irrégulières, on remarque trois grandes artères : l'une, qui part de la porte de Damas, sillonne la ville du nord au sud, et aboutit à la porte de Sion ; deux autres, parallèles entre elles et cou-

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

pant celle-ci à angle droit, se dirigent de l'ouest à l'est, la première, au nord, allant du patriarchat latin près de la Porte de Notre-Dame de France à la Porte Bab Sitti-Mariam, la seconde, au sud, partant de la porte de Jaffa pour aboutir à celle de la Chaîne, Bab el-Silsileh, qui conduit à la mosquée d'Omar. Ces grandes artères forment six sections dont celle du nord-est, double des autres, est partagée en deux par la rue qui descend de la porte d'Hérode au couvent des Dames de Sion. De là, nos sept quartiers, qui, détail à noter, correspondent assez régulièrement à des mouvements de terrain bien accentu és.

Nous avons donc ainsi la division naturelle d'Ælia, le Capitole établi sur l'emplacement du Temple étant en dehors des quartiers proprement dits.

Hadrien, ajoute la chronique, établit τὰ δυὸ δημ ὸσια D'après tous les interprètes, ce mot indique des places publiques, des sortes de forum ou d'agora, des lieux de marché. Où étaient donc situés ces rendez-vous publics? Apparemment là où ils ont toujours eu lieu. Rien en effet de durable comme les habitudes relatives aux lieux et aux jours de réunions, de foires et marchés. Elles traversent les siècles. Or, Joseph nous avait déjà signalé sur le Sion traditionnel la place du Haut-marché. Elle survécut à la ruine de la ville et, dans l'intérêt d'Ælia, Hadrien dut la conserver. A l'heure actuelle, elle sert de marché aux bœufs, et les Arabes l'ont nommée le marché du vendredi, Souk el Djéma. Elle se trouve près de la porte de Sion, au sud de la grande artère qui traverse la ville du nord au sud. Or, ce marché est bien à sa place près d'une porte de la ville. C'est d'usage tout oriental. Déjà, aux temps bibliques, la plupart des affaires se traitaient là. Aujourd'hui encore vous y ren-

Digitized by Google

contrez marchands, âniers, chameliers, et aussi des curieux, des désœuvrés qui crient, qui s'agitent, qui se disputent. C'est à la porte des villes que se rendaient autrefois les prophètes, comme sur une place publique, pour haranguer le peuple et lui faire entendre les menaces de Jéhovah.

Nous avons donc la première place cherchée. Trouvons maintenant la seconde. Au nord de la même artère, près de la porte de Damas, à côté de l'emplacement du marché aux moutons, on rencontre une autre place publique dont le niveau seul a changé. Elle remplit le même but et répond aux mêmes besoins. Pour les mêmes raisons que précédemment nous croirions volontiers qu'elle fut primitivement le second forum d'Ælia.

Nous avons ainsi les grandes lignes de la ville d'Hadrien, son enceinte, ses artères principales, ses places publiques. Il nous faut rechercher à présent les monuments indiqués dans le *Chronicon Pascale*. Ici le problème devient plus difficile, les documents historiques et les débris archéologiques étant par trop insuffisants. Pour reconstituer Ælia, force nous est de procéder par analogie, de recourir aux plans des cités romaines de l'époque des Antonins. Elles ne manquent pas, nous l'avons dit, dans la Palestine romaine. Gérasa peut nous en fournir le type modèle. Son périmètre répond assez bien à celui d'Ælia, et le plan d'ensemble paraît être le même. La rue principale qui va du sud au nord forme une superbe avenue d'un kilomètre avec colonnade. Elle est coupée par des rues transversales et aux points d'intersection se trouvent des tétrapylônes.

Même disposition dans Ælia : une grande avenue avec un forum et une porte à chaque extrémité, et deux

Digitized by Google

rues transversales qui ont dû recevoir des portiques ou tétrapylônes à leur point de rencontre avec la colonnade. Chose remarquable, la porte de Damas a conservé le nom de Bab el-Amoud, porte de la colonne; ne serait-ce pas un souvenir de l'ancienne colonnade ? L'existence de celle-ci paraît en effet prouvée par la présence de ces tronçons de fûts, de ces bases de colonnes, et même de ces colonnes entières encore debout sur leur piédestal, qu'on rencontre sur le parcours de la rue qui va de la porte de Damas à celle de Sion.

A droite et à gauche de cette grande avenue se trouvaient les monuments publics. Les temples, comme dans toutes les villes de l'empire, y occupaient la première place. Faut-il les chercher dans ces expressions insolites du chroniqueur Byzantin, dont le vrai sens nous échappe ? Sans doute; et s'il ne les désigne pas d'une manière assez explicite, nous avons, à son défaut, les témoignages formels de Sozomène et de saint Jérôme :

« Pour étouffer la religion chrétienne dans son berceau, dit l'historien du IVe siècle, le paganisme avait rempli de terre le lieu de la résurrection et du calvaire, l'avait entouré d'une muraille et y avait élevé un temple en l'honneur de Vénus (1). »

Saint Jérôme complète ce renseignement en disant que « depuis Hadrien jusqu'au règne de Constantin, pendant cent quatre-vingts ans environ, on adorait une idole de Jupiter au lieu de la résurrection, et sur le rocher de la croix, une statue de marbre de Vénus que les païens y avaient dressée. Les persécuteurs, ajoute-t-il, pensaient ainsi nous enlever la foi à la résurrection

(1) Sozomène, *Hist. de l'Egl.*, livre II, ch. 1.

Digitized by Google

et à la Croix, en souillant de leurs idoles ces lieux vénérables (1).

Au contraire, loin de ravir la foi des chrétiens, ils la confirmèrent sur l'authenticité de l'emplacement de ces lieux si chers à leur piété. Et sainte Hélène n'aura qu'à déblayer le terre-plein cachant le rocher du Calvaire et la pierre du Sépulcre, pour avoir la preuve topographique de la vérité traditionnelle sur ce point.

Et voici que les Russes, en construisant près du Saint-Sépulcre à l'est, viennent de trouver un fragment d'une inscription impériale qui ne peut laisser de doute sur l'existence de ce temple païen dont nous parlaient saint Jérôme et Sozomène (2) ; il se trouve, d'après les fouilles pratiquées à cette occasion, que ce temple païen se rattachait par ses propylées à la colonnade de la grande avenue, comme le temple principal de Gérasa.

Un second sanctuaire païen, tout à la fois religieux et politique, recouvrait l'emplacement du temple juif sur la sainte montagne. La construction de la mosquée d'Omar a dû en faire disparaître jusqu'aux moindres vestiges. Mais les monnaies coloniales d'Antonin, de Marc-Aurèle, nous en ont conservé l'image. Elle est

(1) Ils avaient aussi planté un bois sacré d'Adonis au-dessus de la grotte de Bethléem. Ab Hadriani temporibus usque ad imperium Constantini, per annos circiter centum octoginta, in loco resurrectionis simulacrum Jovis, in crucis rupe statua ex marmore Veneris a gentibus posita colebatur ; Bethleem augustissimum locum lucus inumbrabat Adonidis, et in specu ubi quondam Christus parvulus vagiit, Veneris amasius plangebatur. (Epist. 49 ad Paulinum.)

(2) Ce fragment porte en grandes lettres de 14 cent. de haut, d'un galbe très pur $\frac{\text{IMPC}}{\text{PART}}$ qui répondent au protocole d'Hadrien : Imp. Cæs. P. Ælius Hadrianus divi Trajani Parthici filius.

Digitized by Google

assez rudimentaire. Elle figure un tétrastyle, sorte de petit temple à quatre colonnes formant trois niches.

Temple de Jérusalem (Colonia Ælia Capitolina).

L'entablement est interrompu par une arcade qui couvre la niche principale, détail particulier aux temples romains élevés à partir d'Hadrien en Syrie, à Damas, dans le Haouran. C'est cette niche centrale qui renferme la statue de Jupiter.

Sur les médailles d'Antonin, frappées à Diocésarée (Séphoris), la capitale de la Galilée, nous trouvons Jupiter assis, la tête coiffée du modius. De chaque

Buste lauré d'Antonin. — Jupiter flanqué de Minerve et Junon ?

côté, dans les niches latérales, sont des divinités féminines. Que représentent-elles? Est-ce Pallas et Junon (1)? Est-ce la personnification de la colonie? On ne sait. Ce

(1) D'après M. F. de Saulcy, c'est Jupiter assis s'appuyant sur la haste, flanqué à gauche de Pallas casquée tenant la haste et le bouclier, et à droite de Junon s'appuyant aussi sur la haste.

Digitized by Google

qu'il y a de certain, c'est que les dieux du jour, les Césars, trônaient dans ce temple à côté et presque à la place du vieux Jupiter. Il renfermait en effet les statues d'Hadrien et d'Antonin son fils adoptif. Ce temple, avec ses trois statues, ne serait-il pas le τρικάμαρον du *Chronicon pascale?* Quoi qu'il en soit, longtemps il demeura sur la terrasse du Temple.

Mais cette terrasse, avec sa plate-forme carrée, nous paraît répondre au κὸδρα du chroniqueur; ce mot est évidemment le « *quadra* » des Latins grécisé. Il ne peut désigner que la place du Temple. Or, cette place était élevée, il fallait gravir des degrés pour y parvenir. Jadis aussi, elle avait été entourée de portiques. Ne serait-ce pas là l'explication du Δωδεκάπυλον, appelé auparavant Ἀναβαθμοί, les degrés? Aujourd'hui encore, on aborde à la mosquée d'Omar, sur ses quatre faces, par des portiques arabes précédés de degrés. Le Dodécapylon devait être quelque chose d'analogue; douze portes auraient donné accès au Capitole d'Ælia.

Si nous ne nous sommes trop abusé sur l'explication de ces termes obscurs de la chronique pascale, il ne nous reste plus qu'à trouver le théâtre et le tétranymphon.

On sait ce qu'étaient les théâtres chez les Romains: un vaste hémicycle de gradins soustendu par la scène avec ses dépendances. Pour les construire, on utilisait d'ordinaire un endroit qui se prêtait naturellement à cette disposition. Ainsi, à Gérasa, à Pétra, à Ammon. Or, on trouve encore dans la ville une dépression semi-circulaire qui semblerait avoir été disposée à cet effet. Elle est entre les bazars actuels et l'ancien bazar du coton, Souk-el-Kattanim (1).

(1) Il est facile de s'en rendre compte sur notre plan topographique de Jérusalem avec courbes horizontales.

Digitized by Google

On pourrait peut-être placer en cet endroit le théâtre d'Ælia; aucune donnée n'autorise à le mettre ailleurs.

Quant au tétranymphon, c'était, comme son étymologie le dit, une quadruple nymphée, par conséquent des salles de bains publics, autrement dit, des thermes. Ces thermes ne pouvaient être qu'à proximité de l'aqueduc qui amenait les eaux des Vasques de Salomon jusqu'au Temple. Avant d'y arriver, cet aqueduc contournait les pentes du Sion traditionnel. Or les Pères assomptionistes ont découvert dans leur terrain, à l'est du Cénacle, un four à chauffer les bains, un hypocauste construit avec des briques à l'estampille de la légion x^e^, et tout un

Brique à l'estampille de la xe légion (1).

Fragments de brique estampillée de la légion x^e^ avec la galère et le porc.

réseau d'égouts servant d'écoulement à des eaux chaudes et chargées de sel. C'est donc, à n'en pas douter, en cet endroit que devaient être les thermes d'Ælia.

Telle fut la ville païenne qui remplaça l'antique Jérusalem. Nous avons du moins cherché à la restaurer. Malheureusement les documents font ici défaut. Avons-nous résolu le problème? Nous n'oserions le dire. Il faudrait le secours de fouilles nombreuses pour avoir

(1) *Legio* $\overline{X}$ *fretensis*. Cet échantillon mesure près de 30 centimètres de côté sur 4 d'épaisseur.

Digitized by Google

des données positives et dégager les inconnues. Toutefois, notre étude comportait cet essai, et nous l'avons tenté, laissant à d'autres le soin de trouver une meilleure solution.

Au moins, cette restauration nous permettra de suivre les tranformations de la Ville Sainte jusqu'à nos jours.

Ælia ne devait pas durer deux siècles. C'était trop peu pour faire la nuit sur les souvenirs de son passé. Jusqu'à l'époque d'Hadrien, quatorze évêques, tous juifs d'origine, s'étaient succédé sur le siège de saint Jacques, et ces premiers gardiens des saints lieux étaient tous morts martyrs. Devenue païenne, Jérusalem n'en eut pas moins son évêque et sa communauté chrétienne continuant la garde et attendant des temps meilleurs.

Ils vinrent. La Croix avait enfin vaincu le monde. Et ce fut un César, un empereur romain, un vainqueur du monde, mais un vaincu du Christ, qui rendit à Jérusalem son ancien nom, la purifia des hontes du paganisme et la consacra de nouveau au vrai Dieu. L'année même du concile de Nicée, 325, Constantin écrit à saint Macaire évêque de Jérusalem, de bâtir sur le Saint-Sépulcre, débarrassé de son impur sanctuaire, « une église qui serait la plus grande et la plus belle de l'univers. »

Malgré ses quatre-vingts ans, la pieuse mère du César, sainte Hélène, le premier pèlerin royal, vint assister à la glorification du saint tombeau. On déblaya le terrain jusqu'au delà du Calvaire, et ô merveille ! la vraie Croix était toujours là, et les clous, et l'inscription de la tablette gravée en hébreu, en grec et en latin. C'étaient les témoins authentiques par Dieu laissés pour le triomphe de la foi, et la confirmation de la tradition sur

Digitized by Google

l'emplacement véritable du Calvaire et du Saint-Sépulcre. La basilique fut superbe. Eusèbe nous en a laissé la description. On mit dix ans à la construire. Elle comprenait deux sanctuaires (1) : l'église de la croix et celle du Saint-Sépulcre, séparées et unies par un atrium qui occupait le lieu du jardin de Joseph d'Arimathie. Les propylées de l'édifice allaient jusqu'à la colonnade d'Ælia.

Mais, hélas! pour les besoins de la construction, les architectes firent du véritable vandalisme topographique. Saint Cyrille (XIVe catéchèse) nous dit que l'entrée du Saint-Sépulcre était taillée dans le roc, comme il arrive pour toutes les sépultures du pays. « On ne le voit plus, ajoute-t-il, depuis que pour l'ornementation actuelle, *il a fallu* détruire la première grotte. Avant qu'une munificence royale eût fait ces embellissements, il y avait un vestibule devant la porte de pierre. »

En effet, pour donner une forme au Saint-Sépulcre et pouvoir le décorer, on attaqua le rocher. A coups de

(1) Selon certains auteurs et d'après le récit récemment découvert du *Pèlerinage de Sainte-Sylvie,* il y aurait eu un troisième sanctuaire sur la citerne de l'Invention de la Sainte Croix. Une muraille extérieure, taillée en bossage, protégeait comme un vrai mur de forteresse cette triple basilique. Dans le pourtour intérieur étaient des galeries couvertes, sortes de cloîtres avec colonnades. Les trois sanctuaires étaient entrecoupés de riches portiques (atrium), d'escaliers de marbres multicolores, de massifs de verdure et de piscines à l'eau limpide. Monument incomparable, la basilique constantinienne était l'admiration du monde gréco-romain. — Eutychii annales. Patr. grec. de Migne. Tome CXI, col. 1083 ; S. Theophanis chronagraphia, ibid, Tome CVIII, col. 112. Voir aussi Itinera et descriptiones Terræ sanctæ lingua latina, sœc. IV-XI exarata sumptibus societatis illustrandis Orientis latini monumentis. T. Tobler. (Genevæ, Typis J. G. Fick, 1877, in-8°.)

Digitized by Google

pioche on nivela le terrain avoisinant, sous l'implacable ciseau la pierre sainte fut entamée, taillée; l'antichambre fut rasée, et il ne resta sur le sol aplani qu'un rectangle debout. Les marbres précieux, l'or, les pierreries, les peintures eurent beau le décorer, ce n'était plus le sépulcre de Jésus.

Le Calvaire, de son côté, subit pareille injure. On découpa ses flancs pour en séparer, en l'isolant, le rocher du Saint-Sépulcre.

Ah! que ne nous a-t-on laissé dans leur sévère austérité, avec leur physionomie primitive, les roches nues du Golgotha et du Sépulcre, telles qu'elles étaient quand le Christ les teignit de son sang divin et y laissa sa dépouille mortelle!

A cette vue, quel saisissement pour notre foi, quelle émotion palpitante et de respect et d'amour! Il eût été si facile ou de les enfermer dans une crypte, ou, pour les protéger contre les larcins d'une piété trop avide, de les entourer d'une grille, comme on a fait pour la roche du dôme en la mosquée d'Omar (1)! Le marteau des Chosroès et des Khalifes n'aurait détruit que les murs abritant la grande relique, et le monument naturel serait toujours visible, nos yeux pourraient le contempler encore et l'arroser de douces larmes.

Toutefois, malgré nos regrets, nous devons rendre

(1) La mosquée d'Omar s'appelle *El Koubbet es-Sakhrah*, c'est à dire la Coupole ou le Dôme de la roche. Cette roche, d'où les Musulmans disent que Mahomet s'est élevé vers le ciel, est en réalité le sommet du Moriah, où Abraham immola Isaac; l'aire d'Ornan (Aravna) le Jébuséen, où David offrit un sacrifice expiatoire (II Rois, XXIV, 16 et suiv., I Par. XXI, 15 et suiv.), et qui, enclavée dans le Temple, devint, sous Salomon, l'autel des holocaustes (II Par., III, 1).

Digitized by Google

hommage à la foi comme aux largesses de la pieuse impératrice. La basilique du Saint-Sépulcre fut un magnifique reliquaire, digne des grands souvenirs qu'elle recouvrait. Elle ne fut pas le seul. Sainte Hélène parcourut tous les lieux consacrés par les souvenirs évangéliques et y bâtit des sanctuaires. Bethléem surtout, Nazareth, le Thabor, et maints autres endroits virent s'élever de somptueuses églises dues à ses libéralités royales. On dit qu'elle en édifia plus de trente.

Jérusalem naturellement devait avoir et eut la meilleure part. Les pieux souvenirs y étaient si nombreux et si vivants alors, qu'on pouvait y vénérer, selon l'expression de saint Jérôme (1), les traces encore chaudes des pas du Sauveur.

La Voie douloureuse que les disciples de la Croix n'avaient cessé de parcourir depuis le grand drame de la Passion, et dont la piété des fidèles avait religieusement marqué chaque station (2), attira l'attention de la sainte impératrice. Peut-être les restes de l'arc dit de l'*Ecce homo* sont-ils les débris d'un arc triomphal érigé par Constantin, en l'honneur du Christ, pour ouvrir la voie royale du prétoire au Golgotha. Certains archéologues le pensent, lui reconnaissant en effet les caractères architectoniques de cette époque.

Le Temple, l'orgueil des juifs, frappé de la malédic-

(1) *Quasi recentia nativitatis et crucis et passionis vestigia.* (Ep. XLVII, à Désiré.

(2) Nous pensons que la *Via dolorosa* suivie aujourd'hui encore par les pèlerins répond bien à celle que suivit le Sauveur. Quand on reconstruit, en effet, sur les ruines d'une ville détruite, il est assez naturel de suivre les rues déjà tracées. La voie douloureuse, dans son parcours principal, du moins depuis la tour Antonia, le prétoire de Pilate, jusqu'à la porte par laquelle sortit le Sauveur. dut être conservée dans le tracé de la ville d'Hadrien.

Digitized by Google

tion divine, avait fini avec la loi ancienne. Les souvenirs judaïques en éloignaient les chrétiens; aussi, aucun sanctuaire ne le remplaça. Il suffit à sainte Hélène de faire disparaître du Moriah l'idole de Jupiter et les autres traces du paganisme.

Le vrai temple de la loi nouvelle était le Cénacle. Témoin de la dernière cène, de l'institution de l'Eucharistie et du sacerdoce nouveau, de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, le Cénacle fut la première de toutes les églises, l'*Église mère*, comme l'appelle Guillaume de Tyr (liv. xv, 4). Au témoignage de saint Epiphane, il avait échappé à la destruction générale qui suivit le siège de Jérusalem par Titus, et il servait toujours de chapelle aux chrétiens, quand Hadrien vint à Jérusalem fonder Ælia Capitolina (1). Sa situation en dehors de la nouvelle ville, au sud de l'enceinte méridionale, le préserva d'une ruine complète. Sainte Hélène restaura ce précieux sanctuaire et l'embellit, en lui conservant toujours son second étage, en souvenir de la chambre haute primitive.

On lui attribue aussi l'érection d'une église sur l'emplacement de la maison d'Anne et Joachim, où, d'après les traditions de tout l'Orient, était née l'auguste Vierge Marie.

En dehors de la ville, dans la vallée de Josaphat, elle bâtit encore une église sur le tombeau de la Sainte Vierge.

Mais après le Saint-Sépulcre, son œuvre principale fut la superbe basilique qu'elle érigea sur le lieu de l'Ascension du Sauveur, au sommet du mont des Oliviers. Saint Jérôme nous dit qu'elle était ronde et ou-

(1) *Quaresmius*. t. II. p. 121 et 122.

Digitized by Google

verte par le haut, comme si l'on n'avait pu couvrir le point par où le Christ s'était élevé glorieux vers le ciel. On y montrait, ajoute-t-il, l'empreinte des pieds du Sauveur (1).

L'œuvre de sainte Hélène se continua malgré la réaction païenne tentée par Julien l'Apostat, et ses infructueux essais de restauration du Temple ; et à l'époque de saint Jérôme, les églises et les édifices étaient si nombreux à Jérusalem qu'il fallait plus d'une journée pour les parcourir (2).

Au ve siècle l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le Jeune, fit élever une nouvelle église sur le lieu de la lapidation de saint Étienne, là où est le couvent des Pères Dominicains. Les fouilles qu'ils y ont pratiquées, ces dernières années, ont mis à jour les fondations de ce magnifique sanctuaire.

Cependant l'esplanade du Temple était toujours déserte. Pas un monument ne rappelait les scènes évangéliques qui s'y étaient accomplies. C'est l'empereur Justinien qui combla cette lacune en bâtissant, près de l'ancien temple, la basilique de Sainte-Marie, dite de la Présentation, devenue plus tard la mosquée El-Aksa.

En même temps les couvents et les monastères se multipliaient à ce point qu'à la fin du vi^e siècle, un chroniqueur anonyme va jusqu'à dire que la Ville Sainte

(1) *Cum Ecclesia... pulcherrimo opere conderetur, summum tantum cacumen, ut perhibent, propter Dominici corporis meatum, nullo modo contegi et concamerari potuit, cumque terra eadem quotidie a credentibus hauriatur, nihilominus tamen eadem sancta vestigia pristinum statum continuo recipiunt. (Liber nominum locorum, ex actis,* ouvrage attribué à saint Jérôme.)

(2) *Tanta in urbe ipsa orationum loca, ut ad ea peragenda dies sufficere non possit.* (Epist. XLVI. *Paulæ et Eustochii ad Marcellam).*

Digitized by Google

contenait 375 édifices religieux ou monastères (1).

Telle était la Jérusalem des empereurs d'Orient quand elle tomba au pouvoir des Perses de Chosroès II, excités et aidés par 26,000 Juifs. Ces barbares détruisirent les monuments de la piété impériale. La basilique du Saint-Sépulcre eut le plus à souffrir, elle devint la proie des flammes (614). La relique insigne de la vraie Croix fut emportée par le vainqueur, et le patriarche de Jérusalem Zacharie, emmené en captivité. En son absence, et grâce à l'intervention de la femme de Chosroès, chrétienne et sœur de l'empereur grec Maurice, le prêtre Modeste put relever la basilique. S'il ne la réédifia point sur ses bases grandioses, il put du moins en recouvrir chacun des sanctuaires en vénération d'un édifice particulier. D'après le récit d'Arculfe, qui visitait Jérusalem en DCXC (690), ces édifices étaient au nombre de quatre, l'église de la Résurrection, l'église du Golgotha, l'église de l'Invention de la Croix ou basilique de Constantin appelée aussi Martyrium, et l'église de la Bienheureuse Vierge Marie. Cette restauration était presque terminée quand l'empereur Héraclius défit les Perses, leur reprit la vraie Croix, et la reporta lui-même sur ses royales épaules dans l'église du Golgotha (628), souvenir mémorable que l'Église a consacré par la fête de l'exaltation de la sainte Croix.

Jérusalem revit des jours de paix, mais ils ne furent pas de longue durée. Mahomet s'était érigé en prophète, et à sa mort (631) les fils de l'Islam avaient déjà conquis l'Arabie. Ils envahirent l'Orient et assiégèrent Jérusalem. Le patriarche Sophronius défendit vaillamment la ville et obtint une capitulation honorable. Le calife Omar dut

(1) Anonymes, ap. L. Allatii Σύμμικτα, p. 97.

Digitized by Google

venir lui-même pour recevoir la soumission des assiégés. Il marqua, il est vrai, sa prise de possession de la Ville Sainte par deux mosquées, l'une sur l'emplacement du Temple, qui, de son nom, s'appela la mosquée d'Omar, et l'autre en l'église de la Présentation, qui devint la mosquée éloignée ou El-Aksa. Mais il respecta le Saint-Sépulcre et garantit aux chrétiens, moyennant tribut, la jouissance de leurs églises et le libre exercice de leur culte (636).

Jusqu'au XIe siècle, sous les khalifes de Damas et de Bagdad, la Ville Sainte jouit d'un calme relatif; les chrétiens n'y étaient pas trop inquiétés et les pèlerins pouvaient s'y rendre sans danger. Le calife Haroun-al-Raschid remit même à Charlemagne les clefs du Saint-Sépulcre, et le grand empereur d'Occident répara de ses aumônes les édifices sacrés de Jérusalem (1).

« Par les soins de l'empereur Charles, dit un vieil auteur (2), un couvent fut construit sous le vocable de sainte Marie, près du Sépulcre (au sud-est), bien fourni de lits et de livres, possédant douze manoirs, doté de champs, de vignes et de jardins dans la vallée de Josaphat, ouvert à tous les voyageurs à la condition qu'ils parlassent la langue romane. »

(1) La légende va plus loin. D'après une vieille chanson de gestes, Charlemagne lui-même arrive à Jérusalem, la couronne sur la tête, l'épée au poing et suivi des douze pairs de France. Il se rend maître de la Cité sainte, se prosterne devant le Saint-Sépulcre et fonde à côté, sous le nom de Latinie, une vaste colonie franque. *La chanson du pèlerinage de Charlemagne*, par Gaston Paris. (*Romania*, t. IX, année 1880, Paris, F. Vieweg, in-8°.) Sur les lèvres de nos trouvères et troubadours, ces vieilles chansons pleines de merveilles et d'élan patriotique et religieux ne laissèrent pas que d'aider au mouvement des Croisades.

(2) Bernard le Sage, moine, IXe siècle.

Digitized by Google

Heureux temps pour les pèlerins qu'abritèrent pendant deux siècles ces murs hospitaliers !

Mais la tyrannie des Fatimites devait amener de nouvelles ruines. Le Calife d'Égypte Al-Hakem, sorte de Néron doublé d'Héliogabal, excité lui aussi par les Juifs, incendia le Saint-Sépulcre pour permettre la même année de le reconstruire (1010). Ce furent des architectes grecs qui, sous les ordres de l'empereur Constantin Monomaque, le rétablirent sur les plans de Modeste : une rotonde et trois églises.

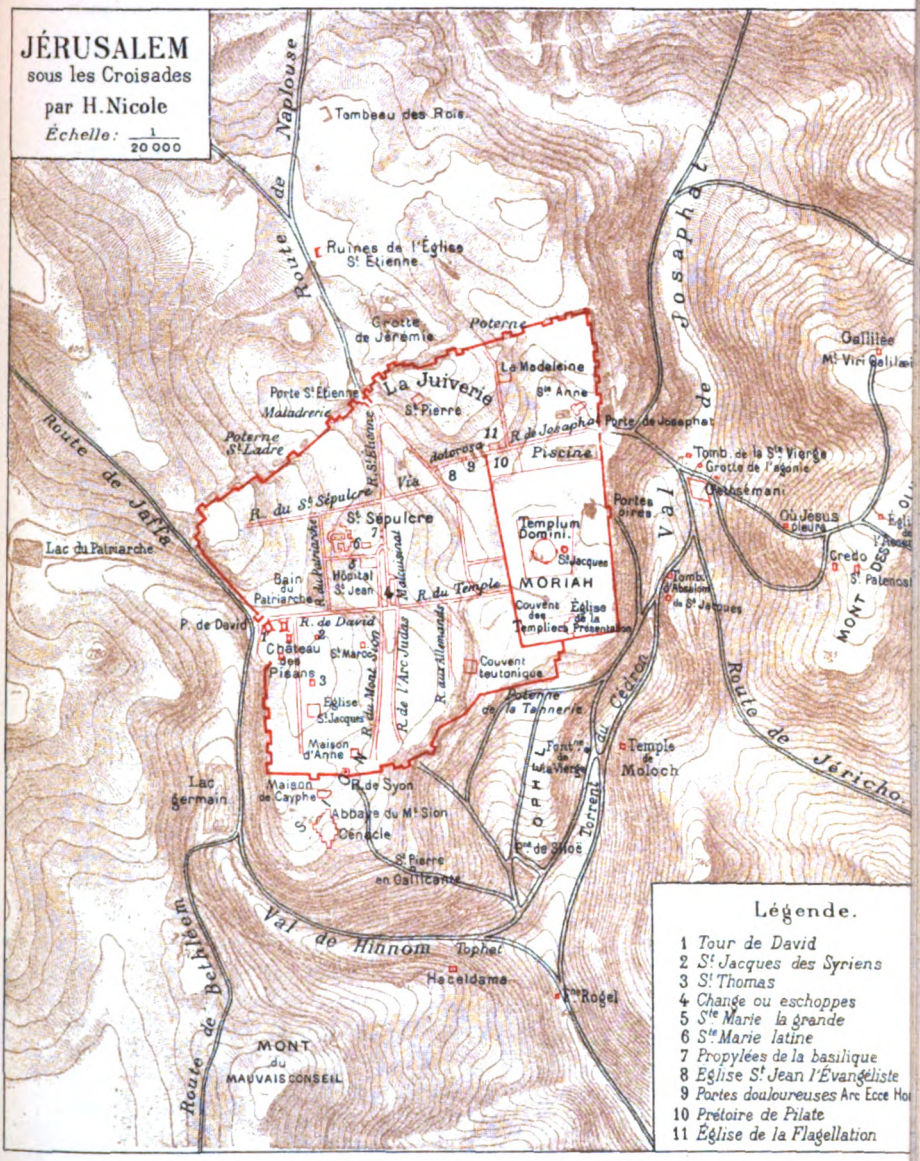
Les Seldjoucides, qui succédèrent aux Fatimites (XIe siècle), continuèrent à vexer les pèlerins, jusqu'à ce que l'éloquence de Pierre l'Ermite, le témoin de tant de misères, soulevât l'Occident ; et l'Occident s'élança, aux cris de *Dieu le veut*, à la conquête du Saint Tombeau.

Les Croisades commencèrent. Après une résistance acharnée des Turcs, Jérusalem tombait au pouvoir des chrétiens le vendredi 14 juillet 1099, à trois heures de l'après-midi ; et à la tête des Croisés, Godefroy de Bouillon faisait son entrée dans la basilique du Saint-Sépulcre.

Sous ses nouveaux vainqueurs, la Ville Sainte ne fut pas détruite, elle ne fit que se transformer en capitale d'un royaume latin.

Il nous est facile de restaurer la Jérusalem des Croisés. Les documents ici ne manquent pas, et d'ailleurs la ville s'est peu modifiée depuis. L'enceinte actuelle est la même que celle d'alors, et les rues, du moins les principales, n'ont guère changé que de nom. La rue qui va de la porte de Jaffa à celle de la chaîne, Bab es-Silsileh, portait le nom de rue de David dans sa partie occidentale, et de rue du Temple dans sa partie orientale ;

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

celle qui part de la porte Bab Sitti-Mariam, et conduit à Saint-Sauveur, s'appelait à l'est rue de Josaphat, puis voie douloureuse, et enfin à l'ouest rue du Saint-Sépulcre.

La grande artère qui commence à la porte de Damas et traverse la ville du nord au sud se nommait rue de Saint-Étienne (1) au nord, et rue du mont Sion au sud. Deux rues parallèles à cette dernière, et prenant naissance à la rue du Temple, avaient noms rue de l'arc Judas et rue aux Allemands.

Au sud du Saint-Sépulcre se trouvaient aussi deux petites rues dites rue des Paumiers et rue aux Herbes. Les bazars actuels existaient déjà : c'était le change, les échoppes.

Quant aux édifices, ils ne sont guère que la restauration ou le rétablissement de ceux des IVe et Ve siècles.

Par une heureuse inspiration, les Croisés englobèrent dans un seul édifice, qui s'appela désormais la basilique du Saint-Sépulcre, le calvaire et le tombeau du Sauveur, et nous admirons aujourd'hui encore les restes vénérables et grandioses de leur magnifique construction (2).

La mosquée d'Omar fut pour un siècle transformée

(1) Cele rue qui aloit (de la porte de Damas) à la porte du mont Syon avait a non la rue Saint-Estien, jusque on venoit as changes des suriens, iluecque avait une rue a mein destre que on apeloit la rue dou Sepulcre : par là entroient ceus du Sepulcre en leur meison et en leur manoir. Quant on venoit devant ce change, si trouvoit on a mein destre une rue couverte a voute, par ou on aloit au moustier dou Sepulcre. *Citez de Jherusalem*, VI.

(2) La basilique des Croisés eut pour architecte l'habile Jourdain, qui utilisa de nombreux fragments et la plupart des colonnes de l'ancien édifice. Commencée en 1130, consacrée le 15 juillet 1149, elle ne fut achevée qu'en 1160. La tour, toutefois, ne reçut jamais sa flèche.

Digitized by Google

en église. Au sommet de la coupole, la croix remplaça le croissant, sur la roche intérieure on dressa un autel, et la voûte fut décorée de peintures chrétiennes ; ce fut le *Temple du Seigneur*.

La mosquée El-Aksa redevint Sainte-Marie de la Présentation ou Sainte-Marie la neuve, par opposition à Sainte-Marie l'ancienne ou Sainte-Marie de la Nativité, notre Sainte-Anne actuelle.

Une nouvelle église à deux étages superposés s'éleva sur le Cénacle, elle s'appela Sainte-Marie du mont Sion ou du Saint-Esprit, toujours avec le surnom de mère de toutes les églises qu'on lit dans les chartes du moyen âge. Un couvent de chanoines réguliers y attenait.

A quelques pas de là, sur le Sion, était l'église Saint-Pierre en Gallicante, dont les Pères Assomptionistes viennent de découvrir l'ancienne crypte ou grotte des larmes.

Il y avait aussi au nord de la Voie douloureuse deux autres églises bâties l'une en l'honneur de saint Pierre, aujourd'hui l'établissement des derviches tourneurs, et l'autre en souvenir de la Madeleine (1). Cette dernière est maintenant une école musulmane.

Le quartier où était la Madeleine s'appelait la *Juerie* ou *Juiverie*. « Et cele Juerie avoit 1 mostier de Sainte-Marie Madelaine. »

La *Citez de Jhérusalem*, qui nous donne ces détails (2),

(1) Voir dans notre plan de la ville de Jérusalem les nos 65 et 66. Cette dernière église s'appela aussi la maison de Simon le Pharisien.

(2) Entre la rue de Josaphat et les murs de la cité, à main senestre, avoit rues jusca la porte de Josaphat ausi com a une vile. La manoient li plus des Suriens de Jherusalem, et ces rues apeloit on la juerie. « *La Citez de Jhérusalem.* » Cet opuscule date de 1187, il fut écrit aussitôt après la perte du royaume latin.

Digitized by Google

mentionne aussi l'église Saint-Jacques le Mineur desservie par les Arméniens alors catholiques, — c'est aujourd'hui la cathédrale des Arméniens non unis, — et l'église et le couvent de Saint-Jean l'Évangéliste (1) qui étaient à l'endroit où les Arméniens catholiques construisent en ce moment la chapelle du Spasme.

En dehors de l'enceinte de la ville, les Croisés restaurèrent la basilique de l'Assomption que sainte Hélène avait élevée sur le tombeau de la Sainte Vierge; et en même temps, ils réédifièrent celle de l'Ascension du Sauveur sur le mont des Oliviers. Comme la basilique du Saint-Sépulcre, celle de l'Ascension était desservie par les chanoines de Saint-Augustin, tandis que celle de l'Assomption avec l'église Sainte-Anne et celle de Sainte-Marie-Latine, l'étaient par les Bénédictins.

Les couvents devinrent nombreux dans la Ville Sainte. Citons les trois principaux dont font souvent mention les chroniqueurs des croisades.

Le *Couvent des Templiers* confinait à l'église de la Présentation. Il nous en reste une salle d'armes dans un des bras de la mosquée El-Aksa. Là était la résidence royale sous le nom de *palais de Salomon.*

A l'ouest de ce couvent, dans le quartier juif actuel, se trouvait le *Couvent des Chevaliers teutoniques*, fondé, comme son nom l'indique, pour les pèlerins de langue allemande. Il renfermait une église et un hôpital dits de Sainte-Marie des Allemands.

Mais le plus important des trois était le *Couvent des*

(1) A chief de cele voie devers le Temple... En cel endroit avoit un moustier de S. Jehan l'Evangeliste, et si y avoit un grant manoir. Cil manoir et cil moustiers estoit des nonnains de Bethanie; là manoient eles quant il estoit guerre de Sarrasins. *Citez de Jherusalem*, VIII.

Digitized by Google

Chevaliers de Saint-Jean, devenus plus tard les Chevaliers de Rhodes (1310), puis enfin de Malte (1530-1798). C'est lui qui remplaça le couvent des Bénédictins construit au IXe siècle par les soins de Charlemagne.

Cet ancien couvent, qui occupait au sud du Saint-Sépulcre l'emplacement du couvent grec actuel de Saint-Abraham, avait une église dédiée à Sainte-Marie-Latine. Devenu trop petit pour recevoir les pèlerins, il fut augmenté d'un hospice destiné aux femmes qui venaient nombreuses, elles aussi, à Jérusalem, « pour y faire leurs prières ». Ces deux établissements ne suffisant pas encore, les Bénédictins fondèrent une troisième maison au sud du Saint-Sépulcre. Elle fut la plus vaste, et sa grandiose et belle église s'appela Sainte-Marie-la-Grande.

Les religieux qui s'y dévouaient au soin des pèlerins, à l'époque des Croisades, prirent pour patron saint Jean-Baptiste et formèrent l'ordre des frères de Saint-Jean de Jérusalem, connus d'abord sous le nom des Frères hospitaliers et plus tard sous celui de Chevaliers de Rhodes et de Malte. Ils inhumaient les pèlerins morts dans leur hôpital au champ d'Haceldama ou du Potier, qu'ils appelaient « le charnier du chaudemar ». Les ruines de leur vaste couvent et surtout de l'église Sainte-Marie-la-Grande font encore aujourd'hui l'admiration de tous les visiteurs. Elles appartiennent à l'Allemagne depuis 1869, époque où le sultan en fit don au roi de Prusse. La salle la mieux conservée est devenue un temple protestant. Hélas ! que n'avons-nous demandé à la Sublime-Porte ces souvenirs de Charlemagne et des Croisés nos pères, quand après nos succès en Crimée nous pouvions tout obtenir à Jérusalem (1) !

(1) A l'emplacement du couvent actuel de Saint-Sauveur des

Digitized by Google

Capitale du royaume latin de Terre-Sainte, la Jérusalem de nos preux, qui vit huit princes français se succéder sur le trône, ne devait pas durer un siècle. En 1187, Salah-ed-Dîn reprenait la Ville Sainte, et depuis El-Kods est restée au pouvoir de l'Islamisme. Trois siècles durant elle eut beaucoup à souffrir sous les Karesmiens, hordes asiatiques au service du sultan d'Égypte, puis sous les califes Ayoubites et pendant le règne anarchique des Mamelouks. C'est en 1517 qu'elle tomba aux mains du sultan ottoman Sélim II, et à partir de cette époque elle a partagé les vicissitudes de l'empire turc.

Quelques années plus tard (1534), le sultan Soliman relevait l'enceinte actuelle, et depuis lors Jérusalem a été comme momifiée sous le joug pétrifiant de l'Islam; elle n'a pas topographiquement varié d'un iota jusqu'à ces dernières années.

Cependant malgré la domination musulmane, les disciples du Christ n'ont pas déserté les Saints Lieux. Ils ont pu même, au prix de rudes sacrifices, conserver et acquérir la jouissance de quelques sanctuaires, mais sous la garde jalouse des maîtres de la Ville Sainte.

Tandis qu'à la suite des Croisades, les sectes orientales, Jacobites, Arméniens et Grecs, prirent assez facilement pied dans Jérusalem, tout aurait échappé à la piété des catholiques orientaux, sans le dévouement des Pères Franciscains.

P. Franciscains, se trouvait primitivement un couvent de Géorgiens qui fut restauré par Justinien, et qui existait toujours à l'époque des Croisades. C'est en 1559 que les Franciscains en devinrent acquéreurs.

Digitized by Google

Il revenait aux disciples du Stigmatisé de garder les lieux témoins des souffrances et de la mort du divin Crucifié.

Vers 1219, 32 ans après que Jérusalem fut retombée au pouvoir des Musulmans, François d'Assise, le paladin de la croix, vint lui-même en Terre-Sainte (1). Débarqué à Saint-Jean-d'Acre avec quelques disciples, il gagna le cœur des infidèles.

Les Sarrazins, tout comme les loups, comme les ours, subirent son mystérieux ascendant; ils devinrent ses amis. Grâce à son influence, les Franciscains furent agréés des Turcs, et ils purent se fixer à Jérusalem, près du Cénacle et du Saint-Sépulcre.

Avec un soin pieux ils veillèrent sur ces lieux vénérables. Il est curieux de relire dans le récit d'un vieux pèlerin (2) la place d'honneur qu'ils nous gardèrent en ces deux sanctuaires.

« Samedy XXIX de juillet, après vespres, nous fusmes

(1) La légende le fait même venir jusqu'à Jérusalem. Le chevalier de *dame Pauvreté* n'a ni or ni argent, et il faut payer à Mahomet le droit d'adorer Jésus-Christ. Entré dans la ville par une brèche ouverte devant lui, le voici à la porte du Saint-Sépulcre. On lui réclame le prix exhorbitant du lourd impôt. Mais il n'a rien..., et il a osé pénétrer dans la cité. On le roue de coups et on le mène au *Wâly* (émir administrateur de Jérusalem sous les sultans Ayoubites d'Egypte), qui le condamne à avoir la tête tranchée. — Un instant, dit le glorieux pauvre du Christ, Émir, j'ai pour toi un message de très haut et très puissant prince le sultan d'Egypte.— Le *Wâly* se prend à trembler, demande pardon à l'homme de Dieu et lui offre tout ce qu'il désirera. Et François d'Assise de demander le Cénacle, qui lui est accordé à perpétuité, à lui et à ses religieux.

(2) Le voyage de la Saincte Cyté de Hierusalem, fait l'an mil quatre cens quatre vingtz, publié par M. Ch. Schefer membre de l'Institut (1882).

Digitized by Google

« menez au Sepulchre; et est une grande eglise en « laquelle y a plusieurs chappelles èsquelles se tiennent « sept manieres de chrestiens de diverses nations, « entre lesquelz les Grecz tiennent le cueur et ont la « principalle garde du mont du Calvaire. La seconde « maniere de gens sont Cordeliers latins qui ensuyvent « en tout l'église de Romme et yceulx ont la garde du « Sainct Sepulchre et sont très devotes gens. La tierce « maniere de gens sont nommez Nestoriens et font leurs « services en une des chappelles en leurs langues. La « quatriesme sont nommez Jacobites et sont d'ung « estrange pays qui fust converty par Monseigneur « Sainct Jacques le Majeur et se tiennent en une « petite chappelle derriere le Sainct Sepulchre. La cin- « quiesme sont nommez Yndiens et sont gens fort noirs « et difformez et font en leur consecration de merveil- « leuses et diverses ceremonies ; et sont trois à dire la « messe et bien souvent chantent tous ensemble moult « estrangement et celuy qui consacre, baille du sacre- « ment aux aultres en le mettant au meillieu de sa « main et les aultres le prennent à la bouche sans tou- « cher des mains. La sixiesme sont nommez Armeniens « qui ont leur maniere de faire à part et toute differente « aux aultres. La septiesme est appelèe Georgiens qu'on « dit Georges. Et ont chascune desdictes nations di- « verses erreurs entre eulx et font chascun grant dili- « gence de servir Dieu en leur mode. Car, durant le « temps que avons esté audict Sepulchre, ils ne ces- « soyent de chanter depuis minuyt jusques au jour...

« Quant tous les pellerins furent entrez dedans l'e- « glise, les Mores fermerent les portes par dehors et « s'en allerent en leurs maysons. Et notez que nul n'y « peult entrer ne saillir sans le congé des Seigneurs et

Digitized by Google

« commissaires du Souldan. Après que lesdictz Mores « et Sarrazins s'en furent allez, les religieux du mont « de Syon et ceulx qui se tiennent audict Sainct Sepul- « chre firent une belle procession avec tous les pellerins « et avoit chascun un cierge ou une chandelle allumée « et furent menez lesdictz pellerins par tous les Sainctz « Lieux qui sont en ladicte eglise; et en chascun lieu on « s'arrestoit et disoit on une oraison selon le mistere « qui avoit esté faict audict lieu. »

On voit que rien n'est changé depuis quatre siècles, ni dans la possession de la basilique par les différentes sectes, ni dans la procession qu'y font chaque jour les disciples de Saint François.

Ils possédaient aussi le Cénacle, qui était, nous dit encore ce vieux récit, « au mont de Syon, au couvent « des Cordeliers qui tiennent et gardent ledict lieu à « présent... En ladicte chappelle au propre lieu ou est « le grant autel, Nostre Seigneur Jesuchrist fist la cene « le jeudy devant la Passion avec ses apostres et là « institua le Sainct Sacrement de l'autel et feist tous « ses apostres prebstres. Joingnant audict lieu, au « cousté dextre est le propre lieu ou il lava les piedz à « ses apostres; et dessus le dict lieu est une chappelle « que les Sarrazins ont abatue et est le propre lieu ou « le Sainct Esperit descendit sur les apostres le jour de « la Penthecouste, et de la dicte chappelle on veoit par « dessus toute la cité de Hierusalem le val de Josaphat, « Gallilée, le mont d'Olyvet et plusieurs aultres Sainctz lieux. » (Ibid.)

Hélas! malgré un droit incontestable de propriété, sous prétexte qu'il renfermait le tombeau du roi David, vénéré de Mahomet, le Cénacle fut repris aux Franciscains en 1551 par les disciples du Coran. C'est alors que

Digitized by Google

les Frères mineurs se fixèrent au couvent Saint-Sauveur.

Pendant six siècles, ces vaillants soldats du Christ ont fait bonne garde aux saints lieux, se relevant tour à tour pour mourir sur la brèche, et répandant leur sang, comme naguère encore à la crèche de Bethléem, afin de sauver nos droits imprescriptibles sur ce sol sacré.

Ils ont eu leurs martyrs et de nombreux.

Mais grâce à leur dévouement et à leur généreuse hospitalité, les pèlerinages en Terre Sainte n'ont pas fini, et les traditions séculaires ont été sauvées. Ils ont préparé les croisades du XIXe siècle, expéditions toutes pacifiques, qui, sans coup férir, marchent à la conquête de Jérusalem.

Les Francs avaient fait les croisades du moyen âge, l'honneur devait revenir à la France de prendre l'initiative des croisades des temps modernes.

C'est vers 1854, au moment de la guerre de Crimée, que cinquante Français, dirigés par MM. les abbés Langénieux et Le Rebours, reprirent le chemin de l'Orient. On ne sait pas assez quel éclat les événements donnèrent à cette première caravane. Tandis que la France et l'Angleterre unissaient leurs forces dans la Mer Noire, le Pacha dut appeler ses soldats de Jérusalem, et il pria les cinquante Français, pèlerins tous armés, de garder la Ville Sainte contre les Bédouins jusqu'à l'arrivée de la nouvelle garnison. Ayant été à la peine, le futur Légat avait ainsi mérité d'être un jour à la gloire.

Ce premier pèlerinage fut l'origine de ces caravanes de la rue Furstemberg qui depuis se formèrent chaque année, et préparèrent les voies aux grands pèlerinages de Pénitence. Un nouveau Pierre l'Ermite, le R. P. Bailly, devait, lui aussi, mais par l'organe nouveau de

Digitized by Google

la presse, soulever l'Occident et l'entraîner au Saint-Sépulcre.

Les Franciscains étaient prêts à nous recevoir, et pour diriger notre marche ils avaient un guide sûr, un Franc d'origine, le frère Liévin.

Les fils du patriarche d'Assise, et c'est leur gloire, nous ont gardé les sanctuaires de la Terre Sainte, mais leur œuvre est loin d'être achevée.

Il faut maintenant restaurer et bâtir. Aussi, d'autres ouvriers sont venus. La moisson avait blanchi, Dieu les a suscités.

Déjà, durant son glorieux pontificat si fertile en grandes choses, Pie IX avait pu, en 1847, rétablir le patriarchat latin de Jérusalem. C'était un pas immense.

Sous des hommes admirables de zèle et de savoir, comme Messeigneurs Valergo et Bracco, et aujourd'hui Mgr Louis Piavi, le Patriarchat latin, acceptant toutes les bonnes volontés, a commencé l'œuvre de restauration et fait des merveilles dans toute la Palestine.

Partout les ruines se relèvent : c'est une véritable renaissance. Le musulman n'est pas loin de nous rendre tous nos sanctuaires, ou du moins de les partager avec nous.

La France, à qui revenait le protectorat des chrétiens aux Saints Lieux, devait être naturellement la première à la tâche : *Gesta Dei per Francos*. Son digne représentant, le consul général M. Ledoulx, a été à la hauteur de sa noble mission.

Partout nos religieux et religieuses fondent des couvents. On les comptera bientôt par centaines, comme aux temps heureux de sainte Hélène et des Croisades.

Jérusalem refleurit, se dilate, elle est autant et plus en dehors de ses murs qu'au dedans.

Digitized by Google

L'hôtellerie de N.-D. de France s'achève, nouveau couvent d'Hospitaliers, sous la direction des Pères Assomptionistes.

Sainte-Anne, sanctuaire de l'Immaculée Conception et possession de la France, forme un clergé grec-uni (1) pour travailler à l'union des églises d'Orient.

Les Dominicains, dignes émules des Franciscains, ont ouvert à Saint-Étienne leur haute école pratique d'études bibliques.

Nos frères des écoles chrétiennes, sous la direction du sympathique frère Evagre, instruisent l'enfance et la jeunesse, en leur apprenant à parler notre langue et à aimer notre patrie.

L'établissement de Saint-Pierre, fondé par le P. de Ratisbonne, un juif converti, et dirigé par les Pères de Sion, forme les orphelins aux arts et métiers.

Les Dames de Sion reçoivent dans leur pensionnat les juives et les musulmanes, et leur donnent cette

(1) Les Grecs-unis ou Melchites et les Arméniens-unis se sont aussi fixés à Jérusalem. Les Arméniens ont un hospice et l'église de Notre-Dame du Spasme, les Grecs-unis possèdent un couvent et la maison de Sainte Véronique où ils élèvent en ce moment un sanctuaire. Au sujet de cette maison, nous lisons dans *Le Voyage de la saincte Cité de Hierusalem* (1480) : « Et premierement en allant « du Sainct Sepulchre au mont d'Olivet, nous passasmes par « devant la mayson de la Veronique, laquelle voyant Nostre « Seigneur qu'on menoit crucifier, elle luy bailla ung beau « drappeau blanc pour netoyer sa face qui estoit toute deffigurée « des playes et ordures que les faulx tirans avoyent gectez contre « luy. Et en mettant le dict drappeau contre sa dicte face, sa « propre figure y demoura. Et est à present la dicte Veronique « à Romme, moult precieusement et cherement gardée. » C'est l'écho de l'ancienne tradition sur l'emplacement de la demeure de sainte Véronique.

Digitized by Google

éducation distinguée qui est le fruit de la science et de la piété; et à côté d'elles les Clarisses et les Sœurs du Rosaire font la classe aux filles du peuple.

Le comte de Piellat a fondé l'hôpital français de Saint-Louis, où les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition guérissent les âmes en même temps que les corps; et les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, nos admirables filles de la charité, les *oiseaux blancs*, comme l'Arabe les appelle, soignent les pauvres lépreux et soulagent, dans l'hôpital municipal, toutes les misères humaines.

Enfin la princesse de la Tour d'Auvergne a établi les carmélites au sanctuaire du *Pater*, sur le mont des Oliviers. Leurs prières ferventes montent au ciel avec celles des sœurs de Marie-Réparatrice établies au nord de la ville, pour attirer les bénédictions divines sur les restaurateurs de la Sainte Cité.

Couronnant tant et de si belles œuvres, le Congrès eucharistique de 1893, sorte de nouveau concile, a rendu à Jérusalem sa gloire antique.

L'Académie de Reims peut être fière à bon droit du rôle confié à son président d'honneur. L'entrée du Légat du Pape dans la Ville Sainte a été une véritable ovation où Musulmans, Grecs, et même Juifs, prenant place à côté des fidèles, ont chanté l'Hosanna du triomphe: *Benedictus qui venit in nomine Domini*. Il a été le messager de la Paix, il a vu tomber la barrière des vieux préjugés, et il a fait aimer l'Église de Rome en même temps qu'il a relevé en Orient le prestige de la France.

Cependant tout n'est pas fini.

Sans doute nous avons fait beaucoup, mais à nos côtés schismatiques et protestants ont là-bas fondé de beaux et vastes établissements. Le schisme même y a une influence prépondérante. Les Grecs non unis et les autres

Digitized by Google

sectes séparées, Arméniens, Syriens ou Jacobites, Abyssins et Coptes, ne comptent pas moins de vingt-cinq couvents et hospices, dont une vingtaine aux Grecs. C'est la Russie qui soutient surtout le schisme. Fièrement campée sur le sommet du mont des Oliviers, la tour des Russes, comme autrefois la tour Antonia, semble espionner tout le pays. Le Czar est le prince chrétien qui fait le plus pour les fondations pieuses à Jérusalem. L'Allemagne et l'Angleterre protestantes, sans influence au point de vue doctrinal, ne s'unissent que pour empêcher l'action de l'Église catholique ; l'or anglais ouvre des hospices, des écoles, des orphelinats, tandis que l'Allemand achète la terre, et crée des colonies agricoles. Notre gouvernement, lui, abandonne tout à l'initiative privée...

On le comprend, la rivalité est grande entre Latins et Grecs, et elle tient surtout à des causes politiques.

La paix s'est faite du côté de l'islamisme, qui nous laisse la liberté religieuse, ne se fera-t-elle jamais entre tous les disciples du Christ? Quand donc finiront ces luttes séculaires, ces vieilles disputes des diverses communions, là même où mourut Celui qui est venu apporter la paix à la terre ? Il serait si beau de voir toutes les Églises, avec la variété de leurs rites anciens et vénérables, unies dans la même foi, unies dans le même amour, se donner le baiser de paix au pied de la croix du Calvaire, et sceller dans le sang de leur Dieu le pacte d'une généreuse et définitive réconciliation !

Puisse l'alliance franco-russe être l'avant-coureur de l'alliance latino-grecque, de l'union de l'Orient et de l'Occident !

Puisse le Congrès eucharistique de Reims qui se prépare en ce moment, en ajoutant une page nouvelle aux

Digitized by Google

glorieuses annales de notre antique cité, hâter l'heure de cet heureux événement !

Puisse enfin le Cénacle, où Jésus fit sa suprême prière : *Sint unum*, rendu à la piété chrétienne, être le témoin de cette grande et belle communion !

El Kods ne sera plus une Babel, mais une vision du ciel : Jérusalem !

H. Nicole.

Vendredi 8 juin 1894.

Digitized by Google

TABLE DES AUTEURS

Pour les Volumes XCIII et XCIV

Années 1892-1893

Dr Bagneris.

L'Observatoire du Mont-Blanc, t. XCIV, p. 171.

Bigot.

Notice sur Pierre-Charles-François Porquet, littérateur, et sur une de ses épîtres, t. XCIII, p. 143.

Ch. Cerf.

Anciens usages dans quelques églises de Reims, t. XCIII, p. 315.

Chevallier.

Le canton de Ville-en-Tardenois artistique et monumental, t. XCIII, p. 151.

de Colbert.

Louis XIV et les derniers moments de J.-B. Colbert, t. XCIII, p. 181.

Duchataux.

Virgile avant l'Énéide, t. XCIV, p. 1.

Digitized by Google

DEMAISON.

Rapport sur le Concours d'histoire, t. XCIII, p. 35.
Une École de copistes à Reims au IXe siècle, t. XCIV, p. 221.
Un document italien relatif à Jeanne d'Arc, t. XCIV, p. 223.

FROUSSARD.

Le grand pardon de Chaumont-en-Bassigny, t. XCIV, p. 185.

N. GOFFART.

Un denier d'Othon frappé à Mouzon, t. XCIII, p. 163.
Diplôme de licencié délivré par la Faculté de Droit de l'Université de Reims en 1629, t. XCIV, p. 227.

H. JADART.

Compte rendu des Travaux de l'année 1892-93, t. XCIII, p. 17.
Notice sur Adrien Duchénoy, auxiliaire de l'Académie, t. XCIII, p. 87.
Inventaire du mobilier et des livres de Léonor d'Estampes de Valençay, archevêque de Reims, t. XCIII, p. 183.
Nicolas Trumeau, libraire et imprimeur rémois au XVIe siècle, t. XCIII, p. 253.
Passage du comte d'Avaux à Reims en 1643, t. XCIII, p. 275.
Jacques Le Vasseur, chanoine de Reims au XVIe siècle, et la tribune peinte de l'église d'Aire (Ardennes), t. XCIII, p. 293.
Pratiques des Vertus pour tous les mois de l'année, par Jean Maillefer, bourgeois de Reims (1611-1684), t. XCIV, p. 237.

Dr LUTON.

Le travail de nuit dans les manufactures, t. XCIII, p. 135.
La Vie, t. XCIII, p. 137.

Digitized by Google

MALDAN.

M. Pierre Charlier, t. XCIII, p. 83.
Publications de la Société littéraire et philosophique de Manchester, t. XCIV, p. 179.

MIEUSSET.

Les explorateurs de l'Afrique, t. XCIII, p. 57.

MOREL.

Note sur une communication de M. le commandant Simon, de Fismes, t. XCIII, p. 169.
Découverte d'un foudre de Jupiter dans une incinération romaine à Reims, t. XCIII, p. 173.
Fragment de bas-relief en marbre blanc trouvé près de la porte Mars, à Reims, t. XCIII, p. 177.
Note sur une partie de stèle romaine trouvée à Reims, t. XCIII, p. 179.

H. NICOLE.

Jérusalem, topographie et histoire, t. XCIV, p. 269.

PÉCHENARD.

Discours d'ouverture (Le Journal chez les Romains), t. XCIII, p. 1.

PELLOT.

Les droits seigneuriaux et les Seigneurs de Sorbon à la fin du XVIe siècle, t. XCIII, p. 201.

SOULLIÉ.

Rapport sur le Concours de poésie, t. XCIII, p. 49.

Digitized by Google

THIRION.

La population de deux paroisses de Reims en février 1422, t. XCIV, p. 201.
L'immigration à Reims de 1351 à 1360, t. XCIV, p. 211.

TISSIER.

Photographie des couleurs, t. XCIII, p. 125.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

BELLES-LETTRES

Pages

Virgile avant l'Énéide, par M. Duchataux, membre titulaire. 1

SCIENCES

L'Observatoire du Mont-Blanc, par M. Bagneris, membre titulaire..... 171

Publications de la Société littéraire et philosophique de Manchester, par M. Maldan, membre titulaire..... 179

HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE

Le Grand Pardon de Chaumont-en-Bassigny, par M. Froussard, membre titulaire..... 185

La population de deux paroisses de Reims en février 1422, par M. Thirion, membre titulaire..... 201

L'immigration à Reims de 1351 à 1360, par M. Thirion, membre titulaire..... 211

Une école de copistes à Reims au IXe *siècle*, par M. L. Demaison, membre titulaire..... 221

Un document italien relatif à Jeanne d'Arc, par M. L. Demaison, membre titulaire..... 223

Diplôme de licencié délivré par la Faculté de Droit de l'Université de Reims en 1629, par M. N. Goffart, membre correspondant..... 227

Digitized by Google

Pratique des Vertus pour tous les mois de l'année, par Jean Maillefer, marchand bourgeois de Reims (1611-1684), communication de M. H. Jadart, membre titulaire..... 237

GÉOGRAPHIE

Jérusalem, topographie et histoire, par M. l'abbé H. Nicole, membre correspondant..... 269

42129 — Reims, Imprimerie de l'Académie (N. Monce, dir.), rue Pluche, 24.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Widener Library
3 2044 105 513 865

Digitized by Google